This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

OUDAR (Le chevalier de). L'Espion
nçois à Londres ou observations criti-
es sur l'Angleterre et les Anglois. Ou-
ge destiné à servir de suite à l'es-
n chinois du même auteur. *Londres*,
, 2 tomes en 1 vol. in-12, veau dos
é, tr. roug. (*Rel. anc.*).

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

34

Gondar (Amy)

Vet. Fr. II A. 1545

L'ESPION FRANÇOIS

A

LONDRES.

PREMIER VOLUME.

L'ESPION FRANÇOIS

A

LONDRES;

OU

OBSERVATIONS CRITIQUES

SUR L'ANGLETERRE ET SUR LES ANGLOIS,

Par Mr. LE CHEVALIER DE GOUDAR.

Ouvrage deſtiné à ſervir de Suite à l'*Eſpion Chinois du même Auteur.*

PREMIER VOLUME.

Quid verum atque decens, curo, & rogo,
& omnis in hoc ſum.
HOR. *Lib. I. Ep. I. Vers.* 11.

A LONDRES,
AUX DÉPENS DE L'AUTEUR.

M D C C L X X X.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
12 NOV 1984
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE

DU

PREMIER VOLUME.

Pag.

QUESTION à réſoudre, s'il faut des eſpions dans un état? d'après l'auteur de l'Eſprit des Loix. - - - - - 1

Paris & Londres ſe balancent à l'uniſſon dans beaucoup d'objets du gouvernement, même en morale, politique, &c. - - - 2

Portrait de l'auteur & abrégé ſuccint des obſervations qu'il a faites pendant ſa vie - 4

Comment l'auteur traite l'eſpionage & toutes les remarques qu'il en apporte. - - - 5

Examens, qu'il fait en abrégé, de tous les états de l'Europe, commençant par l'empire du nord - - - - - - - 10

Il traite du gouvernement domeſtique, dont les femmes, par leur état naturel, ont l'adminiſtration - - - - - - - - 23

Diverſes autres Spéculations, appuyées par des textes Latins - - - - - 28

Citation ſur l'Eſpion Anglois à Paris, qui a paru pendant un certain temps - - 42

Pag.

Deſcription d'un répas littéraire, que l'auteur ſe propoſe de donner aux convives qui l'honoreront d'aller diner avec lui - 43

Le bon gouvernement eſt le bien le plus ſalutaire d'une nation - - - - 45

Le bonheur & la félicité de chaque ſociété tirent leur ſource des bonnes loix - - *ibid*

L'honneur n'eſt plus qu'une divinité imaginaire, dont on ne connoit plus actuellement que le nom - - - - 47

La conſtitution de l'Angleterre eſt ſupérieure à toutes celles de l'antiquité, & l'auteur en apporte les preuves - - - *ibid*

L'induſtrie dans un état eſt l'ame de la ſociété 58

Comparaiſon du ſiecle de Louis XIV, qui a fourni les plus grands hommes en tous genres, avec celui de l'Angleterre de ce temps, & les grands génies qui ſe ſont manifeſtés des deux côtés - - - 64

Lorſqu'une conſtitution eſt fondée ſur de vrais principes, elle anime toutes les parties de la ſociété générale - - - *ibid*

Lettre à l'auteur, par un autre eſpion (M. Mouchard) qui lui offre ſes ſervices 69

Pag.

Lettre au même, par laquelle on lui envoie la description & les détails de la fête que l'on donne à la naissance de la reine, avec un réglement en conséquence - - 76

Manifeste des dames de Londres, taxant d'insulte l'ordre que la chambre basse a donné de les faire sortir de la galerie, où tout le public peut se placer - 86

Songe de l'auteur sur beaucoup d'articles intéressans pour l'Angleterre - - 97

Le bordereau de la dépense extraordinaire de la guerre se présente à ses yeux - 103

Une procession de spectres change la nature de son songe, & lui présente l'idée de tout ce qui peut arriver à l'Angleterre - *ibid*

Sorti de son sommeil, son esprit a cherché la cause de tout ce qui s'est présenté à son imagination - - - 105

Il rapporte les effets qu'a produit la banque de France, & ceux qu'operent celles de Naples, Rome, pour revenir ensuite à celle d'Angleterre - - 117

Page
Lettre à l'auteur ſur la danſe - - 124

Autre, au même, par Salomon, Juif, uſurier, &c. au ſujet d'un bal - - - 128

Autre, au même, au ſujet du théâtre de la comédie de Covent-Garden - - - 130

Lettre à l'auteur, d'une marchande de modes du Strand, avec ſa réponſe - - 134

Autre, au même, au ſujet d'une danſeuſe au théâtre de Haymarket - - - 136

Autre, au même, au ſujet du répas littéraire, qu'il avoit annoncé ci-devant - - 137

Lettre à l'auteur, ſur une gagûre, faite entre M. le comte d'Artois & M. le duc de Chartres - - - - - 139

L'auteur fait part d'une Lettre, adreſſée à Milord North, pour la publier avec une jolie chanſon ſur la guerre d'Amérique 142

Autre lettre, ſur M. de Voltaire - - 145

L'auteur rapporte, ce qui lui eſt arrivé d'entendre à ſon ſujet dans les caffés - - 147

Ses réflexions ſur ce qu'il a entendu 149

Pag.

L'auteur, d'après le Spectateur, dont il cite des passages, supplée à beaucoup d'articles, qu'il n'a pas traités, comme il auroit pu le faire : tels que l'irréligion, l'immortalité de l'ame, de l'esprit en général, des divertissemens, publics & autres, &c. 154

Lettre à l'auteur, sur une these militaire 162

Autre au même, par un anonyme, sur ce qui lui est arrivé, entre autres, à la Bastille 164

Autre, au même, par un anonyme, au sujet du jeûne, ordonné par George III, le 27 Février 1778, au sujet de l'Amérique 171

Autre, au même, d'un inconnu, sur l'opéra d'Eriphile, que l'on jouoit 173

Autre, au même, sur un chien que l'on offre à vendre 176

Autre, au même, d'un François venu de Paris, & qui se plaint de Londres 177

Autre, au même, sur la guerre d'Allemagne, & la réponse 179

Apostille. 180

Pag.

Aventure, arrivée à Londres à la dernière mascarade de Hay-market, d'un mari, vis-à-vis de sa femme, & la capitulation qui en a résulté - - - - 180

Réponse au discours du comte Radnor, prononcé en parlement le 5 Mars, faite par un particulier 187

Trois adresses au parlement assemblé, à l'occasion du traité de l'Amérique ratifié, où l'on recueillera d'excellentes raisons - 196

Discours sur la réception qu'on a fait à Paris à M. de Voltaire - - - 202

Examen sur ce qu'a produit la théologie, qui a plutôt divisé les opinions que de les concilier - - - - - 204

Que la police en France a été toujours inexorable contre l'impiété; plusieurs exemples en sont cités, & qu'au-sujet de Voltaire son indulgence est des plus marquées - - 207

Requête, présentée à M. le lieutenant de police de Paris, par l'auteur de *Dom B. Portier des Chartreux* - - - 212

Apostille à la requête - - - 216

Le même auteur envoie une scene qui s'est passée entre M. de Voltaire & son valet *ibid*

Pag.

Enſuite celle de Voltaire avec ſon confeſſeur, en forme de diſſertation ſur ſes ouvrages, qui en ſont la matiere - - 217

Envoi fait à l'auteur, d'une anecdote ſur la priere & le jeûne public, ordonné par le roi George III, le 27 Février dernier; priere qu'une religieuſe à Calais, pendant un ſommeil, où elle étoit tranſportée au ciel, a vu apporter de la part de l'Angleterre, & qui fut ſuivie par une autre venant de l'Amérique - - - 226

Avant-propos ſur quelques lettres curieuſes, par leur ſingularité - - - 240

Lettre de la Chevaliere d'Eon, en réponſe à celle de Pierre Auguſtin Caron ou Carillon de Beaumarchais - - 242

Note géographique & non-politique, qui ſuit la dite lettre - - 251

L'héroïne fait un appel à ſes compatriotes 252

Envoi, par la même, d'une lettre qu'elle écrit à M. le comte de Vergennes, pour remettre à Madame de Vergennes 255

Cartel de la même, adreſſé audit Pierre Caron 256

Seconde lettre de la même, aux femmes 261

Pag.
Réponse de Monseigneur de Beaumarchais à la Princesse d'Eon de Beaumont, &c. 263
Réponse du même, à son appel aux femmes 283
Scene derniere & dénouement de la piece 285

FIN de la Table du Premier Volume.

L'ESPION

L'ESPION FRANÇOIS
A LONDRES.

N°. I.] SAMEDI, 27 *Février* 1778.

„ FAUT-IL des Eſpions dans un Etat?" demande l'Auteur de l'*Eſprit des Loix*. Il eſt pour la négative. "*L'infamie de la perſonne*," reprend-il gravement, "*peut faire juger de l'infamie de la choſe.*"

N'en déplaiſe à cet Auteur célebre, ce métier ne doit pas être ſi aviliſſant, puiſqu'il y a aujourd'hui tant d'honnêtes gens qui l'exercent. Il en eſt de cette profeſſion comme de celle du Caducée, il faut prouver ſes ſeize quartiers pour le porter; ainſi l'*ami du Prince* & l'*Eſpion*, ſont devenus des hommes très-conſéquens; l'un fait les plaiſirs de la Cour & l'autre les agrémens de la Ville. Cela vient de la ſageſſe de notre ſiecle, où toutes les vertus fleuriſſent.

Comme il s'eſt établi un Eſpion en titre à *Paris*, il faut qu'il y en ait un à *Londres*; l'ordre de la correſpondance générale le demande ainſi. Ces deux premieres Métropoles de l'Europe doivent ſe reſſembler en tout, juſques dans leurs mauvais établiſſemens.

L'Hiſtoire remarque que, depuis la grande révolution qui s'eſt faite dans les mœurs, ces deux villes ſont à l'uniſſon, en politique comme en morale. Mêmes dettes publiques; mêmes déſordres dans les finances; même méſintelligence dans le Conſeil; même confuſion dans les affaires; mêmes intrigues à la Cour; mêmes diviſions à la Ville.

Le Gouvernement civil ſuit le même plan d'uniformité. Si on étrangle un Anglois à *Londres*, à coup ſûr on pend un François à *Paris*. Si on enfonce une boutique dans la rue *Saint-Honoré*, on vole un magazin dans le *Strand*; ſi une fille-de-joie s'échappe du quartier *Saint-James*, on en fait l'échange à *Calais* avec une du quartier du *Palais Royal*.

La Littérature ne déroge pas à ces principes; mêmes obſcénités; mêmes ſcandales; même dépravation de mœurs dans les livres. Lorſqu'on publioit *Thérèſe Philoſophe à Paris*, on imprimoit *la Femme de Plaiſir à Londres*; deux ouvrages faits pour déſhonorer le genre humain.

Il y a pourtant cette différence entre ces deux nations, que l'une ſe divertit triſtement, & l'autre s'attriſte gaiement; que la premiere paſſe ſa vie dans les ſoucis, & la ſeconde dans les plaiſirs; que celle-là réfléchit conſtamment, & celle-ci ſe divertit continuellement; que l'une a beaucoup d'argent, & l'autre beaucoup d'agrément; qu'à Londres on calcule toujours, qu'à Paris on diſſipe toujours.

A l'égard de cette adminiſtration royale qui fait qu'un peuple eſt heureux ou malheureux, elle rentre dans l'ordre d'uniformité : mêmes taxes, mêmes charges, mêmes impôts, mêmes complots, même ruine, même famine, même ſervitude, même eſclavitude; avec cette alternative, que l'un des Rois dit deſpotiquement, *tel eſt mon plaiſir*, & l'autre dit modeſtement, *je le veux ainſi*, & les deux peuples s'écrient, *fiat voluntas tua*!

Comme le titre de ces feuilles n'eſt pas bien honorable, il faut que je me réhabilite auprès du public.

Mr. *Richard Steele* remarque, qu'un Lecteur ne parcourt gueres un livre avec plaiſir, ſi auparavant il n'eſt informé ſi l'Auteur eſt brun ou blond, s'il a la taille petite ou grande, & autres particularités de cette nature, qui contribuent beaucoup à l'intelligence de ſon Ouvrage.

Il fut obligé lui-même de donner ſes traits au Public. Pour me conformer à cet uſage, je vais afficher ici ma figure. J'ai le viſage long, le teint livide, tirant un peu ſur l'olivâtre, le nez éfilé & pointu, les yeux petits; ce qui pourroit bien venir d'un long ſéjour que j'ai fait à la *Chine*; car dans ce ſage Empire, où les connoiſſances ſont viſuelles, pour y voir ſavamment, il faut y voir horiſontalement.

J'ai l'eſprit ſpéculatif, propre à faire ce qu'on appelle un Auteur; ayant plus réfléchi que lu, moins écrit que penſé, & plus penſé que parlé.

J'ai parcouru l'univers pour ſavoir ce que le phyſique, les loix, le gouvernement, l'éducation, le ſavoir, les mœurs & les manières mettent de différence dans un individu, relativement à un autre individu, & celle qu'il y a des hommes aux hommes, &c.

Il y a trente ans que je voyage dans les Cours étrangères, pour connoître cette vaſte partie de la politique, qu'on appelle les intérêts des Princes. J'ai examiné, avec attention, ce grand magazin qui contient le néant des choſes humaines; c'eſt-à-dire, la grandeur, la puiſſance, l'élévation & la dignité de chaque République; celle de chaques Empereurs, Rois, Monarques, Potentats, ainſi que ces diminutifs des Etats d'*Allemagne* & d'*Ita-*

lle, qui ſont ſi petits, qu'il faut un microſcope pour les voir.

J'ai calculé leurs richeſſes, leurs armées, leurs forces de mer & de terre, leurs productions naturelles, leur commerce, leurs arts, leur induſtrie, & tout ce qui contribue aujourd'hui à former leur puiſſance.

Comme je ne tiens à aucune Couronne, à aucun Cabinet, à aucun Gouvernement, que je ne ſuis d'ailleurs ſubordonné à aucun emploi, à aucun état, à aucune condition, n'ayant fait mes recherches qu'en qualité d'habitant du monde, je puis dire que je n'ai point le péché originel en politique.

A l'égard de ma religion; c'eſt-à-dire, ſi je crois que la matière eſt créée, ou incréée; ſi le ſoleil & la lune ont été attachés au firmament par une main ſuprême; je n'en dirai rien: c'eſt un ſecret que je garde *in petto*. Il y en a un autre que je ne révélerai pas non plus; c'eſt-à-dire, pourquoi j'ai choiſi l'*Angleterre* pour le champ de mes réflexions.

On peut donc juger, par ce que j'ai *vu, lu & ſçu*, ce que je *vois*, *lis* & *ſçais*, que j'aurois pu donner à cette brochure un titre plus honorifique que celui d'*Eſpion*: auſſi ai-je héſité quelque tems, ſi je ne prendrois pas celui de *Spectateur*; mais ayant trouvé ce même titre placé à la tête d'un ouvrage auquel on a donné, depuis, le nom de *Socrate*

moderne, j'ai abandonné cette idée; car, après *Socrate*, on ne fait que glaner en politique & en morale: ainſi, je me ſuis donc retranché ſur celui d'*Eſpion*; mais, il ne ſuffit pas de donner un nom à un ouvrage, il faut encore en connoître l'analyſe.

Rien de plus ordinaire dans le monde, que de voir des hommes, ſans talens, devenir tout d'un coup Auteurs, & paroître à la tête d'un livre, ſous un titre emprunté, dont ils ne connoiſſent ni le ſens, ni l'origine; ce qui fait que leurs Lecteurs ne les entendent pas; car, pour ſe faire entendre des autres, il faut commencer par s'entendre ſoi-même.

Afin que l'on ne me confonde pas avec ces Ecrivains ignorans, & pour perſuader le Public que je connois le frontiſpice de mon livre; je vais lui donner, dans cet avant-propos, qui me ſervira de préface, l'hiſtoire de l'*Eſpionnage*: morceau de Littérature que je ne ſache pas qu'aucun Auteur ait approfondi avant moi.

Pour traiter ce ſujet dans ſes principes, il faut remonter à ſon origine, car les matiéres ne ſont jamais bien traitées que lorſqu'elles ſont analyſées.

Comme la guerre, outre la ruine des nations, a encore le droit de corrompre les hommes, c'eſt à ce brigandage que nous devons l'eſpionnage. Les Généraux s'en ſervirent pour ſurprendre & trom-

per l'ennemi: on vit quelquefois vingt mille hommes égorgés dans un jour par l'avis d'un professeur. Il est vrai que les Espions furent condamnés à la potence, mais ils ressuscitoient de leurs propres cendres; car les mêmes Généraux qui les condamnoient à mort, continuoient à s'en servir, pour ôter la vie aux vivans. Il n'y eut jamais tant d'Espions que lorsqu'on les pendit; comme il falloit les récompenser dans la proportion du danger, cela les fit multiplier.

Il parut bientôt après une autre race bien plus dangereuse, je veux dire les Espions de police.

Venise, dont la Législation est si juste & si équitable, que ses Inquisiteurs d'Etat n'ont besoin que de deux mille espions seulement pour maintenir le gouvernement, fut la premiere qui donna la naissance à cette engeance.

Paris l'imita bientôt après; mais, comme les François vont toujours plus loin dans les arts que leurs fondateurs, cette capitale se distingua sur celle d'Italie même. On vit naître au milieu d'elle une foule de charges en titre, inconnues aux Gouvernemens des Egyptiens, des Grecs & des Romains.

Il y eut des Espions de Cour, des Espions de Ville, des Espions d'Hôtel, des Espions de Table, des Espions de Lit, des Espions de Rues, des Espions de Jeux, des Espions d'Hoisance, des

Eſpions de Filles, des Eſpions de Spectacles, &c. &c. &c.

Lorſqu'un homme perdu dans la débauche, noyé dans le crime, ſe fut déſhonoré dans toutes les ſociétés, pour ſe réhabiliter dans le monde il ſe fit Eſpion de la Police. C'eſt ſans doute de ces honnêtes gens que l'auteur que je viens de citer veut parler, lorſqu'il dit: *on peut juger par l'infamie de la perſonne, de l'infamie de la choſe.*

Quoiqu'il en ſoit, Paris fut rempli de mouches, c'eſt ainſi qu'on appella ces eſpions du nom de Mouchard, (*) leur premier fondateur. Ces mouches n'avoient point d'uniformes, ils étoient habillés de différentes couleurs, & paroiſſoient ſous différentes formes. Les uns étoient en phimet, les autres en colet, ceux-là en froc, ceux-ci en rabat; pluſieurs portoient la croix & bon nombre l'épée. La plupart s'appelloient *Mr. le Chevalier*, *Mr. le Baron*, *Mr. le Comte*, *Mr. le Marquis*.

Il y avoit auſſi des mouches femmelles, qui ſous le titre de Dames de qualité, exerçoient cet honorable emploi.

Enfin l'Eſpionnage ſe jetta du côté de la Littérature. Les ſavans, qui juſques-là avoient été philo-

(*) C'étoit le nom de famille du premier Eſpion de la Cour de France.

losophes, devinrent des Espions; la plus grande partie parlerent politique qu'ils n'entendoient pas & se mêlerent des intérêts des Princes qu'ils ne connoissoient pas.

Le premier qui parut dans ce genre, nous vint d'un Peuple d'*Asie* qui ne se mêle pas d'espionnage. L'*Esprit Turc*, cet ouvrage qui passe pour un prodige, n'eut d'autre mérite que de paroître dans un tems où les prodiges d'esprit étoient rares. Le second est l'*Espion Persan*, l'un des meilleurs ouvrages critiques qui ait jamais paru, & qui fait le plus d'honneur à l'entendement humain; un de ces livres qui paroissent une fois dans le monde & que le monde ne voit plus; car en poësie, comme en prose, il y a des chef-d'œuvres, qui n'ont point d'imitateurs.

L'*Espion Juif* (*) ne dit pas grand' chose; il est vrai qu'il n'y a pas grand' chose à dire pour instruire une nation transportée de Jérusalem, qui fait profession ouverte d'ignorance, & qui est incapable de s'appliquer à toute autre science que celle de vendre & d'acheter.

A l'égard de l'*Espion Chinois*, qui parut & disparut il y a environ dix ans à Londres, je n'en

(*) Lettres Persannes, & Lettres Juives.

dirai rien: le Mandarin Cham....pi...pi, qui fait les honneurs de cet ouvrage, eſt trop de mes amis pour que j'oſe le critiquer.

On voit par ce trait hiſtorique que je connois ma partie, & que je ſuis en état de remplir dignement ma charge.

Ce n'eſt pas aſſez, il faut qu'un Eſpion connoiſſe la topographie des Gouvernemens de l'Europe, c'eſt-à-dire la carte politique de chaque République, de chaque Empire, de chaque Monarchie & de chaque Etat.

Les Artiſtes, qui veulent paſſer maîtres dans leur profeſſion, font un chef-d'œuvre pour faire connoître l'étendue de leurs talens; je vais donner ici mon chef-d'œuvre en eſpionnage, pour que le public juge de l'extenſion de mes connoiſſances ſur la poſition préſente de chaque Domination.

Je commencerai par cet Empire du Nord ſi vaſte & ſi étendu, que le Soleil ſe couche & ſe leve dans ſes Etats: Gouvernement ambitieux, qui, ayant la moitié de l'univers ſous ſa domination, porte encore ſes regards ſur l'autre, & dont les grandes victoires, en l'élevant au faîte des grandeurs humaines, doivent déterminer ſa chûte. C'eſt ce qui eſt arrivé aux Carthaginois, c'eſt ce qui eſt arrivé aux Romains, & c'eſt ce qui arrivera

à tout Gouvernement qui se précipitera au-devant de sa puissance.

Les premiers Czars de Russie, qu'on mit au rang des barbares, étoient bien civilisés de fermer les portes de l'Empire & d'en mettre la clef dans leur poche. Ces Princes, que toutes les histoires traitent d'ignorans, savoient une chose bien profonde en politique, c'est-à-dire, que chaque société doit avoir ses vices & ses vertus à elle, & que le mêlange de celles des nations étrangères n'a d'autre effet que de la corrompre, & (ce qui est la même chose) d'affoiblir sa puissance.

Respice finem. Quel sera l'effet de ces grands exploits qui étonnent aujourd'hui l'Univers? Les *Russes*, après avoir bien agité l'Europe, & s'être beaucoup agités eux-mêmes, retourneront dans leurs glaces, où ils seront bien aises de retrouver leurs vaches.

Les ennemis de la *Pologne*, en la dépouillant d'un vaste domaine qui ne servoit qu'à l'affoiblir, viennent de lui ouvrir un chemin à la puissance. La Monarchie aujourd'hui est dans cet état d'arrondissement qui mene à la grandeur; mais ses Rois profiteront-ils de cette faveur? C'est une énigme qui ne peut être expliquée dans nos tems modernes. Le Prince qui règne aujourd'hui, est trop occupé de sa disgrace pour la regarder comme une grace.

La *Pruſſe*, qui a étonné l'Univers par des exploits glorieux qui ſeront gravés à jamais au temple de mémoire, va éprouver le ſort de toutes les grandeurs humaines ; cette domination qui lui donne l'Empire, eſt à la veille de deſcendre dans le tombeau avec ſon Héros, & de s'enſévelir dans le même caveau : cela vient de ce que ſon élévation manque d'un point d'appui. Il a donné tout à la guerre, & rien, ou preſque rien, à l'économie, au commerce & à l'induſtrie.

Si *Frédéric* avoit concilié le canon avec les arts, il eut établi une puiſſance qui eut continué après lui, au lieu que celle qu'il a formée finira avec lui.

La Maiſon d'*Autriche* tient ſous ſon Empire pluſieurs Sceptres & pluſieurs Couronnes. Elle donne la loi à beaucoup d'Etats & à beaucoup de Peuples. Voilà le tableau de ſa puiſſance en grand ; mais il manque un chapeau à ce Gouvernement.

La *Suède*, qui s'eſt donnée en ſpectacle à l'Europe par une révolution inouïe, vient de ſecouer le joug de la ſervitude ; mais cette liberté qui n'a été que pour le trône, a rendu la nation eſclave. Dans un ſiècle il n'y aura plus de Héros, car le deſpotiſme des Rois éteint les vertus militaires des ſujets.

Le *Dannemarck* a auſſi donné ſa ſcene tragique, mais c'eſt dans un autre genre; d'une intrigue domeſtique, il en a fait une affaire d'Etat, & pour que la honte de celle-ci fût éternelle, il a employé le bourreau. La Princeſſe régnante eſt forcée de deſcendre du trône & de paſſer dans un autre Etat, où elle meurt. Si les Princes de cette Maiſon traitent ainſi les Souveraines, quelle eſt la Couronne à l'avenir qui voudra leur envoyer des Reines! Paſſons à l'autre pôle de l'Europe: l'Italie.

Naples eſt foible & languiſſante. Il n'y a point de Royaume. La Monarchie eſt contenue dans ſa capitale. Perſonne n'y penſe à la grande adminiſtration; *la puiſſance militaire*, *la puiſſance maritime*, *& la puiſſance commerçante*. Le ſiècle de la vie eſt trop court pour galoper après le Roi, *à Portici*, *à Caſerta*, *à Nicita*, à ſe donner en ſpectacle, *à St. Carlo* & *St. Carlino*, aller *au Fiorentini al theatro nuovo*, courir le bal, la comédie, les marionnettes, les jeux, aller à la cour, ſe mettre en galla, aſſiſter aux *recevimento*, de fréquenter tous les ſoirs aſſemblées, *andare in gero*, jouer *le macau*, &c. &c. On y muſique trop, on y chante trop, & on y fait peut-être quelqu'autre choſe de trop. Je donnerai dans une de mes ſpéculations le portrait de cette nation ſingulière.

Rome qui fut dévaſtée par les barbares, eſt encore enſevelie ſous ſes ruines.

Après la décadence de la République, un vieillard habillé de blanc prit les rênes de cet Empire, que les Céſars n'avoient pas pu conſerver.

L'Agriculture, qui eſt la puiſſance même, parce qu'elle fournit l'aliment aux hommes, eſt dans un état d'anéantiſſement. Comme on n'y ſéme que des *Indulgences*, on n'y recueille que des *Agnus Dei*.

La *Toſcane* eſt un beau jardin, mais il n'y vient que des fleurs. Un Gouvernement changé en parterre, n'a beſoin que d'un Jardinier.

Lucques n'eſt pas une puiſſance, c'eſt un atôme de Gouvernement, un ſquelette en politique, qui n'a que la peau & les os.

Veniſe, qui étoit autrefois une grande République, s'eſt changée en une petite Monarchie, dont les Souverains ſont Sa Majeſté *Tron*, Sa Majeſté *Moroſini*, Sa Majeſté *Diedo*, qui partagent la Couronne de St. *Marc*. Une Ariſtocratie qu'on diſſout, peut bien ſe conſerver avec un Roi, qui, dans le langage Républicain, veut dire Tyran; mais elle ne ſçauroit ſubſiſter avec trois tyrans.

Quoique *Gènes* ſoit ſouveraine, on peut la regarder comme une banque qui prête de l'argent à intérêt. Sa premiere maxime eſt le commerce.

La Législation en petit manteau noir fait la balle & l'expédie elle-même. Cette banque a mieux aimé perdre un Royaume.

La Cour de *Turin* est très-petite; c'est une mignature; l'Espion Chinois dans son passage en Italie, vouloit l'acheter afin de l'envoyer à Pekin, pour servir comme une curiosité d'ornement au cabinet du grand Empereur.

Modène a renversé son Trône: le Prince qui y règnoit a dégénéré. Il a changé sa qualité de Souverain en celle de Sujet. Il faut bien aimer la sujétion pour se prêter à un pareil échange.

Milan, qui étoit autrefois quelque chose, maintenant n'est rien. Son Prince est une image, & sa puissance une fiction. C'est le refuge de tous les honnêtes gens en finance, qui ont volé la maison d'*Autriche*.

Mantoue, qui jadis dominoit, est aujourd'hui dominé. Lorsqu'on s'empara de cet Etat, on dit que les *Gonzagues* qui le possédoient, étoient des Libertins qui donnoient de mauvais exemples à leurs sujets. Je ne dirai point si c'est là une bien bonne raison en politique pour dépouiller un Souverain d'un Etat que lui & ses ancêtres ont possédé légitimément; en ce cas-là il y auroit bien des Souverains qui ne seroient pas sûrs de leur Trône.

Le *Portugal* eſt auſſi pauvre, qu'un Etat rempli d'or & qui n'a que de l'or, doit l'être. L'Angleterre lui fournit tout le genre dont il a beſoin, & celui-ci en échange lui donne ſon numéraire. La balance ſeroit la même (car deux Nations qui négocient enſemble, ſe mettent toujours en équilibre par la conſommation relative;) mais le mal eſt, pour cette Monarchie, que l'or eſt une matière durable, & que la richeſſe qu'il procure eſt réelle: de manière que cet équilibre eſt rompu; car lorſque le Portugal n'a plus le genre, le Breton a ſon argent.

Il n'y a pas long-tems qu'on chanta à Lisbonne un *Te Deum Laudamus*, à grand chœur, accompagné de toute la nation, pour la délivrance d'un premier Miniſtre, à qui les Portugais donnerent le titre de tyran, qu'on appelloit *Pombal*. Ce Pombal étoit pourtant un grand homme d'Etat. Il faiſoit mourir les premiers de la Monarchie pour ſe délivrer de leurs cabales, ainſi que de leurs menées ſecrettes & pour régner ſeul. Il eſt certain que c'eſt la meilleure maniere de ſe défaire des Courtiſans intriguans; car lorſqu'on eſt mort on ne s'intrigue plus.

Machiavel a dit qu'il ne faut toucher les Princes qu'à la tête; celui ci touchoit les Grands au col, car il les faiſoit pendre. Il n'en fit accrocher que treize ſeulement d'un coup de potence.

Mazarin, après avoir volé la France & s'être emparé de ſes finances, qu'il partageoit avec les Maltôtiers, faiſant avec eux des contrats frauduleux, avoir fait empriſonner les Princes du Sang, & cauſé une révolution générale, mourut tranquillement dans ſon lit. Il n'eſt pas impoſſible que Pombal n'en faſſe autant. Il y a même des gageures ſecretes qu'il paroîtra bientôt à la Cour de Lisbonne; du moins a-t-il la permiſſion de s'en approcher d'un peu plus près. Si cela arrive, on s'écriera: *O Tempora! ô Mores!* Mais pourquoi ces expreſſions? Nous ſommes dans un ſiècle où on a vu des choſes plus belles & plus admirables.

L'Eſpagne eſt dans le même cas que le Portugal, excepté qu'au lieu d'or elle donne de l'argent, qui eſt ſa denrée. Ceux qui pourroient douter de ſon adminiſtration économique, n'auroient qu'à faire attention que depuis deux ſiècles il eſt ſorti de ſes mines au delà de trois milliards de livres tournois, dont elle n'a pas le premier ſols; l'inconvénient n'eſt pas que l'Etat ſoit fort pauvre; le mal eſt, qu'il a rendu les autres trop riches, car en bonne maxime de Gouvernement, les richeſſes relatives ſont plus dangereuſes que les richeſſes réelles. Mais il eſt inutile de chercher à faire ouvrir les yeux à une nation qui s'obſtine à les fermer.

Je paſſerai tout-de-ſuite à une Ordonnance très-intéreſſante pour l'adminiſtration préſente. Le Roi donna ordre à la muſique Italienne de ſortir d'Eſpagne; comme c'eſt le Prince le plus abſolu de l'Europe, &, après l'Inquiſition, le plus deſpotique, l'Opéra plia bagage. Les Virtuoſes firent leurs malles avec les Ariettes de *Pergoleſi*, *Buranelli*, *Perez*, *Poulli*, *Piccini*, *Sachini*, *Sommelli*, & pluſieurs autres grands hommes en muſique qui ont mis l'air en parties.

Je remarquerai ici en paſſant, que ſi l'Angleterre avoit fait une pareille ordonnance au commencement du ſiécle, ſes finances ſeroient plus à l'uniſſon; puiſque je prouverai dans un de mes diſcours, que depuis *Nicolini*, demi-homme, qui chantoit en 1710, juſques à *Roncaglia*, la moitié d'un homme qui chante en 1778, il eſt ſorti de l'Angleterre ſix cens mille livres ſterlings, diſtribués à ſoixante-quinze eunuques qui ont paſſé en revue ſur le théatre de *Hay-market*, y compris le reſte de la bande joyeuſe de cet Opéra, ainſi que celle des inſtrumens, violons, violes, hauts-bois, flûtes, trompettes, baſſes, baſſons, clarinettes, clairons, timpanons, flageolets, timbales & tambours, &c. &c. partis d'Italie pour venir divertir & tenir gais les Anglois.

La *France* gémit ſous le poids des malheurs pu-

blics; ſes charges, ſes taxes & ſes impôts réité-rés accablent ſes Peuples, maux auxquels l'adminiſtration n'eſt pas en état de remédier; mais comme cette Monarchie forme un grand corps politique, fort, vigoureux & bien conſtitué, il a en lui de grandes reſſources: ſes Campagnes ſont abondantes, ſes Provinces riches, ſon Commerce floriſſant; il a beaucoup de peuple, beaucoup d'arts, beaucoup de métiers, beaucoup d'induſtrie, beaucoup de bras. Il ne lui manque qu'une tête. Comme cette tête a ſouvent affecté la mienne, je ſupplie le Lecteur de me permettre que je ſuſpende pour un moment l'Etat de l'Europe, pour faire quelques réflexions ſur la France. Au dernier voyage que je fis à Paris, je conſultai un fameux naturaliſte, pour ſavoir ſi cette tête ne pourroit pas naître au milieu de la Monarchie: non, dit-il, la choſe eſt impoſſible & il me le prouva généalogiquement. La race des *Sully*, & des *Colbert*, ajouta-t-il, eſt éteinte. Nous avons cependant, repris-je, bien des femmes fécondes, la plûpart accouchent tous les neuf mois. Il y a même des Demoiſelles qui pour ſe dépêcher font des enfans avant de ſe marier. Ce ne ſont pas les enfans, me dit-il, qui manquent à notre Gouvernement, ce ſont des hommes.

Et Mr. de *Choiſeul*, étoit-ce un enfant? Il n'avoit

que du brillant: voyez ſi *Sully* mettoit tant de génie dans les affaires d'Etat, ſes opérations étoient ſimples, remontoient aux cauſes des viciſſitudes qui affligeoient la France & arrêtoient le mal dans ſa ſource même; car c'eſt toujours là qu'un grand Miniſtre doit appliquer le remède.

Et Mr. *Turgot*, étoit-il un ſot? Tout juſte, vous venez de le nommer; ce n'eſt pas qu'il manquât d'eſprit & de génie, mais cet eſprit & ce génie n'étoient pas faits pour la nouvelle place qu'il occupoit; il vouloit faire de grands changemens & frapper des coups inouïs; il diſſolvoit la Monarchie par ſes chimériques rembourſemens.

Mr. *de Maurepas* eſt-il dans le même cas? Non: celui-ci a des idées ſolides, mais elles ſont un peu ſurannées. Je le regarde comme un mort reſſuſcité à Verſailles. Il y a environ ſoixante ans qu'il étoit Miniſtre: or on ne vit pas toujours miniſtérialement. Les affaires d'aujourd'hui ſont ſi différentes de celles d'alors, que c'eſt tout gâter que d'établir entr'elles un même rapport. Les hommes ont les idées extrêmement réfléchies ſur les premiers objets qui les ont frappés, & les Miniſtres là-deſſus ſont très-hommes.

Que dites-vous du Comte *de St. Germain*? Lorſqu'il vivoit, le preniez-vous pour un Indien? Non, dit-il, il étoit très Européen, & pouvoit même

paſſer pour un Pariſien, tant il aimoit à tracaſſer, retourner & changer. Celui-ci étoit poſſédé du démon de la réforme militaire. Si on l'avoit laiſſé plus long-tems Miniſtre de la Guerre, il eut réformé la *Gamelle*, & obligé le ſoldat de manger dans une petite écuelle, pour épargner à l'Etat deux ou trois cens mille grands vaſes de terre. Je ne ſais, reprit-il, pourquoi l'on n'a pas mis cet homme à la tête du Clergé régulier. Non-ſeulement il eut réformé les *Bénédictins*, les *Jacobins*, les *Franciscains*, les *Bernardins*, les *Théatins*, les *Auguſtins*, mais même les *Capucins* & tous leurs galopins.

Quelle opinion avez-vous de M. *Necker*? Aucune, dit-il. Je veux le voir manœuvrer avant que de le juger; en attendant je vous dirai, en maniere de réflexion préliminaire, qu'il eſt bien téméraire de ſe charger d'une pareille affaire. Il faut avoir été élevé dans l'Horlogerie de Genêve, pour vouloir apprendre à la France l'heure qu'il eſt dans ſon Bureau des Finances.

L'*Angleterre* n'eſt plus cette Puiſſance dont les Auteurs Politiques avoient annoncé la grandeur & l'état floriſſant au milieu du ſiecle paſſé. Ses guerres, ſes diviſions avec les Couronnes, ſes batailles avec les nations étrangeres, ſes taxes, ſes impôts réïtérés, font gémir ſes ſujets ſous le poids des malheurs publics.

J'ai déjà dit que cet Ouvrage contiendra le grand cercle des choſes humaines ; c'eſt-à-dire, que le monde politique & le moral feront le ſujet de mes ſpéculations. Comme une préface doit déceler le plan de l'ouvrage, je vais donner ici un échantillon des ſujets dont je parlerai, & de la manière dont je les traiterai.

Je ne choiſirai point mon premier ſujet dans les ſciences ſpéculatives ; celui-ci regardera la partie la plus aimable de la ſociété civile.

Mon Lecteur me prévient; il ſent que je veux parler de cette belle moitié du genre humain, qui embellit la nature, & fait le bonheur de l'autre moitié; ce ſexe aimable, charmant, rempli de douceur & d'agrémens, dont la vanité, qui le porte à uſurper la domination, donne des vertus aux eſclaves qui ſont dans ſes fers.

Les Romains qui commandoient à toutes les nations, obéiſſoient à leurs femmes. Cet aſcendant, en les dépouillant de cette férocité, qui leur avoit valu l'empire du monde, contribua à leur durée. Un peuple parvenu à la domination par des vertus dures & auſtères, doit les changer en des qualités douces & humaines, ſans quoi il dégénère ; c'eſt ce que nous apprenons par les annales de la terre.

J'ai lu tous les éloges magnifiques que les auteurs ont fait des femmes, dans les différens ſiècles, &

je n'en trouve aucun qui leur ait rendu assez de justice. Ces éloges tombent pour la plupart sur des qualités d'accidens, comme les charmes, la beauté & les agrémens du corps, que la nature leur a donné gratuitement.

Il n'en est point qui aient mis une gradation, & pour ainsi dire des nuances à leurs vertus domestiques, afin de les comparer à celles des Héros.

Il est étonnant que les académies qui s'occupent de plus petites choses, n'ayent pas mis en question la plus grande de toutes; c'est-à-dire, auquel des deux sexes la durée de la société est la plus redevable? C'est pourtant là un problême dont la solution seroit de la derniere importance; on auroit par-là un fil pour marcher dans le labyrinthe des vertus morales, où l'esprit humain s'égare tous les jours.

Le gouvernement domestique, fondé sur l'économie, l'arrangement, la modération, dont les femmes par leur état naturel de foiblesse ont l'administration, en passant de la petite famille à la grande, va former cet esprit général, en établissant l'ordre & la conservation de la république universelle. C'est lui qui, en perpétuant les petites sociétés, contribue à la perpétuité de la grande, & bien en vaut à l'Etat politique, que le domestique précede le sien; sans quoi l'ambition qui l'a

toujours accompagné, auroit détruit toutes les ſociétés de l'univers; aucun peuple, aucun gouvernement, aucun Etat ne ſubſiſteroit plus; témoin cette foule de guerres prodigieuſes, qui, dans tous les âges, ont arroſé le globe du ſang des mortels.

Si de-là on paſſe à la valeur intrinſeque des vertus, la pierre de touche de leur utilité, on trouve que la gloire des Héros eſt fondée ſur l'amour-propre, qui ordinairement eſt un vice; au lieu que le gouvernement domeſtique, tirant ſa ſource de l'eſprit de modération, eſt toujours une vertu.

Mais il n'eſt pas aiſé de dire par quelle fatalité, ce ſexe, dont les qualités ont des endroits ſupérieurs à celles des hommes, ſe laiſſe toujours éblouir par l'éclat des parures & des ajuſtemens: entraîné par la matiere, il ſe décide toujours pour la forme. Il ſuffit d'une étoffe d'un nouveau goût, d'un colifichet, d'un ruban, pour le fixer: penchant qui le porte à des foibleſſes qui ſouvent le déshonorent.

Des préceptes & des maximes, en guériſſant les femmes de cette imperfection, les rendroient peut-être les êtres les plus parfaits de la nature! les hommes ne ſauroient plus par où les prendre.

Je ferai ici une réflexion échappée à tous les docteurs de morale. Lors de notre premiere mere,

re, qui n'étoit pas ſuſceptible de cette foibleſſe; (car les chiffons n'étoient pas encore inventés) l'enfer fut épouvanté par la crainte de perdre ſa proye: tous les diables tinrent un grand conſiſtoire, dans lequel ils imaginerent un ſtratagême infernal pour entrainer ſa chûte.

Aujourd'hui, il ſuffit au démon de la vanité de préſenter aux femmes un brillant, un rubis, un habit de goût, pour les ſéduire, ou du moins les rendre vaines: je vais donc les épier de près dans leurs colifichets.

Pour mettre quelque ordre à cette partie de la légiſlation de la parure féminine, & marcher ſur des principes ſolides, je tiendrai un régiſtre exact des étoffes dans le dernier goût, ainſi que des rubans venans de France, les plus à la mode; dont je ferai un inventaire de vente tous les mois: bilan qui me ſervira à faire connoître les dégrés du luxe du ſexe.

J'examinerai avec attention, la hauteur, la largeur & la profondeur des robes des femmes; ſurtout je ferai attention à la pente de derriere, pour ſavoir au juſte de combien la queue des habits des Dames s'eſt allongée depuis le Roi Guillaume; luxe qu'on peut mettre au rang de faſtueux, parce que tout ce qui traine eſt ſuperflu.

Je joindrai à celui-ci un ſecond régiſtre circonſtancié, figuré & détaillé des manteaux, mantil-

les, fichus, fichettes, fichons & fichillons, ainſi que des mouchoirs brodés, bigarrés & colorés, en blanc, en brun, en rouge & en noir; capucins, capucines, & capuchons de tous les genres, de toutes les eſpèces & de toutes les dimenſions, depuis la taille juſqu'aux talons; les jupons piqués, groſſis, bouffis, étoubis, qui groſſiſſent les hanches & donnent de la chair aux femmes qui n'ont que la peau. Fleurs artificielles, naturelles, épanouïes, à épanouïr; ſavoir, œillets, roſes, violettes, amarhantes, jaſmins, fleurs d'oranges, immortelles, qui rendent les vieilles femmes éternelles, &c. &c. &c. &c.

Lorſque la Poupe de Paris, qui ſert aujourd'hui de modèle aux Dames Angloiſes, arrivera de France, je me rendrai chez la Marchande de Modes qui la reçoit, pour examiner l'état précédent de décence; ſavoir, ſi elle ne montre pas trop la gorge, ſi le mouchoir qu'elle met pour la cacher n'eſt pas placé tout exprès pour la montrer; ſurtout ſi ſon jupon ne s'eſt pas allongé par derriere, & racourci par devant; car lorſque j'étois à Paris, je remarquai que les Dames Françoiſes avoient un goût décidé pour montrer la jambe depuis la cheville juſqu'à l'endroit qu'il ne faut pas que l'on voye; ce qui, en Angleterre, outre l'immodeſtie, feroit une laideur dans une Beauté Bretonne, & cela pour des raiſons que je ne dirai pas ici.

Comme c'eſt toujours la tête des femmes qui fait tourner celle des hommes, j'aurai une inſpection particuliere ſur cette partie de leur corps; & pour cela, je tiendrai un troiſieme livre des raiſons des différentes coëffures & friſures qui ont été & ſont à la mode; comme celle des grandes boucles, des petites boucles, des demi-boucles & quart de boucles, ainſi que des chignons retroussés & des toupets relevés. Je ferai auſſi un traité ſéparé des pyramides, des cônes, des lunes & demi-lunes, des redoutes, chevaux de frise, des citadelles, baſtions, fortifications, que les maîtres de l'art ont inventé pour embellir la tête du Beau-Sexe.

Je n'oublierai pas la coëffure à double étage, à triple étage, c'eſt-à-dire, celle qui fait que le viſage d'une femme eſt à la moitié de ſon corps.

Je donnerai auſſi attention à la coëffure en hériſſon, en limaçon, en chiffon, en greluchon. De-là je paſſerai à celle à qui l'on a donné le nom d'Iris, d'Amadis, de chauve-ſouris. Je veillerai ſurtout aux cheveux treſſés, détreſſés, racourcis, tondus ou rabattus.

Mais ce que je recommanderai particulierement au Légiſlateur des cheveux du ſexe féminin, c'eſt de ne pas faire ces boucles alongées en forme de boudins, qui, en croiſant le col, viennent ſe placer au niveau du ſein; n'y ayant rien de plus indécent pour une jeune Dame de qualité que de paroître en public avec une choſe qui lui pend par-devant.

Je m'arrêterai surtout aux plumets, comme la preuve de la légéreté du Beau Sexe, & de la coqueterie. Je calculerai par le nombre de ceux-ci, celui de leurs intrigues galantes; de maniere qu'en voyant une femme qui portera plusieurs plumets, j'en conclurai qu'elle a eu plusieurs amans.

Je ferai plus pour les dégoûter de ce ridicule extravagant: je publierai une savante dissertation, où on verra que les hacquenées d'Espagne ont la tête chargée de plumets, & qu'en Afrique on en orne la tête des maures que l'on veut vendre.

A l'égard des femmes de débauche, livrées à la prostitution, comme elles sont, par leur état, au-dessus des bienséances de leur sexe, à elles permis de se déguiser ainsi. Il sera même bon qu'elles poussent cette mode jusqu'à la derniere extravagance; de maniére que, lorsqu'on verra une femme à quelque rendez-vous public, chargée de plumes de différentes couleurs, on puisse dire, *voilà une Fille.....*

J'avois formé le dessein de placer à la tête de mes spéculations une ligne d'*Hébreu*, de *Grec*, ou de *Latin*; ce qui leur eut donné une haute réputation; n'y ayant rien qui établisse plus le crédit d'un papier circulant que ces morceaux d'érudition. Le Lecteur ne manque jamais de trouver un ouvrage vivant, lorsque l'Auteur employe le langage des morts. Mais je me suis apperçu que des pédans du siècle avoient coupé *Homère*, *He-*

ſiede, *Platon*, *Juvenal*, en mille petits morceaux pour orner leurs livres, & que ces paſſages, aujourd'hui, ne ſont que du réchauffé en Littérature; d'ailleurs j'ai penſé qu'un texte ne convenoit qu'à un thème, ou à un ſermon : mais la plus grande raiſon qui m'a déterminé à ne m'en pas ſervir, c'eſt que les Auteurs Latins étant une fois épuiſés & ne pouvant plus en fournir de neufs, on eut dit que j'étois au bout de mon Latin; ce qui eſt le plus grand affront que l'on puiſſe faire aujourd'hui à un Savant.

Cependant, je ne voudrois pas qu'on crût que c'eſt un prétexte dont je me ſers pour cacher mon ignorance, & que je n'ai jamais eu de relation avec les grands génies qui vivoient il y a deux mille ans. Pour raſſurer le public & lui faire voir que je connois *Lucrèce*, *Ovide*, *Térence*, *Virgile*, *Senèque*, *Martial*, *Phèdre*, *Aulu-Gelle*, *Simonide*, *Perſée*, *Gracian*, *Menandre*, *Tibulle*, &c. je vais lui lâcher ici une bordée de *textes* de ces Savants : ainſi le Lecteur recevra en gros, dans cette préface, ce qu'il auroit eu en détail dans le corps de l'ouvrage.

Je ſupplie le Public, d'avance, de ne pas s'ennuyer, car lorſqu'un Auteur commence une fois à parler Latin, il ne finit pas ſitôt.

Je donnerai les textes avec la traduction à côté, afin que les Evêques, les Dames de qualité & les Avocats puiſſent les entendre. Je ne choiſirai

pas ces passages, je les écrirai à mesure qu'ils me viendront à la mémoire.

J'irai plus loin, je dirai à quel usage je les aurois employés, si je les eus pris pour textes de mes observations.

Convivæ prope dissentire videntur,
Poscentes vario multum diversa palato
Quid dem? Quid non dem?
HOR. Lib. II. Ep. XI. 61, 63.

Cela veut dire.

„ Il me semble que j'ai à régaler des personnes „ qui ne s'accordent point pour le goût, & qui „ demandent des choses toutes contraires. Que „ leur donnerai-je?"

Je me ferois approprié ce passage d'*Horace* dans mon début à Londres, sur lequel j'aurois fait une savante dissertation, qui eut prouvé qu'il est difficile de réussir dans une capitale, où il y a tant de goûts & de génies différens; où il n'y a ni loix, ni regles, ni maximes pour juger des ouvrages d'esprit; où un livre qui paroît pour la premiere fois, est loué & blâmé tout à la fois; où le parti qui l'éleve, est souvent terrassé par celui qui l'abat; où l'on entend prononcer ces deux sentences à la fois: *Ce livre est admirable:* Il est détestable. *Le style en est élégant:* Il n'est que pétillant. *Les matieres sont bien rapportées:* Elles sont mal digérées. *L'ouvrage est bon:* L'Auteur a la visage trop long.

Il eſt dans un genre concis: Oui, mais celui qui l'a écrit, a les yeux trop petits.

Et, en finiſſant, j'eus demandé à mes Lecteurs Anglois: *Que vous donnerai-je?*

Tigris agit rabida cum Tigride pacem
Perpetuam: ſævis inter ſe convenit urſis.
Juv. Sat. XV. Vers. 163.

Ce qui doit ſe traduire ainſi.

„ Les Tigres, tout Tigres qu'ils ſont, gardent „ entr'eux une paix inviolable, & les Ours „ auſſi.”

En mettant ce paſſage à la tête d'une de mes ſpéculations, j'eus dit, quel eſt le Peuple de l'Europe qui eſt plus Tigre que les Tigres, & plus Ours que les Ours. J'aurois donné l'hiſtoire de certains combats étrangers, & j'eus même employé des termes auſſi barbares que ceux dont *Milton* ſe ſert pour décrire les batailles des démons.

..... Ægrescitque medendo.
Virg. Lib. XII. Vers. 46.

C'eſt-à-dire.

„ On irrite le mal en le voulant guérir. ”

J'aurois fait ſur ce paſſage de *Virgile* un très-beau diſcours, en parlant du mal & du remède.

Bella horrida Bella. Virg. Æneid. VI. 86.

„ Ce ſont des guerres qui font horreur."

J'eus fais un tableau affreux de ces guerres; que j'eus envoyé en Amérique, pour les comparer avec celles qui s'y font.

Ne pueri, ne tanta animis aſſueſcite bella:
Neu Patriæ validas inviſcera vertite vires.
VIRG. ÆNEID. VI. Vers. 832.

„ Ne vous accoutumez pas dès l'enfance à des „ guerres cruelles & n'employez pas vos forces à „ ruiner votre patrie."

Autre expédition pour l'Amérique.

Projecere animas.....
VIRG. ÆNEID. VI. Vers. 436.

„ Ils ont ſacrifié leur vie,
„ A un faux point d'honneur."

Encore pour l'Amérique.

..... Tribus Anticyris caput inſanabile.
HOR. A. P. 300.

„ Leurs têtes ne pourroient être guéries par „ toute l'ellébore des trois Anticyres."

J'eus fait ſur l'Elébore une très-ſavante diſſertation, qui auroit pu être préſentée à un certain Corps Légiſlatif, dont je ne dis pas le nom, car il ne faut pas expliquer tous les paſſages des Anciens.

Quicquid delirant Reges, plectuntur Achivi.
HOR. Lib. I. Ep. II. 14.

Les

„ Les peuples ſont les victimes des folies de „ leurs Princes."

J'aurois encore laiſſé ce texte en blanc pour cauſe à moi connue. Lorſqu'il eſt queſtion des Rois, il ne faut pas toujours traduire les paſſages des Anciens à la lettre.

Nos numerus ſumus & fruges conſumere nati
Sponſi Penelopæ, Nebulones, Alcinoique,
In cute curanda plus æquo operata juventus,
Cui pulchrum fuit in medios dormire dies, &
Ad ſtrèpitum citharæ ceſſatum ducere curam.
HOR. Lib. I. Ep. II. 27.

„ A quoi ſommes-nous bons, nous autres, ſi- „ non à boire & à manger ? Semblables aux a- „ mans de *Penelope*, ou aux courtiſans d'*Alcinous*, „ tous vrais débauchés, qui n'avoient d'autre oc- „ cupation que celle de leurs plaiſirs, & qui fai- „ ſoient conſiſter tout leur bonheur à dormir juſ- „ qu'à midi, & à rappeler le ſommeil fugitif au „ bruit des inſtrumens de muſique."

En me ſervant de ce paſſage, je l'aurois appliqué aux membres d'un certain corps politique, qui, abandonnant la république à elle-même, paſſent leur vie à manger & à boire, à avoir des maîtreſſes, à dormir la graſſe matinée; plus occupés de leurs plaiſirs que des affaires de l'Etat.

..... Petite hinc juveneſque, ſeneſque,
Finem animo certum, miſeriſque viatica canis.

Cras hoc fiet, idem cras fiet! Quid quasi magnum
Nempé diem donas? Sed cum lux altera venit,
Jam cras hesternum consumptimus: ecce aliud cras
Egerit hos annos, & semper paulum erit ultra.
Nam quamvis propeté, quamvis temone sub uno
Vertentem sese, frustra sectaberé eantum,
Cum rota posterior currat, & in axe secundo.

PERS. Sat. V. 64. 72.

„ Apprenez de-là (je parle aux vieillards, aussi
„ bien qu'aux jeunes gens) apprenez le but & la
„ fin que vous devez vous proposer; faites pro-
„ vision de vertus & de bonnes qualités, qui doi-
„ vent vous servir à passer doucement les facheu-
„ ses & tristes années de la vieillesse. Nous y
„ penserons demain. Demain! Vous ferez de-
„ main tout comme aujourd'hui. Attendez un
„ peu, nous ne vous demandons qu'un seul jour;
„ est-ce si grande chose? Mais quand demain se-
„ ra venu, ce jour-ci sera passé, comme celui
„ d'hier: il viendra ensuite un autre demain; &
„ puis encore un autre après; cela ne finira point:
„ vous passerez ainsi toute votre vie. Prenez
„ garde aux roues d'un chariot; celles de derriè-
„ re sont sur la même ligne que celles du de-
„ vant, & attachés au même timon: quand le
„ chariot roule, les roues de derriere roulent
„ en même tems; mais parce que celles de de-
„ vant roulent aussi, il est impossible qu'elles
„ s'attrapent."

J'aurois employé ce long paſſage de *Perſée* à prouver que tous les hommes ſont des chariots, dont les roues de derriere n'attrapent jamais celles de devant.

Quod de quoque vides, de cui dicas ſæpe videto.
HOR. Lib. I. Ep. XIIX. 68.

„ Vous ne ſçauriez trop prendre garde de „ quelle maniere vous parlez des autres & devant „ qui vous en parlez. "

J'aurois mis ce morceau d'*Horace* à la tête d'un diſcours ſur les babillards, qui parlent devant tout le monde de ce qu'ils devroient tenir caché, avec un article exprès pour les faiſeurs de brochures concernant la guerre préſente de l'Amérique.

Nam riſu inepto res ineptior nulla eſt.
CATULL. Carm. XXXVII. 16.

„ Il n'y a rien de plus ſot que de rire mal-à- „ propos. "

J'eus appliqué ce texte à toutes les claſſes, les rangs & les conditions; car il n'y a preſque perſonne qui rie à propos.

.... Cupias non placuiſſe nimis.
MART. Lib. VI. Epig. 29.

„ N'affectez pas tant de vous rendre agréa- „ ble. "

J'aurois employé ce texte pour ceux qui veulent faire les aimables en dépit de la nature.

Humano capiti cervicem pictore quinam
Jungeri si velit, & varias inducere plumas
Undique collatis membris ut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa superne;
Spectatum admissi risum teneatis amici?
Credite, Pisones, isti tabulæ fore librum
Verisimilem, cujus, Velut ægri somnia, Vanæ
Fingentur species: ut nec pes, nec caput uni
Reddatur formæ. . . . .

HOR. A. P. Vers. 1. 9.

„ Illustres Pisons, si un peintre s'avisoit de mettre une tête d'homme sur l'encolure d'un cheval, & d'emprunter les membres de différens animaux, pour former le reste du corps; ou s'il faisoit une figure qui représentât une belle femme de la ceinture en haut, & qui se terminât par le bas en un poisson hideux: de bonne foi pourriez-vous vous empêcher de rire, en voyant un peintre si bisarre? Soyez persuadés que rien ne ressemble plus parfaitement à ce tableau, qu'un ouvrage rempli d'idées vaines & confuses, telles que sont les rêveries d'un malade".

Je me serois servi de ce texte, pour prouver que la République des Lettres est pleine de malades qui rêvent dans leurs ouvrages.

Scilicet ut possem curvo dignos cere rectum,
Atque in sylvas Academi quærere verum.

HOR. Lib. II. Ep. II. 44.

„ Je m'étudiai à découvrir les principes du bien
„ & du mal, & je cherchai la vérité dans les bos-
„ quets de l'académie."

Celui-ci m'auroit ſervi à prouver qu'elle n'y habite plus. Il ne reſte aujourd'hui dans ces bosquets académiques, que les ombres des arbres.

Viſu carentem magna pars veri latet.

SEN. OEDIP. Vers. 296.

„ Il eſt impoſſible qu'une grande partie de la
„ vérité ne ſoit cachée à un aveugle."

J'aurois mis ce texte au commencement d'une ſavante diſſertation littéraire, dans laquelle j'aurois prouvé, que *ce n'eſt pas aux aveugles à juger des couleurs.*

Magiſter artis ingenique largitor
Venter.....

PERS. Sat. Prol. Vers. 2.

„ C'eſt la faim qui enſeigne les beaux arts, &
„ qui donne de l'eſprit."

Ce paſſage eſt d'autant plus vrai, que c'eſt la faim qui fait ſortir le loup du bois; mais je l'euſſe prouvé par une autre aſſertion; c'eſt-à-dire, qu'un homme qui aſſouvit tous les jours ſon appétit, qui dîne à quatre ſervices, n'écrit jamais bien ni en vers ni en proſe.

Incluſam Danaen turris ahenea,
Robuſtæ que fores, & Vigilum canum

Triſtes excubiæ, munierant ſatis
Nocturnis ab adulteris:
Si non Acriſium, Virginis abditæ
Cuſtodem pavidum Jupiter & Venus
Riſiſſent; fore enim tutum iter & patens
Converſo in pretium Deo.

Hor. Lib. III. Ode XVI. 1.

„ Une tour forte comme le bronze, des portes „ du chêne le plus dur, & une troupe de dogues „ vigilans étoient, ſans doute, plus que ſuffiſans „ pour garder Danaé contre les entrepriſes de ſes „ amans. Mais Jupiter & Vénus ſe moquerent „ de la timide prévoyance d'Acriſe, il ſavoit „ que rien n'étoit inacceſſible à un Dieu méta„ morphoſé en or."

Je ne me ſerois point ſervi de ce paſſage Latin pour prouver cette aſſertion. On ſait aujourd'hui dans toutes les langues, qu'il eſt une clef qui ouvre toutes les portes. Une beauté peut bien réſiſter à une ſomme; mais non pas à une certaine ſomme: ainſi la vertu eſt placée dans l'alternative de la qualité à la quantité. J'ai trouvé ma fille-de-joie, diſoit un courtiſan qui avoit mis les faveurs d'une Reine à un million, il ne me manque que la ſomme pour les payer.

Criminibus debent Hortos. . . . .

Juv. Sat. I. 75.

„ Ces jardins ſont les fruits des plus grands cri„ mes."

J'aurois choisi ce texte pour faire l'éloge du goût pour le jardinage, dans lequel j'eus fait voir qu'il n'y a point de citoyen un peu à son aise qui n'ait aujourd'hui son jardin.

Et quod hunc ratio est, impetus ante fuit.
OVID. Rem. Amor. Vers. 10.

„ Autrefois mon amour donnoit dans la fureur ;
„ Aujourd'hui la raison la regle dans mon cœur. "

Je n'aurois pas pu me servir de ce passage, parceque'*Ovide* n'explique pas l'âge, où cette passion devenue plus calme, cede à la raison.

Segnius irritant animos demissa per aurem,
Quamquæ sunt oculis subjecta fidelibus & qua
Ipse tibi tradit spectator.....
HOR. A. P. V. 180.

„ Celui qui frappe l'oreille, fait moins d'impres-
„ sion sur les esprits, que celui qui frappe les
„ yeux, & que le spectateur se représente ensuite
„ à lui-même. "

Je n'aurois pas encore pu me servir de ce passage, parce que, du tems d'*Horace*, la musique Italienne n'étoit pas établie, & que cet auteur Latin ne connoissoit ni *Sachini*, ni *Piccini*, ni *Jardini*. S'il eut été de nos tems modernes, il auroit sçu qu'aujourd'hui on entend mieux qu'on ne voit, & que nos idées ne se formant plus qu'au son des *violons*, il faut que nous *entendions* avant que nous ne *pensions*.

..... Nugæ quæ canora.

HOR. A. P. V. 322.

„ Ce ſont des bagatelles harmonieuſes."

J'aurois mis ce texte à la tête d'un diſcours contenant l'éloge de l'Opéra Italien de *Hay-market*.

Saltare elegantius, quàm neceſſe eſt probæ.

SAT. Bell. Catil. §. 25.

„ Sempronia danſoit beaucoup mieux qu'il ne „ falloit pour une femme ſage & modeſte."

J'aurois prouvé par ce texte, qu'une Demoiſelle qui coule bien le menuet, a le tête-à-tête avec un homme très coulant.

In amore hæc omnia inſunt vitia injuriæ
Suſpiciones, inimicitiæ, induciæ,
Bellum, pax, rurſum.....

TER. EUN. Act. I. Sect. I. 14.

„ En amour on eſt néceſſairement expoſé à „ tous ces maux; à des rebuts, à des ſoupçons, „ à des brouilleries; aujourd'hui trêve, demain „ guerre, & enfin l'on refait la paix."

J'aurois prouvé par ce paſſage que les Amoureux ſe brouillent tout exprès pour avoir le plaiſir de ſe raccommoder.

Credula res amor eſt.....

OVID. Heroid. Ep. VI. 1.

„ L'amour eſt d'ordinaire fort crédule."

Le paſſage eſt ſûr, il n'y a qu'à le demander aux jeunes Demoiſelles.

Comis in Uxorem. .....

Hor. Lib. II. Cap. II.

„ Complaiſant pour ſa femme."

J'aurois fait ſur ce paſſage un très-beau diſcours ſur la commodité du ſiecle, qui eſt ſi commode, qu'il n'y a guere de mari qui ne ſoit le commode de ſa femme.

Quem præſtare poteſt mulier galeata pudorem,
Quæ fugit à ſexu.

Juv. Sat. VI. 152.

„ Où eſt la pudeur & la modeſtie d'une femme, „ qui a le caſque en tête, & qui renonce, en „ quelque maniere, à ſon ſexe."

J'eus donné ici un beau tableau de ces Héroïnes, qui ſont la plupart du tems à cheval en habit d'Amazones, un chapeau ſur la tête.

Mais j'aurois relevé un endroit faux de ce texte; car il n'eſt pas vrai qu'une perſonne du ſexe qui prend les marques extérieures de l'autre, veuille perdre les droits du ſien; elle veut être à la fois homme & femme.

Parturient montes; naſcetur ridiculus mus.

Hor. A. P. Vers. 139.

„ La montagne en travail enfante une ſouris."

J'aurois mis cette ſouris à la tête d'un livre, qui auroit eu pour titre *Hiſtoire préſente de la guerre de l'Amérique*, dont le feu des canons de l'une & l'autre finira par une grande fumée.

Il eſt tems de parler de la conſtruction extérieure de cet ouvrage; c'eſt-à-dire, du ſtyle que j'y employerai. Un *Eſpion François à Londres* ſuppoſe un faiſeur de Libelles, un boute-feu, un aſſaſſin littéraire, qui en portant le coup retire la main.

L'Eſpion Anglois à Paris, a non ſeulement fait le portrait caractériſtique de ce qu'il y a de plus grand à la Cour de France; mais a pris même la meſure de leur viſage, dont il a publié la hauteur, la largeur & la profondeur. Il donne le nom de Bergers à la Reine de France & l'appelle *Poor thing*.

Il ne traite pas mieux les Princes du Sang. Pour moi je déclare ici, que je ne dirai point de ſottiſes aux gens, encore moins aux grands; je n'ignore pas que dans cette haute région du monde, il y a de fort ſots perſonnages, & que le trône ne garantit pas toujours du ridicule attaché aux défauts, qui ſont ſi viſibles dans ce rang, qu'ils ſautent aux yeux; mais la critique n'a point de priſe ſur eux; les traits qu'elle porte ne font que s'émouſſer, ils ne peuvent pas les atteindre.

Mes obſervations ne porteront que ſur les vices publics & les défauts généraux. J'ai aſſez de cette rodomontade littéraire, pour mépriſer un ennemi particulier; je ne me battrai que contre des armées: voilà mon acte de foi d'eſpionnage.

A l'égard des ſujets, je les varierai. Un auteur

qui donne un ouvrage périodique au public, doit reſſembler à un grand qui tient table ouverte, dont les mets doivent s'accorder aux appétits différens de ſes convives.

Pour m'accommoder à la diverſité des goûts de mes lecteurs, voici comme ſera ſervi mon répas littéraire.

Je donnerai une ſoupe pour tous les Jean-potages qui me feront l'honneur de manger à ma table; un gros morceau de beuf rôti deſtiné aux Bretons, qui ne ſauroient faire un bon répas en littérature ſans le *Ros-beef*; une piece de réſiſtance ſur les intérêts des Princes, pour ceux qui ont l'eſtomac fort & vigoureux en politique; des poulets pour les conſtitutions foibles en ouvrages d'eſprit, qui ne peuvent digérer que les viandes blanches; des ragoûts pour les lecteurs François, qui aiment la ſauce, où il entre de la canelle, des clous de gérofle & de la noix muſcade; de la crême fouettée pour ceux qui ne s'occupent que de lectures légeres & frivoles; & à la fin du répas, entre la poire & le fromage, de petites hiſtoriettes galantes, pour ceux qui s'appliquent à la belle littérature.

Cette brochure ſera périodique & paroîtra le Samedi, afin de bailler la ſemaine par mes réflexions, & diſpoſer le Public à la parcourir le Dimanche, jour que *Cromwell* rendit le plus déſœu-

vré de toute l'année, (*) car on ne peut ce jour-là, ni aller à la comédie, ni chanter, ni danſer, mais ſeulement lire, s'ennuyer & bâiller.

(*) Il fit les Loix qui ſubſiſtent encore en Angleterre ſur le Dimanche.

L'ESPION FRANÇOIS
A LONDRES.

De tous les biens que le ciel accorde à une nation, celui d'un bon Gouvernement eſt le plus ſalutaire: les bêtes n'ont beſoin que d'avoir de l'inſtinct pour ſe conduire; auſſi vivent-elles au haſard dans le bois, ſans autre loi que celle de leur génération. L'homme, comme créature plus parfaite, ſe ſert de ſa raiſon; mais comme celle-ci peut l'égarer, c'eſt à l'inſtitution à le guider.

Le bonheur & la félicité de chaque ſociété, tirent leur ſource des loix. Pour qu'elles procurent ces biens „ elles doivent être relatives „ au phyſique du pays, aux climats glacés, brû„ lans ou tempérés, à la qualité du terrein, à ſa „ ſituation, à ſa grandeur, au genre de vie des „ peuples, laboureurs, chaſſeurs, paſteurs: el-

„ les doivent ſe rapporter au degré de liberté „ que la conſtitution peut ſouffrir, à la religion „ des habitans, à leur richeſſe, à leur nombre, „ à leur commerce, à leurs mœurs & à leurs „ manieres. "

Mais, outre les loix qui ne ſont que les matériaux qui ſervent de fondemens à la ſociété générale, chaque gouvernement a ſa conſtruction particuliere.

Selon l'état actuel de notre monde politique, nous n'en connoiſſons que de trois ſortes: le *Républicain*, le *Monarchique* & le *Deſpotique*. Le premier eſt celui, où un certain nombre d'hommes gouvernent les autres. Le ſecond, où un mortel à qui on a donné le nom de Roi, dirige le Royaume. Le troiſieme eſt un Deſpote, qui dans la conduite de l'Empire, ne connoît d'autre loi que ſon caprice. L'un donne des Citoyens à l'Etat, l'autre des Courtiſans, & le dernier des Eſclaves. Un politique moderne prétend que celui-là eſt fondé ſur la vertu; celui-ci ſur l'honneur, & le deſpotiſme ſur la crainte. Cela doit être ainſi, dit-il, quand ces trois gouvernemens ſuivent leurs principes; mais comme cela n'arrive jamais, on peut dire qu'il a fait une diſtinction vaine.

D'ailleurs, comme il ne définit point le caractere de chacun de ces principes relativement à

notre manière de penser, on peut douter de leur existence. La vertu chez les anciens étoit un amour violent pour la patrie; c'est-à-dire, une volonté absolue & déterminée dans chaque citoyen de lui sacrifier ses biens, sa fortune & sa vie; de-là vinrent ces grandes actions qui surprirent l'univers, que nous ne connoissons plus aujourd'hui & qui étonnent nos petites ames.

L'honneur est une Divinité imaginaire, dont on ne connoît plus actuellement que le nom; elle soumet ses sectateurs à tant de caprices & de bizarreries, que c'est plutôt un phantôme qu'une réalité.

Il n'est pas vrai que le despotisme soit fondé sur la crainte; un gouvernement sans constitution, dont l'émulation ne mene à rien, n'inspire d'autre sentiment que celui de la tranquilité; c'est-à-dire, pour me servir de cette expression, *l'inexistence politique.*

Du débris de ces trois constitutions, il s'en est formé une nouvelle, que l'Angleterre a adoptée: constitution qui, sans avoir les inconvéniens de chacune d'elles, en a les avantages.

De tous les monumens sur la terre qui ont excité l'admiration des hommes, celui-ci est le plus beau. C'est un superbe édifice. L'œil se promene au loin dans tous les appartemens de la législation. L'architecture en est réguliere, dans un goût nouveau, inconnu aux Anciens.

Sparte & *Lacédémone* ſont des ſociétés d'*athlètes*. Ces légiſlateurs ont pour premier objet d'établir l'ordre & la diſcipline dans le brigandage de la guerre. Dans l'une il eſt permis de *voler*, & dans l'autre de *tuer*.

Rome, née dans la petiteſſe pour aller à la grandeur, Rome, faite pour éprouver toutes les viciſſitudes de la fortune, Rome, qui eut des vertus ſupérieures, Rome, qui aſpira à l'empire du monde, n'avoit qu'une conſtitution paſſagere.

D'abord ſon gouvernement eſt monarchique; il tombe bientôt dans l'Ariſtocratie, d'où il ſe précipite dans la Démocratie. Celui-ci n'eſt pas plutôt établi, que le déſordre & la confuſion entrent par la porte qu'il a voulu fermer. Le peuple ſent qu'il n'a pas aſſez de pouvoir; il obtient des Tribuns pour ſe défendre; mais par une maladie éternelle des hommes, il s'en ſert pour attaquer, & ſa puiſſance politique penche trop d'un côté.

Marius, *Sylla*, *Pompée*, *Antoine*, *Céſar* paroiſſent: chacun d'eux porte le premier coup à la république, & aſpire à la tyrannie. Ces partis ſouvent abattus, relevés, rétablis, s'enchaînent par leurs propres diviſions, & Rome périt faute de conſtitution.

Celle de la Grande-Bretagne eſt ſupérieure à tout ce que l'antiquité a de plus remarquable dans

dans ce genre. Le politique que je viens de citer, la diviſe en trois branches; ſavoir, la *puiſſance légiſlative*, la *puiſſance exécutrice du droit des gens*, & la *puiſſance exécutrice de celle qui dépend du droit civil.* On va voir ici quelques traits de la peinture qu'il en fait. Je n'employerai pas les mêmes couleurs, mais les figures du tableau ſeront les mêmes.

Ces trois pouvoirs, par la conſtitution fondamentale de la Grande-Bretagne, ſont enchaînés l'un à l'autre.

La *puiſſance légiſlative* eſt diſtincte de la *puiſſance exécutrice*, c'eſt-à-dire, que celle de juger eſt ſéparée de la *légiſlative*, & de la *puiſſance exécutrice.* Il faut que cela ſoit ainſi dans un gouvernement libre, ſans quoi la vie & les biens des citoyens ſeroient arbitraires, puiſque le légiſlateur ſeroit lui-même juge; ce qui non ſeulement répugneroit à l'ordre judiciaire, mais même confondroit les deux pouvoirs. L'autorité de faire des loix, celle d'exécuter les réſolutions publiques, & de juger les crimes, ont chacun leur département ſéparé, & le ſublime de cette adminiſtration a été d'empêcher qu'elles ne ſe confondent.

Il ne faut point que cette derniere ſoit donnée à aucun corps politique permanent; ce corps gagneroit par-là trop d'autorité, parce que ſon état fixe lui donneroit une puiſſance indépendante, c'eſt-à-

dire abſolue. Elle doit être accordée à un tribunal qu'on puiſſe détruire & rétablir, & qui ne dure qu'autant que les affaires le requierent. Comme le citoyen doit être libre, lors même qu'il a violé la loi, le criminel a le droit de ſe choiſir ſes juges, ou, ce qui eſt la même choſe, d'en récuſer un ſi grand nombre, que ceux qui reſtent pour le juger ſont cenſés être nommés par lui.

Mais ſi les tribunaux ſont arbitraires, les jugemens ſont fixes, parce que ceux-ci ſont un texte de la loi qui ne change point. En effet, s'ils n'étoient point fixes, ils tiendroient à l'opinion des hommes, & comme celle-ci varie dans chaque individu, les jugemens (c'eſt-à-dire, la ſûreté de chaque citoyen) ſeroient arbitraires.

Pour que cette ſûreté ne ſoit point équivoque, il faut que l'accuſé ſoit jugé par ſes pairs. Nous avons toujours plus de confiance aux gens de notre état, qu'à ceux qui ſont au-deſſus de notre condition.

Dans une accuſation, la puiſſance exécutrice ne peut point empriſonner un citoyen qui peut donner caution de ſa conduite; elle eſt la ſauve-garde de ſa liberté, juſqu'à ce qu'il ſoit jugé. Si l'accuſation eſt vraie, il eſt puni par la loi: ſi elle eſt fauſſe, il eſt déchargé. Il ne perd ſa liberté que dans les cas particuliers, où la république auroit à craindre, ſoit par une trahiſon capitale, ou une

intelligence avec les ennemis du dehors ; car alors la *puiſſance légiſlative* & *l'exécutrice* étant en danger, on viole cette liberté pour un tems court & limité, afin de maintenir pour toujours celle de tous les autres citoyens.

Comme dans un gouvernement libre, un homme n'eſt pas plus qu'un autre, & que chaque individu eſt une portion de la république, il faudroit que le peuple en corps eût la puiſſance légiſlative ; mais comme dans une grande ſociété, celle-ci eſt ſujette à bien des inconvéniens, la conſtitution y a ſuppléé par les repréſentans. Un député chargé d'une affaire, la diſcute mieux que cette aſſemblée d'hommes qui ne forment qu'une foule d'opinions. Si chaque repréſentant étoit élu par la république générale, il n'y auroit plus de liberté, parce que ce premier corps politique pourroit, par l'élection, s'emparer de tous les ſuffrages. Ce repréſentant eſt choiſi par chaque diſtrict particulier.

Il eut peut-être été néceſſaire d'établir, que chaque repréſentant reçût une inſtruction particuliere ſur chaque affaire ; de cette maniere, ſa miſſion eut été plus perſonnelle au corps politique particulier ; mais il y a des inconvéniens dans la ſociété civile que la conſtitution ne peut pas changer ; outre, comme le remarque un étranger qui a traité de cette légiſlation, que cela jetteroit dans des longueurs infinies.

Ces repréſentans ne ſont pas nommés par quelques particuliers du corps politique; car alors ils ne repréſenteroient qu'une partie de ce corps; ils le ſont de tous, excepté de ces hommes que la derniere miſere réduit à la ſimple exiſtence phyſique.

L'unique affaire de ce corps de repréſentans eſt de faire des loix, ou de porter ſes regards ſur celles qui ſont faites, ſoit pour les abroger, ſoit pour veiller à leur exécution.

La puiſſance légiſlative eſt confiée au corps des nobles. Il eſt juſte que ceux qui tiennent le plus à la république par leur naiſſance, leurs richeſſes, leurs prérogatives, leur rang & leurs honneurs, ſoient choiſis pour donner des loix avec le corps qui repréſente le peuple; mais ces deux légiſlations ont leurs aſſemblées ſéparées, & leurs délibérations à part, parce que leurs intérêts ſont divers.

Les deux premieres puiſſances ayant beſoin d'une troiſieme pour les modérer, les tempérer, les régler, le corps des nobles eſt cette puiſſance réglante, & cette fonction lui convient parfaitement.

Ce corps doit être toujours le même; il faut que le pere ſuccede au fils, & que par-là il ſoit fixe & permanent, comme la république. Ses prérogatives doivent fixer ſa prémiere attention. Le peuple

n'aime pas celles-ci, & à cauſe de cela même elles doivent être garanties.

Mais, comme une puiſſance perpétuelle qui ſe remonte d'elle-même, a l'ambition tout auprès, elle pourroit ſe regarder elle-même avant le peuple, & s'emparer des richeſſes, c'eſt-à-dire, de l'autorité ſuprême dans la levée des deniers publics; elle ne doit avoir part que dans la faculté d'empêcher, & non dans celle de ſtatuer.

Il faut bien prendre garde de ne pas confondre ici ces deux points de légiſlation; cette diſtinction eſt de la derniere importance.

„ J'appelle faculté de ſtatuer," dit le politique qui a ſi bien expliqué le principe & la nature des trois pouvoirs qui forment cette conſtitution, „ le „ droit d'ordonner par ſoi-même, ou de corri„ ger ce qui a été fait par un autre. J'appelle „ faculté d'empêcher, le droit de rendre nulle „ une délibération priſe par quelqu'autre: ce qui „ étoit la puiſſance des tribuns de Rome, & quoi„ que celui qui a la faculté d'empêcher puiſſe „ avoir auſſi le droit d'approuver; pour-lors cette „ approbation n'eſt autre choſe qu'une déclaration „ qu'il ne fait point d'uſage de ſa faculté d'em„ pêcher, & dérive de ſa faculté."

Comme toute action momentanée, & qui demande une exécution prompte, eſt mieux dans les mains d'un ſeul que de pluſieurs; cette conſtitution

a mis la puiſſance exécutrice au pouvoir du monarque, & quand celle-ci n'eſt pas corrompue, elle eſt certainement mieux adminiſtrée. Il n'en eſt pas de même de la légiſlative, qui eſt toujours mieux ordonnée dans la proportion du nombre de ceux qui la dirigent.

Il ſuit de la nature de ce gouvernement, qu'il faut qu'il y ait un monarque : car ſi à ſa place on confioit la puiſſance exécutrice à pluſieurs perſonnes tirées du corps légiſlatif, la balance des pouvoirs ſeroit rompue, parce que les deux puiſſances ſeroient unies ou pourroient l'être.

S'il arrivoit que le corps légiſlatif fût longtems ſans être aſſemblé, le déſordre & la confuſion ſe mettroient dans la république; parce que la légiſlation ceſſeroit de faire des loix, ou la puiſſance légiſlative les feroit, ce qui ſeroit pire.

L'inconvénient deviendroit le même, ſi le corps légiſlatif reſtoit toujours aſſemblé; car, outre que les hommes ſe laſſent de ce qu'ils font toujours (& que les corps politiques ſont compoſés d'hommes,) il ſe relâcheroit de ſes droits; ce qui rendroit ceux de la puiſſance exécutrice d'autant plus actifs, qu'elle ne penſeroit qu'à exécuter.

D'ailleurs, un corps qui ſe perpétue de lui-même, devenant par-là indépendant, eſt plus facile à ſe corrompre, que celui qu'un pouvoir ſuprême prorroge ou change en certains tems. „ Lors

„ que divers corps législatifs," (dit le même auteur que je viens de citer) „ se succedent les „ uns aux autres, le peuple qui a mauvaise opi„ nion du corps qui est en fonction, porte avec „ raison ses regards sur celui qui viendra après; „ mais si c'étoit toujours le même corps, le peu„ple le voyant une fois corrompu, n'espéreroit plus „ rien de ses loix; il deviendroit furieux ou tom„ beroit dans le désespoir".

Il est contre la nature des choses, qu'un corps, qui, par la constitution fondamentale, est obligé d'attendre le tems de se réunir, choisisse le moment lui-même de s'assembler; car s'il acquiert ce droit, il se donnera bientôt celui de se proroger. Or, étant en possession de l'un & de l'autre, il fera le maître de ne se proroger jamais, & alors la puissance exécutrice perdroit tous ses droits; ce qui anéantiroit la république.

Comme tous les tems ne sont pas propres pour assembler le corps législatif & qu'il n'y a que la puissance exécutrice qui le connoisse; c'est à elle à le régler.

Il faut que cette puissance ait le droit de s'opposer aux entreprises du corps législatif, pour arrêter son pouvoir absolu, qui ne manqueroit pas de le mener au despotisme. Or, lorsqu'un peuple libre devient esclave, il lui importe fort peu que ce soit par la puissance législative, ou par la puissance exécutrice.

La puiſſance légiſlative n'a pas le même droit ſur l'exécutrice; car, comme celle-ci eſt bornée par elle même, elle n'a pas beſoin de l'être davantage. Il ſeroit même dangereux de rétrécir ſon pouvoir dans certains cas; ſurtout dans ceux où il faut arrêter ou prévenir les maux qui troublent l'ordre de la république. Si elle n'a pas la faculté de s'oppoſer à ſes loix, elle a le droit de les examiner, & ſurtout de quelle maniere elles ont été exécutées.

La puiſſance légiſlative n'a pas le droit de juger, ni même d'attaquer la perſonne de celui qui exécute; car ſi elle avoit ce droit, la tyrannie ſeroit tout auprès; outre qu'on n'aime pas celui qui jouit d'une autorité ſuprême, on eſt toujours l'ennemi ſecret du Prince qui fait exécuter les loix. Cependant, comme il faut que quelqu'un rende compte de ſes actions, la puiſſance légiſlative cite ſes miniſtres devant elle, qui, par-là, deviennent les garants de ſa conduite.

Comme le peuple eſt jugé par des hommes tirés de ſa claſſe, les grands doivent l'être par leurs pairs: prérogative néceſſaire pour retirer la nobleſſe des mains de ce premier qui la regarde toujours avec envie. C'eſt donc un droit pour elle d'être jugée par cette puiſſance légiſlative dont elle eſt membre.

Comme la douceur & la modération ſont les prin-

principes d'un bon gouvernement, & que ſouvent les loix ſont trop rigides; dans pluſieurs cas l'autorité ſuprême modere la loi en faveur de la loi même: remede, qui, ſans violer l'équité, prévient les rigueurs de la juſtice.

Si le monarque avoit l'autorité de faire des loix de ſa propre volonté & indépendamment de tout autre pouvoir, tout ſeroit perdu, parce qu'un prince qui a le droit de faire les loix arbitraires, en fait bientôt de deſpotiques: mais comme il faut qu'il prenne part à la puiſſance légiſlative, ſans quoi celle-ci ſe détacheroit du trône & entreroit dans l'état par une autre porte, il y prend part, comme je l'ai déja dit, par ſa faculté d'empêcher, &c. &c. Le reſte de ce tableau reſſemble au commencement; même ſûreté pour la liberté des citoyens.

La conſtitution étant l'ame qui donne un mouvement à la ſociété politique & civile, elle influe ſur ceux qui les compoſent: auſſi voit-on à la ſuite de celle-là une émulation générale pour parvenir à l'honneur de devenir membre d'un corps en qui réſide l'autorité & la puiſſance ſuprême; elle ſe répand dans tous les ordres. Chaque citoyen peut aſpirer à la gloire de devenir légiſlateur. Il peut parvenir à jouir même d'une partie de la ſouveraineté, en s'aſſeyant dans la chambre haute ſur les bancs des pairs; diſtinction, qui dans la claſſe ordi-

naire des citoyens, ne ſe trouve dans aucun gouvernement de l'Europe. Un ſujet, en France, né dans l'obſcurité, peut bien par ſon mérite perſonnel arriver aux premieres marques d'honneur, mais il ne deviendra jamais premier pair.

A Veniſe, il faut que le beſoin de l'état force la république à ouvrir le livre d'or, pour y placer ceux qui veulent acheter le droit de s'y faire inſcrire. Le mépris qu'on a aujourd'hui pour ceux à qui l'on fait payer cette prérogative, fait ſentir que perſonne ne peut l'acquérir que par la naiſſance.

En Eſpagne, en Portugal, & dans tous les gouvernemens deſpotiques de l'Europe, il n'y a point d'aſſociation au trône; les trois pouvoirs ſont réunis dans la perſonne du roi. Il y a plus de deſpotiſme dans les diettes d'Allemagne, qu'il n'y en a dans le divan de Conſtantinople.

En Angleterre le livre d'or eſt ouvert pour tous ceux qui ont aſſez de mérite pour s'y faire inſcrire. Lorſqu'ils ſont légiſlateurs, ils ſont à côté du trône & partagent, avec le monarque, le droit de ſouveraineté. Comme l'inſtitution libre eſt au-deſſus de ces préjugés vulgaires, qui diſtinguent les perſonnes par la naiſſance & la fortune, les grand ne dédaignent pas les citoyens membres du parlement. Etant aſſemblés, pour régler les affaires de la république, ils ſont tous égaux.

L'égalité introduit l'uniformité; on n'y voit point

de ces distinctions affligeantes, qui anéantissent la nature, en plaçant un homme à une distance infinie d'un autre homme.

Dans un état où l'industrie est l'ame de la société, il n'y a point de profession avilissante; tout art, tout métier, qui augmente la richesse politique, est glorieux. Les premiers seigneurs ne dédaignent point de s'allier avec le marchand drapier, le boutiquier, que dans tout autre gouvernement l'on méprise.

Par la constitution fondamentale, le marchand, l'artiste, le mécanicien même, lorsqu'il contribue à augmenter la richesse de l'état, y trouve une considération qu'il chercheroit envain dans tout autre gouvernement, & y est estimé au-dessus de celle que peut acquérir le héros.

Un auteur (*) observe que la statue de Marlborough est placée au milieu de ses terres; c'est-à-dire, hors de l'admiration publique; au lieu que celle de Gresham est élevée au milieu de la bourse de Londres, pour servir de simulacre à tous ceux qui, par quelque sorte d'art, cherchent à enrichir la patrie.

Dans un gouvernement où tous les membres tiennent à la république générale, le corps politique a en lui la source de toute industrie. C'est

(*) L'auteur des *Avantages de l'Angleterre*.

dans les actes du parlement, en Angleterre, qu'eſt la ſcience de chaque art; c'eſt dans ce maître que chacun trouve le principe de ſa profeſſion. Il faut que chaque citoyen ſoit occupé, & qu'il le ſoit relativement au bien public. Chacun participant à la république, elle devient l'ouvrage de tout le monde.

Dans un gouvernement où le prince fait tout, il ne reſte plus rien à faire aux ſujets. C'eſt cette inaction générale, qui ouvre la porte à l'oiſiveté, mere de tous les vices. Alors le luxe & cette ſuite de paſſions qui marchent après lui, déſolent la ſociété civile. Quand le peuple Romain n'eut plus de part au gouvernement, il ſe livra au faſte & à la prodigalité. Les jeux, les repas, les ſpectacles, devinrent ſes paſſions favorites; il s'occupa des diſputes d'un acteur, comme il s'étoit occupé autrefois de la guerre de Carthage.

La conſtitution Bretonne, étant relative à cette puiſſance qui donne l'empire de la mer, chaque citoyen ſe ſent de l'émulation pour cet élément. Le petit peuple ſe fait matelot, le bourgeois devient piſote, & le grand quitte ſon palais pour aller s'enfermer dans une priſon flottante. Il faut un tréſor public. Comme les charges augmentent dans la proportion des nouveaux plans d'agrandiſſement, chacun ſe taxe volontairement. Le citoyen ne regarde pas comme un vol fait à ſa fortune, la ſom-

me qu'il donne pour augmenter celle de l'état. L'art militaire acquiert des connoiſſances & la milice des forces. Il n'y a jamais eu que les grands citoyens qui ont ſçu ſe battre; c'eſt que la véritable bravoure tient à la conſtitution: l'autre n'eſt que le maſque de la guerre.

Le continent d'Angleterre eſt défriché, ſes communes ſont changées en champs & en prairies; ce qui augmente le nombre de ſes denrées & celui de ſes grains. Mais lorſqu'un état produit beaucoup, il faut qu'il conſomme beaucoup. Un ſeul acte du parlement (*) rend cette monarchie le grenier de l'Europe.

Les grands légiſlateurs lient les vertus morales aux politiques; c'eſt par le principe de ſa conſtitution, que la Grande-Bretagne s'eſt rendue reſpectable à l'univers, par un événement mémorable dans l'hiſtoire de l'humanité.

Tandis que la France banniſſoit ſes citoyens, l'Angleterre mettoit ces fugitifs au nombre des ſiens. Jamais la loi de l'hoſpitalité ne fut exercée avec tant de généroſité. L'hiſtoire ancienne & moderne ne produit rien d'auſſi grand que l'accueil fait à des infortunés, à qui on ne pouvoit reprocher d'autre crime que de s'aſſembler dans les temples pour prier Dieu ſuivant les loix de

(*) Bill ſur l'exportation des grains.

l'évangile. On ne les reçoit pas comme des étrangers malheureux à qui l'on accorde quelques secours passagers, mais ainsi que des freres de la même communion, à qui on donne un établissement fixe: chacun se contise. Les Anglois font une bourse commune qui devient, pour les Protestans réfugiés, un grénier d'abondance; on en nourrit près de vingt mille aux frais de la république. Chez quelle nation de la terre, chez quel peuple du monde a-t-on encore trouvé un gouvernement, qui se soit chargé de la subsistance d'une population d'étrangers? L'humanité peut produire quelqu'acte particulier de générosité, la constitution seule peut les rendre généraux. On a dit & l'on a écrit dans plusieurs livres, que ce don étoit un trait de l'amour-propre & de l'intérêt Breton; mais qu'il parte de la cause qu'on voudra lui donner, il sera toujours beau de secourir le genre humain, quand même ce seroit par un principe vain.

C'est à cette hospitalité que l'Angleterre doit ce nombre prodigieux de manufactures, dont la main-d'œuvre la distingue de tous les autres états de l'Europe. Mais c'eut été envain que tous les Protestans de l'univers fussent passés en Angleterre, avec tous les arts & les métiers du monde; les fabriques ne se fussent jamais établies, si le gouvernement & le génie de la nation n'y eussent

coopéré. Que n'ont pas fait l'Eſpagne & le Portugal pour établir la main-d'œuvre dans leurs états? Ils n'ont épargné ni richeſſes, ni intrigues; mais toujours envain, parce que leur deſpotiſme s'y oppoſoit, & que celui-ci éteint toute ſorte d'émulation.

La nobleſſe, dans tous les autres états, eſt fière, haute, ignorante, indolente, laiſſe l'état économique comme elle le trouve. En Angleterre, ce ſont les ſeigneurs qui jettent les premiers fondemens de l'induſtrie publique. C'eſt à Mylord Buckingham qu'elle doit ſa manufacture de glaces. Lady Salton parcourt la Flandre & la Hollande à ſes dépens, afin d'apprendre elle-même l'art de faire des toiles. Le Chevalier Tomas Lombé ſe tranſporte en Piémont, où il enleve la machine la plus compliquée qui fût alors en Europe, pour la perfection du fil de ſoie, dont il fait faire un modele à Derby, &c. &c. Ainſi de pluſieurs autres Seigneurs Anglois, qui paſſent chez les différentes nations induſtrieuſes, pour prendre d'elles les arts que la Grande-Bretagne n'a pas encore.

C'eſt par cet eſprit général du bien public que des factoreries Angloiſes ſont établies dans tous les ports de mer de l'Europe, afin de faire le commerce de la premiere main.

L'Amérique, liée à l'Angleterre, contribue beaucoup à ſa puiſſance; les ſujets Bretons qui l'habi-

tent, ſont les enfans de l'état: même gouvernement, même langue, mêmes loix, mêmes mœurs. Le corps politique a pour maxime inviolable, qu'il ne peut faire du mal à ſes compatriotes, ſans s'en faire encore plus à lui-même. Il eſt décidé qu'il ne peut faire la guerre à ce peuple marchand, ſans ſe rendre criminel de leſe-nation.

C'eſt de ce premier principe que ſont venus tant d'écrivains utiles.

Pendant que le ſiècle de Louis XIV donnoit à la France des Racine, des Moliere, des Boileau, celui de la Grande-Bretagne faiſoit naître des Newton, des Loke, des Temple, des Raleigh, qui ont joint à la philoſophie une connoiſſance plus utile à la ſociété, celle de l'enrichir en l'éclairant ſur le commerce.

Child, Polty, Mun, Davenant, King, Gée, Evelyn, Bradley, Miller, Tull, & cent autres, dont on trouve les noms dans les annales économiques de la Grande-Bretagne, ont donné des lumieres ſur le crédit public, le change, la navigation, les arts, la population, l'hiſtoire naturelle & l'agriculture.

Lorſqu'une conſtitution eſt fondée ſur de vrais principes, elle anime les différentes parties de la ſociété générale; c'eſt une fontaine qui arroſe toute la république, & fait croître partout de bonnes plantes. Ce n'eſt pas ſeulement autour du trône

d'Angleterre qu'eſt cette noble émulation, les provinces & les états contigus s'en reſſentent. C'eſt ici qu'on peut ſentir la différence des conſtitutions d'un royaume à un autre. La France eſt renfermée dans Paris. Tout eſt mort dans la monarchie; il n'y a de vie que dans la capitale. En Angleterre, l'influence du gouvernement s'étend partout: l'Irlande en reſſent les effets. C'eſt à cette premiere émulation qu'elle doit l'importante manufacture de toile, dont le ſuccès a été ſi rapide, qu'elle a fait, dans quelques luſtres, ce que celles de Flandre & de Hollande n'ont pas fait dans pluſieurs ſiecles. Elle ne s'eſt pas bornée à cette ſeule induſtrie. Une découverte conduit à l'autre, un premier acte mene à un ſecond, & ce qui conduit à encourager un grand nombre à la fois de différens ordres & de différentes claſſes.

Mais cette conſtitution fait plus que de répandre une émulation générale dans toutes les parties les plus éloignées de la monarchie, & c'eſt ici un de ſes grands prodiges. Elle a changé la nature de l'homme qui, naturellement avare, eſt devenu généreux. C'eſt elle qui a fait ouvrir les bourſes des citoyens, & leur a fait céder l'intérêt particulier au bien général. On a vu pluſieurs fondations établies gratuitement, pour perfectionner les différentes profeſſions.

Mais, ce qui n'étoit pas encore arrivé chez au-

une nation industrieuse, on a vu des artistes rendre le prix qu'ils avoient remporté, afin d'augmenter les fonds pour en perfectionner d'autres; tant il est vrai qu'une bonne constitution a des effets admirables.

L'Ecosse, quoique royaume séparé, étant membre de celle-ci, a suivi la même émulation. Edimburgh sa capitale a créé, au milieu d'elle, une foule d'arts & de métiers, qu'elle ne connoissoit pas du tems de ses premiers rois. Ce peuple célebre dans le monde politique avoit des vertus héroïques, mais il lui manquoit les économiques; qualités qui décident aujourd'hui de l'aisance des états & du bonheur des sujets. Cette ville, à l'exemple de l'Angleterre, a reçu des familles françoises, que la même persécution banniſſoit de leur patrie; en les recevant comme des artistes utiles, elle leur a fourni non-seulement les besoins physiques qui donnent l'existence, mais même ceux qui entrent dans l'aisance.

C'est du fond de cette émulation qu'est sortie une très-bonne imprimerie, pour ne rien dire des autres établissemens qui ont suivi celui-ci.

Comme tout coule de source, les vertus morales ont accompagné les économiques; les entrailles de la pitié se sont émues, elles ont ouvert la porte à cette charité d'autant moins suspecte d'amour-propre, qu'elle est fondée sur la religion chrétienne, qui a pour base l'humilité.

L'hôpital de l'infirmerie, où l'on entretient continuellement trois cents malades, eſt un monument éternel d'un patriotiſme, d'autant plus difficile à remplir, que les habitans d'Edimburgh ne jouiſſent pas de ces richeſſes que procure un commerce floriſſant.

Si jamais les annales du monde ſe chargent de transmettre à la poſtérité cet établiſſement, les lecteurs des ſiecles futurs ſeront étonnés de voir que les architectes, les ſculpteurs, les peintres & généralement tous les artiſtes qui l'ont élevé, n'ont voulu avoir d'autre récompenſe, que la gloire d'avoir contribué à ſa conſtruction, &c. &c.

Et, comme ſi la nature s'étoit accordée avec la politique pour rendre l'Angleterre floriſſante, ſa poſition lui donne l'avantage ſur toutes les autres puiſſances de l'Europe.

Son peu d'étendue donne les moyens à l'adminiſtration politique, d'étendre ſes bras ſur tous les endroits foibles de la république. Dans les vaſtes empires, il eſt difficile que la légiſlation prévienne les maux qui naiſſent de la dévaſtation.

Comme iſle, la Grande-Bretagne poſſede un grand nombre de provinces maritimes, dont les habitans, en ſe faiſant matelots, deviennent les premiers inſtrumens de ſa puiſſance.

Les gouffres de la mer ſont ſes remparts, & les

chent la nouvelle qui leur tracaſſe la cervelle. Un regard, un geſte, une parole les agite à tour de rôle. Pour eux tout eſt ſoupçon, tout eſt ombrage, juſques aux cérémonies d'uſage. Le roi ſouhaite-t-il le bon ſoir à un certain miniſtre, & à un autre le bon jour, ils font auſſitôt partir un courier pour leur cour.

„ Mais laiſſons-là ces honnêtes gens; tout le monde connoît leurs talens.

„ Je vois, par le plan de votre eſpionnage, que vous avez entrepris un grand ouvrage; & qu'il vous eſt impoſſible de vous en tirer, à moins que vous n'ayez un croupier. Je vous offre mes ſervices; ma famille a toujours été employée dans les affaires ſecretes.

„ Vous ſaurez que je ſuis deſcendant du célebre Mouchard, qui eſt le fondateur de l'ordre des mouches. Ce n'eſt pas qu'il ne date que de ce tems-là, l'ordre eſt très-ancien; témoin la jeune fille de Loth qui eſpionnoit ſon pere, lorſque le bon homme propageoit tout doucement avec ſa ſœur aînée. Témoin encore Lepidus du tems des Romains, qui étoit ſi mal-adroit dans ſes affaires qu'il entreprenoit, que ce n'étoit que par des Eſpions qu'il les achevoit.

„ Mon biſayeul s'appelloit *André Mouchard*, mon ayeul *Benoît Mouchard*, mon grand-pere *François Mouchard*, mon pere *Jacob Mouchard*, & je

m'appelle *Pierre Mouchard*; vous voyez par cette généalogie, que de peres en fils nous mouchons depuis près de deux siecles.

„ Comme je me trouve à Londres sans emploi, je vous prie de me donner quelque petit os à ronger.

„ Pour vous faire juger que je suis en état d'être initié dans l'espionnerie, je vais vous donner mon analogie.

„ J'ai été Espion de l'Inquisition de Madrid; tribunal que j'ai servi si bien, que j'ai fait brûler dix Juifs au moins. Mais comme je ne suis pas moi-même un fort bon Chrétien, j'ai craint d'être grillé un jour comme un lapin. Je m'enfuis d'Espagne pour me rendre à Venise, qui, comme vous l'avez fort bien observé dans une de vos pages, est le pays natal de l'espionnage; mais aujourd'hui ces inquisiteurs d'état sont des gueux, qui traitent les espions comme des pouilleux.

„ Ne trouvant pas mon compte avec Saint Marc, je m'en allai en Danemarck, où je ne fus pas plutôt arrivé, que je fus employé; c'est par moi qu'a été découvert le magoin, qui fit couper la tête au médecin. C'étoit une affaire d'état, & l'on me paya comme un goujat.

„ Je quittai cette cour du nord, où un honnête homme n'a pas de quoi se faire un sort.

„ Je me rendis à Paris, où je me fis inscrire

dans le livre ſombre de M. le Noir. Mais dans cette capitale, l'eſpionnage eſt devenu un pur brigandage, depuis que les gens de qualité en font le métier.

„ J'ai paſſé en Angleterre, eſpérant que le moment préſent ſeroit propre à faire valoir mes talens.

„ La politique eſt mon fort; *c'eſt par-là que je vaux, ſi je vaux quelque choſe.* Si vous me chargez du corps diplomatique, qui eſt la premiere partie de l'eſpionnage, je vous donnerai des avis que vous pourrez tourner à votre avantage. Par exemple, quoique les ambaſſadeurs ne ſoient que des images, des figures poſtiches, qui repréſentent chacun un homme qu'on appelle prince; ces figures ſont ſi actives, ſi remuantes, elles cabalent tant & s'intriguent tant, qu'il faudroit quatre eſpions toujours à leurs talons.

„ J'aurai donc une attention particuliere, aux démarches de ces agens des couronnes, parce que c'eſt, par celles-ci, qu'on peut percer au travers des deſſeins de leur cour.

„ Par exemple, ſi l'ambaſſadeur de France donne à dîner, à quatre ſervices, à celui d'Eſpagne, & qu'après le caffé ils paſſent dans un cabinet dont ils ferment la porte à clef, je conjecturerai qu'il y a une ligue entre les deux puiſſances pour donner du ſecours aux Américains.

„ Si celui de Ruſſie eſt fréquemment vu à la cour,

cour, que le roi George lui demande ſouvent des nouvelles de la ſanté de l'impératrice, qu'il ait des entretiens ſecrets avec ſes miniſtres; c'eſt une preuve que l'Angleterre ſouhaite quelques mille Ruſſes, pour aller mettre le holà dans le nouveau monde, & ainſi des autres démarches.

„ A l'égard des petits miniſtraillons, ainſi que ceux de B . y . . re, de C . l : . ne, de G . n . s, de V . n . ſe, &c. &c. comme ce ne ſont que des atômes en politique, des mouches qui volent autour du ſyſtême de l'Europe, je n'y ferai aucune attention, à moins que les ambaſſadeurs des grandes puiſſances, en ſe liant à eux, ne les faſſent ſortir de cet état d'anéantiſſement, où la petiteſſe de leur ſouverain les réduit.

„ Je me rendrai au palais de St. James tous les dimanches au matin, jour miniſtérial, pour y voir la conférence des rois en la perſonne de ceux qui les repréſentent, ou, pour me ſervir de cette expreſſion, la grande république de l'Europe contenue dans une petite ſalle; ce qui me ſervira à découvrir le ſecret de ce cabinet: car ſi le monarque eſt gai & de bonne humeur avec les deux agens des couronnes qui lui ont promis une exacte neutralité; c'eſt une conviction qu'il eſt ſûr de leur fidélité: mais s'il ne rit avec eux que du bout des levres, c'eſt une preuve qu'il les ſoupçonne.

„ C'eſt ſurtout à l'ouverture de la malle étran-

gere que je ferai valoir ma pénétration, par la chiromancie, qui découvre le secret de l'ame par l'inſpection des traits; ſcience que je poſſede en un dégré éminent, l'ayant étudiée à Rome ſous un profeſſeur à viſages, éleve du célebre pape Ganganelli.

„ Si à l'arrivée du courier de Berlin, le monarque fait la grimace, c'eſt une preuve qu'Hanovre eſt en danger, & que le roi de Pruſſe penſe à exécuter le projet qu'il a formé d'en faire un château de cartes & d'y mettre le feu pour réduire cet électorat en cendres.

„ A l'arrivée des vaiſſeaux de l'Amérique, je redoublerai mon attention. Si à la ſuite de la lecture, ce prince fait un grand éternument, pour repouſſer au loin la nouvelle qu'il vient d'apprendre, c'eſt une preuve que les rebelles ont repouſſé l'armée royale, & que quelqu'un de ſes généraux a été fait priſonnier de guerre; mais ſi à la dépêche ſuivante, après avoir lu le contenu des nouvelles, il prend gaiement une priſe de tabac, c'eſt une preuve que quelque grand rebelle eſt pris.

„ Mais ce n'eſt pas aſſez pour un eſpion, qui veut découvrir les ſecrets les plus importans de la politique, de ſuivre un prince lorſqu'il veille; il faut encore le ſuivre lorſqu'il dort. Les ſonges des rois ſont les images des grands événemens du monde. C'eſt dans les bras du ſommeil que ſe frappent les plus grands coups d'état.

„ Pour perfectionner cette partie ſublime de la politique, j'aurai recours à la phyſique, car les ſonges ne ſont que des vapeurs qui s'élevent dans le cerveau, par la fermentation des chyles, excitée par la digeſtion, & qui produiſent ces phantômes monſtrueux, cauſes de la ruine de pluſieurs états.

„ Pour cet effet je me ferai donner une liſte de la table de ce prince, pour juger ſi les mets qu'il mange peuvent former des ſonges bien digérés.

„ On prétend que le ſonge obſcur du partage de la Pologne fut l'effet d'un grand ſouper politique que Frédéric avoit fait la veille, dont l'exhalaiſon, en montant juſques à la tête du Roi de Pologne, fit tomber à terre la moitié de ſa couronne.

„ Comme les académies ne s'occupent aujourd'hui que de ſujets auſſi minces que frivoles, il y eut une grande diſſertation phyſique au ſujet des viandes de ce fameux ſouper. Quelques-uns ont prétendu que ſa majeſté avoit mangé du lievre, viande noire qui fait rêver profondément; d'autres, plus grands naturaliſtes, ont avancé, que ce partage étoit venu de ce qu'il avoit mangé une becaſſe, dont le bec long & pointu devoit produire un ſonge étendu; ce qui, eu égard à un monarque, qui a deux cents mille hommes pour expliquer ſes ſonges, devoit allonger ſes domaines.

„ Quoiqu'il en ſoit, ſi G . . . . III. rêve, que

l'océan eſt couvert de ſes vaiſſeaux, & que ſes flottes diviſées ſe répandent dans toutes les mers pour augmenter partout ſa puiſſance, ce ſera un très-beau ſonge pour l'Angleterre, & mauvais pour la France.

„ De tous les princes qui ont occupé le trône de la Grande-Bretagne, George II a été celui qui a rêvé le plus profondement ſur la marine Angloiſe; depuis ſa mort, les ſonges marins, n'ont été ni ſi longs, ni ſi fréquens.

Je ſuis, Monſieur l'Eſpion,

Votre très-humble,

& très-obéiſſant Serviteur,

PIERRE MOUCHARD."

La ſeconde eſt conçue dans les termes ſuivans: j'ai cru d'abord, à ſa lecture, que l'auteur étoit poëte, mais il rime ſi mal, qu'on peut ſeulement regarder ſon ſtyle comme original.

MONSIEUR L'ESPION,

„ J'allai dernierement au bal de la cour, qui ſe donne chaque année pour la naiſſance de la reine. Je vous envoie ſur celui-ci une longue page, qui vous ſervira d'eſpionnage.

„ Pour vous mettre au fait de mes remarques à ce ſujet, je vous dirai que j'ai aſſiſté à l'anniverſaire de toutes les ſouveraines de la terre, & j'ai obſervé que la ſalle où ſe donne le bal, n'eſt pas moins magnifique, que l'orcheſtre & la muſique.

„ Celle de St. James eſt dans un autre deſſin; on croiroit voir un dortoir de capucins: les murailles ſont bâties en bois, la tribune travaillée en bois, les luſtres ſciés en bois, les bancs & les chaiſes y ſont de bois.

„ Le trône de leurs majeſtés n'eſt pas dans un genre plus diſtingué; ce ſont deux fauteuils à bras, l'un & l'autre travaillés par un maître charpentier.

„ L'or & la peinture ſont bannis de cette ſalle, ainſi que la ſculpture; le quartier de la politique n'eſt pas mieux étoffé que celui de la muſique. Je reſtai comme extaſié d'y voir les ambaſſadeurs renfermés dans une cage (*).

„ Comme j'ai les idées extrêmement réfléchies ſur les objets relatifs, il me ſembla que j'étois à la fête du grand Colas, qui célébroit la naiſſance de ſa femme Collette, & qui, après avoir raſſemblé un grand nombre de bergeres ornées de fleurs & de guirlandes, les avoit conduites le ſoir pour

(*) Ils ſont renfermés à leur place par une baluſtrade de bois.

les faire danſer chez M. le Bailli, dont la ſalle de bal étoit faite en forme d'étui.

„ Mais laiſſons M. Colas & Mademoiſelle Collette, pour venir à la deſcription de la fête.

„ L'aſſemblée en mêlange étoit complette, car à chaque coin de la tribune l'on voyoit une ſoubrette. Les cavaliers y étoient auſſi aſſez mal mêlés. En effet, dans une cour où la liberté doit ſubſiſter toute entiere, pour les avanturiers il n'y a point de portiere. En y entrant, on ne vous demande ni vôtre nom, ni votre qualité; il ſuffit aux fripons d'être un peu habillés.

„ L'aſſemblée étoit très-nombreuſe en Dames; la plupart avoient beaucoup de diamans & étoient auſſi riches en aigrettes, que *Notre-Dame de Lorette*. Mais chacune d'elles me parut ſi froide que la *Madona de la Nève*.

„ En général, les robes étoient ſuperbes & d'un grand goût; mais ce goût n'étoit pas du crû du pays, il étoit copié de la poupée de Paris.

„ Quelques-unes me parurent plus embarraſſées de leur ajuſtement, qu'elles n'en étoient ajuſtées. Il ne faut pas qu'une Dame dans une fête ſache qu'elle eſt parée.

„ Cependant il y en avoit parmi elles de très-bien miſes; entre les élégantes de la cour qui ſe diſputoient les atours d'une belle & jeune Dame, la Ducheſſe de *Devonſh..e* l'emporta ſur toutes

les autres. Ses diamans étoient bien placés, ſes rubans bien nuancés, d'un beau coloris; & un Seigneur me dit à l'oreille qu'elle-même les avoit choiſis; ce qui en relevoit le prix. Lorſqu'une dame doit à ſa fille-de-chambre le goût de ſon ajuſtement, & qu'elle ſe fait habiller, elle n'a d'autre mérite que celui de ſe laiſſer parer.

„ Parmi les beautés qui honoroient le bal, j'y remarquai pluſieurs monſtres en habits fort galans; je dis monſtres, car il n'eſt rien de plus laid ſur la terre qu'une femme laide lorſqu'elle eſt parée. La laideur s'échappe, lorſqu'elle eſt ſans fard; mais elle ſaute aux yeux relevée par l'art.

„ J'y remarquai auſſi des dames ſurannées qui venoient ſe réjouir de la naiſſance de la reine. Quand une femme a paſſé ſoixante ans, la cérémonie d'un anniverſaire devient pour elle un mortuaire.

„ Le bal commença; je n'en fus pas ſatisfait. A vous parler clair & net, je n'y vis pas quatre dames qui ſçuſſent danſer le menuet. Point de bras, point de port, point de graces: le tout étoit d'une mauvaiſe encolure & preſque toujours ſans meſure. Je fis cette obſervation à un officier Breton, près de moi, qui avoit laiſſé une jambe à Boſton, & qui voulant briller par un bon mot, me dit d'un ton de Marot, *ne vous étonnez pas de cela, Monſieur; il n'y aura jamais ni ordre, ni me-*

ſure dans la maiſon du roi d'Angleterre, juſqu'à ce qu'il ait fini la guerre. La pointe étoit un peu tirée, mais c'eſt à la militaire.

„ Meſſieurs les cavaliers, qui faiſoient les honneurs du bal, n'étoient pas non plus bien ſavans; ils danſoient à l'apoſtolique, ſans trop écouter la muſique.

„ Je remarquai un militaire qui faiſoit rire par ſa mal-adreſſe. Le même uniforme mutilé me dit pour le juſtifier, *que c'étoit un brave officier, qui ſe battoit très-bien.* Eh bien! lui dis-je, qu'il ſe batte toujours & ne danſe jamais. *On peut être honnête homme & faire mal des vers.* Un grand capitaine peut danſer mal le menuet; mais lorſqu'il ne le ſait pas danſer, il ne doit pas s'expoſer.

„ Il eſt ridicule, repris-je, de prendre la plus auguſte aſſemblée du royaume pour témoin d'une choſe qu'on ne ſait pas faire, & que perſonne ne vous oblige à faire.

„ Je vous dirai à l'occaſion du menuet, qu'il me cauſa une frayeur mortelle; car toutes les fois qu'une dame entroit en danſe & qu'elle faiſoit la révérence, elle plioit ſi bas, que je craignois que, ſes genoux venant à lui manquer, elle ne tombât à terre, & comme un ſinge ne reſtât ſur ſon derriere. Celle-ci augmentoit, lorſque la danſeuſe venoit faire ſa génuflexion à la reine & qu'elle ſe retiroit à reculons, je mourois de peur que

la

la queue de ſa robe lui jouant quelque mauvais tour, elle ne fit la culebute en arriere; ce qui eut été fort indécent devant une auſſi auguſte aſſemblée.

„ Je fus plus ſatisfait des contredanſes; la plupart des dames, qu'en danſant le menuet j'avois cru perclues de tous leurs membres, me firent voir qu'elles n'avoient pas la goutte aux jambes.

„ Elles ſe démenoient dans celles-ci avec tant d'agilité, qu'on les eut priſes pour des eſprits follets. C'étoient d'autres machines, du moins des machines plus mouvantes & plus brillantes: ce qui me fit penſer qu'il en eſt de la danſe comme de tous les arts, qui deviennent perſonnels aux nations qui les exercent. Selon l'état actuel de notre monde danſant, le menuet eſt la danſe du François, & la contredanſe celle de l'Anglois.

„ Cependant il manque un établiſſement à ce bal royal, je veux dire des loges, ainſi qu'à l'opéra, pour s'habiller & ſe déſhabiller, ſelon les rôles qu'on doit y jouer. Il devroit y avoir un appartement ſéparé pour varier les décorations qui ſe font au ſon des violons; afin que les dames parées, qui, après avoir danſé le menuet, veulent encore exercer les contredanſes, puſſent ſe mettre en caſaquin, pour s'agiter en lutins, c'eſt-à-dire, courir après ſon danſeur, le faire courir après

elles, voltiger, échaper, s'entremêler, s'entrefacer; ce qui eſt le fort de cette danſe: choſe qu'on ne peut pas faire commodement, ſi on n'eſt en petit corſet blanc.

„ Je remarquai que le roi & la reine étoient fort contens de leur ſoirée; du moins je les vis ſouvent rire ſous cape: ainſi ce monarque, pour ſe tenir gai, devroit, une fois la ſemaine, établir l'anniverſaire de la reine; d'autant plus que les rois d'Angleterre ſont ſi peu accoutumés à ſe divertir, que lorſqu'ils en trouvent l'occaſion, ils doivent la ſaiſir.

„ A onze heures le roi & la reine s'en allerent & à l'inſtant les violons ceſſerent; car il n'eſt permis de danſer que devant leurs majeſtés.

„ Il y auroit bien quelque petite choſe à dire ſur cette heure où finit le bal, qui eſt préciſément celle à laquelle, dans toutes les cours de l'Europe, il commence; mais comme diſoit Louis XIV: *le charbonnier eſt maître chez ſoi.*

„ Selon le proverbe Italien, *dopo la danſa, vienne la panza.* En effet, on m'avoit dit qu'après le bal de St. James venoit la collation. Je diſois, en moi-même, la collation d'une princeſſe royale vaut mieux que le ſouper d'un fermier général; ainſi je me préparois à bien collationner. Comme à table, en Angleterre, on ne donne point de ſerviette & que la table du roi George

eſt angloiſe, j'en mis une dans ma poche, pour m'eſſuyer les levres; mais, pour le coup, je n'eus pas beſoin de ſerviette; le ſouper fut ſec & ſans ragoût; tous les ſervices furent ſervis à la fois. En voici l'ordre:

„ Après le départ du roi, on ouvrit les portes d'une chambre voiſine, d'où ſortirent quelques bouteilles de différens vins, qu'on s'arrachoit des mains. Un Anglois, du quartier où j'étois, ſe détacha pour aller à la picorée d'une bouteille; en effet, il l'eſcamota & l'apporta. Nous la bûmes tour à tour dans le même verre, à la ſanté de ſa majeſté la reine d'Angleterre.

„ Je crois qu'un réglement là-deſſus prévien-droit les abus. En voici un que j'ai imaginé; c'eſt à vous, comme Eſpion, à le propoſer.

RÉGLEMENT

Anniverſaire pour tous les R—s & R—s d'Angleterre.

I.

„ Qu'une Dame ne pourra être admiſe au bal, ſi chacun dit, qu'elle danſe mal.

II.

„ Si elle eſt torſue ou boſſue, elle ne ſera point

reçue; parce que, pour danſer dans une fête, il faut avoir la taille bien faite.

III.

„ Si une dame eſt courte & ſans grace, elle n'y aura point de place.

IV.

„ Un cavalier qui danſera mal, ſera mis à la porte du bal.

V.

„ Tous les uniformes qui feront le menuet ſans cadence, ſeront envoyés à l'école en France.

VI.

„ Celui qui dans le menuet marchera ſans danſer, ſera auſſitôt renvoyé.

„ Je ſuis, Monſieur l'Eſpion,
Votre très-humble,
& très-obéiſſant Serviteur,
„ REGLE-BAL.

APOSTILLE.

„ Si vous avez beſoin de quelques viſages de ce bal, je puis vous en donner qui ne vous divertiront pas mal. J'en ai fait tirer un aſſez bon nombre: par exemple, j'en ai de plâtrés, d'il-

lumînés, de bigarrés, de mouchetés, de piquetés, &, ſi vous voulez, même de bourgeonnés.

„ En hommes, je puis vous accommoder encore mieux : pour ne vous parler que d'un d'eux; j'ai le viſage d'un petit-maître de ſoixante-dix ans, qui eſt un vrai original.“

SUPPLÉMENT

AU

SECOND NUMERO

DE

L'ESPION FRANÇOIS

A LONDRES.

J'AVOIS fermé mes paquets, & mes libraires alloient les expédier, lorſque j'ai reçu un pli avec un billet, par lequel on me prioit de tranſmettre le manifeſte ſuivant à la poſtérité. C'eſt l'expoſition d'un grief que quelques dames reçurent dernierement en parlement. La plainte eſt dans les formes, adreſſée par un orateur femelle à la chambre des communes aſſemblée.

„ MILORDS ET MESSIEURS,

„ Dans tous les pays il eſt convenu que Madame „ vaut Monſieur; c'eſt-à-dire que, dans le conſeil

„ & dans le cabinet, une coëffe vaut un bonnet.
„ Pour vous prouver cette aſſertion, il faut que je
„ remonte à la création; car lorſqu'on parle dans
„ un parlement, il faut prendre les choſes de
„ loin, pour parler longtems. Dieu créa le mon-
„ de, enſuite l'homme, & afin de donner à l'uni-
„ vers une ame, il créa la femme; voici comment
„ cela ſe fit, ou du moins comme on le lit. Le
„ grand Etre tira une côte d'Adam, & en com-
„ poſa Eve; vous voyez par cette premiere note,
„ que nous ſommes avec vous côte à côte.

„ Le mariage nous unit encore de plus près;
„ l'épouſe eſt la chair de l'époux, & l'époux eſt
„ l'os de l'épouſe; or lorſqu'entre deux on eſt
„ chair & os, la chair eſt égale aux os; il ſuit de
„ cette unité, que nous valons autant que vous,
„ & que vous ne valez pas plus que nous.

„ Comme légiſlateurs ſuprêmes, vous avez droit
„ à la ſouveraineté, car la véritable royauté eſt
„ celle où gît l'autorité; ainſi en qualité de vos
„ moitiés, nous ſommes reines *in partibus*, puiſque
„ vous êtes rois *in naturalibus*. Eſt-ce donc ainſi,
„ Milords & Meſſieurs, qu'on en agit avec des
„ ſouveraines? Vous nous avez traitées comme
„ des chambrieres. Nous étions dans la galerie
„ des communes à vous écouter, lorſqu'un huis-
„ ſier eſt venu de votre part nous dire qu'il fal-
„ loit nous en aller: qu'appellez-vous nous en al-

„ ler ? Savez-vous bien que nous ſommes des
„ femmes de qualité ?

„ Comme la ſentence étoit ſans appel, étant
„ dictée par le parlement ſéant, il nous fallut
„ dénicher promptement.

„ J'ignore ſi aucun de vous a été militaire, &
„ s'il s'eſt jamais trouvé à une retraite précipi-
„ tée ; mais je ne ſaurois mieux vous la repré-
„ ſenter que par celle que vous nous avez cauſée.

„ Comme nos coquins de valets ſavent que,
„ lorſque vous commencez vos débats, vous ne
„ finiſſez pas, ils s'étoient enfuis au cabaret, où
„ pour nous attendre plus aiſément, le verre à
„ la main, ils buvoient commodément. Ainſi dans
„ ce moment nous ne trouvâmes aucun de nos
„ gens. Ce fut alors qu'à la porte de Weſtminſter
„ on entendit un beau concert ; l'une appelloit
„ John, l'autre Thomas, celle-ci Henrique, celle-
„ là Jacob, la cinquieme Franciſque, la ſixieme
„ Antoine ; mais aucun de ces miſérables ne parut.
„ A l'égard de nos équipages, il n'en fut pas
„ queſtion. Ils étoient partis ſur l'heure, & de-
„ voient revenir Dieu ſait quand. Cependant les
„ *Hackney-coaches* (*) parurent ; celles qui étoient
„ les plus près de la porte, de quatre en quatre,

(*) En François : fiacres.

„ s'élancerent dedans, & diſparurent promptement.
„ Après les *Hackney-coaches*, vinrent les chaiſes à
„ porteurs : *Pull-off, pull-off*; auſſitôt une Dame s'y
„ enferme & s'échappe. Après celle-ci une autre
„ s'avance : *Pull-off, pull-off*, & de *pull-off* en
„ *pull-off* une douzaine décamperent. J'attendois
„ auſſi mon *pull-off*, mais je reſtai à la porte ſans
„ être *pulloffiée*. Pendant ce petit divertiſſement
„ il faiſoit un très joli tems; car il pleuvoit, nei-
„ geoit & ventoit tout à la fois, & malheureuſe-
„ ment je n'avois point de mantelet.

„ Dans cette confuſion j'apperçus mon valet
„ dans la foule, je l'appellai : *Peter! Peter! He-*
„ *re I am, Madam. – Bid the coach-man drive up*
„ *here, ſaid I. -- Your coach, Madam? It is not*
„ *here. --- What! is not my coach and coach-man*
„ *at hand? Where are they? The horſes, Madam,*
„ *are gone home to eat their oats, and the coach-*
„ *man to dine with his wife. --- Very well! very*
„ *well, Peter, ſaid I, I have very good ſervants;*
„ *and how far they ought to be truſted, my preſent*
„ *ſituation convinces me. -- Who would have ſuppo-*
„ *ſed, anſwered he, that theſe raſcals, who common-*
„ *ly chatter from morning till night, would have*
„ *broke up ſo early today? We are not conjurers,*
„ *Madam. – Call a Hackney-coach, ſaid I. – There*
„ *is not one to be had, Madam. -- Then call me a*
„ *chair, ſaid I. – That is equally impoſſible to procu-*

„ *re, Madam. -- Very well! very well! M. Peter;*
„ *I have very good ſervants! -- I cannot help it,*
„ *Madam; I am neither coach-man nor chair-man;*
„ *I am a foot-man, Madam. At laſt, after having*
„ *ſufficiently vented my rage, I was obliged to re-*
„ *turn home on foot; I was not however the only one*
„ *in this diſagreable pilgrimage; there were ſix of*
„ *us in company, three of which caught ſuch colds,*
„ *as obliged them to keep their beds for a whole*
„ *month.*

J'oubliois de vous dire qu'en nous en allant, „ nous vous donnâmes tant de malédictions, que „ de pluſieurs générations la chambre des commu- „ nes ne pourra proſpérer, quelque plan qu'on „ puiſſe lui propoſer.

„ Vous avez dit pour raiſon de cette expulſion, „ que nous faiſions trop de bruit, & que vous ne „ vous entendiez pas dans vos débats; mais je „ vous prie, Milords & Meſſieurs, de me dire „ quand eſt-ce que vous vous êtes entendus? Ce „ n'eſt pas que vous ne parliez Anglois, mais l'on „ dit que ce n'eſt pas le bon Anglois; de-là vient „ que le *Nord-Breton* n'entend rien à votre jargon.

„ Puiſque me voilà ſur le ſentier de la républi- „ que, permettez-moi, Milords & Meſſieurs, de „ parler politique; quoique femmes, l'Angleterre „ appartient à nous, ainſi qu'à vous; car ſi vous „ ruinez tout, nous en ſouffrirons comme étant

„ nous-mêmes parties de ce même tout. Au lieu
„ de nous chaſſer de la galerie, vous auriez mieux
„ fait de nous appeller dans la maiſon, pour nous
„ conſulter ſur le grand ſujet dont il eſt aujourd'-
„ hui queſtion? Vous conſulter? direz-vous, le
„ cas ſeroit irrégulier; pas tant que vous pouvez
„ l'imaginer.

„ Vous ſavez que, par notre conſtitution, lorſ-
„ que la ligne mâle de la couronne finit, le trône
„ paſſe à la femelle qui ſuit: or, ſi nous ſommes
„ propres à gouverner un état, à plus forte raiſon
„ pouvons-nous gouverner une maiſon.

„ C'eſt à la reine Eliſabeth que l'Angleterre
„ doit la grandeur où elle eſt; quoiqu'alors, com-
„ me aujourd'hui, il y eût un parlement: mais il
„ étoit ſi ignorant, qu'il ne ſavoit pas diſtinguer
„ l'avoine du froment.

„ C'eſt elle qui jetta les fondemens des manufac-
„ tures; elle fit vos premiers ayeux artiſans: ceux-
„ ci ſe firent marchands, les autres qui vinrent
„ après devinrent négocians; ce qui, en enrichiſ-
„ ſant vos familles, a donné à vos peres beaucoup
„ d'or, avec lequel la plupart de vous ſont deve-
„ nus Milords?

„ Que ſeroit devenu l'Angleterre, ſi le roi Ja-
„ ques n'avoit eu une fille qui réparât l'honneur
„ de la famille? Car en détrônant ſon pere, &
„ mettant Guillaume à ſa place, celui-ci montra à

„ l'Europe beaucoup d'audace. Vous ſavez que „ Jaques étoit de la compagnie de Jéſus; inſenſi- „ blement nous ſerions devenus Jéſuites, car tel „ roi, tel peuple: or, comme le pape a détruit „ cette congrégation, l'Angleterre ſeroit aujourd'- „ hui au billon.

„ La reine Anne éleva l'Angleterre au plus „ haut période de ſa gloire: ſous ſon regne les „ armées Françoiſes furent diſſipées, & la vanité „ de Louis XIV humiliée: mais qui croyez-vous „ qui fit tout cela? Marlborough? Non; c'eſt la „ Sara qui commandoit dans ce tems l'état, la „ reine & le parlement.

„ Maintenant vous n'êtes pas dans votre aſſiet- „ te, parce que la guerre de l'Amérique vous in- „ quiette; *Ma chi e cauſa del ſuo male pianga ſe „ ſteſſo.* Prenez-vous-en à vous-mêmes, pour- „ quoi l'avez-vous gâtée? A l'Amérique la meil- „ leure guerre eſt celle de n'en point faire. Les „ diviſions de ces colonies ne ſont pas nouvelles. „ Du tems du Roi Jaques, de Guillaume & de „ George II, elles étoient ſuſcitées; cependant „ le parlement fut aſſez prudent, pour convenir „ qu'il ne faut jamais tirer le canon dans les plan- „ tations. On négocia, on temporiſa, on paciſia; „ enfin on prit le ſage parti de fermer les yeux ſur „ certains abus; car la meilleure politique eſt celle „ qui ne voit pas clair, lorſqu'il ne faut pas y voir.

„ Si l'on nous avoit conſultées ſur cette grande „ affaire, quoique nous n'ayons pas étudiées à „ Oxford, & que nous n'entendions pas le langa- „ ge des morts, nous nous ſerions cottiſées pour „ raſſembler ces deux mots de latin: *reſpice finem.* „ Si vous faites la guerre à l'Amérique, vous per- „ dez l'Amérique. Débattez-vous, démenez- „ vous, parlez, ne parlez pas: *cet oracle eſt plus „ ſûr que celui de Calchas.*

„ J'ai ouï dire à un grand politique, qu'il y a „ dans toutes les affaires un point déciſif, qu'il faut „ ſaiſir promptement, dans le commencement; „ vous avez fait trop, & n'avez pas fait aſſez. Je „ vous comparerois à ces hommes avares & pro- „ digues à la fois, qui, d'un côté, épargnent une „ chandelle, & de l'autre brûlent cent flambeaux. „ Si pour réduire les rebelles, vous aviez envoyé „ en gros en Amérique, les armées que vous y „ avez fait paſſer en détail, vous en auriez ſoumis „ tous les habitans. Pour moi, je trouve que la „ deviſe de Shakeſpear peut être appliquée par- „ tout: *to be, or not to be.* Lorſqu'il eſt queſtion „ d'une guerre, il faut la faire, ou ne la pas fai- „ re; c'eſt-à-dire, la ſaiſir dans toutes ſes par- „ ties, ou ne l'embraſſer dans aucune de ſes par- „ ties.

„ On s'étoit fait une idée ſingulière ſur les Amé- „ ricains. On avoit ſuppoſé que quelques régi-

„ mens, en habit d'ordonnance, ſuffiſoient pour „ les ſoumettre à l'obéiſſance.

„ Il eſt étonnant, que de tant de membres qui „ forment la chambre des communes, il y en ait „ ſi peu qui, dans cette affaire, aient méconnu „ les progrès de l'eſprit militaire.

„ Il eſt certain qu'un peuple qui ne s'eſt jamais „ battu, eſt d'abord timide, irréſolu; mais laiſſez- „ lui faire deux ou trois campagnes, & que dans „ celles-ci il ait l'avantage, le voilà d'abord fier, „ ſuperbe, haut, arrogant; il parle à ſon ennemi „ impérieuſement: c'eſt un feu qui commence „ lentement, & qui finit par un embraſement. A „ préſent que tout eſt perdu. Milord N—th dit „ qu'il avoit *cru*... qu'il *croyoit*... qu'il devoit *croire*... „ Pour juſtifier de notre gloire, il décline le verbe „ croire! Peut-être qu'avant la guerre d'Améri- „ que, il eût mieux valu décliner le verbe *accor-* „ *der*. La queſtion n'eſt pas d'avoir cru, le mal „ eſt d'avoir mal cru. Tous les miniſtres qui ont „ ruiné les états comme lui, avoient mal cru en „ pareil cas.

„ Ce n'eſt pas la fortune qui gouverne le mon- „ de; ſi elle gouvernoit, il ne faudroit ni ſyſtême, „ ni politique, ni loix: ce nom n'eſt fait que pour „ les ignorans, qui après avoir mal combiné s'en „ prennent à cette divinité.

„ Il fait beau voir un miniſtre à la tête d'un

„ parlement, dire: je ne pouvois pas prévoir..
„ Il m'étoit impoſſible de penſer... Qui auroit pu
„ imaginer... Si nous avions d'abord vaincus...
„ Si nous n'avions pas été battus.... Si Waſhing-
„ ton avoit pris.... Si le général Burgoyne n'a-
„ voit pas été pris.... Je dis, Milords & Meſ-
„ ſieurs, qu'un gouvernement eſt bien malheu-
„ reux, lorſque de ſa dégradation à un état glo-
„ rieux, on met un *ſi* entre les deux.

„ Pour moi, je ne ſuis qu'une femme; cepen-
„ dant je m'oblige à prouver à M. N—th que,
„ quoique Burgoyne n'eût pas été pris avec ſon
„ armée, la guerre avec l'Amérique étoit toujours
„ déſeſpérée. Qu'auroient fait ces pauvres mal-
„ heureux avec trois ou quatre mille hommes de
„ plus, contre deux ou trois millions d'hommes,
„ armés, déſeſpérés, qui ont déclaré à toute la
„ terre, qu'ils aimoient mieux périr, que de ſe
„ ſoumettre à l'Angleterre; qui ſe battant dans
„ leur propre pays, ſont aujourd'hui ſi aguerris,
„ que deux ſoldats en valent ſix. Il faut, dit le
„ même Milord, *conſentir à l'indépendance, ou con-*
„ *tinuer la guerre avec plus de violence.* Cet *ou* ne
„ dit rien là: l'alternative ne décide pas. Ceci
„ n'eſt propre qu'à faire de nouveaux embarras.
„ Il eſt bien moins queſtion aujourd'hui d'argu-
„ menter, que de vous décider. La choſe eſt
„ trop avancée pour la traiter, comme ſi elle n'é-
„ toit que commencée.

„ Aux maux déſeſpérés il faut de l'émétique ; hâtez-vous, décidez-vous, ne parlez „ pas tant, allez au fait promptement : pour peu „ que vous tardiez, vous ne ſerez plus à tems ; „ ſi une fois vous laiſſez allier les Américains à la „ France, vous perdez l'honneur, le commerce „ & leur donnez l'indépendance ; mais, ſi le traité eſt déja écrit, ſuppoſez, Milords, que je „ n'aye rien dit.

L'ESPION

L'ESPION FRANCOIS A LONDRES.

NUMERO III.

LES ſonges entrent aujourd'hui dans le plan des auteurs. Il n'en eſt aucun d'un peu ſavant qui n'en ait quelqu'un à ſon commandement. De-là vient peut-être que la plupart de meilleurs livres contiennent de jolis rêves. Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt point de lecteur un peu verſé dans la chronologie des idées ſombres, qui ne ſache que le *Spectateur Anglois*, en entrant dans le monde, eut une viſion ſur la banque de Londres, & qu'il rêva avec beaucoup d'eſprit ſur le *crédit public*.

Comme le champ de la rêverie eſt ouvert à tout le monde, & que le dernier, ainſi que le premier individu a le droit de rêver très-creux, je fais part ici au public d'une ſpéculation que j'ai faite, en dormant, ſur le *crédit national*.

Quoique le ſonge ſoit ſur le même ſujet, il varie dans quelques endroits; car un auteur qui rêveroit aujourd'hui comme on rêvoit il y a quatre-vingts ans, paſſeroit pour un vieux rêveur à romans.

Etant dans les bras du ſommeil, il me ſembla donc d'être tranſporté tout d'un coup dans la grande ſalle de la banque de Londres. Du tems du *Spectateur*, celle-ci étoit tapiſſée de l'acte d'*Uniformité*, de *Conformité*, de *Tolérance*, d'*Union*, de *Réunion*, de *Réviſion*. Mais je m'apperçus que cet ameublement n'y étoit plus, ſoit que le tems l'eut dévoré, ou que dans ce bas monde les modes changent même en ſonge.

Il eſt vrai que j'y remarquai ſur les murailles quelques vieilles pancartes parlémentaires; mais outre que le tems les avoit dévorées, je vis un homme que je reconnus pour l'avoir vu au quartier de la cour, qui, avec un pinceau à la main, effaçoit ces actes & les effaçoit ſi parfaitement, que je n'en pus pas lire un ſeul diſtinctement.

Au lieu de la belle *Pucelle* que le *Spectateur*, en dormant, tira de ſa cervelle, aſſiſe ſur un trône d'or, je vis une vieille *Courtiſanne*, appuyée ſur un tas immenſe de papiers, portant le même nom que cet auteur décrit: *Crédit public*. Elle étoit ſi coquette qu'elle prêtoit tour à tour l'oreille à une foule d'adorateurs qui la cajoloient.

Au lieu de ce tempérament ſi foible & ſi délicat de la premiere, que la moindre choſe qui attaquoit ſa *réputation* altéroit ſa *conſtitution*; celle-ci paroiſſoit d'un tempérament vigoureux, accoutumé aux plus grandes attaques ſur ſon *honneur*.

Cependant je m'apperçus un moment après, qu'elle étoit ſujete aux vapeurs, & qu'elle ſouffroit des convulſions, qui d'un inſtant à l'autre la rendoient méconnoiſſable.

Je vis entrer une foule d'agioteurs, que je reconnus pour les avoir vus au caffé dans l'allée du change. Ils portoient à la main des gazettes & autres papiers, qui contenoient les nouvelles des cabinets de l'Europe. Selon les différentes notions de celles-ci, la vieille courtiſanne changeoit de face. Elle prenoit de l'embonpoint, & étoit habillée ſuperbement; ce qui annonçoit la proſpérité prochaine de l'état. Un moment après, elle devenoit maigre & décharnée, couverte de vieux haillons; ce qui préſageoit la ruine totale de la monarchie.

Ces agioteurs mettoient le *crédit public* à l'enchere. Quelques-uns achetoient la fortune de l'état en gros, pour la vendre enſuite en détail au plus offrant & dernier enchériſſeur. Je remarquai que ces joueurs, qui jouoient un jeu affreux, ne mettoient jamais au jeu, & que le plus grand commerce, en comptant, ſe faiſoit toujours ſans

argent. Mais un homme, qui étoit à côté de moi, me mit au fait: „ ces gens que vous voyez-„ là," me dit-il, „ ſont des frippons, qui ayant „ fait banqueroute, faute de fonds, ſe ſont jet-„ tés dans les fonds. Ils acquierent ce qu'ils ne „ peuvent payer." En effet, il y en avoit qui achetoient pour cent mille livres d'effets, qui n'avoient pas un écu dans leur poche pour acheter leur dîner.

Il y avoit dans la ſalle un grand nombre de ſacs pleins d'or; mais on y en remarquoit encore plus de vuides.

Comme je faiſois réflexion à ces tas prodigieux de non-valeurs, j'apperçus un tableau dans un coin de la ſalle, qui fixa mon attention. Il y avoit peint un roi du nord, qu'à ſes yeux aigus, & ſes doigts crochus, je reconnus d'abord. D'une main il prenoit les guinée[6], dont il faiſoit un gros tas devant lui, & avec l'autre il tenoit à ſa bouche un long tuyau, dont il ſouffloit dans les ſacs qu'il venoit de vuider & qu'il rempliſſoit de vent.

Au bas du tableau on liſoit cette inſcription, en gros caracteres:

L'Alliance du Roi de Pruſſe, dont on voit ici le monument, à raiſon de ſix cents mille livres par an.

J'obſervai, dans un coin le plus pauvre de la banque, une non-valeur, dont l'immenſité me frappa. C'étoit celle des *Subſides*, dont les ſacs d'or étoient très-vuides.

Néanmoins ce vuide étoit réparé par un tableau mouvant qui étoit à côté. J'y vis d'abord un perſonnage, qui d'une main tenoit un ſceptre, & de l'autre une corne d'abondance, d'où ſortoient des pieces d'or d'une grande beauté. Il falloit que dans celle-ci il y eut une mine de ce métal; car il en ſortoit toujours & rien n'y étoit remplacé. Pendant que j'admirois cette fécondité, il parut tout à coup une autre figure, qui avoit la même marque de la diſtinction ſuprême. Ils s'embraſſerent. Pendant cette accollade, je demandai au même homme qui m'avoit déjà parlé, que ſignifioit cette rencontre, ainſi que les marques d'amitié de ces deux perſonnages? „ C'eſt," me dit-il, „ l'entrevue du Roi de Portugal, avec celui d'Eſpagne, où ils conviennent enſemble d'ou„ blier leur ancienne inimitié pour établir dans leurs „ royaumes les arts & les métiers, & de garder „ leurs richeſſes pour leurs ſujets, au lieu d'en „ faire jouir les Anglois."

En ce cas-là, dis-je en moi même, ſi ces deux monarques s'embraſſent encore une fois avec le même tranſport, Londres ne recevra plus une piece d'or.

Dans un autre endroit de la banque étoient des arithméticiens, qui nombroient ſans fin. Je m'apperçus que ceux-ci avoient employé cent mille

rames de papier, pour ſavoir, ſi les taxes publiques pouvoient ſubvenir aux charges politiques; c'eſt-à-dire, en d'autres termes, ſi le gouvernement pouvoit être modéré & ambitieux en même tems.

On étoit là-deſſus dans un grand embarras, lorſqu'un maître d'école, que je reconnus à deux écoliers qui le ſuivoient, & qui, apparemment, étoit venu-là, comme moi, par curioſité, leur dit à haute voix: „ Meſſieurs, vous ne viendrez jamais „ à bout de cette queſtion, ſi vous n'employez la „ ſouſtraction." En diſant ces mots, il prit un papier blanc où il traça un chiffre, & un autre par deſſous. Puis appellant le plus jeune de ſes écoliers, il lui dit: „ *Peter*, qui de *deux* paye „ *trois*?" L'écolier répondit auſſitôt, ne *peut*. *Very good, Peter, thou ſpeaks as well as when*: M. Pitt *did ſpoke well.*

Dans le tems que Peter venoit de réſoudre cette grande queſtion, il s'en éleva une autre dans le même goût, quoique dans un autre genre. Il s'agiſſoit de ſavoir, ſi la *dette publique* étoit payable ou impayable? c'eſt-à-dire, ſi la banqueroute de l'Angleterre étoit faite ou à faire? La plupart étoit pour la négative.

Chacun donna ſes états, où d'un côté étoit la recette, & de l'autre la dépenſe; où ils laiſſoient un vuide entre deux à l'avenant, pour placer une

caiſſe d'amortiſſement. „ Meſſieurs, " reprit alors un calculateur maigre & ſec, comme la plupart de ceux qui vivent de chiffres, „ vous ne mettez „ dans nos états que les dettes *paſſives*: pour „ moi, je vais plus loin, je contiens dans les „ miens les *actives*. Le voici: le bordereau eſt „ fort court; il ne contient que trois articles.

	Millions.
Pour la dépenſe extraordinaire de la guerre préſente de l'Amérique - -	30
Pour la préſente - - - - -	15
Pour la future - - - - - -	100
Total -	145

„ Si vous joignez, reprit-il, cette ſeconde det-„ te à la premiere, vous trouverez tout juſte la „ ruine de la monarchie entiere. "

A cet endroit de mon ſonge la ſcene changea. La proceſſion des ſpectres entra. Ils étoient le même nombre, & marchoient dans le même ordre. Les deux premiers n'avoient changé ni de nom, ni de hiérarchie; l'un s'appelloit la *Tyrannie*, & l'autre l'*Anarchie*.

Mais à la place de l'*Athéiſme* & de la *Bigoterie*, il parut deux phantômes plus affreux, que tout ce qu'on peut voir de plus hideux. Leurs habits, même en ſonge, étoient biſarres. La couleur

varioit à chaque inſtant. Il me ſembla qu'ils n'étoient pas fermes ſur leurs pieds; l'un & l'autre étoient chancelans.

Ils portoient ſur la poitrine un écriteau, ſans doute pour déſigner leur caractere nouveau. Sur le premier on liſoit ces mots en anglois, *the Minority*, & ſur celui du ſecond ceux-ci, *the Majority*. Ils ſe querelloient toujours enſemble, & chacun paroiſſoit être fort attaché à ſon opinion; mais je découvris bientôt que ce n'étoit qu'un jeu de mots, car je ne fis que me tourner & enſuite me retourner, & à l'inſtant je trouvai chaque écriteau changé; celui de *Minorite* étoit devenu celui de *Majorité*, & celui de *Majorité* étoit *Minorité*.

Surpris de cette métamorphoſe, j'en demandai la cauſe; le même homme que j'avois interrogé juſques alors, me fit appercevoir une certaine figure, en homme, qui par derriere avoit compté une certaine ſomme au premier; „ & l'autre, dis-je, „ pourquoi a-t-il changé? C'eſt qu'on ne l'a pas „ payé. Ha! j'entends à préſent. On eſt *Mineur* „ ou *Majeur*, ſelon la ſomme qu'on reçoit en „ valeur."

Le troiſieme couple qui entra, étoit compoſé du génie anti-républicain, & du jeune homme qui avoit paru en ſonge au *Spectateur*, mais qui avoit un peu vieilli; car, au lieu de la *vingtaine*, il ap-

pro-

prochoit la *quarantaine* (*). Mais il étoit mieux armé que l'ancien; car, au lieu d'une épée ſeule, il traînoit après lui une artillerie entiere de guerre. C'étoit des mortiers, des bombes, des boulets, des cartouches, des bayonnettes, des fuſils. Et je remarquai qu'il avoit à côté de lui un canon, qui tiroit continuellement terre à terre, ſur un papier que les Bretons appellent la *Chartre d'Angleterre*. Au lieu d'une éponge à la main, il en avoit deux à chaque main.

Je m'attendois à tout moment à voir un autre changement; comme je m'impatientois, j'appris de l'homme qui m'avoit parlé pluſieurs fois, que la décoration ſeroit longtems la même; & s'approchant de mon oreille, il me dit tout bas une choſe qu'ici je ne dirai pas. Cette choſe m'effraya ſi fort, que je m'éveillai d'abord.

Etant dégagé du ſommeil, maître de mes eſprits, je formai le deſſein de chercher la cauſe de la dette nationale.

Il eſt difficile de manier un ſujet qui a été traité par tant d'habiles écrivains, & qui a paſſé en revue devant les premieres plumes de l'Europe.

Ce n'eſt pas une choſe aiſée à imaginer que le nombre d'idées qui ont été formées à ce ſujet. Je

(*) Dans le ſonge du *Spectateur*, il y a un jeune homme de vingt-deux ans.

ne parle point de celles qu'ont créé les cerveaux de ces hommes oiſifs, qui n'ont rien à faire depuis le matin qu'à rêver creux, dont Londres abonde; mais même de ceux qui ont la réputation d'auteurs, & qui font des livres. Comme je voulois ramaſſer toutes les différentes opinions qui ont été publiées à ce ſujet, je m'adreſſai aux libraires du Strand, qui me fournirent quatre-vingts volumes qui traitoient directement ou indirectement de la dette publique. Je diviſai cette armée d'auteurs en deux corps de troupes réglées, que je diſtinguai par le nom de Whigs & de Torris. Je ſéparai la cavalerie de l'infanterie; c'eſt-à-dire, les auteurs à caroſſe, de ces miſérables pédans qui vont de libraire en libraire mendier leur pain, un livre à la main. Je mis encore la troupe générale ſur deux colonnes; c'eſt-à-dire, les écrivains riches qui, après avoir bien dîné, écrivent peſamment, & ces pauvres diables d'auteurs, qui ayant l'eſtomac creux penſent cruement.

Mais pour paſſer tout d'un coup de l'allégorie à la réalité, j'ai lu ces brochures ſur le même ſujet; j'en ai trouvé près de la moitié qui prétendent prouver que la dette nationale n'eſt rien, & l'autre qu'elle eſt quelque choſe. Ces livres ſont écrits avec beaucoup d'art. On ne ſauroit employer plus d'eſprit & d'imagination pour ſe tromper ſoi-même.

Je ne connois rien de plus dangereux ſur la terre que le génie géométrique & l'eſprit de calcul, lorſqu'il eſt employé à prouver vraie une choſe évidemment fauſſe; je veux dire, donner au menſonge le caractere de la vérité. C'eſt alors que la démonſtration eſt miſe à la place de la conviction, que le blanc devient noir, & que le noir eſt changé en blanc; ſuivant le ſyſtême de certains auteurs la dette nationale ne change rien à l'ordre des finances: „ c'eſt, diſent-ils, une main qui lave l'autre."

Un autre compare ces dettes à une navette, qui va & vient dans le métier des finances. „ Il eſt „ indifférent en ſoi," ajoute-t-il, de quel côté „ ſoit celle-ci, puiſque le même mouvement „ qui la fait aller à gauche, peut la faire reve„ nir à droite." Le grand point conſiſte à faire aller toujours le métier pour faire aller la navette.

Un troiſieme va plus loin, il prétend que plus la dette eſt groſſe, plus l'état eſt riche & floriſſant. „ Un gouvernement," dit-il, „ n'emprunte pas „ pour lui perſonnellement; il rend d'une main ce „ qu'il reçoit de l'autre; la ſomme n'eſt pas plutôt „ dans ſes coffres, qu'il les vuide en faveur de „ ceux qui la lui ont prêtée." Ainſi les créanciers ont l'argent & la créance, ce qui double leurs richeſſes. Je ne finirois point ſi je voulois rapporter toutes les fatuités qui ont été écrites ſur un ſujet qui intéreſſe la fortune publique, & ſur le-

quel, par la nature de la choſe, il ne devroit y avoir qu'une opinion; car ſi l'on ne s'accorde pas dans l'objet le plus important de l'adminiſtration, quel déſordre n'en réſulte-t il pas pour les autres? Si l'on ſe trompe ſur les effets, comment remédiera-t-on à la cauſe?

Le mal ſeroit moins grand, ſi ces livres reſtoient dans la baſſe région du monde qui les crée; mais ils percent dans les cabinets des miniſtres, qui en mépriſant les auteurs adoptent leurs ſyſtêmes; car telle eſt la nature de l'eſprit humain, qu'on ne ſauroit lire un livre ſans ſe former de nouvelles idées, & ces idées reſtent imprimées dans le cerveau: de-là vient qu'en Angleterre, où l'on imprime plus qu'ailleurs de ces ouvrages contradictoires, le gouvernement eſt devenu un problême.

Les raiſons qu'on vient de citer ſur la dette nationale, ſont ſi foibles qu'elles ne valent pas la peine d'être réfutées.

Je ne dirai qu'un mot ſur la premiere aſſertion; lorſqu'une adminiſtration ſe lave les mains pour ſe décraſſer de la dette publique, c'eſt une preuve qu'il les a ſales.

Qu'un citoyen prête ſon argent au public, ou à un particulier, la perte eſt la même; la qualité du débiteur ne change rien à la nature de la dette. Il n'eſt pas vrai qu'un état, qui emprunte & qui rend l'argent à la population, forme une bonne

circulation. Ordinairement c'eſt le marchand qui donne, & le ſoldat qui reçoit; car ce n'eſt que pour la guerre que ces emprunts ſe font: or cette rentrée, faute d'analogie relative à l'économie publique, eſt toujours vicieuſe.

Dire qu'un état s'enrichit en appauvriſſant ſes ſujets, c'eſt un paroliſiſme en politique.

Il ne ſeroit pas impoſſible qu'un gouvernement fît un grand emprunt, ſans avoir les inconvéniens de la dette & le peuple l'incertitude de la recette; il ſuffiroit d'employer la ſomme à un établiſſement utile, dont il reçut un intérêt relatif à celui qu'il paye, c'eſt le ſeul cas où l'on puiſſe dire qu'une main lave l'autre; mais lorſque l'emprunt a été employé à des expéditions au loin, où l'argent eſt reſté, les créanciers & les débiteurs ſont mal; l'un parce qu'il ne peut pas payer une ſomme qu'il n'a plus, & l'autre parce qu'il ne peut pas recevoir un argent qui n'exiſte plus.

D'ailleurs, toutes choſes égales, quand même le capital de la dette ſubſiſteroit, l'intérêt qu'on paye aux étrangers l'abſorberoit: lorſqu'on dit que cet intérêt eſt fort bas, cela veut dire ſeulement, que la ruine des finances eſt un peu plus éloignée.

Rempliſſez une cuve d'eau, ſoutirez-la goutte à goutte, inſenſiblement vous la vuiderez: l'épuiſement eſt certain: tout eſt meſuré; ce qui a un commencement a une fin. Le plus grand mal

qu'a fait la dette nationale, eſt la claſſe des rentiers, à laquelle elle a donné naiſſance, vers qui rongent les finances de la république.

Un citoyen qui, après avoir fait valoir ſes domaines, vit du produit de ſes denrées, eſt un rentier utile ; mais celui qui vit de l'intérêt de ſon argent, eſt un rentier nuiſible : l'un a donné à vivre lui-même : l'autre n'a donné à vivre à perſonne; il n'eſt utile qu'à lui ſeul, c'eſt un être iſolé dans la république, qui ſe borne à ſon exiſtence; l'inconvénient de la dette nationale eſt que ſon remboursement eſt plus dangereux que ſa recette.

Dans quels embarras ne ſeroit pas plongée aujourd'hui l'Angleterre, ſi le gouvernement trouvoit une mine abondante pour liquider ſa finance? Que feroient de leur capital ceux, qui ſont accoutumés, de pere en fils, à vivre ſur l'intérêt, & qui ne connoiſſent d'autre induſtrie, que d'aller, deux fois l'année, recevoir leur rente. Il ne faut pas croire qu'ils puſſent l'employer ailleurs, car cette ſurabondance d'argent feroit que perſonne n'en auroit beſoin.

Après la mort du dernier empereur d'Allemagne, la maiſon d'Autriche ayant ſignifié à ceux qui, pendant la guerre, avoient prêté de l'argent au gouvernement, de ſe préſenter pour en avoir le remboursement; cette ordonnance cauſa un grand

embarras parmi les créanciers qui, devant retirer leurs effets, ne ſavoient où les placer.

La même ſignification, en Piémont, cauſa la même révolution.

J'ai ouï-dire que, ſi les actionnaires Anglois étoient rembourſés, ils feroient de l'argent ce qu'on en faiſoit auparavant; c'eſt-à-dire, qu'ils l'employeroient à faire valoir les arts, l'induſtrie & le commerce: cela n'eſt plus de même après l'établiſſement de la dette. Chaque genre d'induſtrie s'eſt réglé ſur ce vuide qui s'eſt formé dans la finance; & rien ne ſeroit plus dangereux que de le remplir tout-à-coup par une grande ſomme de numéraire.

L'Europe a deux exemples de ceci. L'Eſpagne n'eut pas plutôt découvert une mine abondante, qu'elle fut ruinée, & comme cette abondance a continué, ſa miſere a toujours augmenté.

Le Portugal a eſſuyé la même indigence, par la même influence. Il n'a jamais été ſi pauvre que depuis qu'il a eu beaucoup d'or.

Le mal n'eſt pas qu'un gouvernement reçoive beaucoup de numéraire, mais qu'il le reçoive ſubitement & ſans y être préparé.

Avant l'établiſſement de la banque, le gouvernement ne ſavoit où prendre de l'argent. Après la levée de l'impôt pour faire la guerre, toute communication étoit coupée entre lui & les finan-

ces; mais après qu'on eut établi un tréſor public, où toutes les richeſſes de la nation étoient réunies dans une ſeule caiſſe, le gouvernement tourna ſes vues du côté des emprunts ; l'opération des taxes eſt longue, il faut les établir, il faut les lever, l'argent ne vient que par lambeaux; au lieu qu'un emprunt ſe forme tout d'un coup, & ſe leve de même.

Lorſque par la reſſource de la banque, le miniſtere put trouver tout l'argent qu'il voulut, il forma tel projet qu'il lui plut. Ce fut alors qu'on vit des ſyſtêmes inouïs, qu'avant cet établiſſement l'Angleterre n'avoit jamais ſuivis. Qu'un miniſtre ſache où prendre de l'argent, il formera mille plans; s'il ne ſait où le trouver, il ſera modéré. L'or, ſi je puis m'exprimer ainſi, eſt l'huile de la lampe de l'ambition.

Ce fut alors que la Grande-Bretagne s'éleva au deſſus d'elle-même, en voulant figurer avec les premieres puiſſances de l'Europe. Il y avoit huit cents ans que ſes forces de terre & de mer étoient relatives à ſa population, à ſes facultés & à l'étendue de ſon continent; ce qui eſt la vraie puiſſance politique d'un état: après l'établiſſement de la banque, cet équilibre fut rompu: elle n'eut plus une marine, mais une armée de terre ſupérieure à ſon état naturel.

Il ne faut pas chercher, dans d'autres cauſes

que celle-ci, les viciſſitudes qu'elle éprouve aujourd'hui.

Comme la nation & le parlement ont été longtems prévenus en ſa faveur, & que beaucoup de gens le ſont encore, je remonterai à ſon origine.

Ce fut en 1694, que ſon établiſſement ſe fit. On peut juger par cette date, qui eſt tout près de nous, de ſes vues intérieures par la révolution précipitée qu'elle a cauſée dans les fonds; révolution qui n'a point d'exemple dans aucune finance de l'univers, depuis l'établiſſement des ſociétés économiques.

Regle générale, lorſqu'on voit un établiſſement changer toutes les anciennes opérations, en former de nouvelles qui n'ont aucune relation aux anciennes, comptez qu'il eſt mauvais.

Si le roi Guillaume, qui l'inſtitua, l'avoit ſimplement déclarée repréſentative des billets, auxquels elle donnoit cours, elle eut pu être de quelque utilité; pour cela, il eut fallu faire pluſieurs réglemens, pour prévenir cette longue ſuite d'abus qui en ont réſultés; mais il eſt rare que les monarques capitaines joignent, aux vertus militaires, celles des détails économiques; ils ſont politiques, ſoldats, mais jamais financiers.

De tous les établiſſemens, celui d'une banque eſt le plus fictif. Elle n'a aucune réalité, ſon exiſtence eſt dans ſon nom: c'eſt un être de raiſon,

qui tire sa création de l'opinion des hommes ; son plus grand enchantement est de substituer des signes imaginaires à des sommes réelles : opération forcée, qui porte toujours une vue avec soi, comme on vient de le voir.

Les Juifs avoient été chassés autrefois de plusieurs états de l'Europe, pour avoir imaginé les premiers qu'on pouvoit changer l'argent en papier, & ensuite changer ce même papier en argent ; opération malheureuse, qui a bouleversé la fortune particuliere de plusieurs états, dont les sujets ont pu se changer dans d'autres, en emportant tous leurs effets, meubles & immeubles, sans laisser aucune trace de leur évasion.

La premiere opération que fit la banque de Londres, fut de prêter au gouvernement un million deux cents mille livres : somme qui lui avoit été confiée, comme en dépôt, par les souscripteurs, qui n'étoit pas à elle, & qui, par conséquent, ne lui appartenoit pas.

La seconde, fut d'attirer dans ses coffres tout le numéraire de la nation ; persuadée qu'avec ce grand dépôt elle pourroit former de grands projets, soit en continuant à faire des avances à l'état, soit à gagner de grandes sommes par l'intérêt de l'argent qu'on lui avoit prêté, sans intérêt ; spéculation qui ne tendoit pas à moins qu'à s'approprier tous les capitaux de la Grande-Bretagne.

Le projet fut bien conçu; il fut bien exécuté. La banque royale devint un gouffre, où toutes les richeſſes de la nation vinrent ſe précipiter.

Quand elle eut attiré à elle à peu près tout le numéraire, elle offrit en prêt de nouvelles ſommes au gouvernement, qui ne demandoit pas mieux que de les prendre; c'eſt-à-dire, comme on vient de le voir, qu'elle lui confia un argent, que les actionnaires ne lui avoient confié que pour qu'elle ne le confiât pas. Ce qui étoit violer la foi publique.

Le parlement qui auroit dû voir cette léſion des finances, dont le déſordre ne tendoit pas à moins qu'à ruiner l'état, s'y prêta; il ne vit en elle que la facilité de trouver de l'argent, &, au lieu d'arrêter ce monopole, il le favoriſa, en ſe rendant lui-même caution du gouvernement, d'un emprunt qu'il n'auroit jamais dû lui permettre de faire; ce qui fit le grand triomphe de la banque; car celle-ci ayant par-là, de ſon côté, le grand tuteur de la nation, ne craignit plus ſes reproches. Quand la légiſlation elle-même ſe prête à de pareils abus, la république eſt perdue.

La cour, qui vit clairement d'où les communes tiroient cette nouvelle richeſſe, ne manqua pas de profiter de cette découverte.

Avant le regne de Guillaume, lorſque le roi d'Angleterre demandoit de l'argent au parlement,

ce corps lui fermoit d'abord la bouche, en lui disant qu'il n'en avoit point: mais, dès que les directeurs de la banque lui eurent remis les clefs du tréfor public, le monarque en put puiſer tant qu'il voulut, & dès-lors les ſubſides accumulés accablerent la nation; c'eſt ainſi qu'une opération mal combinée peut cauſer la ruine d'un état.

L'influence de la banque s'étendit partout. Elle devint le chaînon qui lia *la puiſſance légiſlative à la puiſſance exécutrice.* On ne put plus fournir de ſubſides, déclarer la guerre, lever des troupes, entrer en campagne, ſans la conſulter. C'eſt qu'elle avoit dans ſes mains les finances, qui ſont le premier mobile des opérations militaires.

Regle générale encore, lorſqu'on voit une compagnie paſſer les bornes de ſon inſtitution, elle eſt corrompue. Ceux qui veulent juſtifier la banque, prennent en garantie la chambre des communes, qui a fait pluſieurs fois l'éloge de ſes opérations. Mais, ce n'eſt pas la premiere fois que cette compagnie a pris le change, & qu'elle s'eſt trompée ſur le choix des moyens qui conviennent pour enrichir l'état. Par quel endroit peut-on louer la banque? Eſt-ce par ſon adminiſtration? Elle a été vicieuſe; ayant avancé, à diverſes repriſes au gouvernement, un argent qui n'étoit pas à elle, & a abuſé de la confiance

publique, en prenant des intérêts qu'elle ne devoit pas prendre.

Je donnerai ici un peu plus d'étendue à ce ſujet, en le rapportant aux autres états. Il faut bien que les banques, en général, portent un vice avec elles, puiſque leur établiſſement a cauſé partout le même déſordre.

Si on examine l'état financier de l'Europe, depuis un ſiecle, on ne trouve aucun gouvernement qui n'ait ſouffert de cet établiſſement.

Quelquefois les directeurs l'ont mal dirigé; ſouvent les caiſſiers ont mal verſé; car toutes les fois qu'on met l'argent du public dans les mains d'un particulier, on lui fait naître la tentation de ſe l'approprier. Le gouvernement a beau prendre des précautions par des répondans pour le dépôt confié; il n'y a point de caution contre la mauvaiſe foi.

La France n'eſt pas encore rétablie des malheurs que lui cauſa ſa banque au commencement de ce ſiecle, & ne le ſera peut-être jamais. Lorſqu'il eſt queſtion d'un bouleverſement général des finances, il faut des générations pour le rétablir; le tems même, qui eſt un remede à tous les maux, ne fait qu'aigrir celui-ci.

Naples eſt accablée ſous le poids de cette malheureuſe adminiſtration. Il y a ſept monts de piété qui ſe ſont érigés en banques, & qui ont fon-

mé un papier circulant. Ces banques ſe ſont rendues dépoſitaires de tout le numéraire de la nation: toutes les richeſſes appartiendront un jour aux banques.

Celle de Rome eſt auſſi vicieuſe; lorſqu'on a reçu des billets en payemens, on ne ſait qu'en faire; perſonne n'a de l'argent pour les eſcompter: on perd quelquefois deux ou trois pour cent du ſoir au matin; monopole qui doit à la fin ruiner les finances de cette monarchie eccléſiaſtique, qui a d'ailleurs tant d'autres vices, que celui-ci eſt le moindre.

Rien ne prouve plus combien il y a peu d'hommes d'état qui ſoient à l'abri de la prévention, que d'avoir vu un Greenville faire l'éloge de la banque de Londres. Il éleve ſa généroſité, pour avoir fait préſent au gouvernement de cent mille livres ſterlings, & avoir avancé un million ſur les billets de l'échiquier à trois pour cent, quoique les billets fuſſent à quatre & perdiſſent ſur la place, & en s'engageant de ne pas demander les fonds pendant deux ans. D'ailleurs, elle avoit été la premiere à donner l'exemple de la réduction de l'intérêt de la dette publique.

On peut appliquer ici à cette compagnie le proverbe françois: *du bien d'autrui large courroie.* En effet, voilà bien du déſintéreſſement pour une banque fondée ſur l'intérêt. Lorſqu'une ſociété

d'hommes livrés à l'argent par état, fait un grand préſent au gouvernement, il me ſemble voir une compagnie de traitans, qui l'argent à la main viennent acheter le droit de faire des monopoles.

Ce miniſtre auroit dû ſavoir que les compagnies ne ſont généreuſes que par avarice, & qu'elles ne donnent beaucoup que pour recevoir davantage.

Il n'y en a point qui ſe montre plus ſplendide que celle des fermiers-généraux en France. Elle offre toujours au roi des millions en ſus de l'ancien contrat, mais ce n'eſt que pour mieux accabler l'état. Le déſintéreſſement des compagnies n'eſt autre choſe qu'un rafinement d'intérêt.

Ce n'eſt point par généroſité que la banque a fait ſes efforts pour ſoutenir le crédit national, elle ſavoit que ſi celui-ci étoit entierement détruit, la banque reſtoit enſévélie ſous ſa ruine, ainſi que la direction. Voilà la clef de ſa conduite & celle de ſon déſintéreſſement, que Greenville & le parlement ont tant loué. On ne lui a pas plus d'obligation qu'à une ſociété qui, étant à la veille d'être éteinte, fait tous ſes efforts pour ſe maintenir. Si ſon exiſtence eut été indépendante des révolutions du *crédit national*, on l'eut vu froide & indifférente pour ce même crédit, au ſoutien duquel elle s'eſt prêté avec tant de zele. Que ſi on ne veut pas donner à cette banque des vues ſi criminelles, on ne peut s'empêcher de ſe

prêter à cette idée, qu'elle a été la ſource de tous les emprunts, qui font gémir aujourd'hui la nation ſous le poids des impôts.

Telle eſt l'alternative d'un gouvernement lorſqu'il doit beaucoup, que non-ſeulement il ne peut pas payer, mais que même il ne doit pas payer. Voilà les inconvéniens de la dette nationale; je n'en connois point les avantages.

On a beau mettre de la métaphyſique numéraire dans les calculs que l'on fait à ce ſujet, il ſera toujours vrai, que la grande famille doit reſſembler aux petites, dont elle eſt compoſée. Il eſt certain, qu'un citoyen endetté au-delà de ſes facultés, eſt dans une criſe violente. Sa famille languit, ſa maiſon eſt en déſordre; & généralement toutes les branches de l'adminiſtration domeſtique en ſouffrent: or, ce qui eſt en petit dans une maiſon particuliere, doit ſe trouver, en grand, dans la maiſon de la république générale.

Voici d'autres réflexions. Lorſqu'un gouvernement emprunte au-delà de ſes facultés, il faut qu'il y ait en lui un vice qui l'a porté à contracter une pareille dette. Or, le moyen que l'Angleterre a employé pour ſe procurer de l'argent, eſt ſi déſordonné, que le fils de famille, le plus dérangé, les imagine à peine.

C'eſt en vain qu'on veut attribuer ce déſordre aux guerres du ſiecle; de tout tems l'Angleterre s'eſt

s'eſt battue avec la France, ſi on fait même attention aux diviſions des deux nations, & qu'on compare les faits d'armes, on trouvera que les batailles d'aujourd'hui, comparées aux anciennes, ne ſont que de petits combats.

Comme tous les déſordres ont leur origine, cette dette immenſe, tire ſa cauſe de la banque royale.

Ses défenſeurs ont dit que ſon établiſſement a cet avantage, qu'il double ſon numéraire, en ajoutant une valeur fictice à la réelle; c'eſt-à-dire que, lorſque le papier qui repréſente l'argent, circule, l'argent circule auſſi. C'eſt dans cette ſeconde circulation qu'eſt le premier vice de la banque.

Toutes les fois qu'un particulier confie ſes fonds à une caiſſe & que celle-ci lui donne un billet, ce fonds doit y reſter, & ne pas en ſortir. C'eſt un *mont de piété*, où l'on a mis des effets en dépôt.

Il eſt de droit que les actionnaires puiſſent avoir leur argent, en auſſi peu de tems qu'il en faut pour le compter.

Au milieu du ſiecle paſſé, la Hollande donna un exemple de cette bonne foi, qui doit regner dans les dépôts publics. L'invaſion de l'armée Françoiſe dans les Provinces-Unies, ayant fait craindre aux actionaires une révolution générale dans les finances, chacun voulut réaliſer. Les directeurs de la banque ſortirent des caves l'ar-

gent qui leur avoit été confié, & qui y étoit enſeveli depuis plus de ſoixante ans: probité qui ne ſe trouve point dans celle d'Angleterre. On ſait l'embarras où elle ſe trouve, lorſque quelque événement imprévu diminue la confiance publique. Les commis paient alors en argent blanc, qu'ils comptent & recomptent pluſieurs fois pour gagner du tems, & ſe procurer par des remiſes des caiſſes étrangeres un argent qui devroit ſe trouver dans ſa caiſſe.

Il eſt inutile de dire, qu'il eſt indifférent à un créancier de ſavoir l'uſage qu'on a fait de ſon argent, pourvu qu'il ſoit remboursé dans le tems qu'il le demande. L'intention de l'actionaire, lorſqu'il a confié ſon dépôt, a été qu'il ne ſoit point déplacé. C'eſt le local qui le détermine. Il eſt tranquille lorſqu'il ſait où eſt ſa ſomme; & il ne l'eſt plus quand il ſoupçonne qu'elle n'eſt pas au lieu où il l'a portée.

On a beaucoup fait valoir cette augmentation des richeſſes fictices, ajoutées à la réelle par l'établiſſement de la banque. Mais on ne fait pas attention que ce double emploi eſt plus propre à appauvrir la nation qu'à l'enrichir. Le capital du numéraire n'eſt point réparti géométriquement; il eſt dans la maſſe commune des richeſſes. Les arts, le commerce & l'induſtrie peuvent ſeuls en faire jouir les différentes claſſes de la ſociété.

Or, lorſqu'une fois la meſure de la richeſſe générale eſt remplie, & que le prix de toutes les choſes qui repréſentent l'argent eſt établi, rien n'eſt plus dangereux que d'augmenter cette meſure.

Il faut expliquer ceci. Toutes les choſes ſont repréſentées par l'or & l'argent, qui ſont repréſentées à leur tour par ces mêmes choſes; car nous n'avons pas d'autre meſure que celle des métaux. Si le total de la ſomme eſt de cent millions, toutes les choſes qui ſont dans le commerce ou dans l'état civil ſeront repréſentées par cent millions; cinquante millions repréſenteront la moitié; dix millions le dixieme; cinq le vingtieme; juſques à une livre, qui repréſentera la millionieme partie des choſes qui ont une valeur: or ces prix relatifs étant une fois fixés, ſi, par une ſpéculation particuliere de la banque elle ajoute trente millions de plus à la premiere ſomme capitale qui avoit fixé les valeurs, & que dans peu, par une ſeconde, elle les augmentât, cela cauſeroit dans l'induſtrie, les arts & le commerce, une altération relative à cette nouvelle ſomme; c'eſt à quoi ceux qui ont traité juſques ici cette matiere n'ont pas fait attention. J'en ſais bien la raiſon; c'eſt que leur génie ſpéculatif n'a pas percé juſques-là.

Je donne ici pluſieurs lettres que mon libraire m'a remiſes. Les deux premieres ne ſignifient pas grand-choſe; elles ſont ſur la danſe : ainſi, ſi je les publie, ce n'eſt que pour l'honneur de la correſpondance.

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ DE tout tems la danſe découvrit à l'univers „ les mœurs des peuples divers; voilà pourquoi „ les auteurs qui, en écrivant l'hiſtoire, ſe „ ſont piqués de cadence, ont toujours parlé de „ la danſe; voilà auſſi pourquoi M. Hamilton a „ acheté à Naples tous les vaſes Etruſques qui „ repréſentent les figures danſantes, dont les „ morceaux, qu'il a vendus fort chers à George „ III, ont formé une fort belle collection de pots „ caſſés: pots caſſés qui ont raccommodé ſa mar- „ mite, qui étoit ſi fêlée que, ſans les Etruſ- „ ques, elle ſeroit aujourd'hui renverſée. Les „ Italiens ont un terme pour exprimer cette nou- „ velle induſtrie miniſtériale; ils appellent cela „ *ingeniarſi*. Quoi qu'il en ſoit, comme eſpion- „ gazetier, je vous prie de faire paſſer ces ré- „ flexions à la poſtérité: on ſaura par elles com- „ ment danſoit l'Angleterre à la fin du dix-hui- „ tieme ſiecle.

„ Je fus derniérement au bal de la Cornelys.
„ La ſalle étoit bien garnie ; mais la compagnie
„ étoit mal choiſie. En général, l'aſſemblée de
„ femmes n'étoit compoſée que de ces créatures
„ qu'à Paris on nomme *impures*. Chaque bagne
„ y avoit envoyé une piece de ſon gibier, & com-
„ me celui-ci a un goût fort & relevé, on y ſen-
„ toit la venaiſon de tous côtés.

„ Les habits y étoient ſans goût, ſans génie.
„ La plupart des caracteres étoient tirés du théâ-
„ tre de la comédie Italienne : c'étoient des Pier-
„ rots, des Arlequins, des Pantalons, & autres
„ maſques poliçons.

„ Les amuſemens publics en Angleterre déclinent. A force de ſe divertir ſouvent, on ſe
„ divertit mal. Autrefois les maſcarades de Hay-
„ market étoient mieux choiſies. Le caractere des
„ hommes, des peuples, des nations, des ſectes,
„ y étoit repréſenté. Outre les filles de joie,
„ qui étoient déguiſées, les religions y alloient
„ maſquées. On y voyoit des quakers, des mi-
„ niſtres, des imans, des mandarins, & des prê-
„ tres romains ; quelquefois même le pape y aſſi-
„ ſtoit pontificalement. Alors pour rendre la fête
„ plus belle, le haut clergé y venoit maſqué avec
„ toute ſa ſequelle. Mais l'égliſe catholique ce
„ ſoir n'étoit pas au bal ; je n'y vis pas un ſeul
„ cardinal. Je n'y rencontrai que quelques moi-

„ nes. Un Capucin m'aborda, un Théatin m'ap-
„ procha & un Bernardin me parla. Mes révé-
„ rends, leur dis-je, permettez-moi de vous
„ repréſenter qu'au lieu d'être céans, il ſeroit
„ mieux pour vous d'être dans vos couvens.
„ Pour moi, dit le Capucin, je n'attends que le
„ ſignal de matines pour quitter la compagnie;
„ mais je crois que cette nuit je n'y aſſiſterai
„ pas, car la cloche de mon couvent de Calais
„ ne s'entend pas ici.

„ Cependant ce bal, valant, malant, valoit
„ mieux que celui du roi; car après avoir dan-
„ ſé, on y a de quoi crouſtiller. A une heure
„ après minuit on vint nous avertir qu'on avoit
„ ſervi. Alors l'aſſemblée, qui étoit au grenier,
„ deſcendit à la cave pour ſouper; où, pour que
„ la fête fut plus magnifique, on y devoit man-
„ ger au ſon de la lanterne magique. Le ca-
„ veau étoit mal illuminé, mais on y avoit tou-
„ jours aſſez pour manger; chaque table étoit en
„ long, ainſi que dans un réfectoire.

„ Cependant je m'apperçus que le maître d'hô-
„ tel s'étoit trompé; car, ſoit par mégarde ou
„ de deſſein prémédité, il n'avoit placé que cin-
„ quante couverts à chaque rang, quoiqu'à la
„ porte nous fuſſions plus de cinq cents qui avions
„ également payé. Il y avoit cette différence
„ que, chez les moines dans le réfectoire, *cha-*

„ *cuit y rit en branlant la mâchoire;* au lieu que
„ dans celui-ci, les uns mangeoient & les autres
„ regardoient.

„ Ceux qui étoient par derriere eſcamottoient
„ de tems en tems quelques cuiſſes de canard,
„ couvertes de grandes pieces de lard.

„ J'envoyai le Capucin à la quête, qui, un
„ moment après, revint la beſace complete. Il
„ avoit tant de vivres, que la moitié auroit pu
„ nourrir une communauté; c'étoit un gros pâté
„ doublé de trois chapons, ſix langues fourrées,
„ quatre cents écrevices, avec un gros dindon.
„ A la vue de tant de munitions, tu Dieu! mon
„ révérend, lui dis-je, il faut que vous ayez
„ un talent particulier pour émouvoir ainſi les ames
„ à pitié: ſi jamais je deviens général des capu-
„ cins, je vous ferai pourvoyeur à vie de toute la
„ capuciniere.

„ D'ailleurs, le ſouper par lui-même étoit con-
„ fus, mal arrangé, mal ordonné. On me dit,
„ pour raiſon de cette déroute, que la maîtreſſe
„ du bal avoit fait banqueroute. Ce n'eſt pas,
„ me dit un maſque, que la nation Angloiſe n'ait
„ pas été généreuſe envers elle, car dans quinze
„ ans elle lui a fourni près de cinquante mille li-
„ vres; mais vous ſavez que, dans la danſe, il
„ arrive toujours que ce qui vient par la flûte,
„ s'en va par le tambour.

„ Après qu'on eut bien bu & mal mangé, on „ retourna au grenier, où on danſa avec plus de „ gaieté. Cependant je m'apperçus que les fem„ mes à gibier avoient les jambes chancellantes; „ j'en ramaſſai trois ou quatre qui s'étoient laiſſé „ tomber; on dit que c'eſt l'effet du vin de Fran„ ce qui, pris en abondance, eſt contraire à la „ danſe.

„ Le bal étant avancé, il fut queſtion de s'ac„ coupler; la moitié de l'aſſemblée féminine en„ gagea la maſculine à l'accompagner; & comme „ deux moitiés unies font un tout, j'obſervai que „ la plus grande partie de cet hôtel, alla cette „ nuit coucher au bord-l.

MONSIEUR L'ESPION,

„ Je deſcends en droite ligne de la famille d'Elie. „ Je m'appelle Salomon, uſurier de métier, Juif „ de religion. Mes premiers ancêtres étoient à „ Jéruſalem, lorſque le temple s'écroula ſoudain. „ Je ne ſais pourquoi cet édifice, qui devoit du„ rer ſi long-tems, périt, à ce qu'on nous dit, „ dans un moment: mais c'eſt un point de notre „ religion, dont il n'eſt pas ici queſtion.

„ Je fus, il y a quelque tems, au bal de la Cor„ nelys, où je ne trouvai de ma connoiſſance, ni

„ C

„ corbeau ni corneille. L'assemblée étoit brillan-
„ te, mais elle étoit bâillante; je ne sais ce que
„ c'étoit, mais chacun s'y ennuyoit.

„ Pour qu'on ne me connût pas, je m'étois
„ masqué en Rabin; en effet, comment diable
„ deviner qu'un Juif se soit lui-même rabinisé.

„ Comme je m'étois mis en pension chez la
„ maîtresse de l'assemblée, pour la nuitée, & que
„ je savois qu'on y mangeoit, j'avois résolu de
„ bien escompter mon *ticket* (*). Je me préparai
„ à bien officier; pour cet effet je descendis au
„ buffet, après qu'on eut fini les violons; mais
„ je n'y trouvai que du cochon. Il y avoit deux
„ tables, sur lesquelles la plus grande pitance
„ étoit cent jambons de Mayence: or pour peu
„ que vous soyez Juif, vous saurez que de cette
„ viande immonde nous n'en mangeons jamais.

„ Comme depuis la confusion des mœurs, des
„ coutumes & des langues, les enfans de la tribu
„ d'Israël sont aussi gais que ceux de la tribu de
„ Bethléem, & que nous ne voulons pas renoncer
„ au bal; car puisque le roi David gambadoit au-
„ tour de l'arche, nous avons droit de maintenir
„ notre tribu en danse. Voici donc quel est mon
„ plan; je propose une table dans cette assemblée,

(*). On appelle ici ticket, ce qu'en France on nomme billet.

„ qui ne ſera formée que d'Iſraélites ; & afin que
„ nos freres les Juifs puiſſent s'y rendre en foule,
„ nous enverrons la veille du bal notre tueur de
„ poules, car c'eſt encore ici un point de notre
„ religion qu'il ne peut entrer dans notre corps
„ aucun animal, que nous n'ayons nous-mêmes
„ égorgé. Si nous mangions une araignée, il nous
„ faudroit en pareil cas, la tuer avec le coûteau
„ de Judas.

„ Si vous faites réuſſir ce projet, je vous pro-
„ mets à chaque fête de vous faire ſouper avec
„ la ſynagogue tête-à-tête.

„ Je ſuis, &c.

„ SALOMON."

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ JE vis au théâtre de Covent-Garden
„ dernierement, où on jouoit la comédie du *Re-*
„ *hearſal*. Je ne ſais ſi vous connoiſſez l'acteur
„ qui jouoit le rôle de *Bay*, il y a quelques an-
„ nées, qu'on le comparoit à celui qui le joue cet-
„ te année. Le premier le repréſentoit avec
„ toute la fineſſe de l'art, ſans ſortir de la nature ;
„ le ſecond le change tant, qu'on prendroit ſon

„ ſon *Bay* pour un vrai charlatan. Lorſqu'au
„ théâtre on s'éloigne du bon ſens & de la raiſon,
„ il faut en fermer la porte, car il n'y a plus de
„ repréſentation.

„ Cette piece eſt déja par elle-même trop
„ chargée; or ſi l'acteur par ſon habit, ſes geſtes,
„ ſes contorſions, en change tout-à-fait la figure,
„ elle devient, pour me ſervir d'une expreſſion
„ Italienne, *una caricatura.*

„ Il eſt queſtion, dans celle-ci, de la critique
„ d'une répétition: or ſi un entrepreneur de théâ-
„ tre, comme ce ſecond *Bay*, faiſoit ainſi répé-
„ ter, on le prendroit pour un fou à lier; non-
„ ſeulement il fait alors du *Rehearſal* une comé-
„ die, mais même une bouffonnerie. Il faut di-
„ ſtinguer le caractere de la ſcene, ſans quoi l'ac-
„ teur reſte en arriere & le ſpectateur en défaut.

„ Si on compte cent lieues du tragique au co-
„ mique, il y en a un million du comique au
„ bouffon.

„ On doit cette juſtice au célebre Garrick, que
„ dans tous les rôles qu'il joua, jamais il ne les
„ outra. Il prit toujours la nature pour guide,
„ & c'eſt par-là qu'il excella. Il ne confondit
„ point la bonne comédie avec la fauſſe plaiſan-
„ terie. Le vrai comique eſt fin, rempli de ſel,
„ aiſé, délié, & lorſqu'il eſt chargé, il eſt tou-
„ jours défiguré; le bouffon eſt le monſtre de la

„ ſcene comique, il ne la repréſente pas ; il la
„ rend difforme ; c'eſt un original informe.

„ Je remarquai que vous étiez étonné de voir
„ ce nouveau *Bay* ſi claqué, car il ne faiſoit pas
„ un geſte & ne chargeoit pas une ſeule mau-
„ vaiſe plaiſanterie qu'elle ne fût applaudie : mais
„ cela ne doit pas vous ſurprendre, le ſpectateur
„ Anglois n'a point de ſentiment paſſif, au théâ-
„ tre tout en lui eſt monté ſur le pied de l'actif.
„ Son eſprit eſt local, il eſt logé là où il ſe trouve
„ planté. A la comédie il rit ſouvent ſans ſavoir
„ pourquoi il rit, mais il rit & cela lui ſuffit.

„ Il y a des Bretons qui, depuis ſoixante ans
„ de pere en fils, vont au *Rehearſal* ; c'eſt une
„ affaire de famille, or on ne peut pas changer
„ ce que le ſang a formé. Donnez à ceux ci
„ un *Bay* qui ait de la raiſon, ou un *Bay* qui
„ ſoit un poliçon, cela leur eſt égal, ils riront.

„ Le ſpectateur Anglois a une autre excellente
„ qualité, c'eſt qu'il ne ſe reſſouvient pas du paſ-
„ ſé ; il oublie dans un moment l'acteur qui l'a
„ diverti pendant trente ans. Celui-ci s'eſt-il
„ crevé à force de repréſenter ? Veut-il alors ſe
„ repoſer ? Eſt-il mort pour le théâtre ? A-t-il
„ quitté la ſcene ? On a d'abord fait ſon oraiſon
„ funebre... Pauvre diable ! c'étoit un bon acteur ;
„ c'eſt dommage qu'il ne nous divertiſſe plus :
„ moyennant quoi tout eſt dit, & on n'en parle plus.

„ J'ai voulu vous prévenir par cette piece d'eſ-
„ pionage, afin que dans quelques-unes de vos ſpé-
„ culations vous en faſſiez uſage; car je m'ima-
„ gine que vous ne manquerez pas d'examiner
„ les vices qui regnent ſur les théâtres de Covent-
„ Garden & de Drury-Lane, afin de les publier
„ dans vos entretiens.

„ Si vous mettez votre critique en muſique,
„ comme c'eſt aujourd'hui l'uſage dans le grand
„ comique; je vous aſſure, M. l'eſpion, que
„ vous aurez longtems de quoi faire jouer les
„ violons.

„ Je ſuis, &c."

Cette quatrieme lettre m'eſt venue de la part d'une marchande de modes du Strand. En liſant celle-ci, je n'en entendois pas le ſens au commencement, mais à la fin elle s'explique très-diſtinctement. J'ai remarqué que les femmes, en général, ne développent pas d'abord leurs ſentimens. Si elles ſont l'amour, ce n'eſt que lorſque la paſſion eſt uſée, qu'elles ſe déclarent à celui qui l'a cauſée; ſi elles ſe marient, il faut dix ans avant que leurs époux les connoiſſent parfaitement. Si elles écrivent, ce n'eſt qu'à la fin de la lettre qu'elles s'expriment clairement.

„ MONSIEUR,

„ JE ſuis une marchande de modes, dont la „ boutique eſt dans le Strand. C'eſt moi qui „ fais venir de Paris tous les mois, une très jolie „ poupée de bois. On me l'envoye habillée com- „ me le ſont les Françoiſes, pour donner du goût „ aux Angloiſes; car ſans cette poupée, elles ne „ ſeroient point habillées, mais ſeulement fagotées.

„ J'ai vu par votre préface, que vous voulez „ voir ma poupée face-à-face, afin d'examiner ſi „ le mouchoir qui couvre ſa gorge, mis avec art „ ſur cette partie-là, n'en laiſſe pas plus voir „ qu'il n'y en a. *Sir, what do you mean by that? „ Do you believe that, Mademoiſelle is a whore? Or, „ do you take me for a mackerel? Indeed, Sir, if „ you think ſo, you are in a great miſtake. My „ dall is the moſt honourable Demoiſelle that ever „ was en Angleterre.*

„ J'aurai bien d'autres choſes à vous dire ſur „ mon honnêteté, mais je vais au plus preſſé. „ Vous ſaurez donc qu'outre la petite poupée, „ dont je viens de vous parler, j'en ai d'autres „ dont je vais vous parler. Celles-ci ne ſont „ pas de petits morceaux de bois, faits pour amu- „ ſer les jeunes filles & les petits garçons, mais „ des pieces de chair taillées tout exprès pour „ divertir les grands garçons. Par exemple, j'ai

„ une poupée de cinq pieds trois pouces, qui a la
„ peau blanche, le teint uni, la taille fine & dé-
„ liée ; ſi les poupées blondes ne vous plaiſent
„ pas, j'en ai une qui vous charmera : c'eſt une
„ brune qui eſt d'une beauté raviſſante, celle-ci
„ a les yeux & les cheveux noirs, comme du geai.

„ Si vous voulez venir prendre du thé avec
„ mes poupées, vous les trouverez tous les ſoirs
„ chez moi, à cinq heures, dans un très beau par-
„ loir, où il y a un grand canapé, pour la com-
„ modité des buveurs de thé.

„ Ma boutique n'a point d'enſeigne, mais il y
„ a ſur la porte une lanterne & une poupée à la
„ fenêtre. La lanterne eſt noire & la poupée eſt
„ blanche. Je vous ſerai obligée, en attendant,
„ de recommander mes poupées au public, dans
„ votre brochure qui paroît tous les ſamedis ; car
„ le dimanche à Londres, il y a tout plein de
„ gens, tant en hiver qu'en été, qui n'ont d'au-
„ tre affaire que celle de boire du thé ; cepen-
„ dant paroiſſez chez moi, car mes poupées ont
„ à vous parler.

„ Je ſuis, &c. „

RÉPONSE.

„ Je n'ai plus de goût pour les grandes poupées,
„ lorſqu'on eſt parvenu à l'âge de ſix croix, les

„ poupées de chair amuſent moins que celles de
„ bois.

„ Je ſuis, &c."

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ J'Eſus hier au ſoir au théâtre de Hay-market,
„ avec mon fils qui ſort du college d'Oxford.
„ Dans le grand ballet de la premiere danſeuſe,
„ elle fit un pas très-brillant, mais un peu indé-
„ cent. En faiſant une cabriole, dont j'ignore le
„ nom, on eut dit qu'elle n'avoit point de jupon.
„ Elle montra ſa jambe droite depuis la cheville
„ juſqu'au deſſus du genou, pendant que la gau-
„ che qui étoit en l'air, ſe débattoit dans les airs.
„ Vous ne ſauriez croire, M. l'Eſpion, combien
„ une jambe femelle, vue en plein par un jeune
„ garçon, lui fait d'impreſſion. Mon écolier d'Ox-
„ ford, ce matin, reſſembloit à un mort, tant
„ cette jambe lui avoit travaillé l'eſprit toute la
„ nuit. A peine fut-il au lit que ſon eſprit s'é-
„ chappa à l'opéra, où il trouva la danſeuſe à la
„ jambe en l'air, avec qui il fit un pas de deux
„ auſſi vîte qu'un éclair; car un jeune homme qui
„ paſſe une nuit avec une fille de l'opéra, tire
„ bon parti de ſon ſonge, même en ſonge. En
„ regle de bonne morale, il faudroit qu'il y eût

„ un jour de la semaine pour les jeunes garçons,
„ où de petites Demoiselles danseroient avec des
„ jupons longs, & qu'on gardât les grands ballets
„ pour ces vieux barbons, chez qui les jambes
„ des filles de l'opéra, ne font plus d'impression.

„ Je suis, &c."

La lettre suivante ne dit pas grand' chose; mais comme elle est en mon honneur, je la publie ici pour me servir d'éloge.

„ MONSIEUR,

„ A votre première apparition, vous annonçâ-
„ tes un repas littéraire, où chaque sorte de génie
„ auroit de quoi manger & boire. Le *Ros-beef*
„ étoit destiné aux politiques qui ont l'estomac fort
„ & bien constitué; les poulets à ceux qui en lit-
„ térature sont foibles & délicats; & la crême
„ fouettée pour les esprits légers & volatils en
„ pensées; mais ce plat ne devoit paroître que le
„ dernier.

„ Après cette description annoncée dans votre
„ préface, je courus à votre table pour y prendre
„ place. Mais je trouvai que votre maître-d'hô-
„ tel s'étoit trompé, car il servit le dernier plat le
„ premier. Le désordre dans le service dura tout
„ le répas. Le second plat n'étoit pas meilleur

„ que le premier, & le premier ne valoit pas
„ mieux que le dernier. Or, s'il faut vous dire
„ librement ma pensée, on ne donne pas à dîner
„ au public avec de la crême fouettée.

„ Je suis, &c."

SUPPLÉMENT

AU

TROISEME NUMERO

DE

L'ESPION FRANÇOIS

A LONDRES.

Les Lettres ſuivantes n'ont pas beſoin d'explication.

MONSIEUR L'ESPION,

„ J'AI vu par le *Courier de France*, que M. le „ Duc de Chartres a parié avec M. le Comte „ d'Artois, qu'il feroit plus d'enfans à Madame la „ Ducheſſe, qu'il n'en feroit à Son Alteſſe.

„ La gageure eſt nouvelle; c'eſt peut-être la „ premiere fois que deux époux ſe ſont ainſi pro„ voqués; d'autant plus que les grands ne peu

„ ſent jamais à faire des enfans, & s'ils en font à
„ leurs femmes, c'eſt toujours par diſtraction.

„ Cependant un homme a calculé les paris que
„ les ſouverains avoient faits, ou pouvoient faire
„ ſur leur progéniture.

„ L'empereur a laiſſé entrevoir qu'il pouvoit
„ parier. Il eſt dommage qu'il ait fini ſa gageure
„ avant le tems de la clôture.

„ Si le roi de France veut parier, le bon Dieu
„ veuille l'exaucer!

„ Le roi de Pruſſe en ſe mariant, fit le pari d'a-
„ voir des enfans; mais on dit qu'il l'a perdu,
„ faute de pouvoir mettre au jeu.

„ Le roi de Pologne montre beaucoup d'ardeur
„ de devenir un grand parieur: mais il y a appa-
„ rence qu'il mourra avec l'envie de faire la ga-
„ geure, faute de la mettéuſe-en-œuvre.

„ Celui de Suede n'eſt pas parieur en progéni-
„ ture; s'il gage, c'eſt en littérature: on doit avoir
„ plus de foi à ſon frere Adolphe qui, à Rome,
„ Naples, Milan, Veniſe, a ſouvent mis au jeu
„ pour aſſurer ſa miſe.

„ Le roi de Danemarck a eſſayé, mais quel-
„ ques-uns prétendent qu'il s'eſt trompé; du
„ moins les naturaliſtes ont aſſuré, que ce n'eſt
„ pas ainſi qu'il faut gager: d'ailleurs lorſqu'on
„ renvoie ſa moitié, on n'a pas envie de parier.

„ Charles III avoit fort bien commencé, mais

„ la chaſſe a interrompu la progéniture, & le pari
„ eſt reſté à moitié chemin de la gageure.

„ Le roi de Naples annonce avec faſte & gran-
„ deur de devenir un grand parieur. Si la ligne
„ clandeſtine ne l'arrête au fort de ſa gloire, il
„ fera autant d'enfans, que Léopold ſon frere.

„ Le prince héréditaire de Modene auroit pu
„ parier; car il a donné des enfans mâles à la
„ poſtérité, mais c'eſt du mauvais côté.

„ Le duc de Parme peut gager par-ci par-là,
„ que ſon alteſſe royale accouchera; mais la ga-
„ geure n'eſt pas réglée, car Monſieur ſe couche
„ le ſoir, & Madame dans la matinée. Or dans
„ le livre de la conjonction, il eſt dit que, pour
„ enfanter, il faut ſe rencontrer.

„ Le grand-duc de Toſcane, en progéniture,
„ eut pu dans ce genre de gloire défier le plus
„ grand potentat de la terre; il eſt vrai qu'il tient
„ ſes paris de Madame ſa mere.

„ George III en ſe mariant, promit de faire
„ beaucoup d'enfans, & il a ſi bien réuſſi, que
„ la reine pendant quinze ans en a fait un chaque
„ année. Lorſqu'on ſait bien faire une choſe, il
„ ne faut faire que cette choſe.

„ Le roi de Sardaigne n'eut pas mal gagné, ſi
„ en ſe mariant il eût parié d'avoir beaucoup d'en-
„ fans; mais c'eſt peut-être à ce jeu ſeulement,
„ qu'il pouvoit gager ſûrement.

„ De tous les champions, le plus verd eſt le „ Duc de Wurtemberg : *diſtinguo*, par la li- „ gne clandeſtine, car dans la légitime, il ne „ pourroit pas montrer un bras, au lieu qu'au „ milieu de ſes ariettes, il pouvoit montrer vingt „ têtes."

„ Je ſuis, &c."

La Lettre ſuivante eſt adreſſée à Milord North. On me l'a envoyée de France pour la publier.

Paris, 1er. Mars 1778.

„ MONSEIGNEUR,

„ JE vous envoie une chanſon pleine de graces „ & de ris, à la mode de Paris. C'eſt l'hiſtoire „ de votre miniſtere en ton lyrique, dont voici „ les paroles & la muſique.

Sur l'air : *J'aime mieux ma mie, ô gué.*

„ Meſſieurs, vous rappellez-vous,
„ De fraîche mémoire,
„ Qu'un jour, jaſant entre nous,
„ Rêvant de victoire,
„ Je dis que, dans quelque tems,
„ Je rendrois à ſes enfans
„ La mere patrie, ô gué,
„ La mere patrie, ...

„ Alors, j'ignorois vraiment
„ Qu'une armée entiere
„ Fut, ſans conſentement,
„ Faite priſonniere;
„ Auſſitôt que je l'appris,
„ Sans m'émouvoir, je me dis,
„ Une autre campagne, ô gué,
„ Une autre campagne.

„ Nous avons force ſoldats,
„ Une flotte unique,
„ Nous pourrions aux Treize Etats
„ Faire encor la nique:
„ Si le Congrès obſtiné,
„ Plus qu'on n'avoit ſoupçonné,
„ Etoit plus traitable, ô gué,
„ Etoit plus traitable.

„ Dans notre poſition
„ Très-embarraſſante,
„ Une propoſition
„ Sur trois ſe préſente:
„ Guerroyer pendant cent ans;
„ Rappeller nos régimens;
„ Ou demander grace, ô gué,
„ Ou demander grace.

„ La premiere me plaiſoit,
„ Mais, quelle dépenſe!
„ La ſeconde affermiroit
„ Leur indépendance:
„ Faire tout ce qu'ils voudront
„ Tout ce qu'ils demanderont,
„ Voilà le plus ſage, ô gué,
„ Voilà le plus ſage.

„ Puiſque nous ſommes réduits
„ A ſauter la planche,
„ A cinq bavards bien inſtruits
„ Donnons carte blanche;
„ Qu'on traite avec généraux,
„ Majors, ſergens, caporaux,
„ Et point d'étiquette, ô gué,
„ Et point d'étiquette.

„ Quant aux objets du traité,
„ Ils n'importent guères:
„ Ce qui peut être arrêté
„ Par nos commiſſaires,
„ Eſt nul & non avenu,
„ Ainſi qu'en l'acte eſt pourvu,
„ La bonne aventure, ô gué,
„ La bonne aventure.

„ Je vois que quelqu'un de vous,
„ Au regard ſiniſtre,
„ De vous avoir trompés tous,
„ Blâme le miniſtre:
„ A cela, modeſtement
„ Je dis que le parlement
„ S'eſt trompé lui-même, ô gué,
„ S'eſt trompé lui-même.

„ Cependant, Monſeigneur, malgré ces cou-
„ plets, raſſurez-vous, ne craignez que nous
„ vous déclarions la guerre; tout ceci ſe paſſera
„ en chanſons. Nos canons reſteront là où ils
„ ſont, & nos ſoldats dans leurs garniſons. Notre
„ gouvernement a réſolu, de vous affoiblir ſans
„ coup férir.

„ Dans

„ Dans cette guerre nous vous avons laiſſé égor-
„ ger ſans nous en mêler. Maintenant que la
„ tragédie eſt prête à terminer, nous paroiſſons
„ derriere la ſcene pour l'achever. Nous faiſons
„ avec les Américains un traité de réunion, or
„ ceci n'eſt pas une chanſon.

„ Je ſuis, &c."

Sur la Communion de VOLTAIRE.

MONSIEUR,

„ ON écrit de Paris par un avis particulier, que
„ Voltaire a confeſſé & communié. Ce n'eſt pas
„ la premiere fois que cet auteur en badinant, a
„ reçu ces deux ſacremens. Mais on dit que
„ cette fois-ci la peur du diable l'a ſaiſi, & que
„ craignant d'aller griller avec Grisbourdon, il a
„ fait ſon abjuration.

„ Je vous prie dans votre premiere oraiſon, de
„ nous parler de cet Athée qui mérite votre at-
„ tention.

„ Vous ſavez qu'au lieu de l'envoyer à Bicê-
„ tre, malgré ſon âge, on l'a reçu à Paris comme
„ le coq du village. Le plus auguſte corps a dé-
„ puté vers lui, comme s'il eût été l'auteur de
„ *Sans-ſouci*.

„ Il n'y a pas eu juſques à l'abbé l'Attaignant, „ qui ne lui ait fait ſon compliment. Ah ! ah ! „ Monſieur l'impie, vous voilà donc ici ! Je vous „ attendois il y a dix hivers, pour vous accom- „ pagner aux enfers. Maintenant que vous êtes „ prêt à mourir, point de foibleſſe humaine. Mon- „ trez à l'univers que vous ſavez braver St. De- „ nis, les démons & l'enfer. Deſcendons gaie- „ ment dans le ſombre manoir. Je veux voir, „ lorſque nous brûlerons tous les deux, qui rira „ mieux. Mais, traître, tu pâlis, tu démens, „ dans ce moment, tes livres & tes écrits. Juſ- „ ques au bout tu ne ſais pas jouer le rôle d'A- „ thée ; pars donc ſeul, je t'abandonne à Gris- „ bourdon, au diable & à ta deſtinée.

„ Je ſuis, &c.

L'ESPION FRANÇOIS A LONDRES.

NUMERO IV.

Les livres ſont les fils des auteurs. Pénétré de l'amour paternel, je fus, il y a deux jours, ſans dire mon nom, à l'affût de ma réputation. A cet effet, je me rendis dans un de ces lieux, où les ſavans s'aſſemblent tous les jours.

Jadis ces académies des Bretons ſe tenoient dans des bouchons; mais depuis que l'impôt a renchéri le vin, & que le clairet eſt à ſix ſchellings, on les a tranſférées dans des caffés publics, où pour trois ſols un homme a de l'eſprit. J'arrivai dans un de ceux-ci, au moment où l'on jugeoit mes feuilles juridiquement; j'étois ſur la ſellette, où un habitant de *Temple-bar*, en robe obſcure, inſtruiſoit mon procès en littérature.

» Que dites-vous," demanda-t-il à un homme qui étoit à côté de lui, „ de l'*Eſpion François*? » Je dis, répondit celui-ci, que c'eſt un ouvrage

„ réchauffé, un *Spectateur* manqué. Il faut avoir „ le diable au corps," (reprit-il, en forme de parenthese;) „ ou, ce qui eſt la même choſe, il faut „ être poſſédé du démon, pour écrire ſur les mê- „ mes ſujets que les plus beaux génies d'Angle- „ terre ont traités.

„ Je ſuis de votre avis," reprit un autre bel eſprit, qui s'étoit brûlé le bout des levres, ayant pris ſon caffé bouillant, pour répondre affirmativement.

„ Il eſt certain, ajouta-t-il, qu'après le célé- „ bre Adiſſon qui, à la vérité, n'écrivit jamais „ bien ni en vers ni en proſe; Richard Steele „ qui, malgré ſa taciturnité, babilla tant, qu'il „ fut chaſſé du Parlement; Roger de Coverley, „ dont la nation a hérité une très-jolie contredan- „ ſe; André Freeport, Capitaine Sentry, Guillau- „ me Honeycomb (*); il eſt certain, dis-je, „ qu'après ces illuſtres écrivains tous les morceaux „ de morale ſont des riens."

Cependant un homme de l'aſſemblée ayant ſouri à cette aſſertion, le premier académicien le prenant pour une dériſion, s'écria, „ Meſſieurs, les „ paris ſont ouverts. Je gage cent guinées qu'a- „ près ces auteurs il ne ſauroit y avoir un *Spec-* „ *teur* en Angleterre."

(*) Noms déſignés dans le Spectateur.

Qui que ce fut, n'accepta le pari, parce que peut-être perſonne n'avoit la valeur du défi; car à Londres les académiciens de ſemblables lieux, ne ſont pas fort pécunieux. Dans une capitale où chacun a ſon argument dans ſa bourſe, le plus convaincant eſt celui qui a le plus d'argent.

„ J'ai parcouru cet ouvrage, dit un quatrieme „ bel eſprit; il n'eſt point de mon goût, & à „ vous parler net, je le mets au deſſous du Jour„ nal de Linguet.

„ Meſſieurs," interrompit un petit homme préſomptueux, fier & arrogant, comme ſont la plupart des petits hommes; „ je n'ai lu de cet au„teur que ſon repas littéraire, où je n'ai trouvé „ ni à manger ni à boire."

C'eſt quelque choſe de prodigieux que le vuide qui eſt dans l'eſprit de certaines gens, qui n'ont d'autre affaire que celle de tuer le tems.

Le fléau des grandes capitales eſt d'avoir dans leur ſein une foule d'individus, dont le génie eſt perclus; qui réduiſent toutes les actions de la vie à ces cinq opérations mécaniques, *ſe coucher*, *ſe lever*, *manger*, *boire* & *parler*, & qui, après trente ou quarante ans de tous ces nobles exercices, en mourant, laiſſent après eux d'autres individus qui, comme eux, ſe *coucheront*, *ſe leveront*, *mangeront*, *boiront* & *parleront*.

Cette fatalité a ſon principe; elle vient de ce

que l'emploi du tems n'eſt point réglé par la république. Les gouvernemens anciens avoient cet avantage ſur les modernes, que chaque citoyen étoit obligé de déclarer le genre d'induſtrie dont il étoit occupé.

Mahomet a fait une loi que tout gouvernement civiliſé devroit adopter : par celle-ci, chaque Muſulman doit profeſſer un art ou un métier. Le Grand Seigneur lui-même n'en eſt pas exempté ; il fait des fleurs, ou des paniers d'oſier ; ce qui vaut mieux que de tuer du gibier, à quoi chaque prince de l'Europe eſt occupé.

M. le Sage, dans un livre auquel il donne le nom de *Diable boiteux*, emploie une allégorie ſingulière pour découvrir les vices de la vie humaine. Il ordonne à ſon diable d'enlever les toits des habitations, pour voir ce qui ſe paſſe dans chaque maiſon. Si le diable architecte qui a bâti la rotonde à Londres, avec le même art magique qu'il éleva cet édifice, enlevoit le toit de chaque boutique à caffé, & qu'en même-tems un eſprit follet écrivît dans un livre tout ce qui s'y dit à chaque inſtant, ce ſeroit le morceau de l'hiſtoire d'Angleterre le plus extravagant.

Pour l'ordinaire les beaux génies qui viſitent ces lieux, ſe déclarent contre le roi ou le parlement. Il n'y a point de boutique un peu éclairée dans le genre politique, qui n'ait ſon orateur en titre,

ſon Lord Chat—m, qui, ſous prétexte de zele pour le gouvernement, le déchire ouvertement. C'eſt ſans doute dans ce ſens que Sr. Roger de Coverley a dit, dans un ſtyle qui n'eſt pas ambigu, que tout bel eſprit Anglois mérite d'être pendu. Mais dans le moment préſent cet arrêt de mort doit être perclus, ſans quoi la moitié des ſujets de George III ſeroient pendus; ſurtout ſi on accrochoit ceux qui ſur la guerre préſente ont parlé, juré, blaſphémé & écrit dans le genre critique; il faudroit une potence qui tînt depuis St. James juſqu'à l'Amérique.

Je reviens à mon ſujet. Il eſt vrai que, de tous les ouvrages d'eſprit, le *Spectateur* eſt le plus correct & le mieux écrit. Mais dans un livre toute bonté eſt relative. Celle d'un ſiecle ne convient pas toujours à un autre ſiecle. La morale critique tient beaucoup à l'âge dans lequel elle a été écrite.

Il eſt vrai que les hommes ne changent point, ils ſont toujours les mêmes; mais les moyens qu'ils emploient pour ſatisfaire leurs paſſions, ſont différens, & ce ſont ces moyens qui forment les mœurs du tems.

Comme un luxe nouveau a introduit de nouveaux défauts dans la ſociété, il faut de nouveaux tableaux pour les repréſenter.

Si le *Spectateur* paroiſſoit aujourd'hui en Angleterre, il faudroit faire bâtir un hôtel d'invalides,

pour y loger ſes idées, qui ayant vieilli ne pourroient plus ſervir.

La morale moderne, pour me ſervir de cette expreſſion, a beſoin d'appartemens plus grands pour y loger les mœurs du tems.

Par exemple, les modes qui étoient du département de cet auteur, ſe ſont ſi fort multipliées, qu'il faut aujourd'hui un volume pour contenir la tête d'une Dame; au lieu que le *Spectateur* dans ſon âge pouvoit le faire entrer dans une demi-page. Son livre ſur leurs atours, ne renferme que deux ou trois diſcours; maintenant il ne faut pas moins de quatre volumes pour décrire leurs grandes parures; ſans compter le ſupplément du petit caſaquin blanc, les cornettes de nuit à dentelles, les rubans couleur de chair, dont les femmes de qualité ſe parent pendant la nuit, lorſqu'elles ne couchent pas avec leurs maris; afin d'avoir un petit lever, pour y recevoir ce qu'on appelle *des aimables cavaliers*, où le matin ils ſont admis au baiſe-main.

Les portraits des foibles des hommes, raſſemblés en communauté, n'ont pas moins varié. Le *Spectateur Anglois* met en dériſion la nation, parce que de ſon tems pluſieurs Bretons, qui aſſiſtoient à l'opéra, croyoient que le lion qui ſe battoit ſur la ſcene étoit un vrai lion, qui ayant appris ſa leçon, par cœur à la Tour, venoit la repréſenter devant

la

la cour. Quelle critique n'eut-il pas fait de nos jours sur *Cock-lane ghost*, où les beaux esprits Bretons accoururent pour avoir un entretien avec cet esprit aërien; esprit d'ailleurs si complaisant qu'il conversoit avec toutes sortes de gens, & qu'il ne manquoit jamais de parler à ceux qui lui faisoient l'honneur de l'interroger.

Quelle remarque n'eut-il pas fait sur le petit théâtre de Hay-market, où tout Londres accourut à la grande merveille, de voir Arlequin entrer dans une bouteille (*), & où il n'y eut d'autre entrée, que l'argent dans la poche de celui qui l'avoit imaginée. Epoque d'ailleurs remarquable pour l'Angleterre, où son plus grand général perdit son épée.

Si le lecteur veut se donner la peine de lire ci-après quelques endroits de morale, que le *Spectateur* a donnés, & que j'ai relevés, on verra clairement qu'il a laissé un vaste champ à défricher,

(*) Un inconnu fit afficher dans les papiers publics, qu'un tel jour, à telle heure, il feroit voir au public une chose prodigieuse, qui ne s'étoit jamais vue, &, qu'après lui, on ne verroit plus; c'est-à-dire, de faire entrer le plus gros Arlequin d'Angleterre dans une petite bouteille de verre; après que l'assemblée, qui étoit considérable, eut payé à la porte, il prit l'argent & s'enfuit.

& qu'aujourd'hui il faut raccourcir ou allonger la plupart des ſujets qu'il a traités.

Je ne choiſis point ſes diſcours; je les tire de ſes premiers volumes, tels qu'ils ſe ſont préſentés à ma plume : je diſtingue chacun par ſon titre.

L'Irréligion.

Le Socrate moderne allegue de fortes raiſons contre l'Athée; mais il en a laiſſé encore plus en arriere. De ſon tems l'homme ſans religion doutoit de la Divinité, du ciel, & nioit la puiſſance de l'enfer; ce qui rendoit l'Athéiſme un peu traitable. Aujourd'hui l'Athée ne croit ni à Dieu, ni au Diable.

L'Immortalité de l'Ame.

Le même auteur a traité ſouvent cette matiere, mais il auroit mieux fait de la taire. C'eſt un point de l'immortalité qui ſe perd dans ſon immenſité. Lorſque la théorie n'a point d'effet, il faut ſe reſtreindre dans le fait. Alors le ſoleil & la lune, ſont plus éloquens que le plus célebre orateur ſur la tribune.

De l'eſprit en général.

Lorſqu'il parle de cette faculté, il en laiſſe plus à dire qu'il n'en dit; & ceux qui viendront après lui & qui en parleront ſouvent, en laiſſeront à dire trois fois autant.

Divertissemens publics.

De son tems ils étoient réduits aux combats des lions, aux batailles des coqs, & autres fêtes, y compris le spectacle des marionettes. Mais la joie publique à Londres est fort augmentée; maintenant on peut rire, chanter, danser tous les jours de l'année. Il suffit de se rendre périodiquement dans les lieux publics, où l'on se divertit. On en a même établi d'un genre singulier, que ce grand critique n'eut jamais soupçonné: en effet, comment diable deviner que la nation, pour devenir plus gaie, éleveroit un temple à la romaine, pour y établir des fêtes où l'on chanteroit, danseroit & boiroit comme dans une guinguette?

Covent-Garden & Drury-Lane.

Ce qu'il dit de ces deux théâtres, est conforme à son tems; mais il ne l'est pas au nôtre. Le *Spectateur* ignoroit que ces deux spectacles seroient un jour en faîte d'opéra, où la morale de la scene, devenue une chanson, seroit exécutée au son du violon.

De la Critique en général.

Son discours sur la critique des mœurs est plus réel; mais il laisse après lui tant de sujets à manier, qu'on peut douter si des *Spectateurs* après lui pourront les traiter.

Sur la taciturnité Angloiſe.

Le *Spectateur* prend la choſe dans un ſens moral, au lieu qu'il falloit la traiter ſur un plan dépendant de la température. Lorſqu'une nation eſt triſte par le climat, rien ne peut la faire ſortir de ſon état. C'eſt comme ſi on faiſoit un livre en Angleterre, pour que tous les matins dans chaque ſaiſon le ſoleil ſe montrât ſur ſon horiſon.

L'eſprit de parti.

On peut ſoupçonner par le diſcours qu'il fait ſur ce ſujet, qu'il ne connoît pas l'eſprit de parti. Les autres vices ont pour baſe une paſſion ; ce dernier eſt fondé ſur toutes les paſſions.

L'ambition de s'élever, le plaiſir de dominer, le déſir de s'agrandir, l'avarice d'acquérir & de parvenir, le goût du changement : voilà comme il faut définir l'eſprit de parti, ſurtout en Angleterre, où les grandes places & les guinées ſont adorées.

Education du Sexe.

Dans celle-ci, de ſon tems il étoit queſtion de la bible, de l'hiſtoire ſacrée & profane, de la géographie, de la topographie, des annales du monde littéraire, des auteurs anciens & modernes, des ſciences & des arts, des antiquités, des familles, du blaſon. Tout cela étoit bien long. On a pris une voye plus courte. L'éducation des jeunes Demoiſelles eſt réduite en trois points.

Baarding-ſchool, où l'on n'apprend rien ; premier

point. Claveſſin, muſique, & timpanon, forment le ſecond.

Théâtres, concerts, bals, opéra, jardins, & le Panthéon, achevent, finiſſent & perfectionnent leur éducation.

Uſage du monde.

Celui-ci ne ſe lit pas, c'eſt en le voyant & en le fréquentant qu'on l'apprend. Mais cet uſage eſt ſi uſé, qu'il eſt déchiré de tous côtés.

Les Clubs.

Le *Spectateur* n'a parlé que de cinq ou ſix clubs, dont il avoit imaginé les noms à plaiſir, pour égayer ſon lecteur & le divertir; mais leur nombre réel eſt ſi fort augmenté, qu'on en trouve un à chaque quartier. Ces rendez-vouz ſont fondés ſur les cartes & les dez. On ne s'y raſſemble gueres que pour jouer, manger & boire; c'eſt-là que chaque vice eſt à couvert des loix de la police, & où la grande chartre du tripot peut ſe réduire à ces mots:

Céans, pour conſerver la corruption des mœurs en toute liberté, il eſt défendu aux Juges à paix d'entrer.

De la modeſtie du ſexe.

Ce diſcours ſeroit un chef-d'œuvre, ſi le ſexe faiſoit des chefs-d'œuvres ſur cette vertu; mais il n'y a point de femme ſi modeſte, à qui il ne manque encore quelque choſe pour la rendre plus modeſte.

De la Chasteté.

La morale du *Spectateur* sur la chasteté est très-vieille : mais cette vertu dans les femmes est toujours toute neuve ; or la jeunesse & la vieillesse n'ont jamais pu s'accorder.

De l'état du mariage.

Du tems du *Spectateur*, la communauté étoit établie dans l'hymen. On se marioit pour vivre ensemble ; maintenant on s'unit pour vivre séparés. Un homme un peu à la mode peut fréquenter toutes les femmes, excepté la sienne. Il seroit banni de la bonne société, si on le surprenoit couché avec sa femme, on le regarderoit comme un pere de famille ; or ce nom n'est plus reçu aujourd'hui en bonne compagnie.

Sur l'Economie.

La nation Angloise a peut-être moins besoin de leçons sur celle-ci que toute autre de l'Europe. L'épargne & la lésine sont ses deux passions dominantes ; mais elle s'étourdit sur les principes. Le Breton se dérange par économie. Sa maison est presque toujours ruinée, avant que son avarice en soit informée.

De la beauté dans le Sexe.

Le *Spectateur* en parle selon les loix de la nature, au lieu que dans la plupart des femmes c'est une imposture. Il faut se connoître en essences, en pommades & en fard. Pour donner la beauté du

sexe, ce n'eſt pas aſſez d'être moraliſte, il faut encore être chymiſte.

De l'Amitié en général.

Il parle de l'amitié comme d'une vertu réelle, au lieu qu'il faut la traiter comme une qualité imaginaire. C'eſt une fauſſe monnoie, dont on ſe ſert dans la ſociété pour ſe tromper. Tout eſt réverſible dans celle-ci. L'amitié qu'on a pour les autres, n'eſt autre choſe que l'amitié qu'on a pour ſoi: or, il eſt inutile de faire un diſcours entier pour ne parler que de ſoi.

L'Affectation.

Il parle de ce vice ſur le pied qu'il étoit, & non ſur le pied qu'il eſt. Il s'en faut de cinquante nuances que l'âge du *Spectateur* ſoit auſſi grimacier que le nôtre qui lui a ſuccédé.

Des Lorgneurs.

De ſon tems ce petit inſtrument, qui depuis eſt devenu ſi impertinent, n'étoit pas encore perfectionné; à peine étoit-il ébauché. Aujourd'hui l'homme le plus gauche a ſa lorgnette dans ſa poche.

De l'Impertinence.

Ce critique n'a traité ce vice qu'à moitié; il a laiſſé l'autre à la poſtérité. Maintenant il n'y a point d'homme tant ſoit peu galant, qui ne ſoit un impertinent. Les femmes le leur permettent pour l'honneur de leur ſexe; car ſans ce défaut, un homme paſſeroit ſouvent auprès d'elles pour un ſot.

De la différence de la beauté dans les deux ſexes.

Cette diſtinction ne ſert plus. Les hommes pour ſe rendre plus jolis, ſe mettent comme de jolies femmes, & les femmes comme de jolis hommes; ce qui fait qu'en amour on ſe trompe ſouvent: mépriſe qui, à la vérité, ne vient pas tout-à-fait de l'habillement.

L'amour-propre des Femmes.

Le *Spectateur* ne cite ſur celui-ci que l'aventure de l'infortunée Cléante, qui, ayant été abandonnée de ſon amant, en fut ſi humiliée, que quelques jours après elle en mourut déſolée; ainſi partant de-là, il laiſſe tout juſte en arriere cent volumes ſur cette matiere.

Sur ceux qui ſ'accablent de dettes.

Du tems du *Spectateur*, le Breton qui empruntoit au-delà de ſes facultés, craignoit d'être empriſonné: maintenant les Anglois ſe font mettre en priſon pour s'acquitter (*).

De la jalouſie en amour.

Dans les vieux tems, ce ſentiment naiſſoit de la conviction, où chacun étoit de n'avoir pas les qualités propres à ſe faire aimer. Dans notre génération, l'amour-propre a preſque détruit cette paſſion; aujourd'hui il n'y a point de fat, d'impertinent, qui en aimant ne ſe croie digne d'être aimé,

(*) En profitant de l'Acte de grace.

L'eſprit de contradiction entre les deux Sexes.

Cet eſprit régnoit jadis, lorſque les deux ſexes ne ſe connoiſſant pas encore, n'étoient pas d'accord. Maintenant on s'accorde ſi bien, qu'on ne ſe refuſe rien.

De la Coquetterie.

On peut la regarder comme le ſinge de l'amour; mais un ſinge malin qui mord & égratigne toujours; il faut la définir l'art de préparer la volupté, mais qui fait qu'on n'aime, ni qu'on n'eſt aimé.

Des Banqueroutes.

Le *Spectateur* plaignoit beaucoup le négociant qui, devenu pauvre par inſolvabilité, étoit avili & mépriſé; maintenant l'état de banqueroutier eſt ſi favorable, qu'un marchand devient riche en ſe rendant inſolvable, &c. &c. Et un nombre d'autres ſujets, pour leſquels il faudroit employer huit volumes pour dire ce qu'il a dit, & cent pour dire ce qu'il n'a pas dit.

Ma correſpondance commence à être ſi étendue qu'il me faut un croupier pour répondre à lettre vue. En voici ſix que j'ai reçues dans le même paquet, écrites ſur différens ſujets. La première contient une theſe militaire, ſur laquelle je ne ſaurois prononcer. C'eſt au public à la juger.

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ JE ſuis d'une petite ſociété, dont les mem-
„ bres, quoique miniſtres ſeulement *ab inteſtat*,
„ s'aſſemblent tous les jours pour régler les affai-
„ res de l'état.

„ Hier, ayant lu dans les papiers publics la
„ ſomme qui doit être payée par ſouſcription, pour
„ faire tirer le canon à Boſton, il s'éleva parmi
„ nous une grande queſtion. Il s'agiſſoit de ſa-
„ voir ſi on doit faire l'aumône à un roi qui, n'a-
„ yant pas de quoi acheter une armée, veut ce-
„ pendant faire la guerre.

„ J'aime beaucoup les raiſons qu'allégua un
„ membre de l'aſſemblée, qui ſur ces matieres,
„ ſans être un grand ſavant, parla avec beaucoup
„ de bon ſens;" car, „dit-il, ſi en faiſant une
„ fois l'aumône au roi, on en étoit pour toujours
„ délivré, la choſe pourroit s'arranger: mais ce
„ ſera toujours à recommencer.

„ Par exemple, ſuppoſons pour un moment, „ qu'on lui fourniſſe volontairement de quoi faire „ la campagne prochaine; voilà la guerre en regle „ pour cette année. *Vice verſa.* Si avec l'aide „ de cet argent, il perd deux ou trois batailles, „ comme cela pourroit fort bien arriver, on devra „ encore débourſer; & de déboursement en dé- „ bourſement, il faudra bourſiller pendant dix ans.

„ Ce n'eſt pas par patriotiſme que l'Anglois „ donne ſon argent comptant au gouvernement, „ lui qui eſt ſi avare & ſi harpagon, qu'on a bien „ de la peine à lui arracher un teſton.

„ *Nota bene.* Que dans cette ſouſcription, il „ entre beaucoup d'oſtentation; car tel qui donne „ cent guinées pour ſa majeſté, n'a pas ſouvent „ de quoi dîner. Je pourrois vous prouver que „ cette vanité va déranger beaucoup de maiſons, „ & que la ſomme générale de la ſouſcription, „ que je regarde comme un argent fatal, va con- „ duire une infinité de Bretons à l'hôpital.

„ *Reſpice finem.* Si le monarque triomphe de „ cette guerre, c'eſt lui qui en aura toute la gloi- „ re; s'il a du deſſous, ſes ſujets en ſeront beau- „ coup plus mal.

„ Enfin il fut convenu, *nemine contradicente*, „ qu'un monarque qui veut faire danſer un en- „ nemi au ſon des canons, doit de ſa poche „ payer les violons.

MONSIEUR L'ESPION,

„ DANS votre discours sur la nécessité des „ bonnes loix, pour qu'une société soit heureuse „ & vive en paix, vous parlez de l'instinct des „ bêtes, mais vous n'en parlez pas assez. Il „ semble même que vous les mépriſiez : j'aurois „ voulu que vous vous fussiez un peu plus étendu.

„ Cet instinct est ce qu'il y a de plus remarqua- „ ble dans la nature ; il est bien supérieur à cette „ institution politique, dont on trouve l'éloge dans „ chaque livre qui traite du gouvernement. Laiſ- „ sez une société d'hommes sans ordre ni police, „ bientôt ses membres se voleront, se pilleront, „ se tueront ; personne ne sera sûr de sa vie, ni „ de ses biens ; la population dégénérera, & in- „ sensiblement la société finira. Au lieu que les „ bêtes, sans tous ces accessoires que nous appel- „ lons la science du gouvernement, existent éter- „ nellement.

„ J'appelle par cet instinct cette propagation „ graduelle qui est dans la nature ; elle n'est point „ l'effet du hasard, car si elle l'étoit, elle varie- „ roit, au lieu qu'elle ne varie point.

„ A l'égard de leurs passions, elles les ont plus

„ réglées que les nôtres; il eſt certain qu'elles en
„ font meilleur uſage. Elles les emploient à leur
„ conſervation, tandis que nous les faiſons ſervir
„ à notre deſtruction. On ne vit jamais un ani-
„ mal mâle ſe dépouiller de toutes ſes facultés en
„ faveur d'un animal femelle; car les animaux,
„ en amour, ont établi cette loi générale, que
„ monſieur vaut bien madame.

„ Pour ce qui eſt des connoiſſances & des
„ ſciences, on les trouve chez les bêtes ſi an-
„ ciennes, qu'elles ſont innées chez elles. Je
„ pourrois vous citer pluſieurs maîtres-ès-arts
„ qu'on admire, mais je ne vous parlerai ici que
„ des architectes du Canada, qui élevent eux-
„ mêmes leurs maiſons dans toutes les regles de
„ l'art; ils les bâtiſſent dans un goût permanent,
„ pour qu'elles durent longtems. L'édifice a plu-
„ ſieurs étages, les appartemens y ſont bien diſtri-
„ bués, les chambres & les cabinets bien ordon-
„ nés. Outre le grand montoir, il y a un eſcalier
„ dérobé, par où le mâle peut aller trouver la fe-
„ melle, ſans que les gens de la maiſon ſachent
„ ce qui ſe paſſe chez elle. Si vous connoiſſez
„ les regles de cet art, vous n'ignorez pas com-
„ bien de générations il a fallu pour lui donner
„ cette perfection; au lieu que les caſtors, qui
„ ſont ces architectes du nord, n'ont étudié ni la
„ philoſophie, ni la géométrie; c'eſt par le ſeul

„ inſtinct de la nature, qu'ils ſont devenus ſavans
„ en architecture.

„ L'océan s'étant replié ſur lui dans un certain
„ pays de la terre, on y trouvera de grands palais
„ que les poiſſons y avoient élevés. Or, on ne
„ peut pas dire que l'art de l'architecture ſoit def-
„ cendu dans le fond de la mer pour y inſtruire
„ les habitans de cet empire aquatique, où il y a
„ tant de peuples divers.

„ Voilà pour les groſſes bêtes; mais j'ai à vous
„ dire quelque choſe de plus particulier ſur les
„ inſectes; car il ne faut pas croire que les caſtors
„ & les baleines aient plus d'eſprit que ces petits
„ avortons de la nature, qui rampent dans la cam-
„ pagne, ou logent dans les trous des murailles.

„ Il faut pour cela que je vous faſſe mon hiſtoi-
„ re. Je fus mis à la Baſtille à Paris, il y a vingt
„ ans, pour avoir dit que madame de Pompadour
„ n'entendoit rien au gouvernement: il eſt vrai
„ que j'ajoutai, qu'elle ne devoit ſe mêler que du
„ lit du roi; mais malheureuſement pour moi &
„ pour la France, elle n'en avoit que la ſurinten-
„ dance. Il y avoit dix ans que de petites filles
„ de Paris, venoient remuer les matelas de Louis.
„ Je fus mis en priſon dans un donjon. Il ne faut
„ pas que les priſonniers de la Baſtille ſe parlent
„ entr'eux; car s'il leur étoit permis de ſe parler,
„ ils auroient trop de choſes à ſe communiquer.

„ La tyrannie ſombre & noire ne doit pas être „ éclairée : c'eſt un point eſſentiel de cette pri- „ ſon, qui eſt une inquiſition : de plus, les déte- „ nus ne doivent avoir ni plumes, ni papier. Cet- „ te prohibition eſt le fondement de ſa conſtitu- „ tion; en effet, ſi les priſonniers pouvoient écri- „ re, ils donneroient à l'Europe de très-belles „ hiſtoires à lire.

De tous les maux qui accablent un homme qui „ a perdu ſa liberté, le plus accablant eſt d'être „ déſœuvré, & forcé par ſa priſon de ne pouvoir „ ſe livrer à aucune occupation.

„ Pour me diſſiper un peu dans la journée, je „ cherchai à faire connoiſſance avec une araignée, „ qui à la Baſtille n'ayant trouvé aucune habita- „ tion, s'étoit logée dans un trou de ma priſon.

„ Il y eut d'abord quelques difficultés dans nos „ premieres entrevues, car partout, dans les com- „ mencemens, les ſociétés ſont dures. Je remar- „ quai qu'à meſure que je voulois m'approcher, „ elle cherchoit à ſe retirer; mais comme l'intérêt „ eſt l'ame de la communauté, & que pour vivre „ enſemble longtems, il faut ſe rendre des ſervi- „ ces mutuellement, je ſemai des miettes de pain „ ſur ſa toile, ce qui la rendit ſi traitable, que „ dans peu nous fûmes très-bons amis. Bientôt „ elle pouſſa ſi loin les loix de l'amitié, que le „ matin elle eſcaladoit mon lit, pour venir me

„ trouver. Alors en homme poli, qui connoît
„ les loix de l'hoſpitalité, je tachai de la bien ré-
„ galer: Outre les mies de pain, je lui donnai
„ deux ou trois mouches que j'avois tuées la veil-
„ le, & que je réſervois pour les viſites du matin.
„ A la Baſtille la tyrannie eſt réglée; mon geolier
„ venoit à midi, chaque jour, pour m'apporter la
„ proviſion du jour. Alors l'araignée s'enfuyoit
„ dans ſon trou & devenoit auſſi féroce qu'un hi-
„ bou; car aucun être en particulier, n'aime à
„ voir un guichetier. Lorſque celui-ci s'étoit re-
„ tiré, elle venoit doucement manger avec moi.
„ Je ne lui laiſſois pourtant pas porter la bouche
„ au plat, crainte d'être empoiſonné comme un
„ rat; je la ſervois moi-même des mets qui lui
„ plaiſoient le plus, & je remarquai que ceux
„ qu'elle aimoit le mieux, étoient des figues &
„ des raiſins en manequins; je lui préſentai plu-
„ ſieurs fois de la viande, mais elle la rejetta,
„ me faiſant entendre qu'elle n'en mangeoit pas;
„ ſurtout, ſa grande antipatie étoit pour le ra-
„ goût, qui étoit poivré & ſalé. Je jugeai par-là
„ que les épiceries n'étoient pas faites pour le gen-
„ re humain, puiſque les inſectes n'en vouloient
„ point. Mais voici une preuve de cet inſtinct,
„ dont vous n'avez fait aucun cas dans votre ſe-
„ cond entretien. Un jour que Madame de Pom-
„ padour avoit envoyé ſix chevaliers de St. Louis

à

„ à la Baſtille, pour avoir dit, comme moi, un
„ matin, qu'elle ſeroit mieux au lit qu'au conſeil;
„ il ſe trouva que mon geolier ne put pas m'ap-
„ porter mon dîner, comme il étoit d'uſage. A
„ midi juſte l'araignée ſortit de ſon trou pour me
„ demander à dîner. Elle vint ſe mettre à table,
„ & ne trouvant rien à manger, elle me regarda
„ fixement, pour me marquer ſon étonnement.
„ Je lui témoignai le mien, & là-deſſus nous
„ eûmes une eſpece d'entretien. Vous ne ſauriez
„ croire le plaiſir que j'eus dans cette converſation
„ muette, quoique ce ne fût qu'avec une petite
„ bête. Le geolier arriva, l'araignée ſe cacha,
„ & après qu'il fut parti, elle ſortit & mangea.

„ Mais comme dans ce bas-monde on ſe laſſe
„ de tout, & que les mêmes viſages & les mêmes
„ gens nous ennuient ſouvent; n'ayant point de
„ chat, je fis connoiſſance avec un rat. Celui-ci
„ ne me faiſoit des viſites que la nuit, de maniere
„ que cette ſociété nocturne me rendoit ſombre.
„ Je l'entendois, mais je ne le voyois pas; ce-
„ pendant mon rat m'ayant fait une viſite de jour,
„ je le reçus ſi bien avec des noiſettes, que j'a-
„ vois ſauvées de ma proviſion, qu'il réſolut de
„ partager avec moi ma priſon. Je tirai meilleur
„ parti de ſa ſociété que de celle de l'araignée;
„ celui-ci m'amuſoit beaucoup par ſes geſtes, ſes
„ poſitions, ſes gambades & ſes contorſions; mais

„ ſon entretien me coûtoit beaucoup plus cher; je
„ le traitois ſi fort en ami, que j'arrachois le lard
„ des poulets que l'on m'apportoit, dont je le ré-
„ galois ſouvent, pour faire les choſes magnifi-
„ quement.

„ Mais comme nous ſommes dans un ſiecle où
„ le poiſon de la corruption, ſe gliſſe juſques dans
„ la priſon, ce malheureux rat conçut le deſſein
„ le plus noir, qu'un compagnon d'infortune pût
„ former: voici le fait.

„ Je gardois tous les jours un biſcuit de mon
„ dîner, qui devoit ſervir le lendemain pour mon
„ déjeûner: repas que je faiſois avec d'autant plus
„ de plaiſir, que c'étoit le ſeul où j'avois de l'ap-
„ pétit. Que fit mon monſtre de rat? O tems!
„ ô mœurs! ô ſiecle perverti! ce malheureux vint
„ doucement, lorſque je dormois, ſans doute ac-
„ compagné de pluſieurs autres, qui me mange-
„ rent mon déjeûner, pendant la nuit; ainſi le
„ lendemain, au lieu de mon gros biſcuit, je ne
„ trouvai qu'une miette qui ſervoit à prouver le
„ délit.

„ Par toutes les loix, les voleurs domeſtiques
„ ſont d'autant plus puniſſables, qu'ils ſont plus
„ criminels. J'inſtruiſis le matin ſon procès; mais
„ comme à la Baſtille il n'y a point de juſtice, je
„ le condamnai illégalement à mourir ſubitement;
„ ſentence qui fut exécutée dans la matinée, car

„ mon fripon de rat, étant venu à ſon ordinaire
„ pour manger, trouva ſon bourreau, au lieu de
„ ſon déjeûner.

„ Je ne vous ai fait tout ce préambule, que
„ pour vous prouver qu'il y a un inſtinct dans les
„ inſectes, qui ſert à les diriger.

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ DANS un état grand & diſpendieux, il y a
„ des citoyens riches & d'autres qui ſont des
„ gueux. Pour moi, je n'ai que cent livres ſter-
„ lings de rente, dont ma famille a hérité de
„ pere en fils, depuis le regne d'*Henri* VI. Du
„ tems de ce bon roi, où les charges publiques
„ étoient très-modiques, chacun vivoit avec le
„ petit revenu qu'il avoit; maintenant qu'elles ſont
„ beaucoup augmentées, avec la même rente je
„ n'ai ni de quoi me nourrir, ni de quoi m'habil-
„ ler. J'étois preſque affamé, lorſque le roi *George*
„ ordonna à tous ſes ſujets de jeûner le vingt-
„ ſeptieme de Février (*): mais je l'avois dévan-
„ cé, car depuis deux jours j'avois ſi mal dîné,
„ que cela pouvoit paſſer pour un jeûne entier.
„ Bientôt le cas ſera plus particulier, car ſi la

(*) De l'année 1778.

„ guerre dure au-delà de ce carnaval, le jeûne
„ ſera univerſel.

„ Pour que les ſujets vivent en pénitence, il
„ faut leur ôter toute nourriture; alors la religion
„ peut bien conſeiller, mais je lui défie d'ordonner.

„ Le pape, lorſqu'on le fait ſaint, ordonne à
„ chaque catholique-romain de jeûner. Pour
„ nous, ſans jouir des bénédictions de ſa ſainteté,
„ nous jouirons bientôt du jubilé.

„ Les Turcs ont un carême très-dur & très-
„ abſtinent, qu'on appelle le Bairam, lequel affa-
„ me chaque Mahométan. Quoique nous ne ſo-
„ yons pas Ottomans, nous faiſons le Bairam.

„ J'ai lu avec attention le bref de ſa majeſté,
„ qui pendant un jour ordonne à ſes ſujets de ne
„ pas manger. Quand l'archevêque de Cantor-
„ bery l'auroit dicté, il ne ſeroit pas mieux cir-
„ conſtancié. La pénitence publique y eſt égale,
„ mais je ne ſais ſi elle doit être générale. Ce
„ n'eſt que par la comparaiſon, qu'on peut ré-
„ ſoudre cette queſtion.

„ Dans la capitale du monde chrétien, il y a
„ un homme qui, la baguette à la main, juge
„ des péchés des humains. C'eſt le grand péni-
„ tencier, dont l'art conſiſte à diſtinguer chaque
„ cas réſervé. Suppoſons qu'un certain monar-
„ que allât à lui ſe confeſſer: *mon pere, béniſſez-*
„ *moi, parce que j'ai péché?* Qu'avez-vous fait,

„ diroit le pénitencier, aimé, forniqué, volé, vio-
„ lé? Mieux que cela, diroit le pénitent, j'ai fait
„ égorger vingt mille de mes ſujets dans une guer-
„ re, où aucun d'eux n'avoit que faire. *Caro fra-*
„ *tello*, lui répliqueroit celui-ci; *chi fa il male*,
„ *debbe fare la penitenza*, *voi giunarete ſolo*.

„ Mais, mon pere, dans mes états & ſurtout
„ dans la capitale, les vivres ſont ſi chers, qu'on
„ n'y a pas de quoi manger. *Cio e*, pour me ſer-
„ vir de votre idiôme, *ne i padri*, *ni le madre*, *ne i*
„ *puti*. *In quel caſo*, diroit le pénitencier, *giu-*
„ *narete tutti*. EGO TE ABSOLVO PECCATIS
„ TUIS IN NOMINE PATRIS & FILII &
„ SPIRITUS SANCTI.

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ Où diable habitez-vous donc? campez-vous?
„ logez-vous? êtes-vous établi dans un grenier?
„ Vous dites que l'on vous écrive, par où? par
„ qui? comment? J'haſarde pour vous cette lettre
„ par le penny-poſt, ſans ſavoir ſi elle vous par-
„ viendra; car il faut qu'une lettre ſache où elle
„ va. Lorſqu'on veut être connu des gens, on leur
„ dit: frappez à cette porte, je demeure céans.

„ Je m'adreſſai dernierement à un Breton qui
„ tient regiſtre des viſages longs; connoiſſez-vous,

„ lui dis-je, *l'Eſpion François?* Oui, dit-il, il „ étoit hier auprès de moi au théâtre de *Haymar-* „ *ket*, à la piece d'*Erifile*, où il eſpiona tout le „ tems de l'opéra, & me divertit par ſes réflexions, „ avant que les violons euſſent commencé à jouer. „ Croyez-vous, me dit-il, que tous ces gens que „ vous voyez par-ci par-là, entendent quelque „ choſe à l'opéra? Point du tout; ils viennent ici, „ parce que c'eſt du bel air de ſe rendre dans „ cette ſalle le ſamedi au ſoir. Une preuve qu'ils „ n'y entendent rien, c'eſt que lorſque l'acteur „ détonne, ils battent des mains.

„ Lorſque le ſpectacle fut fini, en attendant „ que le monde fût ſorti, je lui demandai com- „ ment il trouvoit la piece? Mauvaiſe, dit-il, archi- „ mauvaiſe. Dans aucun ſpectacle ni fête, on n'a „ jamais mis un tombeau en ariette, & encore „ moins chanté une réſurrection! Et la muſique, „ lui demandai-je, comment la trouvez-vous? Am- „ bigue, prolixe. J'ai calculé l'entrée, les ſimpho- „ nies, les ritournelles, avec toutes leurs ſéquel- „ les, & j'ai trouvé qu'il y avoit ſoixante mille no- „ tes de plus qu'il ne faudroit pour faire trois opéra „ complets; c'eſt-à-dire, que le maître de muſi- „ que, avec ſon clinquant, a agité l'air ſoixante „ mille fois inutilement: car chaque note forme un „ ton, & chaque ton une ſenſation; or, lorſqu'on „ peut avec cent notes former une expreſſion, il

„ eſt inutile d'en faire jouer neuf cents aux violons.
„ Mais Meſſieurs les Italiens ne ſont pas chiches
„ des croches & des ſemi-croches; ils en ont des
„ magaſins tout pleins, pour les lâcher au beſoin.

„ Que penſez-vous du premier eunuque? Il eſt
„ foible, il n'a de la voix que pour les rondeaux.
„ Il lui faudroit de ces ariettes que chantent les
„ petits oiſeaux. S'il pouvoit ſe faire rembourſer,
„ je lui conſeillerois de quitter le métier. Et la
„ premiere chanteuſe, qu'en penſez-vous? C'eſt
„ un orgue bien monté, mais il eſt un peu détonné.
„ Selon moi cette chanteuſe chanteroit mieux, ſi
„ elle chantoit beaucoup moins. Et le reſte des
„ muſiciens qui compoſent l'opéra, qu'en dites-
„ vous? Rien: voilà tout ce que je puis dire
„ d'eux en bien.

„ A l'égard du grand ballet? Oh! pour celui-ci,
„ il vaut moins que rien. Pour la premiere dan-
„ ſeuſe, vous avouerez qu'elle eſt bien choiſie?
„ Oui, mais elle n'eſt pas parfaite. Il lui manque
„ trois nuances dans ſon art pour danſer à la Gui-
„ mard (*), &c. &c.

„ Eſt-ce ainſi, Monſieur l'Eſpion, qu'au théâtre
„ de Haymarket vous parlâtes l'autre ſoir?

(*) Une des premieres danſeuſes de l'opéra de Paris.

RÉPONSE.

„ C'est ce qui vous reste à savoir.

MONSIEUR,

De Paris, le 15 Février 1778.

„ J'ai appris par la malle, que vous vous êtes
„ fait Espion en morale; je vous offre un crou-
„ pier qui est très-dégagé: c'est un petit chien qui
„ fleure la vertu des femmes. Il s'appelle *Fleur-*
„ *hymen*; je l'ai acheté d'un Marquis, qui s'en
„ servoit pour odorer la vertu de la sienne. Lors-
„ que celle-ci passoit une partie de la journée
„ dehors, & qu'elle revenoit pâle & défigurée
„ comme une morte, l'époux n'avoit qu'à dire à
„ *Fleur-hymen*: „ fleure-la bien." Alors il s'ap-
„ prochoit d'elle & lui fleuroit les jupons; si le
„ chien aboyoit seulement, elle n'avoit fait que
„ badiner avec son amant; mais s'il la pinçoit à
„ la cheville du pied, ou qu'il la mordît au-des-
„ sus, elle avoit fait autre chose de mieux. C'est
„ le pere de ce chien, qui mordit à la jambe la
„ femme d'un ambassadeur d'une certaine républi-
„ que qui, pour se venger du chien, la répudia
„ le lendemain. Comme mon *Fleur-hymen* en An-
„ gleterre pourroit vous faire honneur; car on dit

qu'il

„ qu'il y a des jupons de dames qui n'ont pas
„ trop bonne odeur; je vous le vendrai, & vous
„ l'enverrai, à condition que vous lui ferez faire
„ race. Les *Fleur-hymens* ſont plus-utiles à Lon-
„ dres qu'à Paris, où les femmes qui ne ſont pas
„ cruelles, affectent dans l'hymen de jouer les
„ fidelles. Mon chien a un autre talent, qui
„ doit être bien priſé dans un ménage Anglois;
„ lorſqu'il ſoupçonne ſa maîtreſſe d'une intrigue
„ amoureuſe avec un amant étranger, & que le
„ rendez-vous nocturne eſt donné, il ſe cache
„ ſous le lit, où, lorſque le galant eſt entré dans
„ la nuit, il s'en va ſur le champ avertir le mari,
„ pour qu'il ſurprenne ſa femme en flagrant délit.
„ Or, voyez quel tréſor ce ſera dans ce pays du
„ nord, où l'infidélité des épouſes ſe vend au poids
„ de l'or, & où un mari qui peut prouver qu'il
„ eſt déſhonoré, ſe ſert de la loi pour ſe faire
„ indemniſer.

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ JE ſuis François, né à Paris, qui étois venu
„ tout exprès à Londres pour me divertir; mais
„ j'ai ſi mal pris ma biſque, qu'au lieu de m'égayer
„ je ne fais que m'ennuyer. Qui diable a jamais
„ vu une nation ſi ſombre? Il ſemble que je ſuis

„ au milieu des ombres, & que les champs élyſées „ ſoient retracés ici dans chaque quartier : les „ Bretons ne ſont pas des corps, ce ſont des „ morts.

„ On diroit qu'en Angleterre il y a une loi de „ gravité, qui défend à chacun d'être gai. Depuis „ que je ſuis à Londres, je n'ai ri qu'une fois, „ encore étoit-ce avec un François.

„ Au Parc, à Piccadilly, à St. James & dans „ tous les lieux, où il y a du mouvement, on di„ roit que le public marche à la ſuite d'un enter„ rement. Chaque homme reſſemble à un cada„ vre ambulant.

„ Le ſexe qui partout ailleurs eſt gai & jovial, „ eſt à Londres d'un ſérieux glacial.

„ D'un autre côté, les divertiſſemens publics „ ſont très ennuyeux. Si je vais à la comédie, „ un moment après je deviens une momie ; ſi je „ vais à Ranelagh, je me trouve ſombre comme „ un homme à rabat ; ſi j'aſſiſte au concert de „ Bach, il me ſemble que l'on m'a mis la tête „ dans un ſac ; ſi je vais à la maſcarade, un mo„ ment après je bâille ; ſi je prends place au Pan„ théon, je m'endors au ſon du violon.

„ Non-ſeulement l'Anglois n'eſt ni gai, ni co„ mique, mais même ſon climat eſt mélancolique. „ Je ne ſais où eſt né le ſoleil que l'on voit en „ ce pays, mais il n'eſt pas ſi clair que celui de

„ Paris; cependant, quoique moins brillant, on „ ne le voit pas ſouvent. Dans trois mois je n'ai „ eu l'honneur de le ſaluer que deux fois. Dans „ l'hiver, *néant*; dans l'été, *de tems en tems*. La „ nuit à Londres eſt au pied de la lettre. On n'y „ voit guere mieux que dans les villes d'Italie, „ où l'on n'eſt éclairé que par la lampe de la vier- „ ge Marie. Le globe illuminé, qui éclaire cha- „ que maiſon ou boutique, reſſemble en tout point „ à la lanterne magique: en un mot, pour ne rien „ laiſſer en arriere, tout eſt ſombre ici juſqu'à la „ lumiere. Comme on m'a dit que vous êtes fort „ gai, je vous prie de me dire ce qu'il faut que „ je faſſe pour me diſſiper; cependant je vous „ donne avis que ce n'eſt qu'à Paris, que je me „ divertis."

RÉPONSE.

„ ALLEZ à Paris."

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ PUISQUE vous écrivez ſur la politique, je „ vous prie de me dire en vertu de quoi l'empe- „ reur, ſans déclarer la guerre, s'eſt emparé d'u- „ ne partie de la Baviere? Pour quelle raiſon? „ pourquoi?"

RÉPONSE.

„ PARCEQUE la raiſon de deux cents mille eſt „ plus forte que celle de vingt mille."

APOSTILLE.

„ IL ne faut pas que le Palatin donne un mani- „ feſte ſur cette invaſion; car on lui prendroit le „ reſte."

Je finirai ce diſcours par une hiſtoriette, à laquelle la derniere maſcarade de Haymarket a donné lieu, que je certifie vraie, m'ayant été remiſe par un de mes eſpions en ſous-ordre, qui, lorſqu'il eſt queſtion de quelqu'aventure un peu honteuſe, eſt très exact à débiter; ce n'eſt peut-être que dans ces ſortes de récits que les eſpions diſent la vérité. Quoiqu'il en ſoit, voici le fait: Deux jours avant cette maſcarade, la femme d'un marchand de la cité, jeune, jolie & coquette, demanda la permiſſion à ſon mari d'aller paſſer quelques jours chez ſa mere à Chelſea, où elle faiſoit ſemblant d'aller ſouvent; ce qui lui ſervoit de prétexte pour aller dans un de ces lieux, où une femme ne va pas faire viſite à ſa mere. Cela lui fut accordé.

Cependant l'époux ayant lu dans les papiers qu'il y avoit une mascarade à Haymarket, & n'ayant jamais été à une pareille fête, voulut profiter de l'absence de sa femme pour y assister, ce qui lui diminuoit le prix de la moitié.

Pour que la dépense de la mascarade fût moindre, le citoyen s'habilla en Quaker : religion qui sert aujourd'hui d'amusement en Angleterre, à tous ceux qui veulent la tourner en ridicule. Le marchand étoit un de ces débauchés qui n'ont pas le tems d'entretenir une femme, parce que leurs affaires les empêchent de se livrer à une intempérance réglée : mais qui, par-ci, par-là, attrapent, en payant, ce qu'ils peuvent d'une jolie femme, quand l'occasion se présente. Notre Quaker, après s'être promené dans les sallons, & s'être beaucoup ennuyé au son des violons, rencontra une très jolie bergere dans une chambre. Deux beaux yeux bleus qui brilloient au travers d'un masque noir, une taille fine & avantageuse, un beau sein, une belle main, un joli pied, excitent sa volupté. Il attaque la jolie bergere en déguisant sa voix, & lui parle de galanterie : mais celle-ci en cachant aussi la sienne, lui répond qu'elle a de l'honneur & de la sagesse. A peine a-t-elle fini ces mots, qu'elle s'enfuit. Notre Quaker court après sa proie, la raccroche de nouveau & lui parle sur le même ton : elle se retranche toujours sur ses senti-

mens, elle s'enfuit une seconde fois; on court encore après elle: mêmes agaceries, même réponse.

Le marchand ennuyé d'un langage qui lui étoit inconnu, lui dit: „ Madame, je ne sais pas faire „ l'amour; mon commerce m'occupe tout entier, „ mais je n'en ignore point le principal, & pour „ aller tout d'un coup au fait, si à la sortie du bal „ vous voulez venir coucher avec moi, je vous „ donnerai cinquante guinées. Coucher avec „ vous!" reprit la bergere avec indignation; „ vous êtes un sot, un fat, un mal-élevé & un „ insolent; cette proposition blesse ma délicatesse, „ mais la somme me détermine; je l'accepte." Le marché conclu, on se promene encore une heure dans les chambres; chacun ayant toujours soin de déguiser sa voix. Au bout de ce tems, la bergere dit au Quaker: „ Il ne faut pas que „ nous sortions ensemble, crainte de donner du „ scandale. Je vais la premiere seule au bagno „ de *Charing-Cross*, où je vous attendrai, No. 9, „ à la chambre des ambassadeurs, à côté de celle „ du feu Duc D—k; venez dans une heure, sur- „ tout portez les cinquante guinées, sans quoi le „ marché est nul; car en qualité de bergere, je „ veux rapporter dans les bois de l'argent, ou „ mon honneur." Elle prit une chaise-à-porteur & se rendit au bagno. Comme elle vouloit te-

jours conſerver l'incognito, elle ſe mit au lit en arrivant. Le Quaker s'y rendit au tems marqué. Il demanda au maître ſi une bergere étoit venue? „ Oui, dit-il, elle eſt dans l'appartement qu'elle „ vous a indiqué, & de plus elle eſt couchée.” En diſant cela, on l'introduiſit dans un cabinet, où il ſe fit dépouiller; on lui donna une robe-de-chambre, une paire de pantoufles & un bonnet de nuit; car la premiere inſtitution de ce lieu de débauche, eſt d'y mettre l'incontinence à ſon aiſe. Il entre où étoit couchée la bergere, le cœur enchanté des plaiſirs qu'il va prendre. Son premier ſoin fut de fermer la porte à double tour, pour que perſonne ne vînt l'interrompre au milieu des plaiſirs de l'amour.

Cependant avant que de ſe coucher, il voulut voir les charmes que le maſque avoit dérobés à ſa bonne fortune; il prend la chandelle, ouvre les rideaux du lit, & fixe attentivement ſes regards ſur ce viſage, & trouve que la bergere eſt ſa femme; la femme trouve que le Quaker eſt ſon mari. Il eſt impoſſible de décrire l'étonnement qui parut de part & d'autre dans ce moment. Ils reſtent tous les deux immobiles, ſans pouvoir proférer une parole pendant plus de ſix minutes.

Les naturaliſtes ont obſervé que, dans ces occaſions, les femmes avoient plus d'eſprit que les hommes; & que dans ce moment d'une ſurpriſe

chopinée, elles trouvent des reſſources dans leur imagination, que l'autre ſexe ne pourroit rencontrer. La bergere découverte, rompant tout-à-coup le ſilence: „ah! je t'y prends donc, perfide! „ tu m'as cru à Chelſea, n'eſt-ce pas? Mais ſache „ que je n'ai affecté ce voyage que pour t'épier „ de plus près; car il y a déjà quelque tems que „ je ſoupçonne que tu me manques de foi. Tu „ t'es imaginé au bal que j'ignorois qui tu étois; „ mais dès la premiere parole que tu as prononcée, je t'ai reconnu, malgré le déguiſement de „ ta voix. En affectant d'accepter ta propoſition, „ j'ai voulu voir juſqu'où tu pouſſerois ta témérité;" & dans cet endroit, pour rendre la ſcene plus touchante, elle ſe met à pleurer. „ Eſt-ce „ ainſi, infâme," lui dit-elle en verſant un torrent de larmes, „ que tu abuſes de la plus ſage „ & de la plus honnête de toutes les femmes?

„ Que diras-tu, ſcélérat, pour te juſtifier? „ Tu n'as pas d'excuſes à alléguer; le fait eſt parlant, car tu ne peux nier que, croyant parler à „ une femme ſans mœurs, tu as fait le même prix „ avec moi, que tu aurois fait avec une courtiſane? Et à quel prix? monſtre d'enfer, à raiſon „ de cinquante guinées! grand Dieu! Cinquante „ guinées!" s'écria-t-elle avec exclamation; „ dans un tems où nous avons la guerre avec „ l'Amérique, & où l'argent eſt ſi rare qu'il fem-

„ ble qu'il ſoit rentré dans les entrailles de la „ terre!"

Comme la preuve étoit convainquante, le mari avoua ſon crime. „ J'ai tort, ma chere amie, lui „ dit-il; la nature humaine eſt fragile chez les „ hommes, & de ce côté je ſuis très homme; „ nous ne ſommes pas les maîtres de nos premiers „ mouvemens, c'eſt un ſentiment de foibleſſe qui „ m'a échappé. Mais puiſque nous ſommes ici & „ qu'il faut payer le lit, nous y coucherons. In- „ fame," reprit-elle avec colere, „ tu ne te con- „ tentes pas d'avoir voulu ſéduire ma vertu, mais „ tu veux encore conſommer le crime en ce lieu; „ car enfin tu n'es ici que parce que tu as cru cou- „ cher avec une courtiſane, & ſur cette imagina- „ tion tu veux ſatisfaire ta paſſion; mais non, „ ſcélérat, tu ne la contenteras pas." En finiſſant ces mots, elle ſe leve bruſquement, reprend ſes habits de bergere, fait appeller une chaiſe, s'y enferme & s'en retourne à la cité.

Le mari court après & arrive au logis auſſitôt qu'elle. Celui ci contrit & humilié lui demande pardon une ſeconde fois, & l'aſſure qu'il n'ira plus au bal y débaucher des bergeres; il ſe met à ſes genoux, pleure, prie & conjure. Le crime eſt trop grand, la femme ne veut pas entendre raiſon. Enfin, au bout de deux heures de courroux, elle s'appaiſe un peu: le mari profite de ce calme

pour battre la chamade & forcer la place à ſe rendre; elle ſe rend, en effet, mais ce n'eſt qu'après une capitulation contenant les deux articles ſuivans.

Primò. Qu'il lui donnera cinquante guinées, puiſque cette ſomme a ſervi d'inſtrument pour la ſéduire. — Accordé.

Secundo. Qu'il établira un anniverſaire, par lequel, chaque année, il lui demanderoit pardon à genoux au même jour & à la même heure qu'il avoit voulu la corrompre. — Accordé.

C'eſt ainſi que les maris à Londres élevent des monumens à la vertu de leurs femmes, lorſqu'elle eſt outragée.

SUPPLÉMENT.

Reponse *au discours du Comte de Radnor, prononcé en parlement le cinquieme de Mars, faite par un particulier.*

„ Je ne suis point membre du parlement d'Angleterre; mon titre est celui d'habitant de la „ terre. En cette qualité je vois, j'examine & „ j'écris; je fais mieux, je réfléchis.

„ En examinant attentivement les discours qui „ ont été prononcés en parlement sur les affaires „ du tems, j'ai trouvé, Barême en main, qu'il y „ avoit soixante mille mots de trop.

„ Enfin, au bout de trois mois, on a dit que le „ comte de Radnor s'étoit bien exprimé: voyons „ donc s'il a parlé.

„ Nous convenons, pour article préliminaire, „ que le discours est plein de probité, & qu'un „ citoyen seul pouvoit le prononcer.

„ *Vous vous rappellerez, Milords*, dit ce Lord,

„ *que dans toutes les occaſions j'ai conſtamment*
„ *cherché à vous réconcilier avec les idées primitives*
„ *de la liberté conſtitutionelle; mes principes ſont con-*
„ *nus, ils ont été invariables; ce moment-ci eſt pro-*
„ *pre à en montrer la juſteſſe & la fidélité.*

„ Ce début eſt énergique, profond & ſavant: „ mais autant en emporte le vent.

„ La premiere ſcience de l'orateur politique eſt „ de connoître le caractere du gouvernement de „ ſon tems, ſans quoi il aura beau parler, il ne „ fera que parler, parce que ſon diſcours ne s'a- „ dreſſe pas aux préſens, mais aux abſens.

„ Croit-on que ſi Demoſthene revenoit ſur „ la terre, il s'énonceroit au gré d'à préſent, „ comme il s'énonçoit à ceux de ſon tems. Il „ examineroit leurs dégrés de liberté, leurs mœurs, „ leurs manieres, leurs paſſions; & ſi l'on peut „ dire ainſi, l'état de leur raiſon. Il ſe garderoit „ bien de leur parler de l'aréopage, cette inſtitu- „ tion dure & ſauvage, qui jadis fit faire à ce peu- „ ple des ſonges qui aujourd'hui étonnent l'univers.

„ La maladie ordinaire de ceux qui pérorisent ſe- „ parlement d'Angleterre, c'eſt de citer l'ancien- „ ne conſtitution, qui fut créée il y a longtems, „ quoiqu'on en parle aujourd'hui très-ſouvent. „ Citer les anciennes loix, leur eſprit, leur reſſort, „ c'eſt vouloir faire reſſuſciter les morts. C'eſt „ dire à nos premiers ancêtres, Meſſieurs, ſortez

„ du tombeau, vivez, ne ſoyez plus trépaſſés; „ car cette inſtitution que l'on nous cite conti„ nuellement, eſt faite pour vous, & non pas „ pour nous.

„ Si aujourd'hui quelqu'orateur à Rome vouloit, „ dans un diſcours, rappeller les mœurs & les ma„ nieres des anciens, on leur fermeroit la bouche, „ en leur diſant, il n'y a plus de Romains. On „ peut ſe ſervir de cette même expreſſion en Bre„ ton, ou en François, il n'y a plus d'Anglois. „ Leur foi, leurs loix, leur honneur, leur pro„ bité, leur religion, leur communion, tout eſt „ changé. A quoi bon, par conſéquent, faire des „ tableaux d'une nation, où il n'y a plus les mê„ mes originaux & dont aujourd'hui les traits am„ phibies ne ſervent qu'à tracer de mauvaiſes copies.

„ Voici le trait le plus fort de ſon diſcours; ce„ lui, dit-on, qui lui fait le plus d'honneur.

„ J'ai toujours dit, qu'il étoit littéralement fou „ de penſer à taxer une partie quelconque des „ ſujets du roi qui n'auroient point de repréſen„ tans en parlement, & qui n'auroient aucune „ part à la légiſlation de l'empire.

„ Il eſt dommage que cette ſeconde aſſertion „ ne ſoit fondée ſur rien; & que ce ſoit un jeu „ de mots, qu'on lâche à tout propos. Je dis qu'il „ eſt fou de penſer que chaque Anglois ait ſon „ repréſentant en parlement.

» Pour vuider cette grande queſtion, il faut » remonter à une premiere aſſertion; il ſuivroit » du diſcours de ce Lord, que tout Breton, ſans » exception, de rang, de diſtinction, de fortune, » même le plus inique, jouiroit du droit de la ré- » publique; ce qui prononcé en des termes très » beaux, eſt littéralement faux.

» Il faut examiner ici ce que c'eſt qu'un mem- » bre du parlement? quels ſont ſes droits? Qu'en- » tend-on par le mot de repréſentant? Dans les » anciens gouvernemens où chaque citoyen ſe re- » préſentoit, le peuple encore s'aſſembloit & déli- » béroit. C'eſt de toutes les conſtitutions la plus » libre que nous connoiſſions.

» Mais, lorſque ces petites républiques devinrent » des états monarchiques, le peuple ne pouvant » plus s'aſſembler, élut des magiſtrats pour le » repréſenter. Voici quelles furent les conditions.

» 1°. Que ce changement n'altéreroit rien à la » premiere conſtitution, & que la communauté » conſerveroit la même réunion.

» 2°. Que tout citoyen auroit droit d'élire ſon » repréſentant; qu'il fût noble, roturier, riche ou » pauvre, ſans diſtinction, il auroit droit à l'élection.

» 3°. Qu'un citoyen quelconque ne pourroit » vendre ſon droit; que celui-ci étant perſonnel & » à vie, ne devroit finir qu'avec la vie.

» 4°. Que ſi, dans un diſtrict compoſé de mille

„ électeurs, neuf cents seulement donnent leur „ voix pour élire un candidat, & que cent ne la „ donnent pas, l'élection sera nulle, de toute nul„ lité; parce que ce n'est plus le corps de la répu„ blique élective qui a voté.

„ 5°. Que ce seront les qualités, les vertus, le „ mérite, & non les richesses & l'argent, qui pro„ céderont à l'élection du représentant.

„ 6°. Que toutes les fois qu'on prouvera ou qu'il „ sera prouvé, qu'un candidat a prévariqué pour se „ faire nommer, il perdra sa place, comme in„ capable de la posséder.

„ Toutes ces conditions sont-elles observées, au„ jourd'hui dans les élections d'Angleterre? A peine „ sont-elles connues des représentans, qu'on élit „ tous les sept ans.

„ Si on divise la population générale en six „ classes égales, on en trouvera à peine une qui „ vôte aux élections; & que les autres cinq qui ne „ vôtent point, sont subordonnées à un gouverne„ ment arbitraire, qu'elles ne connoissent pas, „ & dont seulement elles ont entendu parler dans „ les papiers.

„ Il suit de cette seconde assertion, qu'aujourd'„ hui, dans la Grande-Bretagne, pour un An„ glois qui est représenté, il y en a cinq qui ne „ le sont pas; ce qui, dans le principe de l'élec„ tion, est la premiere corruption.

„ L'effet eſt clair & net, & peut être examiné „ ſur le champ, car il ſuffit que chaque membre „ du parlement déclare le nombre de ceux qui „ l'ont élu, pour juſtifier diſtinctement que, ſur „ ſix Anglois qu'ils repréſentent, il n'y en a qu'un „ à qui il eſt concédé le droit de le préſenter.

„ Pour ce qui eſt de la forme de l'élection, la „ voici telle qu'elle ſe pratique aujourd'hui.

„ Le candidat, qui veut s'aſſeoir ſur les bancs „ de Weſtminſter, fait proviſion d'un grand nom- „ bre de tonneaux de bierre, ainſi que de barri- „ ques de vin; il achete une bonne proviſion de „ vivres, afin que chaque électeur puiſſe s'en „ remplir la bouche: il gorge ceux-ci de bœuf & „ de mouton, les fait boire juſqu'à perdre la rai- „ ſon, & dans cet état on procede à l'élection.

„ Lorſque deux ou trois candidats ſe préſentent „ pour être élus, alors la mangeaille & la boiſſon „ augmentent dans la même proportion. Qu'on „ imagine dans ces élections, des batailles, où les „ proviſions ſont des munitions, & les boulets de „ canon des gigots de moutons. Dans celles-ci „ les électeurs ont plus de poids, car l'on peut „ s'y enivrer juſqu'à trois fois. C'eſt à celui qui a „ le plus de jambons de Mayence, que l'élection „ donne la préférence. C'eſt en chantant, dan- „ ſant, mangeant, que le candidat eſt élu mem- „ bre du parlement. On en a ſouvent vu à Lon-

dres

„ dres ſe ruiner totalement, pour avoir acheté le „ titre de repréſentant.

„ A l'égard des vertus & des qualités qu'il faut „ pour obtenir place en parlement, il ſuffit d'avoir „ un revenu, n'importe comment on l'ait obtenu: „ cinq ou ſix cents livres eſt juſte la meſure de „ la vertu qu'il faut avoir pour s'y placer.

„ Je ne dis rien de bien d'honnêtes gens qui „ briguent ce rang. Il n'y a point d'aventurier „ qui, après avoir pillé les Indes ou l'Amérique, „ ne vienne froidement demander ſon entrée au „ parlement.

„ Outre ces novateurs dans l'élection, il y a „ des repréſentans invalides, qui dans le parle- „ ment ſont en béquilles; je veux dire, ceux „ nommés par la cour, qui, comme chacun ſait, „ ſervent l'état en tout bien & tout honneur; ils „ n'ont qu'une volonté, qui eſt celle du roi: alors „ ſubſides, emprunts, taxes, charges, impôts, „ dépenſes extraordinaires, tout eſt accordé, en „ tems de paix, comme en tems de guerre.

„ Ce lord dit que, *ſelon la premiere inſtitution*, „ *un Anglois ne peut être taxé ſans ſon conſentement.* „ Il eſt vrai que chaque diſtrict & chaque pro- „ vince a ſon repréſentant, mais il eſt forcé de „ donner ſon agrément; car, dans un état où la „ majorité l'emporte ſur la minorité, c'eſt-à-dire,

„ où une taxe paſſe à la pluralité des voix, on eſt „ taxé, quand le plus grand nombre a vôté.

„ Cette loi, dit-il, eſt auſſi ancienne que la „ monarchie. Les monarques les plus foibles, „ les plus cruels, les plus ambitieux, les plus des- „ potiques, ont reconnu ce principe. Il auroit „ mieux fait de dire: les derniers rois d'Angleter- „ re l'ont méconnu. Il eſt vrai qu'ils n'ont pas „ dit aux peuples: nous vous taxons arbitraire- „ ment; ces maîtres-ſires ont fait cela plus joli- „ ment: ils ont acheté en parlement les voix qu'il „ leur falloit pour avoir tout l'argent qu'ils vou- „ loient; & puis ils ont dit qu'ils laiſſoient aux „ Bretons le libre arbitre de ſe taxer volontaire- „ ment. Ce libre arbitre reſſemble à celui des „ théologiens François, qui penche tout d'un côté.

„ Veut-on ſavoir ſi la taxe ou les ſubſides pour „ la guerre ont été volontaires, que l'on appelle „ mille Anglois, de tout état, de tout rang & „ condition, & qu'on demande à chacun: avez- „ vous conſenti volontairement à donner de l'ar- „ gent au gouvernement pour aller à l'Amérique „ avec de gros canons, égorger vos freres les Bre- „ tons? Neuf cents quatre-vingt-dix répondront: „ non. Comment fait-on donc pour lui donner „ du comptant? C'eſt un myſtere du gouverne- „ ment.

„ A l'égard de la nouvelle grammaire angloiſe

» qui a été introduite en parlement, ſur l'adverbe
» *virtuellement*, il ſuffiſoit de dire qu'on l'avoit re-
» préſenté virilement.

» Il ne convient pas, dans un diſcours au par-
» lement, de traiter ces petites choſes ſérieuſe-
» ment; ce n'eſt qu'à la ſuite du caffé que l'on
» peut parler virtuellement. Mais, ce qu'il dit
» ſur l'infâme bill de Quebec, pour le nommer
» comme lui, tel quel, n'eſt pas plus virtuel.
» Cet acte eſt honteux, dit-il; en établiſſant dans
» l'empire Britannique les ſuperſtitions cruelles &
» inſenſées de l'égliſe Romaine.... Je dis qu'il ne
» faut jamais inſulter aucune religion. Il eſt per-
» mis à chaque politique de croire bonne celle
» qu'il pratique, & qu'elle eſt la vraie commu-
» nion, ſans mettre les autres en dériſion?

» Il prétend que les procédés des Anglois en-
» vers les Américains, viennent du deſpotiſme du
» regne actuel; mais ce deſpotiſme date de plus
» loin. George III n'a pas tout fait: il étoit bien
» avancé, quand ſon grand-père, d'abſolue mé-
» moire, lui donna pour conſeil de finir le glo-
» rieux plan deſpotique qu'il avoit commencé;
» choſe, que ſon petit-fils a très heureuſement
» achevée.

» Mais voici le ſublime de ſon diſcours. *Je*
» *vous félicite*, dit-il, Milords, *je félicite mon*
» *pays au milieu de nos embarras & de nos détreſſes*;

„ *nous avons une conſolation, la réſiſtance de l'Amé-*
„ *rique ſera la ſauve-garde de nos libertés.* C'eſt
„ ſe complimenter, par où il faudroit ſe condoler.
„ *Nos libertés*, reprit-il, *nous euſſent été enlevées,*
„ *ſi les vertus ſublimes de nos freres Américains &*
„ *leur courage héroïque ne s'y fuſſent pas oppoſés au-*
„ *delà de l'océan.*

„ Il eſt dommage que ce Milord n'ait pas fait
„ un éloge exprès pour louer leur probité, leur
„ honneur & leur bonne foi.

„ Mais l'ambaſſadeur de France, en préſentant
„ au roi leur traité ſamedi au ſoir, vient de leur
„ donner le dernier coup d'encenſoir."

Deux de mes correſpondans m'ont prié inſtamment de publier les deux adreſſes ſuivantes au parlement. Chacune eſt contenue dans une ligne.

ADRESSES.

Au parlement aſſemblé, à l'occaſion du traité de l'Amérique ratifié. Voici la premiere:

„ NOW, *Milords*, *or* NEVER."

La ſeconde s'exprime à ce corps aſſemblé pour la même affaire.

„ NEVER, *Milords*, *is the* BETTER."

Ce n'eſt-là que le texte de chaque adreſſe, dont j'ai reçu l'explication, qu'on m'a envoyé ſé-

parément pour être expliqué au parlement. Chacune adresse a son opinion; l'une prétend que, dans cette occasion, il faut tirer le canon; l'autre prouve, par l'état présent de l'Angleterre, qu'il ne faut point faire la guerre.

Mon correspondant de *Now, or Never*, dit, pour sa raison, qu'il est question ici de la gloire de la nation; que les Bretons doivent verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour soutenir l'honneur de leur rang; qu'il faut se cottiser pour faire la guerre vivement contre la France, Boston & son continent; que la Grande-Bretagne est obligée d'exercer une vengeance authentique contre cette couronne & l'Amérique; qu'il vaut mieux s'ensévelir sous les ruines du trône, que de souffrir ce monopole de la France; que l'argent ne manquera pas, attendu que, dans ces occasions, on préfere l'honneur aux millions." Il ajoute „ que si la France joint, à son ancienne puissance, le commerce de l'Amérique, elle sera plus forte qu'aucune république; que si on la laisse jouir du traité paisiblement, elle ira au despotisme universel inévitablement; que l'Angleterre tombera dans le mépris, lorsque la France aura tout pris; que la misere publique, dont la minorité parle si souvent, n'est que dans son entêtement; que, dans les différentes conditions, classes & états, il y a encore de quoi donner vingt combats; que les marchands

de Londres prêteront de l'argent en abondance pour faire la guerre à la France; que toute la nation ſe prêtera pour en détruire une union, qui travaille à ſa deſtruction; que tout bon Anglois doit avoir pour loi, d'être jaloux de la gloire de ſon roi; que, par cette derniere guerre, la réputation de l'Angleterre, ſera rétablie à jamais: c'eſt pourquoi il dit, *Now, or Never.*

Le ſecond dit pour ſa raiſon „que la gloire n'eſt „ qu'un nom, qu'à l'opéra de Haymarket on re„préſente tous les jours au ſon du violon; que „ celle d'une nation eſt dans les richeſſes, l'ai„ſance & non dans ſa déſolation; que le premier „ héroïſme d'un gouvernement eſt que les ſujets „ vivent dans l'aiſance; qu'à force de ſe cottiſer „ on n'a plus de quoi débourſer; que quel que „ ſoit le deſſein de cette guerre, on ne ſauroit „ tirer du ſang d'une pierre; que pour former une „ grande caiſſe militaire, il faut aſſembler un „ nombreux numéraire; que d'entreprendre de „ battre à la fois l'Amérique & la France, eſt une „ rodomontade Eſpagnole, la plus folle & la plus „ frivole; car, ſi on n'a pas pu réduire Boſton „ avec toutes les forces de l'Angleterre, il n'y a „ pas d'apparence qu'on la réduiſe alliée à la Fran„ce: alors on éprouvera que la guerre de l'océan „ eſt plus difficile que celle du continent; que la „ vengeance doit être au-deſſous des perſonnes

„ d'état; que c'eſt le vice des hommes lâches,
„ qui ont l'ame vile & baſſe; qu'un gouvernement
„ ne doit s'enhardir à la vengeance, que lorſqu'il
„ eſt ſûr de réuſſir, qu'autrement le reſſentiment
„ tombe ſur lui, & lui fait plus de mal qu'à ſon
„ ennemi."

Il ajoute en cet endroit „ que l'honneur à la
„ guerre conſiſte à bien choiſir le tems où il faut
„ la faire; ſurtout celui qui peut contribuer à ſon
„ avancement, ſans quoi elle tourne à ſon détri-
„ ment; que c'eſt une mauvaiſe politique que de
„ s'enſévelir ſous les ruines du trône, plutôt que
„ de ſavoir céder volontairement aux malheurs
„ des tems; que c'eſt le dernier parti qui reſte
„ aux déſeſperés & non aux hommes ſenſés; que
„ dans la politique il y a plus de grandeur d'ame
„ de céder au courant, que de ſe laiſſer entraîner
„ par le torrent."

Il ajoute „ qu'il n'eſt pas impoſſible que les ſu-
„ jets ne faſſent un effort pour aſſiſter le gouver-
„ nement d'abord; mais que celui-ci ne réuſſiſſant
„ pas, il ſe dégoûtera d'autant plus aiſément qu'il
„ gémit ſous le poids des taxes depuis long-tems;
„ que l'état de la France n'en ſera que plus criti-
„ que par la poſſeſſion de l'Amérique; que l'avan-
„ tage qu'elle croit en retirer avec le tems, tour-
„ nera à ſon détriment, parce qu'en regorgeant
„ des denrées de ces nouveaux mondes elle en

„ diminuera le prix, ce qui en fera perdre la „ valeur.

Il reprend ainſi, „ que le grand deſpotiſme de „ la France eſt une chimere, qui de tous tems a „ fait tort à ſa gloire; que toutes les fois qu'elle „ l'a tenté, elle y a échoué; que c'eſt à cette „ époque que Louis XIV doit cet affoibliſſement „ qui en France date depuis ſon tems; que dans „ le ſiecle où nous ſommes, un état ne ſauroit „ ſortir de l'enclos où la providence l'a placé, ſans „ en être renverſé; que bien loin que l'Angleterre „ tombe dans le mépris, lorſque la France aura „ tout pris, elle ne ſera jamais plus eſtimée & „ plus honorée; que les marchands de la cité, „ malgré leur bonne volonté, ne donneront pas „ ce qu'ils n'ont pas; il eſt vrai que parmi eux il „ en eſt qui annonceront de l'argent au gouverne- „ ment, mais ce ſera pour finir de le ruiner tota- „ lement.

Il obſerve encore, „ que tout bon Anglois ne „ mettra pas au rang de ſa gloire de s'engager dans „ une guerre, où il n'a que faire, puiſqu'il ne fut „ pas appellé à celle de l'Amérique, lorſqu'on „ forma ce beau projet politique; que celle dont „ on parle tant, intéreſſe le roi George perſonnel- „ lement; que puiſqu'il l'a ébauchée & tramée, „ c'eſt à lui ſeul d'en démêler la fuſée. Il finit „ ſa raiſon par cette aſſertion, que l'Eſpagne &

„ la

„ la France ont trois cents vaiſſeaux de guerre „ prêts à mettre en mer pour cette guerre. Or, „ dans ce cas, que l'on conſulte ; que l'on par- „ le, ou qu'on ne parle pas, l'Angleterre n'a „ d'autre parti à prendre que celui de mettre pa- „ villon bas."

La troiſieme adreſſe qu'on me prie de publier n'eſt pas ſi conciſe ; elle a deux lignes de plus, peut-être en vaut elle mieux.

ADRESSE.

Aux Seigneurs aſſemblés, pour ſavoir ce qu'ils doivent dire ou faire ſur le traité de l'Amérique, ratifié, préſenté à ſa majeſté.

„ MILORDS,

„ Penſez-y bien ; le moment eſt critique ; ne „ faites rien dont à l'avenir, vous ayez à vous „ repentir."

L'ESPION FRANÇOIS
A LONDRES.

No. V. SAMEDI, 28 MARS 1778.

LA réception brillante & magnifique qu'on vient de faire à Paris à un auteur, qui dans tous ſes ouvrages a inféré qu'on peut ſe moquer en toute ſûreté de Dieu & de l'éternité, a donné naiſſance à ce diſcours. Je ſuis obligé de faire un pas en arriere pour l'expliquer. Cependant je dirai, en maniere de proviſion, que cet homme, ſi bien traité dans la capitale de la France, à Rome ſeroit brûlé, à Madrid grillé, à Lisbonne étranglé, & dans tout autre état de l'Europe enfermé. Pourquoi donc à Paris a-t-il été fêté? La France ſuit-elle d'autre loi que celle de l'Evangile, qui dit en termes formels: *ſi ton œil donne du ſcandale, il faut l'arracher; tout arbre pourri ſera coupé & brûlé?*

Je ſais que ceux de mes lecteurs gais & enjoués, qui en tout honneur & en tout bien

ne croient à rien, diront, en maniere de dérision, comment diable! voilà un Eſpion qui parle religion; il explique l'évangile, & s'aviſe de faire le pédant ſur les mœurs du tems. Car voilà le ſtyle ordinaire de Meſſieurs les eſprits-forts: mais ce langage plaiſant ne doit point changer mon raiſonnement.

Au renouvellement des arts, l'eſprit humain éprouva une grande révolution. Ceux qui ont dit que l'homme doit être lettré, ont dit une grande abſurdité. Ce mot n'eſt autre choſe qu'un nom qui forme un ſon: comme on ne l'a pas encore défini, on peut douter de ſa réalité.

Si les arts & les ſciences avoient une définition, on pourroit fixer leur application; mais plus l'eſprit perce au travers de l'obſcurité, & moins il reſte clair; je dis moins, parce qu'alors les connoiſſances mettent elles-mêmes des entraves aux ſciences.

La phyſique expérimentale nous apprend qu'il faut trente ans pour connoître la vertu d'un ſimple minéral (*); or, pour ne parler que de celle-ci, combien de vies ne faudroit-il pas pour la développer? Chaque ſiecle diſparoît comme un éclair devant la plus petite branche de ſavoir.

La clarté qui ſe répandit ſur tout, jetta des doutes par tout. La religion qui ſe trouva d'abord

(*) Liſez Boile, ſur les minéraux.

sur le chemin de la lumiere, fut la premiere attaquée: elle essuya des partages & des divisions, qu'elle ne connut point dans la premiere communion. La théologie, faite pour sa réunion, contribua elle-même à la disperser; bientôt elle s'en prit à la puissance-même, elle enseigna publiquement qu'on pouvoit chrétiennement tuer un prince régnant (*), par la raison qu'il ne croyoit pas ce qu'elle croyoit.

Les monarques qui virent le danger où étoit la souveraineté, se mirent en garde contre cette impiété, dont la conviction pouvoit, du même coup, renverser le trône & la religion.

Tel est l'effet de la religion, que la plus petite division y cause une grande altération. D'abord c'est une étincelle, mais qui dans peu de tems cause un embrasement général. Il suffit de deux ou trois subtilités en théologie, pour troubler la grande famille.

En France, à la fin du siecle passé, la prédestination & la grace efficace, plongerent la monarchie dans une grande disgrace.

Chrétiens, disoient les théologiens, vous avez beau prier, jeûner, vous mortifier, si vous n'êtes prédestinés, vous serez damnés. A peine ceux-ci avoient fini leurs exhortations, que les autres

(*) Morale des Jésuites, enseignée dans les écoles.

commencerent leurs prédications : mes chers auditeurs, c'eſt en vain que vous vous flattez de gagner le paradis : liſez l'évangile, ne le liſez pas, ſoyez fideles à la foi, exercez les vertus de la charité & de l'humilité, mettez un frein à vos paſſions, dites toujours la vérité, ſuivez exactement les commandemens, faites tout le bien que vous pourrez, c'eſt en vain que vous l'exercerez ; vous ne verrez jamais la face de Dieu, ſi vous n'avez la grace efficace.

Louis XIV, qui vit clairement combien cette grace étoit peu efficace à ſes ſujets, donna la chaſſe à ces enthouſiaſtes.

Le célebre Arnaud fut exilé pour toujours de la France, pour avoir écrit avec trop d'obſtination, ſur la prédeſtination.

Quesnel, que la Hollande compte aujourd'hui au nombre de ſes morts, ſuivit le même ſort ; il fallut qu'il s'échappât de priſon, pour éviter une plus grande perſécution, &c. &c. &c.

Les annales de cette monarchie conſervent les noms d'un grand nombre de citoyens qui furent chaſſés de la ſociété, & qui par cet arrêt devinrent des membres perclus, à cauſe de la bulle *Unigenitus*. On a blâmé le gouvernement François d'avoir porté les choſes à l'excès ; mais ceux qui parlent ainſi, ont-ils bien réfléchi que les débats ſur la religion ſont ſi dangereux, que

pour les prévenir, on ne sauroit être trop rigoureux?

Il est indifférent en soi, qu'un théologien croie dans son cabinet qu'il n'y a point de pénitence, qui puisse sauver celui que Dieu a prédestiné à être damné; que la grace sanctifiante est indépendante de toutes les bonnes œuvres qu'un chrétien peut faire pour devenir saint; que Dieu la donne, non pas à celui qui la veut, & qui fait tout ce qu'il peut pour l'acquérir, mais à celui-là seul à qui il veut la départir. Que ces maximes soient vraies ou fausses, dans un certain sens, cela est indifférent; parce que le libre arbitre en théologie, bien ou mal défendu, ne change rien au décret de Dieu. Sa prévision est immuable; car celui que de toute éternité il a prévu devoir être damné, le sera irrémissiblement sans aucun changement. Mais Dieu ne damne pas le réprouvé, parce qu'il savoit qu'il seroit damné; mais parce qu'il a su qu'il ne suivroit pas sa loi; ce qui est l'éponge de cette grande difficulté.

Voici le mal. Si un peuple est une fois persuadé que la prédestination est tout-à-fait étrangere à ses bonnes actions, il vivra sans religion.

Or la conséquence se place d'elle-même; point de religion, point de foi, point de loi, point d'honneur, point de réputation.

On ne punit pas le théologien, parce qu'il ha-

farde une opinion, mais parce que son opinion, crue en communauté, tend à détruire la société.

L'incrédule en matiere de culte est sujet à la même répréhension, lorsque ses maximes peuvent causer la même révolution.

En théologie, comme dans les sciences les plus obscures, même celles qui menent à la plus grande abstraction, il est bien moins question d'éclairer que d'édifier. En général, toutes les connoissances doivent mener à celle de la Divinité.

Les gouvernemens surtout tinrent ferme contre l'impiété. L'hérétique a un culte, il croit à quelque chose; l'impie ne croit à rien; la morale de celui-là est dangereuse, celle de celui-ci est pernicieuse; aussi de tous tems ces derniers ont été punis plus sévérement.

La police en France fut inexorable contre cette impiété qui met en dérision la Divinité. Elle fit brûler, par la main du bourreau, les ouvrages qui contenoient des maximes infâmes : leurs auteurs furent bannis de l'état à perpétuité, & n'oserent jamais s'y montrer. On a souvent poussé la rigueur là-dessus jusqu'à la derniere extrêmité : mais, comme ce crime est le plus dangereux de la société, on a cru qu'il falloit un remede violent pour le déraciner.

Le grand Rousseau fut banni à jamais de la France, parce qu'on le soupçonnoit d'avoir fait de

couplets impies; il eut beau supplier, écrire, parler, il ne put jamais y rentrer.

Mais pourquoi remonter si haut? On trouve de nos jours plusieurs exemples de cette sévérité, qui cherche à fermer à Paris la porte à cette impiété.

M. Helvetius ayant mis dans son *Esprit* quelque trait qui ressembloit au matérialisme, fut mandé par le parlement pour y être reprimandé.

Jean-Jaques fut persécuté par l'Archevêque de Paris, à cause de quelques lignes de l'*Héloïse* qui pouvoient être expliquées différemment que ce prélat ne les avoit interprêtées. En un mot, tout ce qui a eu l'air de l'impiété a été banni de la France, sur-tout de sa capitale, où la société, étant plus nombreuse & plus spirituelle, peut plus aisément être subornée. Par quelle fatalité le Patriarche de l'impiété paroît-il aujourd'hui à Paris d'un air triomphant, ainsi qu'un brave conquérant, qui mérite d'être reçu avec applaudissement? La cour & la ville l'ont visité & l'ont exalté. Accablé sous le poids des flatteries & des louanges, *on m'étouffe*, dit il, *mais c'est sous des roses*.

Il a été complimenté par l'académie françoise en vertu d'une délibération expresse, honneur qu'on ne fait gueres qu'aux souverains: &, pour illustrer cette démarche, Monsieur le prince de Beauveau ouvrit la marche.

Le lendemain la comédie en corps alla rendre ſes reſpects à ſon préfet.

La cour, la ville l'ont fêté : l'émulation a paſſé de place en place; il n'y a eu que l'archevêque de Paris qui a fait la grimace; c'eſt que le prélat, ſans ſe laiſſer étourdir de cette acclamation, s'eſt reſſouvenu de ſa belle verſification : en voici un échantillon :

„ (*) Bientôt après la premiere chaleur
„ De ces tranſports, où ſon ame eſt en proie,
„ Il voulut voir ſi celle qu'on envoie
„ Vient de la part du Diable ou du Seigneur;
„ Ce qu'il doit croire, & ſi ce grand prodige
„ Eſt en effet un miracle, ou preſtige.
„ Donc, ſe tournant vers la fiere beauté,
„ Le roi lui dit d'un ton de majeſté,
„ Qui confondroit toute autre fille qu'elle,
„ Jeanne écoutez; Jeanne, êtes-vous Pucelle?
„ Jeanne lui dit, ô grand Sire, ordonnez
„ Que médecins lunettes ſur le nez,
„ Matrones, clercs, pédans, apothicaires,
„ Viennent ſonder ces féminins myſteres;
„ Et ſi quelqu'un ſe connoît à cela,
„ Qu'il trouſſe Jeanne, & qu'il regarde-là.
„ A ſa réponſe ſage & meſurée,
„ Le roi vit bien qu'elle étoit inſpirée.
„ Or ſus, dit-il, ſi vous en ſavez tant,
„ Fille de bien, dites-moi dans l'inſtant
„ Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle;

(*) Vers de la Pucelle.

„ Mais parlez net. Rien du tout, lui dit-elle.
„ Le roi surpris soudain s'agenouilla ;
„ Cria tout haut miracle, & se signa.
„ Incontinent la cohorte fourrée,
„ Bonnet en tête, Hypocrate à la main,
„ Vient observer le pur & noble sein
„ De l'Amazone à leurs regards livrée.
„ On la met nue, & Monsieur le Doyen,
„ Ayant le tout consideré très bien,
„ Dessus, dessous, expédie à la belle
„ En parchemin un brevet de pucelle.

Sans doute, que Monseigneur aussi n'avoit pas oublié ce morceau-ci, qui est le Dialogue de l'âne, ce n'est pas l'âne de Balaam.

„ L'âne éclairé, surmonta toute honte ;
„ De l'écurie adroitement il monte
„ Au pied du lit, où dans un doux repos,
„ Jeanne en son cœur repassoit ses travaux !
„ Puis doucement s'accroupissant près d'elle,
„ Il la loua d'efficer les héros,
„ D'être invincible, & surtout d'être belle ;
„ Ainsi jadis, le serpent séducteur,
„ Quand il voulut subjuguer notre mere,
„ Lui fit d'abord un compliment flatteur ;
„ L'art de louer commença l'art de plaire.
„ Où suis-je, ô ciel ! s'écria Jeanne d'Arc,
„ Qu'ai-je entendu ? Par St. Luc, par St. Marc,
„ Est-ce mon âne ! ô merveille, ô prodige !
„ Mon âne parle, & même il parle bien.
„ L'âne à genoux composant son maintien,
„ Lui dit : ô d'Arc, ce n'est point un prestige.
„ J'avois parlé deux fois à Balaam.
„ Voyez en moi, l'âne de Canaan.

. . . . . .

. . . . . .

„ L'enfant malin qui tient sous son empire
„ Le genre humain, les ânes & les Dieux!
„ Son arc en main planoit au haut des cieux,
„ Et voyoit Jeanne avec un doux sourire.
„ De Jeanne d'Arc le grand cœur en effet
„ Etoit flatté de l'étonnant effet
„ Que produisoit sa beauté singuliere
„ Sur le sens lourd d'une ame si grossiere.
„ Vers son amant elle avança la main,
„ Sans y songer; puis la tira soudain.
„ Elle rougit, s'effraie & se condamne;
„ Puis se rassure, & puis lui dit: bel âne
„ Vous concevez un chimérique espoir,
„ Respectez plus ma gloire & mon devoir;
„ Trop de distance est entre nos especes.
„ Non, je ne puis approuver vos tendresses;
„ Gardez-vous bien de me pousser à bout.
„ L'âne reprit; l'amour égale tout.

L'impiété est un crime énorme. Celui qui en est coupable est un scélérat, qu'il faut bannir de la société; talent, esprit, génie, tout doit céder à cette loi, c'est la premiere que la religion & la constitution nous aient tracée.

Dans ce genre d'écrire, plus un auteur a de célébrité, plus il doit être méprisé; on fait peu de cas d'un artiste sans nom, mais non pas de celui qui a de la réputation; on dévore son ouvrage, on l'apprend par cœur; ses maximes se retiennent d'autant plus aisément qu'elles sont

dictées facilement: c'eſt de toutes les ſenſations, celle qui fait le plus d'impreſſion ſur l'ame, & qui par conſéquent mérite le plus de blâme.

Il n'y a pas mille François qui ayent parcouru *les Mœurs, Dom B. . . . Thérèſe Philoſophe*; mais il y en a ſix millions qui ont lu, tout d'une haleine, *Candide & la Pucelle.*

Voici d'autres réflexions: lorſqu'un gouvernement a établi des loix contre l'impiété, s'il eſt le premier lui même à les violer, il ouvre la porte au crime, qu'il a voulu réformer. Alors les plus ſcélérats, ceux qui méritent la plus forte indignation, oſent demander leur pardon. Voici à ce ſujet une requête adreſſée par un autre impie au même tribunal, préposé pour arrêter ce mal.

REQUETE *préſentée à Monſeigneur le Lieutenant de Police, par l'auteur de* Dom B. Portier des Chartreux, *pour le ſupplier de lui permettre de venir à Paris, ainſi que Voltaire, ſon confrere l'Athée.*

MONSEIGNEUR,

MA patrie eſt la France, d'où je ſuis banni légalement, néanmoins proviſionellement; cependant quoique vieux, âgé de quatre-vingt-

„ trois ans, je voudrois aller faire un tour au pa-
„ lais royal.

„ Comme vous êtes tout nouveau dans votre
„ miniſtere, il faut que je vous explique mon
„ affaire, ainſi que celle de mon très-honoré con-
„ frere.

„ Je ſuis l'auteur de *Dom B. Portier des Char-*
„ *treux*; c'eſt moi qui ai écrit la morale de ces
„ bienheureux. Mon livre plut à bien des gens,
„ mais déplut au gouvernement; je m'enfuis de
„ Paris pour éviter tout éclairciſſement, car, pour
„ avoir expliqué cette religion, on me menaça de
„ la priſon.

„ Je me retirai en Suiſſe, où étant logé chez
„ M. Gauſe, j'ai rencontré l'auteur de *Thereſe*
„ *Philoſophe*, qui, comme moi, étoit en Alle-
„ magne en pénitence, pour éviter le mauvais
„ air de la France; il y avoit auſſi pluſieurs autres
„ écrivains de la même communion, qui avoient
„ mal parlé de la religion. Nous nous adreſſâmes
„ à Verſailles pour obtenir notre pardon, mais il
„ n'y eut point de rémiſſion; on nous menaça
„ même de nous faire brûler, ſi nous étions aſſez
„ téméraires pour retourner: il nous fallut pren-
„ dre patience, & nous réſoudre à vivre & mou-
„ rir hors de la France.

„ Ce fut dans ce tems-là, Monſeigneur, que
„ parut au milieu du monde chrétien un livre plus

„ scélérat, sur Dieu, le ciel & l'enfer, que n'eût „ pu l'écrire Lucifer. Son titre est *la Pucelle*; „ nom qui lui étoit bien donné, car c'est le pu„ celage de l'impiété. Jamais auteur, avant celui„ ci, n'eut l'audace de publier ce que ce dernier „ fit imprimer. Il est impossible de mettre plus „ de poison dans notre religion. Après avoir lu „ cet ouvrage, un chrétien n'a plus rien à sou„ haiter; il ne lui manque que d'apostasier.

„ Tous les livres que votre tribunal a brûlés, „ ne sont que des morceaux d'irréligion réchauf„ fés. L'athéisme de la *Pucelle* est plus savant, „ plus réfléchi, & plus approfondi. Il prouve, „ par une grande réflexion, que l'évangile est une „ vieille assertion, qu'un esprit fort doit mettre en „ dérision; que l'enfer & le paradis sont des noms „ que l'on fait apprendre aux petits enfans, en „ attendant qu'ils soient grands.

„ Les Italiens, qui nomment chaque chose par „ son nom, appellent un athée un *desingannato*, „ c'est-à-dire un *détrompé*. Or, de tous les dé„ trompés, Voltaire est celui qui l'est le plus, „ car pour ne pas se tromper il ne croit à rien.

„ Il y a environ quinze ans qu'ayant eu la ma„ ladie du pays, il voulut venir à Paris. La „ reine qui le sçut, dit: je ne veux point de cet „ homme-là dans mes états; c'est un impie, une „ ame noire & opaque, qui n'observe point la

„ pâque; auſſi reſſemble-t-il à un réprouvé, tant „ il eſt maigre & décharné: s'il vient, lorſque „ mon chancelier m'en aura informé, je le ferai „ enfermer.

„ Choiſeul, qui ſe mêloit de cette affaire, lui „ écrivit à Genêve: *confeſſez, communiez, & ve-* „ *nez*; car le conſeil, du roi veut que tout auteur „ qui paroît à la cour, à la ville & en toute autre „ place, ſoit en action de grace. L'athée *confeſſa*, „ *communia*, & néanmoins *ne vint pas*; c'eſt que mal- „ gré la communion, il craignoit encore la priſon.

„ Cependant, ſous le regne préſent, il eſt venu „ à Paris glorieux & triomphant. Si Monſieur le „ Maréchal de Saxe, qui à la bataille de Fon- „ tenoy ſauva la France, fût reſſuſcité, il n'auroit „ pas été ſi fêté. Le parnaſſe s'eſt ouvert pour „ le louer en vers, tandis que les ſavans de Paris „ en grande doſe, l'ont exalté en proſe: chacun „ a voulu être le premier à le ſaluer, le viſiter, „ le féliciter; &, comme il le dit lui-même, il ſe „ trouva accablé ſous le poids de ſa gloire. A „ l'opéra, à la comédie, au palais royal, aux „ ſpectacles, chacun ſe rangeoit pour lui faire „ place, chacun eſt de ſon parti, tout Paris eſt „ pour lui.

„ Je vous ſupplie donc, Monſeigneur, de me „ permettre de venir à Paris pour y être honoré „ à mon tour; car, ſi un athée, un ſcélérat doit

„ être fêté, je le mérite autant que lui; car je „ ſuis auſſi infâme, auſſi impie que lui.

„ DOM B. . . ,
„ *Portier des Chartreux.*"

APOSTILLE A LA REQUETE.

„ Comme votre tribunal apoſtille chaque piece „ originale, je vous envoie la premiere confeſſion „ de Voltaire; c'eſt à vous, Monſeigneur, d'en „ faire votre affaire; ne penſez pas que la choſe „ ſoit ſérieuſe, & qu'au tribunal de la pénitence „ il ſuccombe ſous les faits; imaginez-vous une „ confeſſion de Rabelais.

„ La premiere ſcene eſt entre lui & ſon valet.

VOLTAIRE.

„ Jean?

JEAN.

„ Monſieur.

VOLTAIRE.

„ Appelle le capucin pour me confeſſer.

JEAN.

„ Lequel? le barbu?

VOLTAIRE.

„ Eh! lequel donc, en ai-je vu de boſſu?

JEAN (*ſort, & revient un moment après.*)

„ Le voilà, Monſieur: il me paroît de fort bon„ ne humeur; je crois qu'aujourd'hui céans, le „ tribunal de la pénitence ſera bien divertiſſant.

VOL-

VOLTAIRE, (*au Confesseur.*)

„ *Mon Pere, bénissez-moi!* Qu'avez-vous fait?
„ *Des livres.* Des livres! il n'y a pas pas grand
„ mal à çà; en avez-vous fait beaucoup? *Oui,*
„ *beaucoup.* Jusques-là il n'y a pas de péchés;
„ mais que traitoient ces livres, que contenoient
„ leurs cahiers? *Ah! voilà le diable à confesser.*
„ Par exemple, en ceci, ne vous moquez-vous
„ point de Dieu & de ses Saints? *Oui.* Sou-
„ vent? *Oh! très souvent.* Mais combien de
„ fois, je vous prie de grace? *Presqu'à chaque*
„ *page.* N'avez-vous pas écrit aussi contre les
„ moines! *Oui.* Qu'avez-vous dit d'eux? *Que*
„ *c'étoient des fripons, des sots, des ignorans, des*
„ *fainéans.*... Doucement, doucement, il y a
„ par-tout d'honnêtes gens. *Ah! mon Pere,*
„ *pardonnez; j'oublioit que vous étiez du métier!*
„ Dans les livres que vous avez publiés, avez-
„ vous toujours dit la vérité? *Jamais, au grand*
„ *jamais!* Pourquoi vous y êtes-vous pris ainsi?
„ *Pour avoir le plaisir de mentir.* Le plaisir de
„ mentir, voilà qui est surprenant! *Ah! mon*
„ *Pere, vous ne sauriez croire le goût qu'il y a*
„ *de mentir impunément; par-là un livre est ori-*
„ *ginal.*
„ *Je donnai à l'Europe, dans l'histoire de Charles*
„ *XII, le plus beau roman honoraire qui ait paru*

„ *dans l'art militaire ; ce n'eſt pas que ce prince man-*
„ *quât de qualités, mais, afin qu'on fît plus de cas*
„ *de mon livre, je lui en donnai qu'il n'avoit pas ;*
„ *pour mieux en faire accroire au lecteur, je fis*
„ *ſigner au roi Staniſlas que je ne lui en impoſois pas ;*
„ *mais c'eſt préciſément par-là que l'on devoit penſer*
„ *que j'avois menti ; car lorſqu'on dit la vérité, on n'a*
„ *pas beſoin de témoins pour l'atteſter.*

„ *Mon Eſſai ſur l'Hiſtoire Univerſelle eſt un au-*
„ *tre ouvrage apocryphe, que j'ai publié ſous le même*
„ *chiffre. C'eſt dans celui-ci, qu'en tyran deſpoti-*
„ *que j'ai exercé ſur l'univers un empire abſolu ;*
„ *hiſtoire, faits, monumens, papes, empereurs,*
„ *rois, potentats, tout a été renverſé & jetté à*
„ *bas, pour créer un autre monde qu'on ne connoiſ-*
„ *ſoit pas.*

„ *Je ne vous parlerai point de pluſieurs autres ou-*
„ *vrages que j'ai faits ſous un autre nom ; car vous*
„ *autres capucins, vous n'entendez rien en littéra-*
„ *ture.*

„ *J'ai fait auſſi le Siecle de Louis XIV.* Que
„ vous accuſez-vous de celui-ci? *Comme dans tous*
„ *les autres, d'avoir menti.* Mais il y a pluſieurs
„ manieres de mentir. *Oh! j'ai pris la meilleure ;*
„ *pour avoir plutôt fait, j'ai falſifié les faits ; je*
„ *ne voulois d'abord que les altérer, mais j'ai cru*
„ *qu'il valoit mieux les ſuppoſer.*

„ N'avez-vous pas d'autres livres qui vous „ mettent la puce à l'oreille ? *Oui, j'y ai lu* „ *Pucelle ; je vous avoue, mon Pere, que dans* „ *celui-ci, ſoit en religion, en morale, ou en ſyſtême* „ *politique, j'ai caſſé les vitres.* Comment avez- „ vous fait, dans cet écrit, pour vous laiſſer „ emporter par votre eſprit ? *Il n'y avoit qu'un* „ *pucelage qui pût me faire paſſer pour l'auteur* „ *d'un grand ouvrage, bien entendu que, pour* „ *l'honneur de la poſtérité, dieu, le ciel, l'enfer* „ *& les ſaints y ſeroient joués : j'ai mis toute cette* „ *beſogne ſous la protection de St. Denis, auquel,* „ *en faveur de la religion, je fais faire une appari-* „ *tion. Voici comment il s'exprime dans le premier* „ *chant : Je ſuis Denis, & ſaint de mon métier.* „ *Comment trouvez-vous, mon Pere, que c'eſt dé-* „ *buter ?* En hérétique ; être ſaint n'eſt pas un „ métier, c'eſt un devoir, une néceſſité ! *Ah !* „ *vous commencez déja à vous inquiéter, vous n'y* „ *êtes pas encore arrivé ; vous en verrez bien d'au-* „ *tres, car je n'écrivis pas la pucelle comme écrivoient* „ *les apôtres.*

„ *Saint Denis eſt donc chargé de cette affaire.* „ *Ne croyez pas que ce ſoit un petit ouvrage de* „ *tenir en cage un pucelage ; & c'eſt cette cage qu'il* „ *étoit obligé de garder pour l'honneur de la poſ-* „ *térité.*

„ *Dans le ſecond chant, Denis arme mon héroï-*
„ *ne. L'invention eſt nouvelle: c'eſt la premiere*
„ *fois qu'un bienheureux ſoit deſcendu du ciel pour*
„ *cuiraſſer un général femelle, qui ainſi harnaché*
„ *va chercher Charles VII à Tours, d'abord pour*
„ *lui donner le bon jour, enſuite pour lui parler af-*
„ *faire & de la guerre.*

„ *Dans le troiſieme chant, afin d'égayer le lecteur*
„ *& qu'il trouve ici ſa miſe, je fais la deſcrip-*
„ *tion du palais de la Sottiſe; ce morceau de littéra-*
„ *ture n'eſt pas mis là par haſard; je le ménage*
„ *avec beaucoup d'art! Pour qui croyez-vous que*
„ *je fais cette deſcription? c'eſt pour placer l'u-*
„ *nivers aux petites maiſons; voyez comme je m'y*
„ *prends:*

„ Devers la lune, où l'on tient que jadis
„ Etoit des fous le paradis, &c.

„ *Comment trouvez-vous ce trait, mon Pere!*
„ *de faire exprès un paradis pour les fous?* Je dis
„ que la choſe eſt ſacrilege & impie. *Je vois*
„ *bien que vous n'entendez pas la poéſie: c'eſt une*
„ *ſcene politique!* Oui, mais il ne faut pas qu'elle
„ ſoit hérétique.

„ *Dans le quatrieme chant, je ne fais que quel-*
„ *ques peintures laſcives, qui ne ſont pas déciſives,*
„ *mais qui préparent à des tableaux mieux frappés*
„ *& plus nouveaux.*

„ *En voici un que je place dans le cinquieme* „ *chant : pour le rendre plus frappant, il eſt queſtion* „ *de l'enfer, du diable (mon Pere,) de tous ces* „ *égrillards qui jadis étoient des paillards, des moines* „ *& des moinillons, qui portent tous le capuchon ;* „ *car vous ſavez que Grisbourdon étoit moine, &* „ *c'eſt exprès pour ce moine que je fais cette ſcene.* „ *Dieu l'a damné comme étant réprouvé ; & il racon-* „ *te cette avanture au démon, en lui diſant qu'il a* „ *porté le capuchon. Comment trouvez-vous juſqu'ici* „ *cette avanture, ſon ordre, ſon arrangement ?* Fort indécent.

„ *Le ſixieme chant ne contient que des récits ga-* „ *lants, mais toujours très-piquans, afin de tenir* „ *l'eſprit du lecteur toujours égayé & éveillé.*

„ *Dans un ouvrage ſi profond, il falloit un peu* „ *d'Inquiſition : ſans ce tribunal un livre eſt froid* „ *& bannal. J'y fais tout exprès condamner Doro-* „ *thée à la mort, pour la faire délivrer en tapinois* „ *par le brave Dunois.*

„ *Voici pour vous, mon Révérend, car il faut* „ *par foi être décent. Dans le huitieme chant, je* „ *loue mon ouvrage ; car tout livre qui eſt fait pour* „ *corriger les mœurs mérite un éloge, ſoit en vers,* „ *ſoit en proſe.*

» Que cette hiſtoire eſt ſage, intéreſſante!
» Comme elle forme & l'eſprit & le cœur!
» Comme on y voit la vertu triomphante! &c.

» *Mais je finirai une autre fois ce verſes, car*
» *vous croiriez peut-être que je viens au confeſ-*
» *ſional, pour me moquer du tribunal. Ce chant*
» *contient des avantures très-inſtructives pour les*
» *jeunes gens.*

» *De l'enfer, du paradis, je viens à la Sainte-*
» *Baume; car il faut avec moi que le lecteur curieux*
» *parcoure tous les ſaints lieux, pour y voir la Mag-*
» *deleine pénitente; je ne mets que le tems qu'il faut*
» *pour raconter un miracle qui ſe fit en ces jours,*
» *mais ce fut un miracle d'amour.*

» *Dans le dixieme chant, je rapporte comment un*
» *aumônier fit des violences à Agnès, & comment*
» *elle s'en tira, & tout ce qu'elle fit pour cela. Il*
» *faut dans un tableau littéraire, que chaque lecteur*
» *ait un endroit qui puiſſe lui plaire; & pour l'or-*
» *dinaire les abbés & en général tous les petits collets*
» *en amour aiment les cas forcés: c'eſt que ce ſont*
» *les péchés les plus dépêchés. Enſuite je raconte*
» *l'avanture d'Agnès dans un couvent, & comment*
» *elle en ſortit honnêtement.*

» *Mais, comme dans mon livre il eſt queſtion de*
» *guerre, je fais battre la banniere de France con-*
» *tre celle d'Angleterre. Deux ſaints, faits pour*

„ *vivre en paix, ſe chamaillent comme des poſſédés;*
„ *St. George, St. Denis, chacun d'eux défendant*
„ *leur pays..... Mais, mon Pere, je trouve que*
„ *je fais mal de vous tenir ſi longtems au confeſſio-*
„ *nal. Nous finirons l'hiſtoire de la Pucelle une au-*
„ *tre fois.*

„ Permettez que je vous interroge encore ſur
„ quelques endroits. N'avez-vous pas fait quel-
„ qu'autre livre impie? *Oui, j'ai fait Candide.*
„ Qu'eſt-ce que ce Candide? *Candide eſt un li-*
„ *vre fait au mieux, car il prouve que tout eſt pour*
„ *le mieux.* Comment peut-il prouver cela? *Au*
„ *mieux: c'eſt une conviction qui peut ſouffrir là dé-*
„ *monſtration.* Mais cette conviction peut-elle
„ ſervir à tout? *A tout, juſqu'au tribunal de la*
„ *pénitence: par exemple, ſi par quelque détour on*
„ *vous eſcamote l'abſolution, le pénitent ſera mieux*
„ *que de reſter ſans abſolution; car ſi au ſortir du*
„ *tribunal il ne communioit pas, les gens de ſa mai-*
„ *ſon diroient, il faut que notre maître ait commis*
„ *un gros péché en deſſous, puiſqu'il ne peut pas*
„ *être abſous: or, lorſque l'on a du mépris pour ſon*
„ *maître, on le pille, on le vole: le maître s'en ap-*
„ *perçoit, il fait arrêter les voleurs, ſoit un ou deux,*
„ *ils ſont pendus. Vous convenez bien, mon Pere,*
„ *qu'un ou deux hommes pendus n'eſt pas pour le*
„ *mieux; un d'eux peut ſe marier, avoir des enfans,*

» qui peuvent devenir d'honnêtes gens; l'autre peut
» apprendre le latin, aller à Rome, où il mettra le
» petit collet, moyennant quoi l'on peut l'appeller
» Monsieur l'abbé; il passera au service de quelque
» Monseigneur, ce qui le rendra bientôt lui-même
» un Seigneur: pour cela, il n'aura qu'à dire
» qu'il sait la théologie. Personne à Rome ne lui
» disputera ce fait, car à Rome personne ne la sait.
» De monseigneur il deviendra cardinal: en effet,
» du violet au rouge, toute la différence est dans une
» nuance. De cardinal on le fera pape. Pape!
» Oui, mon Pere, pape! pourquoi non? Croyez-
» vous qu'à Rome cela soit si mal aisé, & qu'il fait
» le pour le devenir prouver les seize quartiers?
» Sixte-Quint gardoit les cochons: Lambertini ne
» les gardoit pas, mais il plaidoit comme avocat;
» Ganganelli étoit moins qu'un avocat, car il
» étoit moine par état. Et que croyez-vous que
» soit le pape d'aujourd'hui? Un petit gentilhomme
» de Cezennes, qui en arrivant à Rome se mit au
» service d'un cardinal, pour se frayer le chemin à
» l'état papal. Voilà Candide. Vous voyez, mon
» Pere, que c'est pour le mieux de voler, car si le
» maître ne vous avoit pas volé l'absolution, le fils
» de son valet eût resté un petit garçon. Il est donc
» clair, comme un & un sont deux, que tout est
» pour le mieux.

» Conti

„ Continuons la confeſſion. N'avez-vous pas
„ quelqu'autre péché que celui d'avoir abjuré vo-
„ tre foi ? *Non !* Non, il me paroît impoſſible
„ qu'un homme de votre état, n'ait quelqu'autre
„ reliquat ! *Ah ! oui, j'ai une autre affaire.* Quel-
„ le eſt cette affaire ? *J'ai volé un libraire !* Quoi !
„ il n'y en a eu qu'un de pris ? *Attendez, mon*
„ *Pere, je crois qu'il y en a ſix.* Mais diſtinguons
„ le cas ; vous ſavez que tout caſuiſte diſtingue le
„ vol manifeſte du non manifeſte ? *Oh ! le mien*
„ *eſt très manifeſte ; je leur vendois mes manuſcrits*
„ *très-manifeſtement, & les faiſois enſuite imprimer*
„ *clandeſtinement.* Eh ! pourquoi faiſiez-vous cela ſi
„ ſouvent ? *Mon Pere, c'étoit pour gagner plus d'argent.*
„ Eh qualité d'auteur, n'avez-vous pas exercé
„ quelque vengeance, là, quelque ſatisfaction ?
„ *Oui, j'ai tué Fréron.* Quoi ! tué, mort ! *Oh !*
„ *très mort, à n'en pas revenir, & bien en vaut à*
„ *la république des lettres, car c'étoit bien la plus*
„ *grande bête..... Mais laiſſons-là cet animal, qui*
„ *n'eſt pas un ſujet de confeſſional.* Comment vous
„ êtes-vous rendu coupable de cet aſſaſſinat ?
„ *En homme d'eſprit qui veut faire un coup d'éclat ;*
„ *je donnai la piece de* l'Ecoſſoiſe *exprès pour y in-*
„ *troduire un Frélon ; ce Frélon étoit Fréron ; ce mal-*
„ *heureux voulut par curioſité aſſiſter à la premiere*
„ *repréſentation ; la critique que j'avois miſe dans*

„ *cette pièce forme un poison qui le gagna & quelque-*
„ *tems après l'étouffa.*

„ Mais enfin, croyez-vous en Dieu mainte-
„ nant? *Oui, mon Pere, pour le moment.* Cela
„ suffit, nous autres confesseurs ne pouvons pas
„ scruter le fond des cœurs. *Ego te, &c.*"

Monsieur de Montesquieu disoit, en parlant des ouvrages de Voltaire: „ ses livres sont bons,
„ mais il y manque quelque chose." On ne sauroit dire ce qu'est cette chose; mais il est certain que c'est quelque chose; quoi qu'il en soit, s'il trépassoit dans cette terre, & que de son cadavre il honorât l'Angleterre, je mettrois sur son tombeau ce court écriteau:

Ci git un grand homme d'esprit;
Mais qui n'avoit que de l'esprit.

La lettre suivante est dans un autre genre.

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ LES prieres publiques découvrent les secrets
„ politiques. On peut les regarder comme le
„ thermometre des affaires d'état. Si à la guer-
„ re un roi prospere, il se repose sur son canon,

„ ſans autre invocation : ce n'eſt que lorſque les „ affaires ſont déſeſpérées, qu'il a recours aux „ prieres : alors le premier eccléſiaſtique de l'état, „ par délibération, ordonne cette oraiſon.

„ *Seigneur, nous vous prions de nous pardonner „ nos péchés, afin de prévenir le terrible jugement „ que nos prévarications ont ſi juſtement mérité ; „ ſurtout nous implorons votre bénédiction & aſſiſtan- „ ce dans la guerre préſente pour les armées de ſa ma- „ jeſté, tant par mer que par terre, afin d'établir „ parmi nos ennemis la paix & la tranquillité pour „ la proſpérité du royaume & celle de ſa majeſté, „ &c. &c.*

„ Il eſt bien moins queſtion de ſavoir ſi l'acte „ de ſoumiſſion au trône de Dieu a été exercé, „ que s'il a été exaucé : c'eſt ce que je vais vous „ expliquer.

„ Il faut que vous ſachiez qu'à Calais il y a un „ couvent de filles, où eſt une Béate que l'on „ nomme ſœur Marie. Cette ſœur, que l'on re- „ garde comme une ſainte, eſt ſi fort détachée „ des choſes du monde, qu'elle dort la nuit toute „ ronde : pendant ſon ſommeil elle a des viſions, „ dans leſquelles le ciel lui eſt ouvert, & où elle „ voit tout ce qui s'y paſſe à découvert.

„ Monſieur l'Eſpion, n'allez pas badiner de ma „ propoſition. Je ne ſuis pas homme à mettre en

„ dérision; pour échapper à votre critique, je puis
„ prendre la voie évangélique. Vous n'ignorez
„ pas qu'Abraham eût une viſion; or je dis
„ pour ma raiſon, que la ſœur Marie peut être auſſi
„ viſionnaire que ceux dont nous parle l'hiſtoire.
„ En un mot, qu'elle veillât ou qu'elle dormît,
„ voici ce qu'elle dit. Que le vingt-ſeptieme de
„ Février dernier, elle avoit été élevée au troiſiè-
„ me ciel, où elle vit de grand matin arriver une
„ priere dépêchée d'Angleterre.

„ Le célebre Newton a démontré que la lumiè-
„ re parvient en ſept minutes du ſoleil à la terre;
„ cette priere, à cauſe du canon de l'Amérique
„ qui la pouſſoit par derriere, mit moins de tems,
„ pour y arriver, que ce fameux géometre n'en
„ a calculé.

„ A peine fut-elle à la porte du paradis, que
„ trois ſaints, qui rempliſſoient la fonction de
„ maîtres des requêtes, tinrent un petit comité
„ pour ſavoir s'il falloit la préſenter au Très Haut.
„ L'un d'eux dit: nous ne connoiſſons pas les An-
„ glois, non plus que les Iroquois; comme depuis
„ Calvin ils ne ſont pas de nos amis, il n'en eſt
„ pas entré un ſeul depuis en paradis. Il faut
„ appeller Charles premier, un de leurs rois qui
„ les a gouvernés: prenons garde de ne pas faire
„ équivoque; n'allons pas prendre un ſaint pour

„ l'autre; ce n'eſt pas Charles Boromée, c'eſt
„ Charles à la tête décolée. Comme par ſon mar-
„ tyre il perdit le trône & la vie, Dieu l'a mis
„ au rang des bienheureux, en attendant de
„ faire pour lui quelque choſe de mieux.

„ Charles parut; il ſortoit du purgatoire, où
„ il avoit paſſé plus de cent ans pour purger ſon
„ entêtement, ainſi que tous les rois entêtés ſe-
„ ront un jour châtiés: il étoit noir & brûlé, com-
„ me un damné. Bienheureux Sire, lui dit un
„ ſaint du comité, nous voudrions nous inſtruire
„ de la nation Angloiſe; ſans doute que vous la
„ connoiſſez? Oui, dit le roi mutilé, je ne la con-
„ nois que trop pour mes péchés; c'eſt bien la
„ nation la plus maudite & la plus traître qui ſoit
„ encore à naître; elle me fit couper la tête net,
„ comme on coupe celle d'un poulet: enſuite elle
„ établit un anniverſaire, pour ne pas oublier
„ qu'elle m'avoit fait décoler.

„ D'ailleurs elle eſt biſarre, haute, fiere, in-
„ grate, ſuperbe, inconſtante, ne ſachant ce
„ qu'elle veut, lors même qu'elle veut....

„ Donnez lui un bon roi, elle n'a point de re-
„ pos qu'elle ne l'ait détrôné; mais qu'elle ait un
„ monarque qui de ſa liberté veuille la dé-
„ pouiller, elle le fête du matin au ſoir. Dans
„ l'art militaire elle eſt ſi en arriere, qu'elle ne

„ fait faire ni la paix ni la guerre. A-t-elle l'a-
„ vantage ſur l'ennemi, par un traité elle lui rend
„ tout ce qu'elle lui a pris. Eſt-elle battue? elle
„ elle eſt toute confondue. Le parlement veut,
„ le roi ne veut pas; tout ſe paſſe en débats: en
„ attendant l'ennemi marche à la victoire à
„ grands pas.

„ Les Bretons ſont forts pour faire valoir
„ leurs chartres, leurs loix & leur indépendance;
„ mais cette fois-ci ils l'ont miſe à un ſi haut
„ prix, que pour le coup ils y ſont pris. Celui qui
„ les gouverne, leur a fait baiſſer le caquet.
„ Imaginez-vous un viſage jéſuitique, un ſaint
„ Ignace en politique. Cet Ignace s'eſt adreſſé
„ aux membres du parlement & leur a dit:
„ Meſſieurs, ſans doute que vous avez beſoin
„ d'argent? Oui, dirent-ils, donnez-nous-en.
„ En voici, prennez, & pour moi vôtez. Ils
„ prirent l'argent, vôterent & la nation fut rui-
„ née... Dans cet endroit un ange s'avança, &
„ dit qu'à la porte du paradis une autre priere
„ demandoit à entrer. Admettez-la, dirent les
„ ſaints du comité. C'étoit une priere qui arri-
„ voit de l'Amérique; elle avoit paſſé tant de
„ mers & avoit été tant tempêtée, qu'elle étoit à
„ moitié effacée: mais les ſaints ſavent par cœur
„ les prieres que l'on fait au Seigneur. Après

„ l'avoit examinée, on trouva qu'elle étoit mot
„ pour mot comme celle d'Angleterre ; il n'y
„ avoit que quelques mots de changés ; au lieu
„ des intérêts de la monarchie, on y parloit de
„ ceux du congrès. Il faut, dirent-ils, exami-
„ ner cette affaire. Dieu ne peut point exaucer
„ des prieres contradictoires ; appellez, dirent-ils
„ à l'ange, un saint Américain. Il n'y en a pas
„ un, bienheureux, répondit-il aux saints ; depuis
„ près de deux siecles que je suis à la porte du
„ paradis, je n'en ai pas vu un seul qui y soit
„ entré, ni même présenté ; on dit que ce peu-
„ ple à habitations, n'a d'autre religion que ses
„ plantations.

„ Faites donc venir un saint Créole ? Il n'y en a
„ point non plus. Jamais, dit notre grand saint
„ Dénis, Créole n'entra en Paradis.

„ Comme cette assemblée n'étoit qu'un comité
„ particulier, qui ne pouvoit point décider, l'af-
„ faire fut évoquée au grand-conseil du ciel ; on
„ alla donc à celui du Pere Eternel.

„ Saint Pierre, qui est le portier du paradis,
„ porta soudain cette priere au trône. Dieu,
„ après l'avoir écoutée, en la rejettant dit : je ne
„ veux pas ici de cela ; les Anglois sont des héré-
„ tiques qui méritent ma colere. Seigneur, lui
„ répondit saint Pierre, les Bretons se sont fait

„ protestans par délibération, peut-être ils se con-
„ vertiront par conviction.

„ Se convertir! reprit saint Paul; Seigneur, n'en
„ croyez rien; ce sont des misérables qui ne
„ croient aujourd'hui ni à Dieu ni au Diable: je
„ les vois tous les jours à Londres dans un tem-
„ ple qu'ils m'ont dédié; les deux sexes s'y
„ assemblent tous les dimanches, à ce qu'ils di-
„ sent, pour vous révérer; mais ils ne font rien
„ autre chose que de se regarder, s'examiner &
„ se parler; or lorsque l'on ne va à l'église que
„ pour caquéter ou coquéter, on doit être
„ damné.

„ Seigneur, dit un autre saint que l'église ré-
„ vere encore aujourd'hui, comme archevêque
„ de Cantorbery, il est de ton essence d'exercer
„ sur toutes les nations ta clémence; ton trône
„ est le centre où aboutissent tous les vœux de
„ l'univers; tu regnes sur tous les peuples divers:
„ je sais bien que, depuis leur apostasie, les An-
„ glois sont des êtres plus méprisables que les Iro-
„ quois; mais ils prient, Seigneur, il faut savoir
„ comment, pour qui, & pourquoi, & quelle est
„ la raison ... Je la sais, interrompit le Tout-
„ Puissant, je ne puis écouter leur oraison: ils se
„ sont égorgés entr'eux au nombre de plus de
„ trente mille, & à présent ils viennent me sup-

„ plier, par une priere d'un moment, d'oublier
„ qu'ils ont fait verſer tant de ſang; tandis que
„ d'un autre côté, il y a plus de vingt mille ames
„ qui me conjurent par pitié, de ne pas les ab-
„ ſoudre de ce gros péché. Les rois ſont ſingu-
„ liers, ils commencent la guerre par ambition;
„ ſi elle va bien, nous n'en voyons pas un ſeul
„ qui vienne nous remercier de l'avoir aidé; mais,
„ s'ils ſont battus, ils viennent nous prier hum-
„ blement, à genoux, d'avoir pitié d'eux. J'en
„ ai actuellement vingt mille dans les enfers, qui
„ pendant leurs regnes étoient hauts, fiers & al-
„ tiers. J'avois beau leur faire dire par leurs di-
„ recteurs: Sires, rentrez en vous-mêmes, ne
„ ſoyez pas ſi entêtés, reconnoiſſez la vérité,
„ laiſſez-vous perſuader? Non, diſoient-ils avec
„ fierté, en parlant de leurs ennemis, ce ſont
„ des malheureux que je veux exterminer. Qu'eſt-
„ il arrivé? c'eſt qu'ils ont été eux-mêmes exter-
„ minés. J'ai d'autant plus à me plaindre des po-
„ tentats, que je leur ai donné de grands états,
„ ainſi que de belles nations à gouverner, & des
„ millions de peuples à commander; mais je ne
„ les ai pas eu plutôt élevés, qu'un chacun d'eux
„ m'a mépriſé. Car enfin qu'étoit le biſayeul de
„ celui qui vient aujourd'hui, avec une priere,
„ m'apprendre ce que je dois faire? Un petit

„ principiau dans un coin de la terre, dont l'état „ étoit ſi petit, que lorſqu'il étoit ſoir il falloit un „ microſcope pour le voir. Je lui donnai une „ couronne, je le rendis maître par mer d'une „ portion de l'univers: maintenant que ſon arriere- „ petit-fils eſt un Seigneur, ce Seigneur veut ſe „ rendre indépendant de la conſtitution, de l'état „ & de ſon parlement; & pour cela il faut qu'il „ faſſe la guerre, & à qui, s'il vous plaît? à ſes „ propres ſujets, ſujets que je ne lui ai confiés „ que pour les conſerver, & non pour les faire „ tuer. Eſt-ce donc ainſi qu'un roi doit gouver- „ ner? Eſt-ce là mon évangile que je lui ai tant „ recommandé? Ne m'en dites rien, je ne veux „ plus en entendre parler.

„ Cependant tous les ſaints s'aſſemblèrent pour „ examiner ſi, pour lui & la nation, on ne pour- „ roit point intercéder. Il fut queſtion pour cela „ de juger ſi la prière en elle-même pouvoit être „ exaucée.

„ Ne voyez-vous pas, dit ſaint Thomas aux „ autres ſaints en face, que le peuple Anglois „ n'a pas la grace efficace; car vous ſavez que „ pour prier Dieu ſaintement, il faut prier effi- „ cacement.

„ Saint Auguſtin dit à ce ſaint compagnon: faſ- „ tes attention que c'eſt ici une affaire de prédeſ-

„ tination; il étoit de tous tems prédeſtiné, que „ les habitans de l'Amérique avec ceux de l'An„ gleterre devoient s'égorger: voyez combien de„ choſes il eut fallu changer pour renverſer l'or„ dre predeſtiné! 1°. Qu'un certain prince ſe déſi„ ſtât de ſon deſſein, choſe qui ne pouvoit pas „ arriver; car lorſqu'un monarque eſt entêté, „ il l'eſt pour l'éternité. 2°. Que ſon conſeil fût „ compoſé d'honnêtes gens, ce qui n'eſt pas cer„ tainement. 3°. Qu'il n'y eût pas de guinées „ en Angleterre pour corrompre ſon parlement. „ Or, pour cela, à Londres il s'en trouve abon„ damment.

„ Comment voulez-vous, dit ſaint Grégoire, „ que les Bretons aient part à la gloire? Ces mi„ ſérables, en ſe divertiſſant, brûlent les papes „ tous les ans? Les papes! s'écrierent tous les „ ſaints, le cas n'eſt pas graciable; c'eſt un cri„ me que toute la catholicité déteſte, qui mérite „ la vengeance de la voûte céleſte! Oui, les „ papes, continue le ſaint d'un ton affirmatif, „ quoiqu'un peu rebarbatif; voici comment cela „ ſe fait. Les Anglois, à certain jour marqué, „ ſe mettent à table, où ils mangent ſplendide„ ment & boivent copieuſement; à la ſuite du re„ pas, après avoir levé la nape, ils brûlent le „ pape; & afin que leur apoſtaſie ne laiſſe rien

„ en arriere, ils la pouſſent juſqu'à la derniere
„ barriere; ils habillent le ſaint pere *in Pontificalibus*,
„ & le jettent dans le feu *in naturalibus*.
„ Permettez-moi, grand patriarche, dit un ſaint
„ chargé des affaires étrangeres, de croire que
„ votre ſainteté doit ſe tromper; je connois un
„ peu la carte de la terre: le pape eſt à Rome,
„ & les brûleurs ſont à Londres; ainſi comment
„ peut-il arriver que le ſaint pere ſoit brûlé? La
„ diſtance ici ne fait rien à l'affaire, répondit
„ ſaint Grégoire; on fait une figure d'oſier qui
„ ſoit auſſi grave qu'un magiſtrat, en long rabat;
„ on prend cette figure, on la jette au milieu
„ d'une couverture; quatre hérétiques en pren-
„ nent chacun un bout, & enſuite font danſer
„ cette figure ſur la couverte, &, ſans ſe rebu-
„ ter, continuent à la faire danſer, juſqu'à ce que
„ ſa ſainteté ait un bras ou une jambe caſſée; &
„ après l'avoir ainſi mutilée, la jettent dans les
„ flammes, où ils la font griller.

„ Pour moi, dit ſaint Ignace, je ne vois pas
„ que ce ſoit un ſi grand mal que de brûler le pa-
„ pe; ſi Ganganelli avoit été brûlé, le paradis
„ aujourd'hui ſeroit mieux peuplé. Les Anglois
„ n'ont fait à ma congrégation ni mal ni bien,
„ ils l'ont laiſſée comme ils l'avoient trouvée:
„ nous avions même un provincial à Londres,

„ qui nous étoit d'une grande utilité; il eût été
„ bon pour nous qu'il s'y fût conſervé; car il avoit
„ formé un grand projet, qui étoit de faire
„ G.....un de nos préfets; mais ce miſérable
„ moine a tout renverſé, lorsque d'accord avec
„ les puiſſances il nous a annullés.

„ Saint Lazare, le protecteur des fous, ſe
„ leva & parla. Il y a déja près de quarante ans
„ que je tiens l'empire Breton ſous ma domina-
„ tion. Les Anglois font bien des ſottiſes, je le
„ vois, je le ſens, mais j'eſpere que quelque
„ jour la France les envahira; & qu'alors ce peu-
„ ple retournera à ſon ancienne communion; ainſi
„ je ſuis d'avis que nous recevions ſa priere en
„ maniere de proviſion.

„ Saint Roch à ſon tour ſe leva. Grand ſaint,
„ dit-il, vous ſavez que je ſuis contre la conta-
„ gion; donc contre cette priere je proteſte,
„ car elle ſeroit pour le ciel une peſte. Des
„ hommes avares, ambitieux, dévoués à leurs
„ eſpeces, ne doivent faire d'autres vœux que
„ des richeſſes. Je ne ſuis pas d'avis, dit un pe-
„ tit ſaint Romain, canoniſé par Pie V, que l'on
„ reçoive les prieres des proteſtans; avec cette
„ ſecte il n'y a rien à gagner; ces gens dans leur
„ religion ſont entêtés comme des démons; ils
„ n'achetent ni reliques, ni *agnus Dei*, ni aucu-

„ ne autre dévotion. Leurs égliſes ſont très mal „ meublées, au lieu que celles de nos Catholi- „ ques Romains ſont très bien ornées. Voyez „ Saint Pierre de Rome; cette métropole eſt ta- „ piſſée de marbre, de tableaux, de médailles; „ au lieu que Saint Paul de Londres n'a que les „ quatre murailles.

„ Je ſuis de votre avis, dit un ſaint, qui avant „ la réforme avoit été évêque de Genève; ſi „ une fois nous ouvrions la porte aux prieres des „ proteſtans, nous en ſerions accablés à tout mo- „ ment. Je connois les Genevois, les Suiſſes, „ les Hollandois; malgré l'opinion que l'on a „ d'eux, ils ſont très ſuperſtitieux; ſurtout ſi „ nous prenions les Hollandois ſous notre ſainte „ garde, il ne partiroit aucun vaiſſeau pour les „ Indes Orientales, qu'il n'y eût une oraiſon „ pour nous prier de le mettre ſous notre pro- „ tection.

Saint Policarpe ſe leva, & comme les autres parla: „ ce n'eſt pas le tout, dit-il, de délibé- „ rer, il faut encore ſe décider. Que feron- „ nous de cette priere? La retiendrons-nous? „ La renverrons-nous? Sans doute, que ces „ miſérables Anglois nous promettront tout pour „ être exaucés; mais, comme dit notre grand „ Saint Nicolas, *nage toujours, & ne t'y fie pas.*

„ Que faut-il donc faire, dit Saint Simon le ca-
„ det? Le grand conseil décida, que pour ra-
„ battre leur caquet, il falloit les laisser entre
„ les mains des Américains qui, à la fin, les
„ battroient bien. Ainsi finit l'assemblée des saints,
„ par un *Gloria in excelsis Deo.*"

L'ESPION FRANÇOIS
A LONDRES.

No. VI. SAMEDI, 4 AVRIL 1778.

L'EUROPE touche au moment d'une cruelle guerre. Les différentes nations de ſon continent, ont ordre de s'armer réciproquement.

Le Turc, le Ruſſe, le Pruſſien, le Palatin, le Saxon, l'Anglois, le François & l'Allemand, doivent ſe tenir prêts pour s'égorger mutuellement. De dire pourquoi & comment, quatre Rois le ſavent ſeulement.

Cependant, comme le docteur Pangloſs dit fort élégamment, qu'il n'y a pas d'effet ſans cauſe, voici la raiſon de cette grande revolution; c'eſt que l'électeur de Baviere eſt mort ſans poſtérité, & que Boſton s'eſt révolté.

Ces deux petits événemens que la politique eût dû mépriſer, ont mis tant d'humeur dans l'eſprit

l'esprit de chaque prince intéressé, qu'ils ont résolu de se battre sans quartier. Il y a surtout un monarque si piqué, qu'il aimeroit mieux périr avec toute sa nation, que d'écouter aucune réconciliation.

Cependant, deux ou trois cents mille passeports, sont prêts à être signés pour passer chez les morts; ces couriers extraordinaires, en partant pour l'autre monde, seront autant de victimes sacrifiées à la gloire de quelques isles de la terre; il est vrai, qu'à la paix on reconnoîtra que tant d'ames envoyées au diable impunément, lui ont été expédiées inconséquemment.

En attendant qu'on ait affuté les canons & assemblé les bataillons, j'entretiendrai mes lecteurs d'une guerre particuliere entre deux champions qui ne sont pas les premiers héros de la terre.

L'un est un ministre disgracié & l'autre un sujet favorisé. Le champ de bataille est à Paris, où tout se passe sans effusion de sang; car les deux soldats ne sont pas battans; les mortiers militaires sont l'écritoire & les plumes, dards avec lesquels ils se percent de toutes parts. Le sujet favorisé fut le premier qui donna son manifeste (*); le second y riposta, & la guerre commença.

(*) Lisez la lettre de M. de Beaumarchais à M. le

Les pieces, qu'on rapporte ici & dont quelques lecteurs feront peu de cas, méritent de passer à la postérité. On y voit cet esprit d'animosité que, chez les anciens, les citoyens ne connoissoient point.

LETTRE

DE LA

CHEVALIERE D'EON.

Très-humble Réponse à très-Haut, très-Puissant Seigneur, Monseigneur PIERRE-AUGUSTIN CARON *ou* CARILLON, *dit* BEAUMARCHAIS, *Baron de Ronac, en Franconie, Adjudicataire général des bois de Péquiny, de Tonnere, & d'autres lieux; premier Lieutenant des Chasses de la Garenne du Fort-Evêque & du Palais, Seigneur utile des forêts d'Agiot, d'Escompte, de Change, Rechange, & autres Ratures, &c.*

Par CHARLOTTE-GENEVIEVE-LOUISE-AUGUSTE-ANDRÉE-TIMOTHÉE D'EON DE BEAUMONT, *connue, jusqu'à ce jour, sous le nom du Chevalier* D'EON, *ci-devant Docteur consulté, Censeur écouté, Capitaine célébré, Négociateur éprouvé,*

---

comte de Vergennes, du 3 Janvier 1778, qui est dans les gazettes.

Plénipotentiaire accrédité, Miniſtre reſpecté; aujourd'hui pauvre Fille majeure, n'ayant pour toute fortune que les Louis qu'elle porte ſur ſon cœur, & dans ſon cœur.

„ MONSEIGNEUR,

„ Je n'ai reçu que le dix-neuf Janvier, la très-„ gracieuſe épître que votre grandeur a daigné „ m'écrire le 13, & à laquelle étoit jointe „ une copie certifiée & ſignée, *Caron de Beau-„ marchais*, de celle dont vous aviez honoré „ un miniſtre que, même la nobleſſe, en ſecon-„ de place, doit qualifier de Monſeigneur, ce „ que vous, Maſcaron plaqué, je ne ſais où, „ ne traitez que de *Monſieur le Comte.* Au ti-„ tre de votre obligée, je vous fais mon ſin-„ cere compliment de la réponſe honnête par „ laquelle ce miniſtre, indifférent à de pareilles „ minuties, a ratifié votre protocole, & dont „ vous ne manquerez pas de profiter, avant „ peu, pour lui écrire, *mon cher Comte.*

„ Comme il n'eſt pas poſſible que ce ſoit ſa „ dignité qui ſe ravale juſqu'à vous, il faut „ bien en conclure que c'eſt votre grande capa-„ cité qui vous éleve juſqu'à lui, & à mes yeux. „ L'immenſe publicité que vous avez donnée „ aux lettres ſuſdites, ayant bien moins pour „ motifs vos griefs contre la Chevaliere d'Eon,

„ que le desir de renfler votre existence, je
„ veux y contribuer moi-même pour l'honneur
„ de mon siecle; je consens de tout mon cœur
„ que les ministres & secrétaires d'état, si tel
„ est leur plaisir, ne soient plus que de petits
„ Messieurs pour vous.

Tout ce qui les amuse, est pour moi chose exquise,
Et, par respect pour eux, je vous monseigneurise.

„ Mais, Monseigneur, que votre style avec
„ moi est changé! Vous me faites entendre les
„ accens du courroux & de l'indignation. Ce
„ ne sont plus ces complimens, ces douceurs
„ que vous cherchiez à me prodiguer, *quand*
„ *je portois une canne*; vous parlez, vous écri-
„ vez comme quelqu'un qui se fâche, & qui
„ ne craint point les coups d'éventail. Certes,
„ Monseigneur, vous êtes, pour le moins,
„ aussi brave que Boussard: ce valeureux mate-
„ lot a sauvé quelques matelots à son maître; &
„ vous, supérieur aux risques des mers, & à
„ ceux des bagnos de Londres, plus perfides
„ qu'elles, vous êtes parvenu à sauver les mil-
„ liers d'ennemis de la France, que j'aurois pu
„ tuer encore. Plus sage qu'Ulysse, qui trou-
„ va, sous les habits d'une fille, un vengeur à
„ la Grece désolée, vous avez sçu, d'un Achil-
„ le François, qui seul pouvoit valoir plusieurs
„ bataillons, ne faire qu'une seule femme.

„ C'eſt un effort d'induſtrie qui met le fils de
„ Caron bien au deſſus du fils de Laërte; car
„ ſi vous pouviez emmailloter ainſi tous les
„ Achille de la France, elle verroit bientôt le
„ retour des beaux jours d'Aſtrée & nous dor-
„ mirions tous tranquilles ſous l'ombre de *votre*
„ *zele & de votre capacité.*

„ Pour moi qui, à bon compte, vous ai
„ l'obligation de ne pouvoir plus voir de feu
„ que celui de ma cheminée, j'ai tout lieu d'ê-
„ tre ſurpriſe que vous me taxiez d'ingratitu-
„ de; que ne vous dois-je pas plutôt pour m'a-
„ voir éloignée de tous les périls de la guerre,
„ & aſſociée au bonheur de votre immortalité.
„ Ce ſont-là de ces bienfaits que je ne ceſſerai
„ point de publier. La poſtérité ſaura dans quel
„ ſens vous avez *aggrandi mon infortune.* Elle
„ n'héſitera point à croire qu'après avoir été
„ le confident & le miniſtre du plus grand roi
„ de la terre; qu'après avoir ſervi avec éclat
„ dans les armées commandées par mes illuſtres
„ protecteurs; que vivant enfin ſous un mini-
„ ſtere renommé par ſes lumieres & ſon équité,
„ j'ai été trop heureuſe que vous ayez *plaidé ma*
„ *cauſe*, que vous ayez *épouſé mes intérêts*, les
„ intérêts d'une veuve du ſecret de Louis XV!
„ il lui paroîtra fort naturel que j'aie *excité*
„ *votre douce compaſſion* au milieu de mon arſé-

„ nal, & au ſein du pays le plus libre de la
„ terre. Elle vous ſaura gré d'avoir *diſſimulé*
„ *mes fautes*, de moi qui ai ſi peu craint les
„ repréſailles ſur cet article: elle louera la con-
„ deſcendance que vous daignez avoir pour mon
„ ſexe, qui vous fait rejetter ſur *ſes foibleſſes*
„ des égaremens qui ont excité l'envie du vô-
„ tre, & qui ſeront l'éternel déſeſpoir de tous
„ ceux que la vertu guerriere n'enflamma ja-
„ mais. Elle ſera ſurtout frappée d'admiration
„ que vous n'ayez point demandé que je fuſſe
„ punie, ce qui ſans doute veut dire *blâmée.*

„ Cependant, qu'il me ſoit permis de vous
„ l'obſerver, Monſeigneur, votre prévoyance
„ ſur ce point lui paroîtra en défaut; car ſi
„ on me faiſoit ſubir cet opprobre, ce ſeroit
„ un nouveau champ ouvert à votre généroſi-
„ té; vous la porteriez juſqu'à m'apprendre
„ comment on manœuvre pour ſe faire réhabili-
„ ter: je l'augure ainſi des *pardons* que vous
„ m'offrez *par trois fois*, tant dans votre lettre
„ au miniſtre, que dans celle que vous m'a-
„ dreſſez, au riſque d'y faire dire que vous y
„ êtes pouſſé par l'intérêt du renard, dont la
„ queue étoit reſtée au piege. J'ai regretté les
„ *terribles pardons de la cour*; mais, Monſei-
„ gneur, je me pareraï des vôtres: j'en feraï
„ mon bouquet de nôces, mon chapeau de vic-

„ ginité; leur odeur suave charmera toutes les
„ nymphes, mes compagnes; chacune voudra
„ en avoir & les offrir à Junon, pour se ren-
„ dre propice la déesse dont vous avez trois
„ fois enfumé les autels.

„ Vous voyez, Monseigneur, de quelle vé-
„ nération je suis remplie pour vous. Jugez
„ de l'étonnement où me jettent les plaintes
„ que vous adressez au trône sur mes propos à
„ votre sujet : *les personnes les plus qualifiées*
„ *vous ont averti*, dites vous, *que j'allois vous*
„ *forcer à me restituer soixante mille livres en vous*
„ *perdant d'honneur*. Il est aisé de voir que
„ cette menace est sortie de la bouche de quel-
„ que imposteur, mal informé de mes affaires.
„ Si, consultant moins votre vanité que la bien-
„ séance, vous m'eussiez demandé raison à
„ moi-même, plutôt qu'au ministre, des bruits
„ qui couroient, je vous aurois dit qu'au lieu
„ d'une somme de *soixante mille livres*, c'étoit une
„ somme de *deux cents cinquante-six mille sept*
„ *cents soixante-trois livres dix sols*, dont je pré-
„ tendois être frustré; salaire légitime de mes
„ services secrets & publics, en tous genres
„ honnêtes, pendant plus de vingt ans. Je
„ vous aurois rappellé que cette réclamation
„ de l'ancien ministre plénipotentiaire de Fran-
„ ce vous a servi à brillanter votre néant dans

„ le cabinet d'un miniſtre, dont l'économie
„ ne doit pas être une des moindres vertus,
„ & que ſa place met dans la malheureuſe né-
„ ceſſité de ſoutenir l'honneur *amphibie* d'une
„ eſpece d'agens, qui ne peut avoir aucune
„ part dans ſon eſtime.

„ Néanmoins, ſi votre ame s'ouvre un jour
„ au repentir du tort que vous avez fait, en
„ obtenant à mon occaſion les entrées familie-
„ res chez le miniſtre, & que, ſur les fruits
„ des excellentes affaires qui vous ſont venues
„ par ce moyen, vos remords vous portent à
„ me rendre les *deux cents cinquante-ſix mille*
„ *ſept cents ſoixante trois livres dix ſols*, que vo-
„ tre machiavéliſme m'a fait perdre, je rece-
„ vrai ſans ſcrupule cette reſtitution, qui, je
„ vous l'aſſure, *loin de vous perdre d'honneur*,
„ vous en fera autant, pour le moins, que
„ l'hommage rendu d'office à votre déſintéreſſe-
„ ment. Au reſte, je ne vous forcerai à rien,
„ Monſeigneur, pas même à me rendre cette
„ belle Vierge d'après le Correge, que j'ai
„ donnée à M. Caron, parce qu'il me di-
„ ſoit qu'il aimoit les Vierges; ni cette Vé-
„ nus d'après le Carrache, que j'ai donnée à
„ M. Caron, parce qu'il aime encore plus les
„ Vénus; ni ce grand & ſingulier coffre-fort,
„ avec des ſerrures à ſecret, que j'ai donné auſſi

à

„ à M. Caron, parce qu'il aime, par-deſſus „ tout, les beaux yeux d'un coffre-fort.

„ Il me ſuffit que mon bon cœur ſe ſoit ar- „ rêté à l'article de mes armes, qui tentoient „ votre cupidité gloutonne; mais ſur leſquelles „ l'honneur de m'en avoir dépouillée ne vous „ avoit donné aucun droit. Il me ſuffit que la „ foibleſſe de mon ſexe ait confondu la force „ du vôtre, *en ſe refuſant avec perſévérance à* „ *l'infame marché que vous avez oſé me propoſer,* „ *pour m'aſſocier à un vol de grand chemin, &* „ *me faire partager le prix de ma honte.* Il me „ ſuffit enfin d'avoir flétri, de mon blâme pu- „ blic, le jugement du tribunal Anglois, qui „ a prétendu faire gagner à vos conſorts cette „ cauſe d'iniquité, dont l'opprobre ne peut ſe „ conſommer, & les payemens ſe réaliſer, qu'en „ vertu d'un conſentement qu'on ne m'arrache- „ ra jamais, ou par une inſulte que je ne crains „ point pour ma cendre, partout où regneront „ les mœurs.

„ En attendant, repaiſſez votre eſpoir des „ complaiſances que pourront avoir pour vous „ certains bouffons qui amuſent Paris, en me „ perſonnifiant dans de fort bonnes maiſons, „ où cela *ne dure qu'un moment*, parce que ce „ n'eſt pas moi. Votre partie eſt déjà ſans „ doute liée avec le peintre Muſſon, pour rani-

„ mer, par ſes facéties, le feu des gageures „ ſur mon ſexe, & faire remonter vos primes „ avec votre impudence. C'eſt ainſi que Fi„ garo va faiſant la barbe à tout le genre hu„ main; & moi, qui n'ai point de barbe, je „ rirai de voir, avec quelle burleſque effronte„ rie, il a oſé faire lire à un miniſtre, qui ne „ connoît de farce que celle du grand théâtre „ de l'Europe, le couplet du *Creſcendo de Baſi„ le*, pillé de lui-même & d'autrui, & je dirai: „ *ecce iterum Criſpinus.*

„ Voilà comme nous jouirons tous deux des „ biens que nous tenons l'un de l'autre; vous, „ Monſeigneur, de votre riſible importance, „ & moi, de mon eſtimable nullité; vous du „ grand nom qui vous reſtera dans Israël pour „ vos eſcomptes de 375 liv. ſterling, ſur la „ ſomme de 4625 liv. ſterling, que vous aviez „ à payer à mon acquit, pour une partie de la „ créance, ſans intérêt, de mon généreux „ protecteur, le Lord Comte Ferrers, Pair „ & Amiral d'Angleterre, & moi de la bien„ veillance que cet illuſtre ami m'a conſervée; „ vous enfin, de l'idée de m'avoir fait con„ noître en France, où j'étois connue longtemps „ avant vous, & le ſerai longtemps après vous, „ & moi, du plaiſir d'avoir fruſtré le ſordide „ intérêt que vous aviez de faire *connoître mon*

„ *ſexe en Angleterre*, d'avoir ſauvé l'honneur
„ de mon roi, de ma patrie, de ma famille,
„ de mon ſexe, & de l'ordre de St. Louis que
„ je lui fais porter, en refuſant, dans ma mi-
„ ſere, ſix mille guinées, ſur les cinquante
„ mille dont ma honte vous eût aſſuré l'infa-
„ me profit.

„ Et vous venez encore vous plaindre *que*
„ *je ne vous rends pas juſtice* !

„ Mon cher Seigneur, bon jour, bon ſoir,
„ & adieu.

„ Joignez celle-ci aux autres dans *votre porte-*
„ *feuille*, &, ſi vous le pouvez, celle de vingt-
„ cinq pages *in folio*, que j'ai adreſſée le 20
„ Janvier dernier au Miniſtre, à votre ſujet,
„ & l'on vous conſeillera de les y laiſſer.

Au Petit Montreuil, près Verſailles,
ce lundi, jour de la purification, 1773.

(*Signé*) LA CHEVALIERE D'EON.

Note géographique, hiſtorique & non politique.

„ BIEN des gens peuvent ne pas connoître
„ la Baronie de *Ronac*, en Franconie : il eſt
„ à propos de les inſtruire par le fait ſuivant.

„ Sous le nom de Ronac, anagramme de
„ Caron, Pierre-Auguſtin eut en Franconie,
„ l'an 1774, une aventure de moulins à vent,
„ qui le fit qualifier de fripon ſur les lieux,

„ d'impoſteur à Vienne, & de viſionaire à „ Paris, comme ſon voyage d'Eſpagne.

APPEL

A MES CONTEMPORAINES.

„ QUELLE eſt la femme qui aura lu les fa- „ meuſes lettres du ſieur Carillon, ou Caron „ dit Beaumarchais, des 3 & 13 Janvier, au „ miniſtre & à moi, & qui, dans ſon cœur, „ n'aura point dit : Elle y répondra. Vous „ m'avez rendu juſtice, mes dignes contempo- „ raines; &, ſi le coup a tardé, c'étoit pour „ aggraver ſa punition; il faut que ſon igno- „ minie s'accroiſſe par le ſuccès même dont il „ a cru jouir.

„ J'ai ſacrifié, à l'amour de ma patrie & de „ ma famille, l'épée que j'ai portée avec hon- „ neur, depuis que j'ai commencé à me con- „ noître. Ce ſacrifice me devient encore plus „ précieux par le mérite d'obéir au meilleur des „ ſouverains, & de marquer ma ſoumiſſion & „ ma reconnoiſſance à des miniſtres bienfaiſans; „ après avoir été toute ma vie honnête hom- „ me, zélé citoyen & brave militaire; je trion- „ phe d'être femme, & de pouvoir être citée, „ à jamais, au nombre de tant d'autres qui „ ont éprouvé que les qualités & les vertus „ dont les hommes ſont ſi fiers, n'ont point

„ été refuſées à mon ſexe. Pour avoir remis
„ mon épée, aurois-je dépoſé auſſi mes ſenti-
„ mens ? Dans mes nouveaux vêtemens, au
„ milieu de Paris, au pied du trône, je ſuis
„ outragée par un hiſtrion, qui n'eut pas oſé
„ regarder en face le chevalier d'Eon, par un
„ plébeïen qui faiſoit carillonner des pendules,
„ quand l'Europe retentiſſoit de mes exploits
„ guerriers & politiques, & je ne repouſſerois
„ pas ſon audace avec les ſeules armes qui me
„ ſont laiſſées ? Je le dois à moi-même, au nom
„ de mes peres, à mon ſiecle, à la poſtérité,
„ à mes bleſſures, à l'ordre de Saint Louis
„ qu'elles m'ont mérité, à mes généreux pro-
„ tecteurs & à vous toutes, mes contemporai-
„ nes, dont je trahirois l'honneur, ſi mon
„ courage pouvoit m'abandonner.

„ Je vous adreſſe ma réponſe à Pierre Caron
„ dit Beaumarchais, dont la hypocriſie & la
„ méchanceté lui euſſent mérité dans Londres
„ un autre traitement de ma part, & tel que
„ l'ont éprouvé des gens déshonorés & flétris,
„ qu'il y a choiſis pour ſes amis & ſes *partners*,
„ au ſcandale même de l'Angleterre qui leur
„ donne un aſyle.

„ Il a voulu, par un indigne artifice, m'en-
„ lever la conſidération qui doit faire ma plus
„ douce exiſtence. Je le confonds en me mo-

„ quant de lui, & de ſon impuiſſante colere.
„ C'eſt un Therſite qu'il faut fouailler, pour
„ avoir oſé parler avec inſolence de gens qui
„ valent mieux que lui, & qu'il devoit res-
„ pecter. Je le dénonce & le livre à toutes les
„ femmes de mon ſiecle, comme ayant voulu
„ élever ſon crédit ſur celui d'une femme ;
„ faire ſa cour aux dépens d'une femme ; &
„ enfin, venger ſon eſpoir fruſtré, en écra-
„ ſant une femme, & celle qui a le plus à cœur
„ de voir triompher la gloire de ſes ſemblables.

Au petit Monreuil, près Verſailles,
le lundi, jour de la Purification, 1778.

(*Signé*) LA CHEVALIERE D'EON.

„ *N. B.* Pierre Caron dit Beaumarchais, a
„ certifié & ſigné les copies des deux lettres
„ qu'il a publiées : je fais certifier & ſigner
„ la copie des deux miennes, par Barthelemi
„ Pille, dit la Grenade, mon valet-de-cham-
„ bre, dont la ſignature a toujours valu tant
„ en juſtice, que hors."

„ *Je certifie les deux préſentes lettres confor-*
„ *mes aux originaux que j'ai dans mes mains, ce*
„ *deux Février* 1778.

(*Signé*) PILLE, DIT LA GRENADE.

ENVOI

à Monſeigneur le comte de Vergennes, pour Madame la comteſſe.

„ MONSEIGNEUR,

„ N'AYANT point encore le bonheur d'être „ connu perſonnellement de Madame la comteſ„ ſe de Vergennes, je n'oſe point lui préſenter „ moi-même mon *Appel aux femmes*, que j'a„ dreſſe à toutes celles dont j'ai à cœur de con„ ſerver les bontés & l'eſtime; j'oſe eſpérer que „ vous me ferez la grace, Monſeigneur, de „ vouloir bien le lui remettre de ma part; Ma„ dame la comteſſe aura peut-être eu connois„ ſance de la légereté avec laquelle Pierre Ca„ ron, dit Beaumarchais, m'a attaquée auprès „ de vous ſur de vains bruits, ſans avoir pris „ la peine de s'en expliquer avec moi, & de „ la témérité qu'il a eue de publier ſcandaleuſe„ ment les prétendus griefs, quoique vous lui „ euſſiez répondu *que vous ne pouviez pas les* „ *croire.* J'oſe attendre d'un cœur ſenſible & „ généreux, comme celui de Madame la com„ teſſe, le même intérêt pour ma cauſe, qui „ fait deſirer à toutes les femmes que je con-

„ fonde cet audacieux Tartuffe, le fléau d'un „ ſexe & l'opprobre de l'autre.

„ Je ſuis, avec un très-profond reſpect,

„ Monſeigneur,

„ Votre très-humble, &c.

(*Signé*) LA CHEVALIERE D'EON.

CARTEL dans mon nouveau genre.

„ Pierre Caron n'a pas craint de m'attaquer, „ parce qu'il ſait bien que ma diſcrétion, tant „ éprouvée ſur les affaires du roi, doit m'inter- „ dire tout uſage des victorieuſes raiſons qui „ militent pour ma cauſe; il ſait bien que je ne „ ſuis coupable d'aucune ingratitude à ſon égard, „ & qu'il ne m'a rendu aucuns ſervices effectifs; „ mais il me défie de détruire, ſur ces deux „ points, ſes imprudentes aſſertions. M. Pan- „ chaud & d'autres répandent partout qu'il leur „ a ouvert ce *fameux porte-feuille*, dont il me „ menace, tandis que je ne puis point ouvrir „ le mien.

„ Caron fait circuler à Paris & à la cour les „ lettres qu'il m'a écrites, & il ſe garde bien „ de produire mes réponſes; (car il n'a que de „ moi des réponſes.) Ma poſition eſt embar- „ raſſante, il eſt vrai; mais je ſuis femme, & „ les reſſources ne doivent pas me manquer.

J'en ai deux.

„ Voici la premiere: depuis que pour mon „ malheur Pierre Caron s'eſt mêlé de mes af- „ faires, en vertu de ſa commiſſion du roi, „ du 25 Août 1775, &, après un début qui „ étoit fait pour m'éblouïr, je n'ai point ceſſé „ d'importuner Monſeigneur le comte de Ver- „ gennes, par des lettres volumineuſes, pleines „ de mes allarmes, de mes réclamations, de „ mes proteſtations & de mes plaintes contre „ cet indigne agent, qui abuſoit de ſa com- „ miſſion, pour *obtenir d'immenſes richeſſes pour „ la manifeſtation de mon ſexe*, & de ſupplier le „ miniſtre de mettre vis à-vis de moi un inter- „ médiaire plus honnête, plus digne de ſa con- „ fiance & de la mienne, plus propre à faire „ reſpecter ſa nation chez l'étranger. Mes in- „ ſtantes prieres furent enfin exaucées. Beau- „ marchais s'étant vu forcé, par moi, d'aban- „ donner mon affaire qu'il avoit laiſſée à ſon „ chancelier Morande, auteur du *Gazetier cui- „ raſſé*, je traiterai directement avec Monſei- „ gneur le comte de Vergennes, qui me fit „ l'honneur de m'écrire le 12 Juillet dernier, la „ lettre de ſa main, ſur la foi de laquelle, ſans „ héſiter, je ſuis revenue en France. Voici „ comme ce miniſtre s'y exprime: *Soyez ſans „ inquiétude ſur M. de Beaumarchais; une fois en*

„ *France, vous pouvez vous adreſſer directement à* „ *moi, ſans le ſecours d'aucun intermédiaire.* Com- „ ment puis-je mieux prouver que Beaumarchais „ étoit bien plus l'objet de ma déteſtation, que „ de ma reconnoiſſance?

„ Mes lettres à ce miniſtre, des 25 & 27 „ Mai 1776, des 1 & 18 Juillet 1777, &c. „ &c. &c. . . . . atteſtent tout ce que je viens „ d'avancer, qui eſt encore relaté avec ma plei- „ ne, *ma ſecrete juſtification*, dans ma derniere „ lettre à ce miniſtre, en vingt-cinq pages in- „ folio, du 20 Janvier dernier.

„ Si j'en impoſe, je ſupplie Monſeigneur le „ comte de Vergennes de me donner, pour ju- „ ges, les deux ſecrétaires du conſeil d'état, „ ſur le prononcé deſquels il ſera permis à „ Beaumarchais de faire ſtatuer juridiquement „ qu'il m'a rendu de vrais ſervices, & que je „ ſuis coupable d'ingratitude à ſon égard.

„ Ma ſeconde reſſource eſt le *porte-feuille* mê- „ me de Pierre Caron, & je vais la faire ſor- „ tir du repli où il la tient fermée, par un ſe- „ cret. Ce ſont mes réponſes à ces lettres; je „ le ſomme de les produire, ſans oublier celles „ des 7, 30 Janvier & du 12 Novembre 1776.

„ Il dira qu'il eſt gêné par les affaires du roi „ qui s'y trouvent mêlées; mais il eſt aiſé de le- „ ver cette difficulté. S'il n'eſt pas un impoſteur

„ ſur l'article de mon ingratitude, qu'il remette
„ toutes mes ſuſdites réponſes à Monſeigneur le
„ comte de Vergennes, & moi, je ſupplie ce
„ miniſtre d'en faire expédier à Caron dit Beau-
„ marchais, des *duplicata* certifiés par les deux
„ ſecrétaires du conſeil d'état, dans leſquels il
„ ne ſera laiſſé que les ſeuls objets perſonnels
„ audit Pierre Caron, de ma part: ſavoir, les
„ reproches que je n'ai ceſſé de lui faire de ſon
„ machiavélisme, de ſes fourberies, de ſon
„ libertinage, de ſes infidélités dans la négo-
„ ciation, de ſon avarice, de ſes eſcroqueries,
„ prouvées par Milord Ferrers, *de ſes procédés*
„ *infames pour faire une grande fortune ſur mon*
„ *ſexe & du déſeſpoir où j'étois de me voir entre ſes*
„ *mains.* En cet état il produira ſans incon-
„ vénient mes lettres, & nous verrons s'il oſe
„ ſoutenir qu'il m'a rendu des ſervices réels &
„ m'accuſer d'ingratitude. Ceux qui deſirent
„ qu'on croie à ſa probité, n'y croient pas eux-
„ mêmes, s'ils ne s'uniſſent point à lui & à
„ moi, pour faciliter un moyen ſi ſimple de me
„ fermer la bouche, que je n'ai ouverte que
„ ſur ſa provocation.

„ J'aurois encore une multitude de preuves à
„ fournir pour le convaincre d'impoſture: elles
„ exiſtent dans les juſtes plaintes que le Lord
„ Ferrers a portées contre lui au miniſtre, &

„ que ce ſeigneur vouloit venir porter au roi
„ lui-même. Je les ferois voir dans les gazettes
„ Angloiſes du mois de Novembre 1774, où
„ je proteſtai hautement contre les indignes pa-
„ ris qui ſe ranimoient ſur mon ſexe depuis le
„ retour de Beaumarchais à Londres, & ſon
„ départ pour Verſailles, dans leſquelles gazet-
„ tes tout le ſecret de notre négociation étoit
„ relevé par ſon *confident Morande*.

„ Je citerai de plus l'aveu de la déclaration
„ de ſon *digne aſſocié Morande, le calomniateur*
„ de Louis XV, pris, chez moi, par trois té-
„ moins, le 8 Mai 1776. Je cite enfin la pro-
„ pre lettre de Beaumarchais, du 31 Décembre
„ 1775, où il me fait d'ameres plaintes ſur
„ mes articles des papiers anglois, contre les
„ gageures ſur mon ſexe, encore ému de la
„ *vive & féminine colere*; ce ſont ſes expreſ-
„ ſions, *que je lui avois montrée la veille.* Com-
„ me il étoit loin de penſer alors que cette fé-
„ minine colere ſeroit un jour celle de tout
„ mon ſexe contre lui, & qu'elle foudroyeroit
„ ſa maſculine baſſeſſe!

(*Signé*) LA CHEVALIERE D'EON."

Au petit Montreuil, près Verſailles, le 3 Février 1778, après avoir vu la lettre de Beaumarchais au miniſtre, & la réponſe dans le courier de l'Europe.

SECONDE LETTRE

AUX FEMMES.

Paris, le 20 Février 1778.

„ Victoire ! mes contemporaines, victoire !
„ & quatre pages de victoires ! Mon honneur,
„ votre honeur triomphent. Le grand juge du
„ premier tribunal de l'Angleterre vient d'anéan-
„ tir lui-même, en préſence des douze grands
„ juges d'Angleterre, ſes propres jugemens con-
„ cernant la validité des polices ouvertes ſur
„ mon ſexe. Voilà le glorieux effet de la terri-
„ ble leçon que j'ai donnée à ce tribunal, au
„ moment où je partois pour la France. Son
„ arrêt définitif du 31 Janvier, a reçu l'oppoſi-
„ tion de ceux qui avoient ſoutenu, d'après
„ ma conduite, que j'étois homme, & qu'on
„ vouloit forcer à payer leurs gageures, en
„ exécution de ces deux jugemens. Il a eu le
„ courage de prononcer, dans les termes de
„ mes proteſtations publiques, en langue an-
„ gloiſe, que *la vérification néceſſaire bleſſant la*
„ *bienſéance & les mœurs, & qu'un tiers ſans*
„ *intérêt* (c'eſt moi, c'eſt la chevaliere d'Eon)
„ *pouvant en être affecté, la cauſe devoit être miſe*
„ *au néant.* Il a obſervé que les cours de ju-
„ ſtice ſe déshonoroient en ſervant les fantaiſies

„ ridicules de ces êtres mépriſables qu'on nomme
„ gamblers, ce qui veut dire joueurs ou parieurs
„ eſcrocs, & que les tribunaux ne doivent plus
„ recevoir de ſemblables cauſes, de pareils ef-
„ frontés qui, ſans reſpect humain, venoient
„ troubler la majeſté du tribunal, injurier l'hon-
„ neur & la réputation de Mademoiſelle d'Eon;
„ qu'il falloit les livrer tous à l'infamie, à
„ l'exécration publique, & ne pas s'occuper da-
„ vantage de leurs brigandages. Tous les juges
„ ont réuni leurs voix à l'opinion du Lord
„ Mansfield, & la ſalle du banc du roi a retenti
„ d'applaudiſſemens à Weſtminſter.

„ Voici l'obſervation de l'éditeur du *St. Ja-*
„ *mes's chronicle*, du 3 Février, ſur ce juge-
„ ment. Elle eſt traduite littéralement. *Les*
„ *parieurs, qui avoient gagé à coup ſûr, ſe trou-*
„ *vent ainſi fruſtrés de la riche moiſſon qu'ils ſe*
„ *croyoient à la veille de faire & qu'ils avoient ſi*
„ *longtems attendue. Cet arrêt fait reſter en Angle-*
„ *terre une ſomme au moins de ſoixante & quinze*
„ *mille livres ſterlings* (environ dix-huit cents
„ mille livres tournois), *que ſans cela il auroit*
„ *fallu envoyer à Paris, à M. Panchaud, pour*
„ *lui & pour un petit nombre d'amis qu'on avoit*
„ *honnêtement admis dans le ſecret pour duper les*
„ *crédules parieurs de la ville de Londres. Un de*
„ *ceux-ci, preſſé pour l'exécution du dernier ju-*

„ *gement, avoit malheureuſement payé le* 30 *au*
„ *ſoir.*

„ O ma patrie, que je vous félicite de n'a-
„ voir point reçu tout cet or par une voie
„ auſſi infame! Vous avez tant de bras, tant
„ de cœurs tous prêts à enlever à l'audacieuſe
„ Angleterre des dépouilles, & plus riches &
„ plus glorieuſes.

„ Magiſtrats, qui avez reçu mes ſermens,
„ miniſtres qui m'avez accréditée, généraux
„ qui m'avez commandée, camarades qui m'avez
„ ſuivie, ordre royal & militaire de St. Louis
„ qui m'avez enrôlée, partagez ma joie: om-
„ bre de Louis XV, reconnoiſſez l'être que
„ votre puiſſance a créé: *J'ai ſoumis l'Angle-*
„ *terre à la loi de l'honneur.*

„ Femmes, recevez-moi dans votre ſein: je
„ ſuis digne de vous.

(*Signé*) LA CHEVALIERE D'EON.

Réponſe de Monſeigneur de Beaumarchais à Madame Charlotte-Genevieve-Louiſe-Timothée, la Princeſſe d'Eon de Beaumont, Etre métamorphoſé, ci-devant Docteur ſans être conſulté, Cenſeur peu lettré, Capitaine réformé, Négociateur mépriſé, Plénipotentiaire caſſé, Miniſtre renvoyé, & autres titres, tous auſſi honorifiques, &c. &c.

PRINCESSE,

„ DANS votre réponſe à ma lettre, j'ai ri de
„ bon cœur de me voir appeller Monſeigneur;
„ moi qui, en généalogie, ſuis le premier de
„ ma famille. Mais, puiſque vous m'avez fait
„ Seigneur, ce qui pour moi eſt trop d'hon-
„ neur, permettez qu'à mon tour je vous faſſe
„ Princeſſe, & par conſéquent Alteſſe. Je vous
„ dois cette reconnoiſſance, vous qui, gratui-
„ tement, me titrez ſi noblement.

„ Comme nous ſommes maintenant à deux
„ de jeu, nous pouvons librement parler ſans
„ aucun déguiſement, ſurtout étant élevés au
„ même rang; car d'un Monſeigneur à une
„ Princeſſe, il n'y a d'autre différence, que
„ celle de la coëffe au chapeau qui, entre la
„ grandeur, établit le niveau.

„ Cependant, malgré ce grand nom, per-
„ mettez, Princeſſe, que je mépriſe les pre-
„ mieres pages de votre adreſſe; c'eſt un ver-
„ biage éternel, qui n'a ni goût ni ſel.

„ Après un long perſifflage, rempli de mots
„ la plupart guindés & ſots, vous dites que
„ mon ſtyle eſt changé, qu'il étoit plus douce-
„ reux lorſque vous portiez une canne; mais
„ je vous aſſure, Princeſſe, que, ſi alors vous
„ l'aviez levée, vous euſſiez été bien étrillée;

car

„ car vous ſavez peut-être, par expérience, „ qu'un bras maſculin frappe plus fort qu'un „ féminin.

„ Mais laiſſons-là la baſtonade, une Alteſſe „ & un Monſeigneur doivent s'écrire avec dou- „ ceur. La canne & le bâton ne ſont faits que „ pour les valets & les marmitons; lorſqu'on „ eſt titré comme vous & moi, on doit ſe reſ- „ pecter; car ſi nous autres gens de qualité „ nous ne nous reſpectons pas, tout le monde „ nous mépriſera, & alors perſonne ne nous „ verra.

„ Cependant cette canne me rappelle votre „ audace, qui n'eſt qu'une pure grimace; car, „ graces à Dieu, *vous n'êtes point battant de* „ *peur d'être battu.* Votre épée fut pour vous, „ en tout âge, un ſecond pucelage. Il eſt vrai „ qu'une fille ne ſe bat pas; car elle a beau „ mettre des culotes, il lui manque ce *je ne* „ *ſais quoi* qu'on ne ſauroit nommer, ce *je ne* „ *ſais quoi* qui en tout âge donne de la force & „ du courage. Vous n'êtes brave qu'au fleuret, „ encore celui-ci n'eſt pas votre fait; il faut le „ demander à l'*Angelo* (*), ce grand garçon, „ à qui votre corps a ſouvent ſervi de pla- „ ſtron.

(*) Maître-en-fait d'armes à Londres, avec qui elle ſe donnoit en ſpectacle dans une ſalle publique.

„ Vous prétendez, vieille Princeſſe, que je „ vous ai ôté le chapeau qui, depuis quarante „ ans, couvroit votre cerveau ; je demande „ pardon à votre Alteſſe. M. de l'Hopital vous „ l'avoit ôté longtems avant moi, car que ſi„ gnifient les paroles qui ſe trouvent dans vo„ tre livre (*) que la fureur de citer vous a fait „ imprimer ? *Maintenant vous êtes homme*, vir; „ *vous réparez par votre eſprit ce qui vous manque „ par le phyſique.*

„ Il étoit impoſſible de vous déclarer femme „ plus ouvertement, c'étoit vous le dire fran„ chement.

„ L'ambaſſadeur Breteuil, qui vous connoiſ„ ſoit perſonnellement, vous découvrit auſſi „ diſtinctement ; lorſqu'il écrivit dans le tems „ de vos brouilleries à Londres avec M. de „ Guerchy, *qu'on envoie un jupon à ce miniſtre „ poſtiche, & on ſaura dans le fait le ſexe dont „ il eſt.*

„ Ce n'eſt donc pas moi qui vous ai démaſ„ qué, puiſque depuis quinze ans vous l'aviez „ été ; mais, quand je vous eus mis moi-même „ la coëffe qu'aujourd'hui vous portez, je n'au„ rois fait que ce que je devois. Un citoyen,

(*) Lettre de M. de l'Hôpital dans ſon *livre des néceſſités*.

„ qui, dans le miniſtere découvre une fille ha-
„ billée en garçon, doit auſſitôt la dénoncer à
„ l'adminiſtration. Les loix défendent ces dé-
„ guiſemens; les enfreindre c'eſt un attentat
„ contre l'état. En effet, dans quel déſordre
„ ne ſeroient pas les cours de l'Europe, ſi, au
„ lieu d'hommes ſenſés, on y envoyoit de ces
„ eſprits évaporés, qui cacheroient ſous l'habit
„ maſculin tous les défauts du féminin?

„ Il faut que le miniſtre, dans les cours étran-
„ geres, ſoit politique, habile, patient, fin,
„ adroit, courtiſan; qualités que votre ſexe a
„ rarement. Au contraire, en général, la
„ femme eſt haute, fiere, impérieuſe, quel-
„ quefois inquiete, ſouvent hargneuſe; cela
„ vient de l'éducation qu'elle reçoit, qui eſt
„ analogue à la foibleſſe, qui ſe trouve dans ſa
„ délicateſſe. La France, en Angleterre, prin-
„ ceſſe, en fit l'expérience dans l'adminiſtration
„ de votre alteſſe. Depuis que cette couronne
„ envoie des miniſtres dans la Grande-Breta-
„ gne, on n'y avoit jamais vu tant d'eſprit de
„ parti, tant de fureur, tant d'animoſité, tant de
„ livres, tant de procès qu'il s'en eſt faits. Com-
„ me femme, vous y avez plus tracaſſé dans
„ trois ans, que tous les miniſtres, en corps,
„ n'y avoient tracaſſé en cent ans.

„ Cependant, comme dans cette lettre vous

„ prétendez être homme d'état, & que par-là „ vous vous donnez les violons ; voyons ſi „ vous avez raiſon.

„ Traitons cette matiere mûrement ; car depuis qu'on parle de vous, on n'en parle que „ ſuperficiellement. Il faut une fois pour toutes „ examiner en vous les qualités que vous louez, „ & vous juger ſur ce que vous valez.

„ La nature a ſi bien diſtingué les qualités „ qui caractériſent les deux ſexes, que les vertus de l'un ſont les vices de l'autre. La force, le courage, l'héroiſme, qui forme la „ gloire du premier, ſont la honte du dernier.

„ Quelles ſont donc, me direz-vous, de nous „ autres femmes les qualités? Les voici à ne „ pas s'y tromper : la *modeſtie*, la *continence*, „ la *douceur*, la *modération*, la *patience* : regle „ générale, une femme capitaine, eſt toujours „ une commere, ou au moins une aventuriere.

„ Un grand philoſophe a dit, que la vertu „ de la femme eſt de ne faire aucun bruit, & „ que ſa qualité perſonnelle eſt de ne pas faire „ parler d'elle.

„ La premiere modeſtie d'une perſonne du „ ſexe, eſt de ne pas trahir ſon ſexe. Nous „ devons reſter ce que la nature nous a faits, „ & ne pas chercher le refait. On eſt bien „ près de tromper les autres, lorſqu'on trom-

„ pe soi même. Une Demoiselle de probité ne
„ doit jamais changer de qualité; lorsqu'elle le
„ fait, elle mérite le blâme de la postérité.

„ Une femme qui devient homme, est tou-
„ jours un méchant homme. Vous justifiez vous-
„ même cette méchanceté, qui se trouve dans
„ votre sexe déguisé. Je pourrois en citer mil-
„ le traits ici, mais je me bornerai à celui de
„ M. de Guerchy.

„ Après avoir persécuté ce ministre pendant
„ sa vie, par les traits les plus affreux, les plus
„ calomnieux, les plus scandaleux qui puissent
„ entrer dans l'esprit d'un furieux, vous le sui-
„ vîtes dans le royaume des morts (*); vous
„ ouvrîtes son tombeau pour y faire couler cet-
„ te satyre diffamatoire, qui ne se trouve que
„ dans une ame noire. Vous vous associâtes aux
„ vers pour ronger son corps, qui n'ayant
„ alors ni force ni sentiment, ne pouvoit ma-
„ nier ni l'épée ni le bâton, pour en tirer sa-
„ tisfaction.

„ Mais, princesse, venons aux services que
„ vous avez rendus à l'état; car c'est par ceux-
„ ci que vous prenez le ton & que vous fondez
„ votre haute réputation.

(*) Après sa mort, elle fit une brochure affreuse, qui tendoit à le déshonorer.

„ Je trouve d'abord que vous avez fait l'Es-
„ pion, & que c'eſt par ce ſeul métier que vous
„ vous êtes avancée. Examinons donc, ſi,
„ dans aucun cas l'eſpionage peut être honoré,
„ quand la couronne elle-même l'eut protégé.

„ Je n'aurois d'abord qu'à vous citer Montes-
„ quieu (*), qui, ayant fait l'analyſe de cette
„ profeſſion, l'a traitée avec exécration. En
„ effet, ſon nom ſeul révolte l'eſprit; on ne
„ peut le prononcer ſans en avoir horreur. Tout
„ homme qui le porte eſt banni de la ſociété
„ avec indignité.

„ Je ſais bien qu'entre les hommes d'état,
„ tête à-tête, on l'appelle le cabinet de la gran-
„ de affaire ſecrete, & qu'un commis ou un
„ ſecrétaire qui trahit ſon chef, ſe croit plei-
„ nement juſtifié pour avoir ſervi ſon roi. Il
„ ſe trompe: la premiere loi eſt celle de l'hoſ-
„ pitalité. C'eſt ce que Monſieur de l'Hôpital
„ vous fit ſi bien ſentir en Ruſſie, lorſqu'ayant
„ fait aſſembler tous les gens de ſa maiſon, il
„ leur dit: Meſſieurs, je trouve toujours mes
„ dépêches prévenues à Verſailles; il faut qu'il
„ y ait chez moi un coquin, ou quelque être
„ amphibie, qui me trompe à moi, à ma ſe-

(*) Dans l'*Eſprit des loix*.

„ crétairetie ; mais il ſe trompoit lui-même ;
„ ce n'étoit pas un coquin, c'étoit une coqui-
„ ne. Je vous demande pardon, princeſſe, ſi
„ je parle avec ſi peu de reſpect de votre alte-
„ ſe ; mais je ſuis franc en aſſertion : *j'appelle*
„ *un chat un chat & rolet un fripon.*

„ Je dis donc qu'un eſpion, fût-il celui du
„ grand-pontife, eſt un être apocryphe.

„ Les rois peuvent bien pour leurs intérêts
„ paſſer l'éponge ſur ce déshonneur, mais la ta-
„ che reſte toujours. Le trône a le droit d'é-
„ lever, d'aggrandir & même d'annoblir ; mais
„ il n'a pas celui d'avilir, ſans que le ſujet
„ qu'il avilit ne reſte avili. Il y a des préjugés
„ qui ſont au-deſſus de ſa faveur ; tel eſt celui
„ de l'honneur. Un honnête homme aimeroit
„ mieux mourir, que de devoir ſa fortune & ſa
„ gloire au métier d'émiſſaire. Celui-ci dans
„ le vrai citoyen, tient à un principe certain.
„ Sa premiere loi eſt qu'il ne doit rien faire
„ qui, en l'éloignant de ſon devoir, le faſſe
„ meſeſtimer : or l'eſpion, de quelque rang
„ qu'il ſoit, ſe fait toujours mépriſer.

„ L'hiſtoire de France nous conſerve là-deſ-
„ ſus un trait, qui doit ſervir de modele à tout
„ bon citoyen monarchique ou républicain.

„ Un certain roi ayant ordonné à un de ſes
„ officiers généraux dans une province où il

„ commandoit, de faire un eſpionnage, par le-
„ quel tout autre auroit cru illuſtrer ſa race;
„ celui-ci lui répondit: „ Sire, je ſupplie vo-
„ tre majeſté de me commander en choſes faiſa-
„ bles, & ſoudain j'obéirai à votre majeſté, &
„ non en celle qui peut me déshonorer." Belle
„ réponſe, qui devroit être gravée dans le
„ cœur de chaque citoyen.

„ Je le répete une autre fois, les rois ont
„ droit ſur nos fortunes, nos vies, notre
„ bonheur, mais non pas ſur notre honneur.
„ C'eſt le ſeul bien que le deſpotiſme du trône
„ a laiſſé à l'honnête homme.

„ J'ai inſiſté ſur ce point, princeſſe, afin
„ que les ſécrétaires qui, comme vous, iront
„ à l'avenir dans les cours étrangeres, ſervir
„ d'eſpions contre leurs chefs, ſoient regardés
„ à leur retour comme de malhonnêtes gens,
„ au lieu d'hommes d'honneur. Il faut qu'un
„ ambaſſadeur ait ſa maiſon pour aſyle, que
„ ſon cabinet ſoit à lui, & non à un eſpion do-
„ meſtique qui peut le deſſervir.

„ Je ſais bien que je dis ici des choſes nou-
„ velles; mais ſi elles ſont vraies, elles ſont
„ très-anciennes.

„ Cependant, princeſſe, venons aux faits
„ principaux. Vous dites, que je vous dois
„ deux cents cinquante-ſept mille ſept cents ſoi-

„ xan-

„ vante-trois livres. Voilà bien des livres „ pour un homme dont la fortune, il y a trois „ ans, étoit réduite à quelques livres, & qui en „ faiſoit lui-même pour vivre; témoin votre „ traité impoſteur des négociations, qui vous „ valut bien des doublons. Il y a apparence, „ princeſſe, que j'ai dépouillé votre alteſſe de „ quelque grand fief, ou terre ſeigneuriale en „ toute juſtice; car il n'eſt pas à croire que, „ dans le tems préſent, où une auſſi grande „ ſomme ſe trouve rarement raſſemblée en ar„ gent comptant, j'aie pu la puiſer dans votre „ coffre fort, toute en or.

„ Mais je vous entends, vous voulez parler „ de l'argent que la cour m'avoit donné pour „ vous racheter, payer vos créanciers, préve„ nir votre entiere déroute, pour vous empê„ cher de faire banqueroute. J'arrivai juſtement „ dans le tems, que vous alliez préſenter votre „ bilan.

„ C'eſt donc là ce monopole, cette rapine, „ qui vous a fait crier hautement, que je vous „ avois volé plus de deux cents mille francs.

„ Cependant il faut examiner ceci mûrement; „ car, ſi on vous a volé, il faut vous reſtituer „ certainement.

„ Il eſt exactement vrai que la cour, pour

„ vous faire quitter l'Angleterre, m'avoit remis
„ plus d'argent que je ne vous en ai donné pour
„ l'abandonner ; on doit donc voir si celui qui
„ ne vous a pas été payé, eſt à reſtituer.

„ Pour cela, il faut d'abord établir, pour
„ article préliminaire, que j'étois négociateur
„ dans cette affaire, & non un domeſtique, à
„ qui on dit : „ Saint Jean, va, paſſe en An-
„ gleterre ſur le champ ; remets cet argent au
„ chevalier d'Eon, & retourne céans : mais vous
„ ſavez, princeſſe douairiere, que j'avois plus
„ d'arbitraire, puiſque c'étoit moi qui avois
„ ébauché cette affaire. J'arrivai à Londres ; je
„ ne vous eus pas plutôt dit, que j'avois pour
„ vous des écus, que je vous vis ouvrir de
„ grands yeux. Des écus ! dites vous ; ſi cela
„ eſt, en honneur, je vous regarde comme
„ mon libérateur.

„ Vous voyant donc âpre à la curée, je
„ crus que je pouvois en épargner une bonne
„ portion, en vous rachetant à moindre prix,
„ que celui que la cour y avoit mis ; d'autant
„ plus que le cas n'étoit pas ſans exemple. Je
„ pourrois vous en citer pluſieurs ; mais en
„ voici un qui forme une grande aſſertion.

„ Louis XIV, voulant la paix, ordonna à ſon
„ miniſtre à la Haye, de payer, ſous main,
„ deux millions au penſionnaire & à Marlbo-

„ zough (*), qui tous les deux s'opposoient
„ avec résolution au traité de pacification. Cet
„ agent trouva que c'étoit mettre à un trop
„ haut prix la honte de la France; il réduisit la
„ somme & offrit un million, qui fut tacite-
„ ment accepté. Cependant, il en donna part
„ au roi, qui lui répondit: „ Monsieur, vous
„ avez bien fait; c'est autant d'épargné.

„ Vous observerez, princesse, que la somme
„ étoit dénominée. L'ordre portoit sans distinc-
„ tion, vous donnerez deux millions & non
„ pas un million. Cependant, le ministre fut
„ loué à Versailles de n'avoir pas à la lettre
„ rempli sa commission, & par cette omission,
„ avoir économisé un million.

„ Voilà mon cas: je crus que je devois épar-
„ gner au trésor royal une partie de la somme
„ que l'on m'avoit donnée pour vous faire re-
„ tourner. Mais à quoi bon pérorer; le procès
„ que vous m'avez intenté, a été jugé au tri-
„ bunal du roi, qui est sans appel: c'est le pre-
„ mier président de ce tribunal qui a prononcé
„ en ma faveur; c'est une lettre, mais cette
„ lettre vaut un arrêt du conseil en dernier res-
„ sort & sans appel (†).

(*) Cette négociation n'eut pas lieu, la guerre continua.

(†) Lisez la lettre de M. le comte de Vergennes, qui le justifie pleinement.

„ Ce qui vous inquiete & vous trouble la
„ cervelle; c'eſt de ſavoir quel eſt le moment
„ que j'ai remis l'argent au gouvernement; mais

Le tems ne fait rien à l'affaire.

„ Ce n'eſt point à vous à me faire une que-
„ relle ſur l'inſtant que j'ai déboursé ce comp-
„ tant; il ſuffit que le miniſtre eſt content.

„ Tout ce dont vous m'accuſez, n'a d'autre
„ conviction que celle de votre imagination. Au-
„ cun fait n'eſt ni légal ni certain; au lieu que
„ ceux dont les miniſtres & les politiques vous
„ accuſent dans leurs entretiens, ſont très-cer-
„ tains; en effet;

„ *Il eſt certain* qu'à peine miniſtre en Angle-
„ terre, vous donnâtes la France en ſpectacle
„ à toute la terre.

„ *Il eſt certain* que, chez Milord Halliſax,
„ vous vous fîtes tenir à quatre, faiſant ſem-
„ blant de vouloir vous battre, & que le mi-
„ niſtre vous fit ſigner (*) que tant que vous
„ ſeriez chez les Anglois, vous ne vous bat-
„ triez jamais.

„ *Il eſt certain* qu'à l'arrivée de l'ambaſſadeur
„ de Guerchy, vous vous déclarâtes publique-
„ ment ſon ennemi.

(*) Il fit appeller la garde pour le faire ſigner.

„ *Il eſt certain* que vous le pourſuivîtes au „ point, de le faire paſſer pour aſſaſſin.

„ *Il eſt certain* que vous l'auriez fait arrêter, „ ſi le roi George n'y avoit interpoſé ſon au„ torité.

„ *Il eſt certain* que vous volâtes les lettres de „ M. le duc de Nivernois; & que, contre les „ loix de l'honneur & de la probité, vous les „ fîtes imprimer.

„ *Il eſt certain* que vous publiâtes un gros „ livre qui mettoit la France, & ſon admini„ ſtration, en dériſion.

„ *Il eſt certain* que la cour de France, voyant „ votre conduite en Angleterre, vous ordonna „ de vous retirer, & que, malgré elle, en ſu„ jet rebelle, vous voulûtes y reſter, &c. &c.

„ Tout ceci ſont des faits, Madame la prin„ ceſſe, que ne peut nier votre alteſſe.

„ Il eſt vrai que, par mon interceſſion, vous „ en avez obtenu le pardon. Mais celui-ci n'a „ point paſſé le drapeau ſur votre réputation, „ car, que ſignifie la grace dans un miniſtre „ diſgracié, ſi ce n'eſt qu'il a prévariqué.

„ Vous dites, princeſſe, que vous recevriez „ de ma part la reſtitution de la ſomme que „ vous prétendez que je vous dois; mais les „ comptables ne paient pas deux fois: c'eſt bien „ aſſez qu'ils rendent leurs comptes une fois.

„ Les louis ſont de ſi bel or, que, lorſqu'on „ les tient dans le coffre-fort, on ne les rend „ que par un effort.

„ A l'égard de la belle Vierge de Correge „ dont vous m'avez fait préſent, & que vous „ me reprochez maintenant, je puis vous la „ rendre ſur le champ, comme à une princeſſe „ qui, ayant toujours vécu d'emprunts, eſt ac- „ coutumée à recevoir & non pas à donner.

„ A l'égard du vol de grand chemin, (pour „ me ſervir de votre expreſſion) auquel vous „ dites que j'ai voulu vous aſſocier, permettez- „ moi de vous dire, audacieuſe princeſſe, que „ votre alteſſe ne ſait pas diſtinguer les noms „ de leurs vraies ſignifications. Parler que „ vous étiez fille ou garçon, étoit une gageure „ en raiſon; ſi l'on appelloit de ce nom les pa- „ ris qui ſe font tous les jours en Angleterre, „ on y feroit plus volé que dans aucun pays de „ la terre.

„ Pour ce qui eſt de la comparaiſon que „ vous faites de votre alteſſe avec Monſeigneur „ de Beaumarchais, hélas! princeſſe, cette „ haute réputation, dont maintenant nous jouiſ- „ ſons, paſſera comme de la fumée.

„ Dans quelques luſtres, il ne ſera non plus „ queſtion de moi que de vous; car vous ſa- „ vez que les alteſſes & les monſeigneurs, com-

„ me nous, à peine ſont-ils enterrés, que le
„ lendemain ils ſont oubliés.

„ Cependant, dans celle-ci, vous vous don-
„ nez trop les violons; vous y faites ſonner
„ vos ſervices, votre honneur, votre réputa-
„ tion, à double carillon.

„ Je laiſſe tous ces noms dictés par votre
„ oſtentation, pour vous prouver que la croix
„ que vous portez, eſt un vol fait à la gloire
„ du héros militaire.

„ Permettez donc, chevalier amphibie, que,
„ ſans aucune ſurpriſe, ici je vous déchéva-
„ liſe; d'autant plus que le nom forgé de che-
„ valiere, ne ſe trouve dans aucun dictionnai-
„ re (*).

„ Cette inſtitution fut faite pour récompen-
„ ſer les officiers qui ont bien ſervi le roi. Elle
„ eſt entierement maſculine, & nullement fé-
„ minine. Selon ſa premiere loi, on ne peut
„ pas l'accorder à celui que les Italiens appel-
„ lent un châtré; à plus forte raiſon, on ne
„ peut pas la donner à un être qui eſt encore
„ plus mutilé.

„ Pour entrer dans la carriere de la gloire,
„ il faut avoir les deux petits paſſeports, qui

(*) On ne s'en ſert point. On ne peut pas dire, en françois, une chevaliere de St. Louis.

» ſont les héros. Vous ne les avez pas ; vous » ne devez pas donc être décorée d'un ordre » que ſa premiere inſtitution vous empêche de » porter.

» Cependant il faut examiner ceci ſans ſur- » priſe, & faiſons de cet ordre l'analyſe. Trai- » tons la choſe méthodiquement, elle eſt de » conſéquence dans ces temps ; car ſi, par vo- » tre métamorphoſe, vous méritez de la porter, » quelqu'autre de votre ſexe, en ſe métamor- » phoſant, dira, je l'ai également méritée : » ainſi il pourroit arriver que, chaque jour, » quelque aventuriere pourroit devenir Madame » la chevaliere.

» L'ordonnance eſt préciſe ; lorſqu'un ſoldat » ou un officier à la guerre eſt reconnu fille, » elle eſt renvoyée comme incapable de ſervir » le roi. Vous n'avez donc obtenu cet ordre » qu'en violant ceux de ſa majeſté ; ce n'eſt que » par ſurpriſe que vous l'avez gagné ; ſurpriſe » qui, au lieu d'être récompenſée, mérite » d'être châtiée.

» Il eſt de conſéquence pour l'état, que l'ad- » miniſtration ſoit informée du ſexe de chaque » ſoldat. Or, ſi la loi eſt générale, une fille » n'a pas plus de droit, pour obtenir cette » croix, de ſe métamorphoſer en dragon, que

„ mille autres qui, comme vous, seroient de „ la même opinion.

„ Outre la cause politique, il y a aussi une „ raison physique.

„ Un officier femelle, trois ou quatre jours „ du mois, ne pourroit pas faire son service, „ par cette incommodité, qu'on ne sauroit nom- „ mer; preuve que ce que je vous dis est vrai, „ c'est que M. le Goût, votre chirurgien à „ Londres, a assuré que vous êtes si incommo- „ dée de cette incommodité, qu'alors à peine „ vous pouvez marcher. Or, si dans cet état, „ à l'armée, l'officier du jour vous eût com- „ mandé de monter la tranchée, vous lui eussiez „ répondu froidement: Monsieur, dites au gé- „ néral de remettre la tranchée à un autre tems; „ car, dans cette matinée, je suis moi-même „ pleine de tranchées."

„ Voici, princesse, un autre inconvénient. „ Si les filles pouvoient se faire officiers, il „ faudroit indubitablement, quatre accoucheu- „ ses, par régiment; car, dans chaque corps, „ on y accoucheroit très souvent: vous me di- „ rez que l'état militaire y gagneroit; car, si, „ dans chaque bataillon, le capitaine des gre- „ nadiers accouchoit tous les dix mois régulie- „ rement, chaque corps seroit rempli de petits

„ grenadiers qui, avec le tems, deviendroient „ officiers.

„ Cependant, voyons pourquoi vous portez „ cet ordre.

„ Son inſtitution eſt telle que, pour le mé„ riter, il faut avoir ſervi vingt ans dans quel„ que régiment ; ou, au défaut de celle-ci, „ avoir fait quelqu'action d'éclat, en un mot, „ être bon ſoldat : or princeſſe, à la guerre, „ vos exploits glorieux ne ſont pas gravés au „ temple de mémoire.

„ Comment donc l'avez-vous acquiſe ? Voici „ le fait; c'eſt pour avoir porté à Verſailles un „ paquet (*).

„ Ce qui eſt la bravoure d'un courier de ca„ binet.

„ Après avoir fini votre lettre, vous repre„ nez votre verbiage pour en remplir encore „ chaque page.

„ Voyons ce que je ſuis : je vous entends, „ c'eſt une relation hiſtorique de ma baronie, „ de mes châteaux qui, à ce que vous dites, „ ſont très-beaux. Je ſupplie votre alteſſe de „ ne pas s'embarraſſer l'eſprit de cette petiteſſe : „ *di queſta principeſſa laſcia la cura à me.*

(*) M. le Duc de Nivernois l'envoya à Paris, porter le traité de paix ; ce qui lui valut la croix.

„ *Queſt-ce qui vient après?*

„ Appel à mes compatriotes.

„ J'ai lu, j'entends; mais ne vaudroit-il pas „ mieux faire appel au bon ſens? De toutes ſes „ cauſes dont l'eſprit humain appelle, la raiſon „ eſt toujours la mieux appellée; la folie n'a „ point de tribunal; ſi on lui en donne un, il „ eſt toujours bannal.

„ *Il eſt certain* que votre ſexe, en voyant le „ ruban rouge au haut de votre corſet, en reſte „ tout ſtupéfait. Mais je viens de vous le di- „ re, princeſſe, cette croix que vous montrez „ avec tant d'éclat, vous l'avez ſurpriſe à l'é- „ tat; car, ſi, en paroiſſant dans le monde, „ vous n'euſſiez déguiſé votre ſexe, & vous „ vous y fuſſiez montrée en jupon, vous n'eus- „ ſiez été que Mademoiſelle d'Eon. C'eſt pour „ avoir trompé le bureau de la guerre, qu'on „ vous appelle aujourd'hui Madame la cheva- „ liere.

„ A l'égard du nom d'hiſtrion, que vous me „ donnez, princeſſe, je n'ai jamais joué d'autre „ piece, que celle que j'ai repréſenté à Londres „ avec votre alteſſe.

„ En traitant avec vous pour votre réconcilia- „ tion avec la France, les ſcenes de votre part „ furent ſi variées, que je défie Bellecour, qui

„ joue la comédie depuis trente ans, d'avoir „ pu changer de caractere ſi ſouvent.

„ *Scene premiere.* D'abord vous prîtes le ton „ d'avocat, & avec moi vous plaidâtes votre „ cauſe ; mais cette premiere décoration, „ tourna à votre confuſion.

„ *Scene ſeconde.* Du ton d'avocat & de diſ„ coureur, vous paſſâtes à celui de cenſeur. „ Vous regardâtes ma négociation, comme un „ livre qu'il faut feuilleter pour découvrir la „ vérité.

„ *Scene troiſieme.* Dans celle-ci vous parlâtes „ en militaire; comme nous ne pouvions pas „ nous accorder ſur un certain point de réunion: „ vous ignorez, dites-vous, ma profeſſion; „ je ſuis le chevalier d'Eon, capitaine de dra„ gons.

„ *Scene quatrieme.* Après vous être bien „ évertuée ſur votre célébrité, vous prîtez le „ caractere de négociateur; & voulûtes tirer „ de moi adroitement, trois ou quatre cents „ mille francs.

„ *Scene cinquieme.* Ce perſonnage ne vous ayan

„ ayant pas réuſſi, vous en prîtes un autre rem-
„ pli de gloire, celui de plénipotentiaire ; mais
„ je ne fus pas la dupe de ce nouveau langage,
„ car je ſavois qu'on vous avoit caſſé aux gages.

„ *Scene derniere, dénouement de la piece.*
„ Après avoir fait tant de rôles différens, vous
„ en prîtes un autre plus changeant. Vous
„ parûtes ſur la ſcene en jupon & en cornette.
„ C'eſt ainſi que vous fîtes la clôture du théâtre
„ d'un miniſtere, révolté, que vous avez tant
„ agité.

„ Or, qui de nous deux eſt l'hiſtrion ? en vé-
„ rité, princeſſe, c'eſt exactement votre adreſſe.

„ Vous ajoutez, que je faiſois carillonner
„ des pendules, quand votre réputation avec
„ gloire, vous faiſoit carillonner dans le mini-
„ ſtere. Vous vous trompez ici en chrono-
„ logie. Dans le tems dont vous parlez, vous
„ étiez un petit commis à Paris. Or, je calcu-
„ le qu'entre nos deux pendules, qui marquoient
„ l'heure de nos fortunes, il n'y avoit pas alors
„ entre vous & moi, en France, deux minutes
„ de différence.

„ Au reſte, votre adreſſe aux dames ne réuſ-
„ ſira pas. Les plus ſages d'entr'elles diront,
„ qu'eſt ce que c'eſt que ce capitaine de dra-
„ gons, qui vient ſe ranger ſous nos éten-

„ dards, en jupon, & qui, après avoir porté,
„ pendant quarante ans, le chapeau, paroît au-
„ milieu de nous dans une vieille cornette, qui
„ n'eſt pas bien nette? Croit-elle qu'une femme,
„ pour ſe diſtinguer, ait beſoin de ſe métamor-
„ phoſer? C'eſt avilir notre ſexe, au lieu de
„ l'honorer.

„ Pour nous faire eſtimer, nous n'avons pas
„ beſoin de nous mettre en chapeau & en uni-
„ forme, & aller courir le guilledou, & venir
„ enſuite à Paris, à l'âge de cinquante ans,
„ dire je ſuis l'héroïne du tems.

„ Il eſt bien plus difficile d'acquérir les ver-
„ tus qui font eſtimer une dame, que celles
„ qui, chez les hommes, forment ce qu'on ap-
„ pelle une belle ame. Les qualités de celle-ci
„ n'ont d'autre réalité, que celles qui naiſſent du
„ préjugé. Pour nous, il faut plus de force
„ & de courage, pour triompher des vices de
„ notre âge.

„ Le reſte de votre lettre, princeſſe, eſt
„ un mauvais perſifflage, auquel je ne réponds
„ pas, parce qu'il ne le mérite pas. Bon jour,
„ bon ſoir, adieu à jamais.

(*Signé*) BEAUMARCHAIS.

Fin du premier volume.

L'ESPION FRANÇOIS

A

LONDRES.

SECOND VOLUME.

L'ESPION FRANÇOIS

A

LONDRES;

OU

OBSERVATIONS CRITIQUES

SUR L'ANGLETERRE ET SUR LES ANGLOIS.

Par Mr. LE CHEVALIER DE GOUDAR.

Ouvrage destiné à servir de Suite à l'*Espion Chinois*, *du même Auteur.*

SECOND VOLUME.

Quid verum atque decens, curo, & rogo
& omnis in hoc sum.
HOR. *Lib. I. Ep. I. Vers.* 11.

A LONDRES,
AUX DÉPENS DE L'AUTEUR.

M D C C L X X X.

TAYLOR

TABLE

DU

SECOND VOLUME.

Pag.

DISCOURS sur les Proverbes. 1

Lettre sur l'Inclination, qu'ont les Anglois de voyager 2

Diverses Anecdotes sur leurs Voyages en Italie 5

Seconde lettre sur le même sujet 8

L'épuisement qui arrive dans la masse de leur numéraire, par les dépenses qu'ils font chez l'étranger 10

Différence pour l'état, si ces sommes étoient dépensées dans son intérieur 16

Lettre d'un anonyme à M. Franklin 24

Lettre d'un soldat enrôlé par subtilité, avec l'application d'un passage de Candide 25

Lettre d'un inconnu à l'auteur, sur la compensation des filles de joie, qui passent d'Angleterre en France & réciproquement, avec la balance qui s'ensuit pour le bien & le mal 31

Autre lettre sur un événement, arrivé à Paris à une représentation d'*Irene*, tragédie de M. de Voltaire 34

Pag.
Sentimens de St. Evremont sur l'opéra François 36
Discours sur la sensation que fait la musique sur les ames sensibles - - 37
Que le ramage des oiseaux a fourni beaucoup à la musique - - - 41
Sur le goût de la musique Italienne, qui prend faveur sur les autres musiques - 47
Ce qui est arrivé à Rome à ce sujet - 48
A Naples, Florence, Venise, Gênes, Milan, Bologne, Parme, Turin, Espagne, Portugal, Russie, Pologne, Prusse, Vienne, Stutgard, Angleterre - - 49
Ce qui est arrivé sur le même objet en France 56
L'auteur a fouillé dans les archives du monde prodigue, pour connoître des dépenses que la musique, plus ou moins adoptée, en occasionnoit aux états de l'Europe 60
Guerre qui s'est élevée à Rome entre la musique françoise & l'Italienne - 66
Que le Plein-chant a fourni des idées pour la musique mondaine - - 69
Continuation de l'histoire de la musique italienne - - - 74

Pag.

Epoque de la naiſſance de la muſique françoiſe, créée par Lulli - - - 74

L'italienne commença à ſe perfectionner. L'émulation produiſit les plus grands maîtres - - - - 76

L'époque où l'on commença à introduire les eunuques, qu'on nomme *ſopranis* - - 84

Les acteurs & les actrices ſe font beaucoup valoir - - - - 91

Singulier procès entre deux actrices - 97

Diverſes autres anecdotes ſur la muſique en Italie - - - - 100

Lettre ſur un chat - - - - 104

Lettre ſur un chien - - - 105

Traité de la France avec l'Amérique - 109

Ponctuation du traité - - - 111

Lettre de Fréderic, fils de Théodore, premier roi de Corſe - - - 117

Lettre d'un anonyme - - - 119

Lettre d'un génois - - - 121

Dialogue, entre l'empereur & un payſan, au ſujet de la guerre préſente - 122

Pag.
Lettre d'un inconnu à l'auteur, au ſujet de Spa, avec un détail de ce qui s'y paſſe 129
Seconde lettre, ou journal de cet endroit, au ſujet du jeu 135
Diſcours ſur la difficulté de ſatisfaire tous les lecteurs d'ouvrages périodiques 145
Lettre à ce ſujet 146
Autre lettre d'un politique 147
Lettre d'un correſpondant ſur l'objet des comédies à Londres 148
Lettre d'un propriétaire d'actions à Ranelagh 150
Lettre à l'auteur 152
Lettre à l'auteur, ſur les banqueroutes 154
Lettre à l'auteur, au ſujet de l'expoſition des tableaux, faite par des peintres académiciens 156
Lettre de reproches d'une Dame à l'auteur 160
Lettre à l'auteur, ſur un combat entre deux Anglois 162
Lettre d'un corſaire Américain 164
Lettre à l'auteur, ſur un combat ſur mer, entre un bâtiment Anglois & un corſaire Américain 165

Pag.

Journal hiſtorique de la revue, faite par le roi d'Angleterre à Portſmouth, de la flotte Angloiſe 166

Lettre d'un Anglois, au ſujet de la flotte du comte d'Eſtaing 169

Lettre à l'auteur, par un anonyme, qui lui demande les annales politiques de la terre, dont il fait un eſſai ſuccint, propre à former un grand ouvrage 170

Continuation de l'abrégé hiſtorique de nos annales 182

L'on y voit comme le Chriſtianiſme gagne & que les femmes y ont beaucoup contribué 186

L'Allemagne devient ſans chef . . . 192

L'on voit toutes les révolutions que les ſiecles ont produit 193

L'univers ſort de ſon ignorance, & les grands hommes ſe forment 213

Lettre à l'auteur, ſur ceux qui font de leur eſprit un commerce mercénaire, avec un diſcours tiré des papiers publics de Londres 219

Expoſition des ſentimens de l'un & l'autre parti, ſur ce qui ſe paſſe dans le temps préſent 220

Naiſſance des gazettes. 225

Pag.

Combien le goût des nouvelles, vraies ou fausses, en a produit dans la seule ville de Londres, sans celles de toutes les villes particulières, avec le titre qu'elles portent 229.

Annales de la Grande Bretagne du mois de Mai 1778, pour ce qui regarde la littérature, anecdotes amusantes . . . 234

L'histoire des charlatans, qui y sont innombrables 241

Mensonges politiques, ou rêveries de nouvellistes 244

Etat présent de l'Angleterre, par le parti de la minorité 246

Réponse à cet état, par le parti de la majorité 247

Evénemens remarquables & intéressans pour la nation Angloise . . . 248

Autres grands événemens remarquables 249

Contradictions politiques, tirées des 17 gazettes véridiques imprimées à Londres 251

Pertes, faites à Londres pendant le mois de Mai 255

Bagatelles amusantes, pour égayer les politiques 259

Pag.

Expériences physiques, en l'honneur & gloire de la république d'Angleterre . . 241

Nouvelles intéressantes de la cour de St. James 263

Avis aux domestiques de louage, qui sont hors de place . . . ibid

Propagation . . . 265

Morts . . . ibid

Mariages . . . ibid

Enterremens . . . ibid

Anecdote sur un vol . . . 266

Portrait de la chambre des communes, comparée à une écurie . . ibid

Eloge de la sagesse du peuple d'Angleterre 270

Parodie de la fête d'Alexandre le grand, appliquée à la grande revue de Portsmouth, pour être jouée au carême prochain, en oratorio, en commémoration de cet illustre événement . . . 272

Diverses lettres sur la mort du Lord Chatham 281

Testament de Guillaume Pitt, Lord Chatham 287

Autre lettre sur la mort du Lord Chatham 289

Administration de ce ministre . 291

Changement du ministere . . 300

Pag.
M. Pitt abandonne les affaires . . . 301
Il accepte le titre de Lord . . . 302
Lettre sur les affaires du général Burgoyne 304
Lettre qui annonce la mort de Voltaire 311
Lettre des officiers de l'Amérique . 312

FIN.

L'ESPION FRANÇOIS
A LONDRES.

No. VII. SAMEDI, 11 *Avril* 1778.

De tous les langages, celui des proverbes eſt le plus véridique; c'étoit celui de *Salomon*, qui aimoit à s'exprimer avec préciſion. Un proverbe dit plus en deux lignes, que ne fait quelquefois un gros livre.

Pour prouver qu'un mal pour l'un, eſt ſouvent un bien pour un autre, l'Anglois dit: *It is an ill wind, that blows nobody good.*

Ce proverbe eſt ſi vrai, qu'il n'a pas beſoin d'être commenté. Celui de l'Italien ſur le même ſujet, eſt encore plus expreſſif: *Piu e rota e meglio ſi conſcia*; cela veut dire allégoriquement, en toutes ſortes de ſens, que, plus une affaire eſt gâtée & plus aiſément elle peut être raccommodée. Le François dit dans la même

assertion: *A quelque chose malheur est bon.* Je m'arrête à cette dernière conviction; la guerre qui menace l'Angleterre, va faire rentrer à la fois un grand nombre de sujets de George III. Le Gouvernement François, en les chassant de Paris, les renverra dans leur pays; alors la Grande Bretagne y gagnera, tout ce que la France y perdra. Les Banquiers de *Lombard-street* ne seront plus occupés désormais à faire des remises aux Anglois expatriés. Ces Bretons, de retour, feront valoir leurs terres, ou prendront parti à la guerre.

La désertion étoit si grande que, si elle eut encore duré dix ans, il auroit fallu peupler l'Angleterre de nouveaux habitans de la terre.

Les deux lettres suivantes expriment ce desordre avec tant de conviction, que je n'y ajouterai aucune réflexion.

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ Il y a un proverbe qui dit: qu'*à chaque oi-*
„ *seau son nid est beau.* Il faut que les Anglois
„ n'aiment point à nicher, ou qu'ils haïssent
„ leur nid: puisqu'ils quittent celui d'Angle-
„ terre, pour aller nicher dans toute autre terre.

„ Il n'y a aucun village, aucune ville, en „ Afrique, en Aſie, ou dans la Crimée, où „ l'on ne trouve quelque famille Angloiſe nichée.

„ En voyageant dans l'Egypte, j'ai trouvé „ le Chevalier de *Montaigu*, dans un jardin, „ qui arroſoit une fleur de jasmin. Vous, Che- „ valier, lui dis-je, en Aſie! L'aventure eſt „ plaiſante, que faites-vous ici? Je mange, me „ dit-il, du très-beau fruit. J'aime mieux (en „ me montrant le local qu'il habitoit) ce mor- „ ceau de terre, que toutes les Baronies qui „ ſont en Angleterre. Voyez, comme cela eſt „ beau, en détachant un raiſin d'une treille; „ examinez en le grain, il ſurpaſſe le plus beau „ fruit Indien. Voilà, en peu de mots, ce „ qui me retient ici.

„ Il faut, dis-je en moi-même, que la patrie „ ne tienne à rien, lorsque l'on y préfere une „ grappe de raiſin.

„ En paſſant de l'Eſpagne en France, j'ai „ trouvé un Milord de ma connoiſſance, qui fai- „ ſoit ſa nichée ſur la plus haute Pyrennée. Ah! „ mon Dieu, Milord, lui dis-je, que faites „ vous ſur ce rocher? Il me répondit, je res- „ pire l'air; mais, repris-je, avec votre per- „ miſſion, on peut reſpirer l'air ſur la monta- „ gne de Richmond. Fi donc! dit-il, c'eſt „ un jardin, fait en forme d'amphithéâtre, qui

„ varie trop. Je n'aime pas la nature habillée
„ de verd; il n'y a que les laquais qui ſe pa-
„ rent de cette couleur, ainſi, que certaines
„ plantes, & certaines fleurs. L'univerſalité eſt
„ ma deviſe, j'aime la nature en chemiſe; ſa
„ parure me déplait: tout ce qui eſt belle agri-
„ culture, n'eſt pas mon fait.

„ En voyageant à Moſcou, j'ai trouvé un
„ riche Breton, qui, dans la plus belle ſaiſon,
„ étoit fourré comme un mouton. Monſieur,
„ lui dis-je, que faites-vous dans cet Etat? Je
„ jouis, me répondit-il, de la douceur du cli-
„ mat; c'eſt, repris-je, une jouiſſance bien
„ froide, car il gêle ici neuf mois de l'année.
„ Qu'importe qu'il y gele, je me trouve mieux
„ ici qu'en Angleterre. A Londres l'on éprou-
„ ve ordinairement trois ſaiſons dans la jour-
„ née; ici il n'y en a qu'une, qui dure toute
„ l'année. Mais, Monſieur, repris-je, il me
„ ſemble qu'il vous manque une oreille; cela eſt
„ vrai, dit-il, je l'ai perdue dans la derniere
„ gelée; cependant, ce n'eſt pas la faute du
„ climat, mais celle de mon valet de chambre,
„ qui, la derniere fois que je fûs à la cour,
„ oublia de m'envelopper la tête dans une peau
„ d'ours.

„ Au reſte, le phyſique de ce pays eſt char-
„ mant: l'on n'en vit jamais de plus égal; de-

„ puis le mois d'Octobre, jusqu'à celui de Mai, „ tout est gelé. La terre ne forme qu'une glace, où chacun peut se voir en face. Or, en „ quel endroit de la terre trouve-t-on un pays, „ où, promenant, on puisse se mirer en marchant?

„ En faisant le tour d'Italie, j'ai trouvé Milord Cowper à Florence, qui habite cette „ ville depuis vingt ans seulement. Vous me „ demanderez, sans doute, qu'y fait il? Le „ voici: le matin, il rassemble dans une chambre trente joueurs de basse & de violon, „ qui font autant de bruit que quatre carrillons. A deux heures après-midi, il dine; à „ la suite de son dîner, il va se coucher; car, „ pour être un bon Italien, après avoir mangé, „ il faut aller dormir soudain. A cinq heures, „ il sort du lit, il se leve, s'habille, fait sa „ toilette, va à l'opéra, ou à la comédie, ou „ il parle à quelque fille. A minuit, il soupe; „ à deux heures, il se couche. Tout ce qu'il „ fait de mieux, à minuit ou à midi, c'est qu'il „ fait des enfans à sa Milady.

„ Mais, il y a une raison qui le retient dans „ cette terre; il prétend que les rossignols Florentins chantent mieux que ceux d'Angle„ terre.

„ Un ſeigneur Breton, de ſes amis, pour le „ rendre au Parlement, l'aſſura qu'il feroit une „ ſi grande proviſion de ces muſiciens Tos„ cans, qu'il pourroit les entendre gazouiller „ pendant quarante ans; & que, ſans ſortir du „ tourbillon de Londres, il jouiroit du même „ concert qu'il goûtoit à Florence par ces habi„ tans de l'air; mais il dit, pour excuſe, que „ les roſſignols perdoient la voix, en traver„ ſant le pas de Calais. Il cita, pour exem„ ple, la *Gabrielli*, qui, ayant fait ce trajet, ne „ chantoit plus comme elle chantoit, ſans fai„ re attention que cette *Virtuoſa* a fait elle même „ deux gros roſſignols, qui lui ont ſi fort élar„ gi le goſier, qu'elle ne peut plus chanter.

„ Mais ce n'eſt pas le ſeul Lord du Parle„ ment, qui s'eſt fait Napolitain ou Toſcan. „ Le comte de T—n—y a quitté ſon beau „ palais de *Wanſtead-houſe*, pour aller en Italie, „ loger en chambre garnie. Il partage ſa vie „ en deux quartiers, ſix mois d'hiver, à Na„ ples, & ſix mois, à Florence, en été, où „ il dépenſe dix mille livres ſterlings, pour „ divertir Meſſieurs les Italiens; à table, à ri„ re, à jouer, à chanter. On ne peut pas d'ail„ leurs l'accuſer de prodiguer ſon argent pour „ les femmes; il ne leur fait jamais ſa cour; „ car, on dit qu'il a tourné le dos à l'amour;

„ ce qui fait que lui-même s'eſt exilé, ſans que „ le gouvernement s'en ſoit mêlé: mais il y a „ tant d'honnêtes gens à Londres, qui font cet „ affront à l'amour, que ſi, pour cela, i „ falloit qu'ils quittaſſent leur patrie, la moitié „ de l'Angleterre feroit le voyage d'Italie.

„ Il y a auſſi, en Toscane, une Milad „ Oxf—d, qui, depuis quarante ans, aime un „ roſſignol Florentin, dont le chant lui plaît ſi „ fort, qu'elle a promis de ne pas s'en ſéparer „ juſqu'à la mort: mais, pour que vous ſoyez „ au fait de cet entretien, ce roſſignol eſt un „ gentilhomme Florentin, qui, auparavant, „ étoit pauvre comme un rat d'égliſe, & dont „ elle a fait un ſeigneur, en dépit de la chro- „ nique ſcandaleuſe, qui crie hautement de cet „ engagement; c'eſt une jeune Dame de ſoixan- „ te-quinze ans: or, à cet âge, on eſt ſi foi- „ ble qu'on n'a pas la force de réſiſter à ſa „ paſſion.

„ Je pourrois encore vous citer d'autres Mi- „ ladis & Milords, qui ont renoncé à l'Angle- „ terre, & qui ont réſolu de vivre & mourir „ dans toute autre patrie, que leur patrie.

„ Je ſuis, &c."

Voici une autre lettre sur cette désertion.

„ MONSIEUR,

„ Vous avez dit quelques mots sur l'armée de
„ l'Amérique, mais vous n'avez pas parlé d'une
„ guerre que l'Angleterre se fait à elle-même;
„ je veux dire, de l'expatriation des Bretons,
„ qui s'échappent continuellement, en fuyant
„ le continent. Il ne part aucun vaisseau An-
„ glois, ou François, qui ne nous enleve des
„ sujets: passe encore, s'il nous défaisoit de
„ ces gens sans industrie & sans bien; mais, il
„ nous prive des meilleurs citoyens; c'est-à-di-
„ re, des rentiers, qui, par leur sortie, en-
„ traînent avec eux les revenus de la patrie.

„ Depuis Calais jusqu'à Bourdeaux, la Fran-
„ ce découvre un peuple nouveau, qui, étant
„ sujet de George trois, l'est devenu du gouver-
„ nement François. On diroit que l'Angleterre
„ a versé sur cette contrée.

„ Il sort tous les ans de la Grande Bretagne
„ au delà de cent millions tournois, pour four-
„ nir à l'entretien des Anglois. La manie des
„ voyages est aujourd'hui si grande, que, si
„ elle continue avec la même fureur, bientôt la
„ Grande-Bretagne n'aura plus de sujets. Il

„ fau-

„ faudra avoir recours aux Maures de l'Afrique
„ pour repeupler notre continent, qui manque
„ déjà d'un grand nombre d'habitans.

„ Nous vantons beaucoup la douceur de no-
„ tre gouvernement. Nous écrivons dans tous
„ nos livres, que notre patrie eſt la ſeule où
„ regne la liberté, & néanmoins la plupart des
„ Bretons cherchent à s'en éloigner. Beaucoup
„ vont mourir dans les pays de la ſervitude; car,
„ toutes les fois qu'un Anglois eſt fixé dans un
„ Etat étranger, il eſt ſujet à ſes loix; il n'eſt
„ plus queſtion pour lui de la Grande Chartre
„ & des autres privileges de la nation. Il de-
„ vient eſclave, dès qu'il eſt dans un gouverne-
„ ment qui n'eſt plus libre. La loi de ſujé-
„ tion lui eſt égale avec les ſujets dépendans.

„ Le gouvernement a défendu la ſortie des
„ laines & des chevaux; il auroit dû prohiber
„ celle des Anglois. On a cherché à fermer
„ toutes les portes par où pouvoient s'écouler
„ nos finances; il eſt étonnant qu'on ait laiſſé
„ la plus large ouverte. Rien de plus ſage &
„ de plus prudent que la défenſe des genres fa-
„ briqués en France: on a prévenu par-là les
„ remiſes qu'on étoit obligé de faire à cette na-
„ tion, pour ſa main-d'œuvre: on a ſuivi à
„ peu-près le même plan pour les autres Etats
„ de l'Europe; mais, en fermant tous ces pa-

„ tits ruiſſeaux, on a laiſſé un grand canal ou-
„ vert, par où nos richeſſes s'écoulent conti-
„ nuellement chez l'étranger par l'expatriation
„ de nos Anglois.

„ Il ne faut pas croire que les grandes re-
„ miſes ſoient payées aux François par notre
„ induſtrie. La France ne tire presque rien
„ de nous. Toutes ces ſommes ſont priſes ſur
„ les fonds numéraires de la nation. C'eſt pour
„ nous, comme on dit, une perte ſeche. Nous
„ ne pouvons pas dire, que nous uſons de re-
„ préſailles avec les François. Il ne paſſe en
„ Angleterre que l'écume de cette nation, qui,
„ au lieu de nous apporter de l'argent, vient
„ conſumer le nôtre.

„ L'épuiſement de notre numéraire, n'eſt pas
„ le ſeul inconvénient que nous éprouvons
„ dans cette émigration. Les avantages qui en
„ reviennent à la France, ſont très conſidéra-
„ bles. On ne les a jamais cités dans la balan-
„ ce qu'on en a faite pluſieurs fois; c'eſt qu'au-
„ cun de nos ſpéculatifs, jusqu'ici, ne les a pas
„ ſentis. Cette immenſe colonie Angloiſe,
„ établie en France, contribue à perfectionner
„ ſon agriculture. Elle augmente le produit de
„ ſes terres; ceci eſt ſenſible. Introduiſez dans
„ quelqu'Etat de l'Europe que ce ſoit, vingt
„ mille étrangers, il faudra que cet Etat dé-

„ friche nécessairement quarante à cinquante
„ mille arpents de terre de plus, pour pour-
„ voir à leur subsistance. Par la même raison,
„ les arts & l'industrie augmenteront dans la
„ proportion; car, ceux qui forment ces colo-
„ nies, ne sont ni laboureurs, ni artistes; ce
„ sont de simples consommateurs qui vivent du
„ produit de leurs rentes. Ils paient tout
„ comptant, & cette rosée d'or engraisse les
„ terres de ce gouvernement: j'ai calculé que
„ vingt mille Bretons, qui séjournent une an-
„ née entiere dans cette Monarchie, lui font
„ plus de bien, que six de nos victoires ne
„ peuvent lui faire de mal. Ainsi, tandis que
„ nous ne remédierons pas à cet écoulement
„ des finances, ce sera en vain que notre poli-
„ tique cherchera des moyens pour rétablir l'é-
„ tat économique.

„ Dans les dernieres guerres, les François
„ chasserent les Anglois du royaume. Vous
„ ne sauriez croire le bien que cela fit à la
„ Grande-Bretagne; outre que l'Etat se trouvât
„ plus puissant, parce qu'il fût plus peuplé, l'a-
„ vantage se fit d'abord sentir par le change qui
„ fut plus bas; car, nos banquiers n'ayant
„ plus besoin de faire des remises sur Paris &
„ les autres places de ce royaume, les lettres
„ de change furent à meilleur marché, &, par

„ conſéquent, l'argent devint plus abondant; „ ce qui donna une nouvelle vigueur aux arts „ & au commerce, que le manque d'argent „ avoit affoiblis.

„ Je voudrois, Monſieur l'Eſpion, pouvoir „ calculer, au juſte, tout le bien que deux mil„ lions ſterlings peuvent procurer à l'état éco„ nomique, dans une place marchande, com„ me celle de Londres, & tous les maux que „ le vuide de cette ſomme peut y cauſer. Je „ vous ſurprendrois par ces détails. Imaginez„ vous une riviere féconde, remplie de limon „ gras & fertile, coupée par cent millions de „ petits canaux, qui portent l'abondance par„ tout. D'un autre côté, repréſentez-vous un „ terrein ſec & aride, qui languit dans l'impuiſ„ ſance & la ſtérilité, faute d'être arroſé. Car, „ je ne ſaurois vous faire une comparaiſon plus „ juſte d'un Etat, qui éprouve ces deux alter„ natives: il eſt certain que, ſur le pied de „ cette émigration précédente des Bretons, il „ vaudroit mieux que l'Angleterre fût toujours „ en guerre contre la France, que ſi elle jouiſ„ ſoit d'une paix profonde.

„ Voilà pour nos nationaux qui vivent & „ meurent en France & dans les autres pays „ étrangers: mais, il y a une autre perte de „ nos finances, qui n'eſt pas moins grande que

„ la premiere ; je veux parler de nos autres
„ voyageurs éternels qui trottent le monde.
„ Cette manie des voyages n'attaquoit autre-
„ fois que nos seigneurs du premier rang ;
„ maintenant, elle a gagné la masse de la na-
„ tion. Il n'y a pas de Baronet, de petit gen-
„ tilhomme, qui ne forme le projet de parcou-
„ rir l'Europe d'un bout à l'autre.
„ Comme ils ne s'arrêtent jamais, & qu'ils
„ vont toujours, je les compare au *Juif errant*.
„ J'ai tort de vous dire qu'ils parcourent l'Eu-
„ rope : ils la voltigent. On diroit qu'ils font
„ leur apprentissage de courier du cabinet, car
„ ils sont toujours à cheval. Les postillons ne
„ sont pas, pour l'ordinaire, des gens fort
„ éclairés. Cependant, nos voyageurs pos-
„ tillons font semblant d'avoir acquis des con-
„ noissances. A leur retour à Londres, ils
„ nous racontent tout plein de choses qu'ils ne
„ savent point, & qu'ils nous disent comme
„ s'ils les savoient. Tournefort, dans l'His-
„ toire de ses voyages, a couvert des pages
„ de fausletés ; ceux-ci rempliſſent les conver-
„ sations de mensonges historiques, auxquels
„ on ne sauroit contredire, à cause du vieux
„ proverbe qui dit : *A beau mentir, qui vient*
„ *de loin*.

„ Les voyages ſont aujourd'hui une partie „ du beau monde Anglois. Un lord ne ſau„ roit guere paroître en bonne compagnie, à „ Londres, s'il n'a dépenſé les deux tiers de „ ſon bien, à Paris, à faire des remarques ſur „ l'opéra & ſur la comédie. De-là, il faut „ qu'il paſſe en Italie; car, à ſon retour, il „ ſeroit perdu, à jamais, à la cour & à la vil„ le, s'il ne parloit ſans ceſſe de Turin, Mi„ lan, Gênes, Rome, Naples, Veniſe, & „ qu'il n'eût continuellement à la bouche les „ noms de Raphaël, Guide, Michel Ange, le „ Titien, & de tous les fameux maîtres, qui „ ſe ſont diſtingués dans l'art de la peinture & „ de la ſculpture. Il faut même, pour paſſer „ pour un homme qui a le goût exquis, ſe rui„ ner en tableaux qu'on n'entend point, en fai„ ſant ſemblant de s'y entendre. On doit mê„ me donner le détail de la galerie de Floren„ ce, comme ſi on en avoit été le gardien „ pendant dix ans; car, c'eſt-là le ton & le „ jargon à la mode, que les voyageurs doivent „ ſavoir parler à leur retour.

„ Les ſeigneurs François ont une maxime „ qui, toute fauſſe qu'elle eſt, a quelque cho„ ſe de fort ſage. Ils diſent que *hors de Paris*, „ *il n'y a point de ſalut*; &, à cauſe de cela, ils „ n'en ſortent point. Il eſt vrai que, dans

„ cette capitale, ils trouvent tout ce qui leur
„ faut pour mener la vie oiſive, à laquelle leur
„ naiſſance les condamne. Ils font de petits
„ ſoupés avec des filles de l'opéra, boivent du
„ vin de Champagne, courent le bal & la co-
„ médie, ſe rendent régulièrement au Palais
„ Royal, & à la Foire St. Germain. Il ſeroit
„ à ſouhaiter que nos lords adoptaſſent cette
„ maniere de penſer, & qu'ils ſe miſſent dans
„ l'eſprit que *hors de Londres, il n'y a point de*
„ *patrie*: d'autant plus que, dans cette capita-
„ le, ainſi que dans celle de France, il y a des
„ filles, des théâtres, des jardins, & du Cham-
„ pagne.

„ Les ſommes qui ſortent de l'Angleterre,
„ pour fournir à l'entretien de nos ſeigneurs
„ voyageurs, ſont immenſes; vous ſerez ſur-
„ pris, ſi je vous dis (& je puis vous le dire
„ avec certitude) que dans l'eſpace de trente
„ ans il eſt ſorti du royaume au-delà de deux
„ cents millions ſterlings; ce qui fait un peu
„ plus du ſixieme de notre numéraire. C'eſt
„ un fait certain, dont notre Chambre peut ſe
„ convaincre; puiſque toutes ces ſommes ſont
„ enrégiſtrées dans les livres des Banquiers de
„ Londres, il ſuffit d'ouvrir ceux-ci. Nos
„ guerres ſous les deux derniers regnes, ne
„ nous ont pas tant coûté; car, quoique la det-

„ te que nous avons contractée pour elles, ſe
„ monte à une ſomme plus conſidérable, le
„ dommage n'a pas été ſi grand: c'eſt que les
„ mêmes finances ont été diſtribuées à nos pro-
„ pres troupes, qui, à leur retour, en ont
„ rapporté une partie; au lieu que celles que
„ nos Lords voyageurs ont diſtribué aux Alle-
„ mands, aux François, aux Italiens, ne ren-
„ trent plus, & par conſéquent ſont perdues
„ pour toujours.

„ Nos Seigneurs, qui s'échappent dans les
„ pays étrangers, diſent pour raiſon, qu'ils
„ ne conſomment que leurs revenus, & qu'ils
„ n'emportent point leurs terres; que leurs
„ fonds reſtent toujours à leur place: il vau-
„ droit bien mieux qu'ils les emportaſſent, c'eſt
„ à-dire, qu'ils vendiſſent leurs fiefs; car, tou-
„ tes les fois qu'un Seigneur Anglois s'expatrie
„ pendant dix ans, & qu'il force ſes Fermiers
„ de lui en envoyer les revenus, ceux-ci & la
„ terre ſont perdus pour l'Etat. On a dit que
„ nos Anglois voyagent par économie; ſi c'é-
„ toit-là l'objet de leurs voyages, ils ne dépen-
„ ſeroient pas tant. Où eſt donc cette écono-
„ mie? A moins qu'on ne veuille mettre en
„ ligne d'épargne, les fêtes, les concerts, les
„ bals, les équipages, les habits magnifiques,
„ les repas ſplendides, l'entretien des filles,

„ les invitations en ville & à la campagne.
„ Dans ce cas, il ne faut pas ſe donner la peine de ſe tranſplanter dans les pays étrangers; „ car on peut uſer de cette économie à Londres.

„ On prétend que l'Italie a l'avantage ſur „ tous les autres pays. J'ignore ſi on y vit à „ bon marché; mais, tout ce dont je puis aſ„ ſurer, c'eſt que nos Banquiers ont remis, à „ Florence, au-delà de cent mille livres ſter„ lings pour l'entretien d'un de nos Seigneurs, „ qui y a fait ſa réſidence depuis dix-huit ans. „ D'ailleurs, il n'eſt pas exact qu'il y ait une „ économie à voyager, je parle même pour un „ homme d'ordre.

„ Depuis que l'Europe eſt devenue une ré„ publique, dont les Etats particuliers ſont les „ membres, il s'eſt établi une proportion géo„ métrique dans le prix des denrées, qui diffère peu d'un pays à l'autre. Si à cela vous „ joignez les frais de voyage, les impoſitions „ & les monopoles inévitables, vous trouve„ rez que ce n'eſt jamais une épargne de „ voyager.

„ Vous demanderez peut-être quelle diffé„ rence il y a pour l'Etat, qu'un jeune ſeigneur „ ſe ruine en Angleterre, ou ailleurs? La voi„ ci, lorſqu'un de nos Lords prodigue cent „ mille livres ſterlings, à Londres, à courir

„ les tavernes, caſſer des vîtres, paſſer les „ nuits à boire, & à s'enivrer, entretenir les „ filles de ſpectacle, fréquenter les mauvais „ lieux; ſes diſſipations reviennent au profit de „ la république; elle n'y perd pas un ſchelling; „ elles établiſſent même un ordre dans les fi- „ nances, en ouvrant de nouvelles branches à „ la circulation: mais, lorsqu'un Anglois dé- „ penſe une ſomme quelconque, à Paris, à „ Vienne, à Naples, à Florence, ou à Veni- „ ſe, elle eſt perdue pour l'Angleterre.

„ Si nos ſeigneurs Anglois, qui voyagent „ par économie, avoient réellement envie d'é- „ conomiſer; y a-t-il aucun pays ſur la terre, „ où les denrées ſoient à meilleur marché, que „ dans notre province d'York, le pays de Ga- „ les & autres de l'Angleterre? Mais, ce ſont „ préciſément celles-ci qu'ils ne veulent pas „ habiter. Il faut, pour épargner, qu'ils cou- „ rent la poſte, à ſix chevaux, en Allemagne, „ en France, en Italie & qu'ils achevent de ſe „ ruiner à force d'économiſer.

„ Outre les chiens, les chevaux, & les „ équipages, il faut encore qu'un ſeigneur An- „ glois, qui court la poſte, ait un gouverneur: „ celui-ci entre dans la décoration du faſte de „ ſes voyages, & contribue à augmenter les „ frais de dépenſe; car, au bout de trois à qua-

„ tre ans, il faut donner à celui-ci une penſion
„ de deux ou trois cents livres ſterlings l'année,
„ pour l'indemniſer de la peine qu'il a priſe de
„ trotter l'Europe dans un bon caroſſe à reſ-
„ ſort. Ces gouverneurs, autrefois, étoient
„ des François gais & enjoués, qui leur appre-
„ noient des vers galans & de petits airs à boi-
„ re, pour les façonner aux manieres du beau
„ monde; mais, comme les peres de ces Bre-
„ tons ont trouvé que cette éducation étoit trop
„ légere, ils ont ſubſtitué à ceux-ci des habitans
„ des Treize Cantons, que, ſauf votre reſpect,
„ on nomme Suiſſes. Il eſt certain, que, de-
„ puis ce changement, la nation Angloiſe a
„ acquis plus de poids; car, pour l'ordinaire,
„ un Suiſſe peſe plus que trois François. Lors-
„ qu'un Lord a voyagé quatre ans avec un habi-
„ tant de Berne, il eſt ſi grave, qu'on le pren-
„ droit pour un Bourgemeſtre de Baſle.

„ On a ſouvent demandé ſi un jeune ſei-
„ gneur Anglois, pour s'inſtruire, a beſoin
„ de galoper toute l'Europe? Cette queſtion
„ demanderoit plus de tems à réſoudre, que
„ celui que je me ſuis propoſé dans ce diſcours.
„ Si c'eſt pour apprendre à connoître les hom-
„ mes, on peut s'épargner la peine de parcou-
„ rir l'univers. Il y a une certaine uniformité
„ relative dans l'eſpece humaine, qui la rend

„ partout la même. Un génie à réflexion peut „ apprendre à connoître les hommes dans le „ plus petit village d'Angleterre, comme dans „ la plus grande capitale de l'Europe. Les pas„ ſions ſont partout les mêmes, la ſeule diffé„ rence eſt dans les moyens qu'on emploie pour „ les ſatisfaire.

„ A l'égard des connoiſſances, le voyageur „ qui ſe tranſporte d'un lieu à un autre, eſt tou„ jours moins inſtruit que le ſavant qui ne ſort „ point de ſon cabinet. Celui-ci a tout ſon „ tems à lui, au lieu que l'autre en perd beau„ coup à courir la poſte. Et comme ſur le pied „ actuel des connoiſſances de l'eſprit humain, la „ vie eſt trop courte pour arriver à quelque „ perfection, le voyageur meurt à moitié che„ min du ſavoir, tandis que le ſavant ſédentai„ re avance un peu plus dans les connoiſſances.

„ Il réſulte un inconvénient de cette multi„ tude d'Anglois qui parcourent le monde, je „ veux parler de l'embarras qu'ils cauſent à nos „ miniſtres, qui réſident dans les cours étran„ geres. Monſieur Hamilton, à Naples, ne „ fait d'autre métier, depuis le matin juſqu'au „ ſoir, que de préſenter des Anglois au roi, „ & Dieu ſait, quels Anglois! Il en eſt qu'on „ n'oſeroit pas préſenter, à Londres, à *Geor„ ge's Caffée-houſe*, & qui prétendent l'être au

„ monarque Napolitain. L'un porte une lettre
„ de Milord un tel, l'autre de Miladi une telle;
„ moyennant quoi ils veulent être admis à la
„ cour. Si le miniſtre fait la moindre difficul-
„ té, voilà auſſitôt des cabales qui ſe forment
„ contre lui. Chaque prétendant fait la mine:
„ on ſe plaint que le miniſtre ne remplit point
„ les fonctions de ſon miniſtere; comme ſi le
„ Roi George ne l'avoit envoyé dans cette
„ cour, que pour préſenter des Bretons au
„ Souverain; car, de toutes les nations, l'An-
„ gloiſe eſt la plus tracaſſiere dans les pays étran-
„ gers. Les Bretons, tranſplantés, veulent
„ toujours aller de pair avec l'homme du Roi.

„ Le Miniſtre de Florence eſt dans le même
„ cas. Il faut qu'il coure d'un bout de l'année
„ à l'autre, de *Poggio Real*, *à Poggio Imperial*,
„ avec des carroſſes remplis d'Anglois, pour
„ les montrer au Grand Duc, à peu près, com-
„ me on fait voir à un Souverain des bêtes
„ d'une eſpece rare; car, de tous les animaux
„ qui rampent ſur la terre, il n'en eſt point de
„ plus brut qu'un Anglois, nouvellement ſorti
„ de l'univerſité d'Oxford, qu'on lâche dans les
„ pays étrangers pour le façonner aux airs du
„ monde.

„ Le Réſident à Veniſe a un peu moins
„ à faire; parce que le Doge, qui, au lieu d'un

„ ne couronne, ne porte qu'un bonnet à cor-
„ ne, excite moins leur curioſité. Ce miniſtre
„ n'a d'autre fatigue, que celle de les traîner
„ chez les Ambaſſadeurs étrangers, les mener à
„ l'opéra, ou à la comédie.

„ Le mal eſt que cette ſorte de voyageurs,
„ qui fréquentent les miniſtres, cauſent une
„ dépenſe à l'Etat; car, il faut que ceux-ci les
„ traitent, & leur donnent à manger; & ils ne
„ manquent point de mettre ces dépenſes en li-
„ gne de compte, ſous le nom d'extraordinai-
„ res. Ils n'exigent pas, à la vérité, qu'on
„ leur paye leur dîner; mais ils demandent
„ des gratifications, ou des penſions; &, à cel-
„ les-ci, ils prétendent qu'on y ajoute des or-
„ dres; car ils ne veulent pas faire les au-
„ bergiſtes de la nation, ſans être décorés.
„ Paſſe pour l'ordre de *Bath:* celui ci encoura-
„ ge les manufactures de ſoye; car, plus on
„ crée de Chevaliers, & plus on fabrique de
„ rubans rouges; mais le tréſor public eſt di-
„ minué par ces penſions, qui, comme celles
„ des voyageurs, ſe conſument dans les pays
„ étrangers. Autrefois, on donnoit quatre ou
„ cinq cents livres à nos chargés d'affaires dans
„ les petites cours de l'Europe; maintenant, il
„ faut parler de trois ou quatre mille pieces.

„ Le plus noble exercice de nos Seigneurs, „ qui voyagent pour voir le monde, eſt de ma- „ nier des cartes, c'eſt-à-dire, diſſiper leur for- „ tune; car, pour eux, perdre & jouer c'eſt „ la même choſe. Les frippons les attendent „ dans les principales capitales, où ils ne man- „ quent pas de les dépouiller. Témoin Milord „ L—e—r, qui perdit dernierement, à Flo- „ rence, dans une ſéance, douze mille livres „ ſterlings.

„ Outre les Anglois joueurs, & les Anglois „ raccrocheurs, il y a encore les Anglois enle- „ veurs. Tout le monde ſait l'aventure de ce „ Lord, qui, voulant s'échapper avec une „ chanteuſe de Veniſe, choiſit le tems qu'elle „ jouoit ſon rôle, & s'enfuit avec elle avant „ que l'opéra fût fini, au grand ſcandale des „ ſpectateurs, ſurtout des nobles Venitiens, „ qui battoient des pieds dans leurs loges, en „ diſant: *Maledetto! che premura aveva queſto „ Ingleſe, di portarie via queſta ragazza, aveſſe „ almeno aſpettato che l'opera fuſſe terminata.*

„ A la ſuite de ces coureurs du monde, on „ en voit une claſſe qui eſt particuliere à l'An- „ gleterre; je veux parler des voyageurs valé- „ tudinaires, qui trottent l'Europe, pour ſe „ guérir du mal de rate. On peut comparer „ ceux-ci au mouvement perpétuel: ils ne ſont

„ jamais fermes dans un même lieu. A peine
„ ſont-ils arrivés dans une ville, qu'ils s'échap-
„ pent dans une autre. Ils ne voyagent point
„ pour un certain pays, ou pour un certain
„ royaume, mais pour faire un certain mouve-
„ ment. Comme ils ne galoppent que par un
„ décret de la faculté de Londres, & qu'il ne
„ s'agit que d'une ordonnance de médecine, ils
„ pouſſent toujours en avant, & ne s'embarraſ-
„ ſent gueres où ils vont, pourvu qu'ils aillent.
„ Il faut obſerver, que cette maladie de rate
„ n'attaque guère chez nous, que les gens de
„ qualité, qui, étant déſœuvrés par leur état,
„ n'ont d'autres affaires que d'être malades: ce
„ qui leur fait prendre la réſolution d'aller diſſi-
„ per des ſommes conſidérables dans l'étranger,
„ en courant la poſte.

„ Je ſuis, &c.

LETTRE à M. FRANKLIN.

Du 25 Mars 1778.

„ MONSIEUR,

„ Je vous félicite de bon cœur, d'être deve-
„ nu Ambaſſadeur. Vous n'auriez jamais cru,
„ lorſque vous paſſâtes Docteur en phyſique, de

„ le

„ le devenir un jour en politique ; quand
„ vous tâtiez le pouls aux Américains, pour
„ quelques ſchellings, & que votre fortune
„ étoit dans l'enfance, vous n'aviez jamais
„ imaginé de tâter le pouls du Roi de France.
„ Avant cette grande affaire, vous n'aviez le
„ pas que ſur l'apothicaire ; maintenant, par
„ un effet de votre bonheur, vous l'avez à
„ Verſailles ſur les grands Seigneurs; on voit
„ par-là, Monſieur Franklin, qu'il ne faut ju-
„ rer de rien. Je ſuis, de votre Grandeur,

Le très-humble Serviteur.

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ POUR vous mettre au fait de mon hiſtoi-
„ re, il faut que je vous parle d'un héros de
„ Voltaire: Candide, au ſortir de la ville de
„ *Waldberghof Trabdichdorf*, n'ayant point d'ar-
„ gent, s'arrêta triſtement à la porte d'un ca-
„ baret. Deux hommes, habillés de bleu,
„ le remarquerent. Camarade, dit l'un, voi-
„ là un jeune homme très-bien fait & qui a
„ la taille requiſe; ils s'avancerent vers Candi-
„ de, & le prierent à dîner très-civilement.
„ Meſſieurs, leur dit Candide avec une mo-
„ deſtie charmante, vous me faites beaucoup

„ d'honneur, mais je n'ai pas de quoi payer „ mon écot. Ah, Monſieur ! lui dit un des „ bleus, les perſonnes de votre figure & de „ votre mérite ne paient jamais rien. N'avez-„ vous pas cinq pieds cinq pouces de haut? „ Oui, Meſſieurs, c'eſt ma taille, dit-il en „ faiſant la révérence. Ah, Monſieur ! met-„ tez-vous à table; non-ſeulement nous vous „ défrayerons, mais nous ne ſouffrirons jamais „ qu'un homme, comme vous, manque d'argent; „ les hommes ne ſont faits que pour ſe ſecou-„ rir les uns les autres. Vous avez raiſon, „ dit Candide; c'eſt ce que Monſieur Pan-„ gloſs m'a toujours dit, & je vois bien que „ tout eſt au mieux. On le prie d'accepter „ quelques écus, il les prend & veut faire ſon „ billet; on n'en veut point, on ſe met à ta-„ ble. N'aimez-vous pas tendrement ? Oh, „ oui ! répondit-il, j'aime tendrement Made-„ moiſelle *Cunégonde*. Non, dit l'un de ces „ Meſſieurs, nous vous demandons ſi vous „ n'aimez pas le Roi des Bulgares? Point du „ tout, dit-il, car je ne l'ai jamais vu. Com-„ ment ! c'eſt le plus charmant des Rois; il „ faut boire à ſa ſanté. . . . . Oh ! très-volon-„ tiers, Meſſieurs. Et il boit. C'en eſt aſ-„ ſez, lui dit-on; vous voilà l'appui, le ſou-„ tien, le défenſeur, le héros des Bulgares;

„ votre fortune eſt faite, & votre gloire eſt
„ aſſurée. On lui met, ſur le champ, les fers
„ aux pieds, & on le mene au régiment. On
„ le fait tourner à droite, à gauche, hauſſer la
„ baguette, remettre la baguette, coucher en
„ joue, tirer, doubler le pas, & on lui donne
„ trente coups de bâton. Le lendemain, il
„ fait l'exercice un peu moins mal, & il ne re-
„ çoit que vingt coups; le ſurlendemain, on
„ ne lui en donne que dix, & il eſt regardé,
„ par ſes camarades, comme un prodige. Voi-
„ là, mot pour mot, mon hiſtoire. J'étois,
„ il y a ſix mois, à la porte du parc, lorſque
„ deux gaillards, en uniforme, m'ayant rac-
„ croché, l'un dit à l'autre, tout bas, afin que
„ je ne l'entendis pas, voilà un drôle aſſez
„ grand, pour faire honneur à un régiment.
„ Monſieur, me dit l'un, avez-vous quelqu'af-
„ faire, maintenant, qui vous retienne céans?
„ Non, Monſieur, je n'en ai d'autre, dans le
„ moment, que celle de voir aller & venir les
„ paſſans. Aimez-vous le vin de Porto? Beau-
„ coup, Monſieur; c'eſt mon vin favori: j'en
„ bois toutes les fois que je puis, mais j'en
„ bois rarement, car je n'ai pas ſouvent de
„ l'argent. Voudriez-vous nous faire l'honneur
„ d'en venir boire une bouteille avec nous?
„ Avec bien du plaiſir là-deſſus, mes unifor-

„ mes me menerent à la taverne du canon, où
„ le garçon nous en apporta du bon; après le
„ premier verre, Monſieur, aimez-vous les
„ guinées? Beaucoup; j'ai pour elles une dé-
„ votion particuliere; après Dieu, une guinée
„ eſt ma divinité: mais cette croyance, avec
„ moi, eſt ſi fort en diviſion, qu'il y a ſix
„ mois que je ſuis Athée dans cette religion.
„ Pauvre enfant! il faut vous en donner; je
„ les prendrois bien, mais comment faire après
„ pour vous les payer? Fi donc! Monſieur,
„ croyez-vous que les gens de notre encolure
„ prêtent leur argent à uſure. Nous les donnons
„ pour faire plaiſir à notre prochain, pourvu
„ que ce prochain ait cinq pieds, cinq pouces.
„ C'eſt bien poli, Monſieur, je les prendrai,
„ puiſque vous le voulez, & auſſitôt ils m'en
„ donnerent trois.

„ Dites-moi, Monſieur, connoiſſez-vous
„ George III? Oui, leur dis-je, je l'ai vu pro-
„ mener quelquefois. Ah, vous le connoiſſez.
„ C'eſt bien le meilleur de tous les Rois; affa-
„ ble, doux, complaiſant, & qui aime mieux
„ un ſoldat, que dix membres du parlement.
„ Monſieur, il faut boire à ſa ſanté. Je le
„ veux bien: à peine eus-je porté cette ſanté,
„ que l'on prétendit que j'étois enrôlé. Je
„ voulus rendre l'argent, mais l'on me dit qu'il

„ n'étoit plus temps, & que l'engagement étoit
„ conclu, dès le moment que je l'avois reçu.
„ Je citai alors la loi civile, qui veut qu'a-
„ vant de faire un traité, les deux parties soient
„ d'accord sur le marché; mais l'on me répon-
„ dit que le gouvernement militaire, n'avoit rien
„ à démêler avec le tribunal judiciaire, & qu'à
„ la guerre, il n'y avoit pas d'avocats, pour
„ terminer les débats. Le reste de mon aven-
„ ture, ressemble à celle de l'amant de Cuné-
„ gonde. *A droit, à gauche, demi-tour à droit,*
„ *demi-tour à gauche, remettez vous, tirez la ba-*
„ *yonnette, haut la bayonnette, mettez la bayon-*
„ *nette au bout du fusil, &c.* Le tout au son du
„ tambour, pour être plus précis & plus court.
„ J'aurois beaucoup de choses à vous dire là-
„ dessus; mais j'aime mieux les écrire à un
„ grand personnage, dont on parle beaucoup
„ dans notre âge.

„ Monseigneur, il y a six mois, qu'ayant
„ bu à votre santé, j'en fus très incommodé.
„ Cela vient de ce que vos héros n'entendent
„ pas l'étymologie des mots. *Santé*, dans le
„ grand dictionnaire, ne veut pas dire militai-
„ re. Voici comme s'explique, là dessus, le
„ grand vocabulaire. Par le mot de *santé*, on
„ entend un homme qui se porte bien, qui
„ fait bien ses exercices, & qui mange bien.

„ *Militaire*, eſt un ſoldat qui fait la guerre, qui „ mange mal, qui ſe bat, & qui eſt maigre „ comme un rat. Deux ſoldats de vos régi- „ ments, m'offrirent dernierement de l'argent; „ l'offre étoit trop de mon goût, pour la refu- „ ſer; je pris donc le parti de l'accepter. Vous „ ſavez, Monſeigneur, que l'argent eſt tou- „ jours bon à prendre en tout temps, vous, „ ſurtout qui en prenez tant.

„ Ils me mirent trois guinées à la main, &, „ ſur la table où nous étions, une bouteille „ de vin; mais je n'eus pas plutôt mis votre „ viſage dans ma poche, & deux verres de vin „ dans mon eſtomac, qu'on déclara que j'étois „ votre ſoldat; & on ajouta qu'il falloit me pré- „ parer, avec ſix cents autres d'une même cli- „ que, pour aller acquérir de la gloire à l'Amé- „ rique. A l'Amérique! Je crains la mer. Le „ diable m'emporte, ſi j'y vais. Oh! me dit „ l'un d'eux: le diable t'emportera, ou tu y „ iras; &, pour prouver ſon aſſertion, il me „ donna cent coups de bâton.

„ Je me prépare donc, Monſeigneur, à „ partir pour la guerre de ce nouveau monde; „ expédition où le ſoldat eſt ſi heureux, que, „ de ſix, il en revient deux.

„ Cependant, avant de partir, je voudrois „ que milord Mansfield inſtruiſit mon procès.

„ pour ſavoir par quel ſort, je ſuis condamné
„ à la mort.

„ Je ſais, Monſeigneur, qu'avec un grand,
„ il ne faut pas faire le pédant. Je me conten-
„ terai donc de vous dire que, de tous les eſ-
„ clavages, le plus dur, pour le citoyen, eſt
„ de le forcer à faire un métier, qui n'eſt pas
„ le ſien.

„ Je ſuis,

„ MONSEIGNEUR,

„ Le plus humble, le plus obéiſſant, le
„ plus reſpectueux de vos ſoldats.

„ RENEGAD.

„ MONSIEUR,

De Paris, le 1 Avril 1778.

„ Vous avez dit dans votre préface, en par-
„ lant de la corruption des deux nations, que
„ lorsqu'il s'échappe une fille de joye de la rue
„ St. Honoré, il en part une de la rue St. Ja-
„ mes, pour venir loger au quartier du Palais
„ Royal; mais, aujourd'hui l'échange n'eſt pas
„ égal: pour une courtiſanne qui part de Paris,

„ pour ſe rendre à Londres, il y en a dix qui „ quittent Londres, pour ſe rendre à Paris.

„ Chaque coche de Calais nous amene deux „ ou trois pieces de ce gibier; il eſt vrai que „ ces créatures ſont ſi froides, ſi inſipides, „ qu'il n'y a aucun danger qu'elles excitent, „ en amour, cette grande paſſion, qui met un „ état à contribution.

„ Le mal eſt que les femmes Bretonnes de „ naiſſance, viennent ſe proſtituer en France. „ Celles-ci ſont plus dangereuſes, parce que, „ ſous prétexte de leur qualité, elles vendent „ cher leur beauté.

„ Il n'y a pas longtems, qu'une jeune Mila- „ di ſe rendit à Paris, pour y faire l'amour à „ grand prix. Un jeune Prince François la „ vit, lui parla & l'aima; Miladi étoit ſi preſ- „ ſée, que la choſe fut d'abord arrangée.

„ Comme, en France, les paſſions ſont d'a- „ bord uſées, & que ce Prince étoit bon Fran- „ çois, il la laiſſa au bout de quelques mois. „ L'étrangere, abandonnée, écrivit lettres ſur „ lettres, pour prévenir la déſertation d'un „ cœur, qui menaçoit de lui échapper pour „ toujours. Le Prince auſſi inconſtant qu'im- „ patient, dit à ſon Secrétaire, répondez à „ cette étrangere; défaites-moi de ſon importu- „ nité. Ces Angloiſes s'imaginent que nous au-

tres

„ très François, n'avons rien de mieux à faire
„ que d'être conſtans, en aimant. Je ne trou-
„ ve rien de plus ſot, reprit-il, qu'une femme
„ qui veut qu'on l'aime toujours, parce qu'on
„ l'a aimée quelques jours. Miladi, voyant
„ l'affaire déſeſperée, ſe tourna d'un autre cô-
„ té. Pour éviter, à l'avenir, un pareil con-
„ tretems, elle s'adonna à tous venans. Ses
„ habits, ſon caroſſe, ſes chevaux, ſa table,
„ ſon logement, par le public lui ſont payés
„ comptant. En un mot, s'il faut dire ma
„ penſée, elle vit en amour, au jour la jour-
„ née, &c. &c.

„ Cette lettre eſt pour vous prier de faire
„ inſérer dans les papiers Anglois, que nous
„ avons, à Paris, tant de dames de qualité,
„ qui font ce vilain métier, que nous n'avons
„ pas beſoin de Miladis Bretonnes, pour enfi-
„ ler une carriere qui n'eſt que trop enfilée.

„ Je ſuis, &c."

APOSTILLE.

„ Miladi va ſi grand' train, elle a tant d'a-
„ mans, fait l'amour avec tant de gens, du
„ grand & petit air, que bientôt, pour ſa ſan-
„ té, il faudra qu'elle change d'air; les uns di-

„ ſent; qu'elle ira à Montpellier & les autres à „ Cheliea."

De Paris, le 26 Mars.

„ MONSIEUR,

„ Voltaire, dont vous avez voulu ternir le „ nom, en voulant le faire paſſer pour un „ Athée, en religion, vient de ſe rendre utile „ aux Bourbons. Il a rétabli la paix, la tran- „ quilité & l'union, entre ces Princes qui „ avoient eu quelques altercations; c'eſt la „ tragédie d'*Irene*, qui a fait la réconciliation.

„ Voici comment s'eſt faite cette négocia- „ tion, la ſalle du Congrès fut le théâtre Fran- „ çois.

„ Le parterre, pour terminer cette grande „ affaire, s'étoit fait lui-même Plénipotentiaire. „ Lorsque les Princes parurent, il battit tant „ de mains, ſi longrems & ſi ſouvent, que „ leurs Alteſſes crurent, pour l'honneur de la „ France, devoir ſe faire la révérence.

„ Ils ſe ſaluerent réciproquement, & le traité „ fut conclu par de nouveaux battemens.

„ C'eſt pourtant l'auteur de *Grisbourdon*, „ qui a donné lieu à cette publique réconci- „ liation.

„ Monſieur l'Eſpion, n'allez pas prendre la
„ choſe en dériſion, en diſant, qu'une paix
„ ſignée à la comédie, ne dure que juſqu'au
„ moment que la piece eſt finie. Dites, au
„ contraire, avec Candide, en proſe ou en vers
„ harmonieux, qu'ici-bas tout eſt pour le mieux.
„ Cependant, pour ne pas donner tout-à fait
„ les violons au vieux barbon, je vous dirai,
„ qu'avant la tragédie d'*Irene*, la paix avoit
„ été ſignée à la pointe de l'épée.

„ Je ſuis, &c.“

L'ESPION FRANÇOIS
A LONDRES.

No. VIII. SAMEDI, 18 *Avril* 1778.

M. de St. Evremont appelle l'opéra François, une magnifique bagatelle. S'il avoit connu l'Italien, il l'eut nommé une ſuperbe petiteſſe; en effet, rien n'eſt ſi petit, que de raſſembler une compagnie dans une ſalle, ſans autre deſſein, que celui d'affecter ſes oreilles par la vibration de l'air.

Shakeſpear & Molieres, en rétabliſſant le théâtre ſur le plan des anciens, avoient formé le deſſein magnanime & impraticable, de corriger les vices des hommes; correction ſupérieure aux arts d'agrémens, parce que celle-ci dépend ordinairement de notre conviction. Cependant, il n'eſt pas abſolument impoſſible, qu'un Tartuffe en voyant repréſenter ſes hypocriſies ſur la

ſcène; qu'un Harpagon, à qui l'auteur fait donner des coups de fouets par ſon cocher, qu'il ſurprend voler l'avoine à ſes chevaux, n'aient honte de leurs défauts & ne les cachent au moins. Mais, il l'eſt qu'un opéra puiſſe avoir cet effet: on peut même l'accuſer d'un deſſein criminel, celui de corrompre le ſpectateur; car, on peut appeller de ce nom, tout ce qui contribue à en faire un mauvais uſage. La vie eſt ſi courte, les points qui la forment, ſe ſuccèdent avec tant de rapidité, qu'il faut mettre au rang des malheurs du monde, ces arts d'agrémens, qui ne ſervent qu'à faire couler le tems.

Les grands artiſtes en muſique, prétendent que, par la perfection qu'ils mettent dans l'harmonie vocale, l'on peut devenir ſage, en chantant, & acquérir des vertus en muſiquant. *Non credo.*

La muſique, en s'inſinuant dans l'ame par les organes du corps, l'agite ſans la réſoudre; elle manque, pour m'expliquer ainſi, d'une qualité déterminante. Un morceau de morale accompagné du violon, ne fait pas aſſez d'impreſſion. Il eſt vrai, qu'il émeut & forme une ſenſation; mais il y a toujours à perdre à cette émotion. Je connois une jeune Dame Angloiſe qui, avant d'avoir du goût pour cet art, ne pouvoit ſouffrir les hommes; & par conſéquent étoit ſans

inhumaine; mais qui, après avoir assisté deux ans au théâtre de Hay-market, est devenue très humaine.

Par exemple, elle n'a jamais pu résister depuis à l'ariette suivante, qui lui a été chantée, tour à tour, par trois Milords Anglois, qui sont les meilleurs musiciens de l'Europe, lorsqu'il s'agit de séduire une jolie femme:

Se pieta da voi non trovo
Al tiranno aff anno mio
Dove mai cercar pos'io,
Da chi mai sperar pietà?

Après cette sommation faite à son cœur, avec l'accompagnement du violon, elle s'est toujours rendue à discrétion.

De toutes les extravagances du siecle, la plus extravagante est celle de l'opéra Italien. L'esprit, le bon sens, le jugement, tout y est choqué, & par conséquent blessé.

Indépendamment de la réforme des mœurs, qui fut toujours le premier objet du théâtre, la construction méchanique de l'opéra est difforme. L'ariette, telle qu'on la chante aujourd'hui, est une absurdité musicale, un monstre d'harmonie dans toutes les regles de l'art. Ses roulades, ses points d'orgue, sa cadence & son gazouillement, sont plutôt faits pour un rossignol, qui

veut divertir ſa femelle, que pour repréſenter quelqu'action de la vie humaine.

Il y a longtems qu'on a reproché à l'ariette d'être trop muſicale, & d'avoir mis en frédonnement les plus grands événemens; voilà pourquoi les nations, qui ont cherché à conſerver les regles du théâtre muſical, ont mis peu de différence entre le récitatif & l'air chantant, parce que celui-là eſt la muſique même, & l'ariette n'en eſt que l'acceſſoire.

Le *Spectateur Anglois* eſt ſurpris (*) de voir Nicolini cingler ſur la mer, dans un bateau, en robe d'hermine. Ce grand critique ne ſavoit point alors les progrès, que l'opéra Italien feroit dans la marine. J'ai vu au théâtre de Hay-market, un vaiſſeau de guerre, arriver tout exprès ſur la ſcene, pour y mettre un châtré à terre. On ſait, d'ailleurs, que l'entrepreneur de ce ſpectacle a dans ſon magaſin une mer de carton, avec cinq ou ſix navires à l'ancre, au cas que le poëte, pour ſauver la piece, ait beſoin d'y faire une deſcente. Le même Spectateur eſt choqué de voir une cage d'oiſeaux, qui devoient repréſenter dans un opéra. Il ne ſavoit pas non plus, que ce théâtre ſeroit rempli un jour d'éléphans, d'ours, de tigres, de lions,

(*) Liſez le *Socrate Moderne*.

de rhinocéros, qui joueroient chacun leurs rôles, sans compter toutes les autres bêtes chantantes & dansantes.

On a si fort défiguré les acteurs qui jouent sur cette scene, que, lorsqu'il est question de César qui conquit l'univers, la voix de celui qui le représente est si flûtée, qu'il me semble que c'est une femmelette qui conquiert le monde en cornette; & je ne sais alors, si je ne dois pas l'appeller Mademoiselle Césarette.

Je ferai ici une observation historique au sujet de ce spectacle: tous les autres établissemens sont faits de main d'homme, &, par conséquent, se trouvent du genre masculin, au lieu que celui-ci est entierement féminin; car deux eunuques, trois femmes & un homme, ne font qu'un homme: or, quel plaisir peut donner un homme à tant de femmes de qualité, qui vont, le samedi, à ce spectacle pour s'amuser? Cependant, cette musique, dans son origine, plut si fort qu'elle fut goûtée d'abord. A peine celle-ci fit-elle entendre son chant, que chacun voulût suivre son accent, & que chaque nation chercha à se mettre à l'unisson; ce qui remplit l'Europe d'un mauvais ton. De-là vient ce concert général partout aigu & discordant. Ce charivari me fait souvenir d'une allégorie à ce sujet. La voici:

Du tems des fables, lorsque les bêtes parloient; les oiseaux voulurent faire une réforme dans le chant. Un rossignol, qui nichoit sur la montagne de Naples, ayant rassemblé dans la plaine tous les volatiles de différentes especes, leur parla ainsi: „ il est étonnant que nous, „ qui sommes les prêmiers maîtres de musique „ de l'univers, ayons fait si peu de progrès „ dans cet art: il en est, parmi nous, qui „ croassent, au lieu de chanter. Il seroit tems „ de réformer ce mauvais ton, & de nous mettre tous à l'unisson. La nature deviendroit „ plus gaie, & notre société en seroit plus fêtée." L'assemblée volatile applaudit de commune voix à ce discours, & on convint que l'oiseau Napolitain avoit raison. On lui donna la direction générale de réforme, aidé d'un canari, qui devoit travailler, en sous-ordre, avec lui.

Après mille ans de leçons; car, on peut s'imaginer quel travail cela peut être, de rendre musiciens tant de bêtes, & de les faire chanter toutes à l'unisson; comme la grive, la cigale, la caille, la becasse, la perdrix, le tourde, l'alouette, l'ortolan, le chardonneret, le moineau, la pie, le corbeau, &c. &c.

Il fallut trois siecles avant que le hibou pût apprendre l'*ela mi*. L'école fut d'autant plus lon-

gue, que le maître Napolitain, qui savoit son métier, & qui vouloit enseigner par principes à ses écoliers, mit toutes les bêtes à la gamme; delà, il passa aux solfeggi, puis aux volades, & ensuite aux ariettes. Lorsqu'il crut que tous ces musiciens pouvoient faire honneur à son art, il les assembla dans la même plaine, pour faire la répétition générale, en attendant la grande piece de musique, qu'ils s'étoient proposés de donner à l'univers. Mais, quel fut son étonnement, lorsque des accords de tous ces différens oiseaux unis ensemble, il en résulta un plein rempli de dissonances, qui rendoit un son affreux! Il en fut piqué, & comme il parloit fort bon Napolitain, il s'écria: *o mal'ora, qui stà la casa del diavolo!* Un oiseau des treize cantons rempli de bon sens, qui n'avoit pas voulu entrer dans ce concert, disant pour raison, que le Suisse n'aime pas la musique, entendant ce charivari, dit aux concertans: „ vous n'êtes que des ignorans; „ ne voyez-vous pas que chaque oiseau a sa „ musique particuliere, & que la mélodie de „ l'un n'est pas celle de l'autre? Sachez donc „ pour votre regle, que de toutes les sottises „ en musique, la plus grande est celle de vou„ loir faire chanter une hirondelle comme un „ rossignol. Si vous aviez laissé gazouiller tou„ tes ces bêtes dans leur ton naturel, votre

„ concert universel eût été au mieux; la différence des voix eût formé les nuances. Le „ moineau chante à l'octave basse de l'oie & du „ canard; ce qui fait le contre-point de la musique des bêtes. Si on y fait bien attention, „ on trouvera que ce qu'on croit dissonance, „ est un accord. Par exemple, voilà le coucou, qui est le chanteur à la mode, parce „ que la plupart des femmes le prennent pour „ leur maître de musique, ce qui, pour l'ordinaire, cause une dissonance pour le mariage; „ mais, d'un autre côté, il rentre dans les vues „ de la nature, qui est le premier maître de musique du monde. Dans le grand concert de „ la musique universelle, les dissonances particulieres forment l'accord du total. „ Si cette bête a raison, il suit de-là que nous avons tort de chanter, dans des accords qui nous sont étrangers.

Ce qui empêche qu'une nation chante comme une autre, est la différence de l'accent, ou du dialecte que la nature a donné différent à chacune. La recherche de l'accent de chaque peuple, seroit un morceau bien intéressant dans l'histoire parlante de l'humanité. On découvriroit la cause, qui fait que dans un certain pays de la terre, on s'exprime sur un ton plus haut ou plus bas, que dans un autre. Il n'est pas ques-

tion ici de l'accent grammatical, c'eſt-à-dire, des regles de parler, qui ſont les principes de chaque langue, mais de cette chanſon que chaque nation chante en parlant. Vouloir réduire tous les peuples à la même harmonie, ce ſeroit prétendre, que tous les peuples parlaſſent la même langue. Il ne ſeroit pas impoſſible, de réduire toutes les nations au même idiôme, ainſi qu'on voit aujourd'hui le françois être devenu la langue univerſelle, c'eſt une affaire de climat, & qui ne change pas la nature. C'eſt ſurtout dans la douleur, la colere & la joie, qui ſont les trois grandes ariettes de l'accent, que ſa différence eſt ſenſible. La douleur d'un François n'a preſque rien de triſte, celle d'un Allemand eſt flegmatique, celle de l'Anglois eſt ſombre, & celle de l'Italien eſt furibonde. Il en eſt de même des premiers mouvemens de colere. Le *Potz Himmel Sacerment*! d'un Allemand eſt ronflant & reſſemble au bruit du tonnerre. Le *God damn*! de l'Anglois eſt monotone. Quand le François a dit: *le Diable m'emporte*! il a fini l'oraiſon funebre de ſa colere. Celle d'un Italien eſt plus forte, & plus déterminée. Son *coſpetto di Dio*! *coſpetto di Bacco*! forment toujours un dieſe très-aigu.

Quoique le pleurer & le rire ſoient deux accens les plus généraux dans la nature, ils ne

ſont pas les mêmes dans les différentes nations. Qu'on y faſſe bien attention, & on trouvera qu'un Polonois ne pleure pas à l'accord d'un Ruſſe, & qu'un Suiſſe ne rit pas à l'uniſſon de l'Italien, & ainſi des autres, qui ont chacun leur accent, pleurant & riant. C'eſt ſur ces accens nationaux, que le dialecte des théâtres s'eſt formé. La tragédie, qui eſt la grande ſcene de notre monde héroïque, en eſt une preuve convaincante.

Garrick, ſur le théâtre de Londres, ne chantoit pas *Richard*, comme Le Kain chantoit *Oreſte* ſur celui de Paris. La tragédie Italienne a auſſi un dialecte différent de l'Allemand. Si un nouveau légiſlateur dialectique vouloit mettre toutes les tragédies de l'Europe à l'uniſſon, on ne s'entendroit plus au théâtre. Il faudroit alors un interprête aux ſpectateurs, pour leur apprendre ce qui ſe paſſe ſur la ſcene.

C'eſt ſurtout dans cette même muſique parlante, qu'on cherche à rendre égale, qu'eſt le grand obſtacle de l'uniformité. Mais, dira-t-on, indépendamment de l'accent vocal, qui n'eſt autre choſe que l'inflexion de la voix plus ou moins forte, n'y a-t-il pas une expreſſion muſicale, propre à émouvoir le cœur de toutes les nations? Non, il n'y en a point: chacune a beſoin d'une muſique particuliere qui ſoit analo-

gue à ſon ciel, parce que, c'eſt de lui que dépend le dégré de ſenſibilité des hommes qui habitent les différens climats de la terre. On a beſoin d'une muſique bruyante, pour exciter les habitans du Nord; comme des cors-de-chaſſe, des trompettes, des tambours, des timbales. Il faut lancer la foudre pour remuer le Ruſſe. Je ne parle pas de ces Ruſſes aimables & charmans, qui ſe trouvent, ou ſe ſont trouvés au milieu de nous, à Paris, comme les Schuwalow, les Orlow, & autres voyageurs de cette nation, qui ont le cœur ſi ſenſible, que non ſeulement une ariette, mais même un coup-d'œil d'une jolie femme le met tout en feu; il eſt queſtion du corps de la nation, que le climat rend presque inſenſible. Les Suédois & les Polonois demandent une muſique forte & ſonore. Il ſuffit de vaudevilles aux François pour les exciter. J'ai aſſiſté aux opéra d'Angleterre & à ceux d'Italie; ce ſont les mêmes pieces & les mêmes acteurs, mais, dans l'un la muſique eſt ſi calme, & dans l'autre ſi agitée, que cela tient de l'incroyable. C'eſt que le dégré de ſenſibilité des deux nations eſt très différent. Au milieu de tant de diſſonances nationales, vouloir établir un accord parfait en muſique chez toutes les nations, c'eſt vouloir que le ſoleil ait partout la même influen-

ce, c'eſt à-dire, que tous les hommes aient la même ſenſibilité.

Cependant le goût de la muſique Italienne, gagnant toujours, elle ne ſe borna pas au peuple. Les ſouverains en furent attaqués, comme leurs ſujets: il n'y eut point, ou presque point de Prince, qui ne voulut avoir à ſa cour, un concert, ou opéra Italien.

L'hiſtoire de ce luxe eſt un morceau muſical très intéreſſant de nos annales. On y voit les monarques ouvrir leurs tréſors à cette diſſipation, & dans dix luſtres acheter pour plus de douze cents millions d'ariettes. Je vais le publier, parce que de tous les eſpionnages celui-ci eſt le plus intéreſſant de notre âge; & ſi jamais l'*Eſpion François à Londres* paſſe aux ſiècles futurs, la poſtérité la plus reculée ſaura que dans le temps de cette diſſipation générale des finances, il y avoit en Europe ſix millions de mortels, qui mouroient de faim & autant qui mendioient leur pain. Elle verra qu'elle manquoit de plus de cinq cents hôpitaux pour les vieillards & les infirmes, qui, étant privés de remèdes & d'alimens, mouroient avant le tems. Elle ſaura.....

Commençons par l'Italie, car, ſi cette patrie du monde retire beaucoup d'argent pour la mu-

ſique & les muſiciens, elle paye auſſi beaucoup les ſiens.

ROME.

Cette capitale du monde chrétien, qui pendant ſeize ſiecles pſalmodia tout bas, pour que la politique ne l'entendît pas, a aujourd'hui ſes théâtres & ſa muſique, & eſt au niveau de Paris pour l'harmonique.

Sa mélodie autrefois étoit toute Latine; mais Metaſtaſio en a changé le plan, & on y chante aujourd'hui en fort bon Toscan.

Ses deux théâtres d'opéra ſont des gouffres d'or, où s'enſeveliſſent de grands tréſors. On donne trois mille écus Romains à un chanteur, pour entonner quelques ariettes qu'il a appris par cœur. On donne plus d'argent à ſix ou ſept acteurs, pour repréſenter l'opéra d'*Alexandre dans les Indes*, que la Propagande n'en donneroit à douze miſſionnaires, pour aller convertir tous les pays des Indes.

Cependant, les théâtres Romains ont une dépenſe de moins, celle des virtuoſes. L'opéra Italien, comme on vient de le voir, étoit féminin, le conſiſtoire l'a déclaré à moitié maſculin; les Papes, comme chefs de l'empire chrétien, défendirent aux femmes de paroître ſur le théâtre Romain.

La

La réforme ſe fit à l'Italienne, *mezzo, mezzo*, moitié eunuques & moitié hommes. Cependant, la théologie n'a pas encore décidé, ſi, à ce marché, les mœurs y ont gagné, c'eſt-à-dire, ſi de jeunes filles, en jupon, font plus d'impreſſion que les jolis garçons en chauſſons: quelques docteurs de Sorbonne ont décidé, qu'à Rome le dernier cas eſt plus ſuſpect, que le premier; mais, comme la médiſance ſe mêle partout, on a eu la malice d'appeller à Rome ces acteurs, en ce nouvel attirail, *Bocconi del Cardinal.*

NAPLES.

Son théâtre de San Carlos eſt un des plus ſuperbes monumens de la folie de nos tems; il a coûté lui ſeul plus que ſix hôpitaux. Ce temple, dédié à Orphée, eſt d'une grandeur proportionnée à la plus nombreuſe aſſemblée.

Jamais on n'a pouſſé ſi loin le luxe théâtral: l'édifice eſt rempli de glaces. Du haut en bas, ce n'eſt qu'un miroir, où chaque ſpectateur peut ſe voir. Le tout éclairé de huit cents flambeaux; ce qui lui donne un air ſi gai & ſi éclatant, qu'on peut le comparer à la plus belle égliſe de pénitens blancs.

Comme cette ſcene eſt un peu militaire, la muſique y eſt ſouvent guerriere; j'ai vu deux

fortes cizailles prises d'assaut par cinquante polichinelles. Le mal est que les opérations harmoniques, coûtent plus à l'état que les politiques. Car, il n'y a point de poudre qui coûte tant, que celle qu'on jette en l'air en chantant; ainsi, il s'en faut bien que l'harmonie du gouvernement soit en si bon état que celle de San Carlos. Celle-ci est en mesure, au lieu que l'autre, pour me servir d'un terme de l'art, *è fuori di tempo.*

FLORENCE.

Les Toscans sont les seuls qui n'ont pas acheté cher la vibration de l'air: ils sont si adonnés à l'épargne, qu'ils ont mis les ariettes en régie; ce qui fait une si grande économie, qu'à Florence on va au théâtre, pour épargner la bougie. Les secondes places y sont à deux deniers sterling, & les premieres à un schelling.

VENISE.

Les théâtres de San Bennetto, San Moïs, Sant' Angelo, sont les trois saints en musique, qui coûtent le plus à la république. Saint Chrysostome étoit autrefois un grand musicien, mais aujourd'hui, c'est le théâtre d'arlequin.

GENES.

Cette république n'eſt guere chantante; cependant, elle muſique quelquefois, mais c'eſt toujours à petits frais.

MILAN.

Cette ville chantoit beaucoup autrefois, mais depuis qu'elle a un prince royal, elle chante peu & fort mal.

BOLOGNE.

Les muſiciens habiles ſe rendoient à Bologne pour muſiquer, aujourd'hui ils n'y vont que pour s'y faire enterrer.

PARME.

Don Philippe chanta tant, muſiqua tant, qu'il ruina le gouvernement.

Il faudra plus d'un ſiecle en chanſonettes, pour faire chanter à l'état ſa premiere ariette.

TURIN.

La maiſon de Savoie eſt trop harmonique, pour ſe ruiner en muſique; cependant, Emanuel dépenſa deux millions, en violons, hautbois, flûtes & baſſons.

L'ESPAGNE.

Cette couronne, ſous le regne paſſé, eut un opéra ſi magnifique, qu'on ne trouve rien de ſemblable chez les anciens, en muſique. L'orcheſtre, les acteurs, les chanteurs, tout étoit Italien, jusqu'aux moucheurs de chandelles. Il décora ſon premier eunuque d'un ordre royal, auquel il ajouta une penſion plus forte que celle d'un général : penſion dont il jouit aujourd'hui dans un beau château à Bologne, où chaque étranger voyageant, va voir cet homme d'un côté chevalier & de l'autre muſicien.

PORTUGAL.

Joſeph I, qui aimoit beaucoup les ariettes, les payoit en prince, qui a une mine d'or. Il donnoit ſix mille livres ſterlings à chaque muſicien, & il en avoit ſix; ce qui, ſelon Barême, fait trente-ſix. Si l'on joint à cette premiere dépenſe celle des chanteurs & danſeurs en ſous-ordre, & autres dépenſes en muſique ordinaires; on trouve, tout juſte, la ruine de la monarchie entiere. Mais le ciel vengea la finance; la terre s'ouvrit, elle engloutit le théâtre, la muſique & la danſe.

RUSSIE.

Du temps de Pierre le Grand, les Ruſſes ne

connoiſſoient d'autre harmonie que celle du bruit du canon. C'étoient des barbares, dont les organes n'étoient pas diſpoſés à recevoir les impreſſions de cet art. Cependant ces ſauvages du nord de l'Europe, voulurent ſe mettre à l'uniſſon avec les nations policées du midi. Les virtuoſes d'Italie furent les premiers apôtres, qui les convertirent à la foi des ariettes. Pour que leur converſion fit plus d'éclat, l'on fit de grands opéra. Quelques-uns coûterent cent mille roubles : il eſt vrai, qu'il falloit payer les muſiciens, non ſeulement pour le louage de leur voix, mais même pour la perte de leurs membres: car, l'un perdoit le nez, l'autre la joue, le troiſieme une oreille, qui, ſans ſe détacher de leur corps, reſtoient dans ces glaces du nord. De tous les ſpectacles qui ont ſurpris notre ſiecle, le plus grand a été de voir les muſiciens, les plus célebres d'Italie, chanter dans le dernier goût à voix haute, devant des gens, qui n'avoient pas dans leurs tems la valeur d'une note.

POLOGNE.

Jamais prince ne conſuma tant de tréſors, que le feu roi de Pologne à acheter des accords; chaque opéra Italien, qu'il mettoit en ſcene, lui faiſoit perdre le revenu d'une province entiere;

ainſi, on calcula que cinquante repréſentations lui coûtoient tout juſte dix millions.

LA PRUSSE.

La muſique ne cauſa pas tant de dégât dans les finances à Berlin, que dans les autres états Européens. Heureuſement pour la Pruſſe, Frédéric ſe trouva virtuoſo; & on ſait, que *de muſicien à muſicien, il n'y a que la main*: mais, comme les Soprani & les Tenori, avant de partir de Naples, Rome, Veniſe, ou Milan, avoient mis un prix à leurs talens, il fallut que ce monarque, qui taxoit tous les autres états en politique, ſe taxa lui-même en muſique.

VIENNE.

Voici le compte de l'harmonie muſicale de cette ſouveraineté dans le cours de dix lustres; il ſe réduit à deux articles.

	Florins.
Dépenſe générale de la muſique	20,000,000
Recette en ariettes	1,000,000
Reſte, pour ſolde, en muſique en l'air, dix-neuf millions de florins de vuide dans le tréſor royal, ci	19,000,000

Je ne dis rien de ces petits princes Allemands, qui ſe ſont ruinés harmoniquement, & qui, pour avoir une muſique Italienne, ſe ſont ſouvent couchés ſans chandelle.

STUTGARD.

Je voudois paſſer ſous ſilence la ruine totale d'un prince d'Allemagne, qui a enſeveli toute ſa fortune dans le tombeau de l'opéra Italien. Sa cour, ſes troupes, ſa maiſon, ſes revenus, ſes finances, tout a été englouti & dévoré par les maîtres de muſique, le théâtre, les décorations, les ſcenes, les inſtrumens, les virtuoſes.

Il eſt vrai, qu'il eſt entré un peu du Grand-Turc dans cette déroute muſicale; car, on vit ſouvent ce ſouverain au milieu de cinquante ſultannes, jetter le mouchoir à la favorite; mais, toutes ces ſultannes étoient muſiciennes & qui plus eſt Italiennes.

L'ANGLETERRE.

Lorsque Guillaume le Conquérant (je prends la choſe de loin, pour arriver plutôt à la fin) conquit l'Angleterre, il trouva que les habitans n'étoient pas fort chantans; ils barbottoient quelques ballades, qui tenoient des nations barbares; les Bretons qui leur ſuccéderent, chanterent plus de huit cents ans ſur la même harmonie, ſans jamais changer de mélodie; il ſuffiſoit alors, pour chanter, de ſavoir pſalmodier: mais, à la fin du ſiecle paſſé, les Anglois ayant entendu des ariettes accompagnées du violon, voulurent ſe mettre à l'uniſſon.

Le théâtre de Hay-market se forma, l'on y établit un opéra. On fit venir des eunuques d'Italie, qu'on paya quinze cents livres; c'étoit le moyen d'avoir la préférence sur les états de l'Europe chantante. Ces châtrés & toute leur clique, qui passerent en revue sur ce théâtre harmonique, vendirent cher leur musique; on peut leur appliquer la dévise d'un fameux conquérant: *veni, vidi, vici.* Ils vinrent, chanterent, ramasserent des guinées & s'en allerent; &, comme pendant près de cent ans, les Soprani sont revenus tour à tour à la charge, ils ont dépouillé l'état, quartier par quartier, de six cents mille mille livres, dont j'ai déja parlé.

LA FRANCE.

La chronologie musicale françoise, changée en italienne, est plus longue & plus embarrassée. Il faut remonter au commencement du siecle passé, pour en avoir la clef.

Une princesse, qui regnoit alors en France, fit venir de Florence, un joueur de violon, pour apprendre à chanter à la nation. Ce joueur de violon s'appelloit Lully. Ce Lully trouva la musique françoise hurlante, & il la laissa brâillante, ce qui la radoucit un peu; car, il y a cette différence, du hurlement au brâillement, que

que les oreilles sont écorchées un peu plus doucement.

Les François prétendent encore aujourd'hui, que la musique, pour faire impression sur les sens, doit être chantée par élancement, & que celui qui chante le plus fort, donne les plus doux accens.

Si la force donne de beaux tons, c'est ce que je ne déciderai point, n'étant pas assez versé dans la musique brillante, pour décider cette question bruyante.

Campra vint après Lully, la radoucit aussi. Dans son opéra de l'*Europe galante*, il fit chanter le Grand Turc comme on chante en France.

Mondonville, qui parut cinquante ans après, donna de très-beaux opéra d'église. Tout le parterre du théâtre du Palais Royal accourut à ses messes & à ses motets. Ils étoient à grands chœurs & à symphonies brillantes. Il n'y manquoit que les filles du magasin, pour en faire un spectacle en plein.

Rameau égaya la musique françoise plus que les autres; mais les Lullistes prétendirent qu'il l'avoit rendue trop gaie; ils l'appelloient par dérision, *le Pere aux Rigodons*.

Jean-Jaques, qui ne copioit que des chansons, & qui ignoroit l'art de la composition, devint en musique le plus grand sorcier de notre

âge; car, ſans ſavoir une note, il fit le *Devin du village*.

Juſques-là c'étoit de la muſique Françoiſe, & on étoit ſi éloigné d'adopter l'Italienne, qu'on la regardoit à Paris, comme folle, extravagante, ſans génie, ſans jugement, en tout dépouillée de bon ſens.

La muſique françoiſe étoit dans ſon brillant, lorſque la politique en renverſa le plan. Il fut décidé dans le conſeil des rois, de marier un fils de France avec une princeſſe d'Autriche. Il n'eſt pas aiſé de dire, pourquoi on chercha d'unir, en un inſtant, deux maiſons qui ne peuvent s'affermir, qu'en s'ébranlant, puiſque ce n'eſt qu'après cinquante batailles rangées, qu'elles ſe ſont élevées: mais, comme cet article n'eſt pas du reſſort de l'ariette Italienne, & que le grand ſyſtême de l'Europe n'eſt pas une chanſon, là-deſſus nous nous tairons.

La game entre aujourd'hui dans l'éducation royale; il faut qu'un prince, ou une princeſſe ſache la muſique, pour gouverner ſon peuple ſur le ton harmonique; de-là vient que la plupart des rois ſont muſiciens: ils jouent de la flûte, du clavecin, du violon, ou du tympanon.

Marie-Thérèſe, pour ne pas déroger aux principes de l'éducation royale, fit apprendre la

musique à toutes les princesses, ses filles ; elles réussirent si bien dans cet art, que la reine de France chante aussi très-bien.

D'ailleurs, ces quatre princesses qui jouent le premier rôle dans le grand opéra politique de l'Europe, sont à l'unisson; il n'y a d'autre dissonance que celle de la distribution des rôles; car, la reine de France qui, étant la cadette, devroit être à la queue de ce grand spectacle, y fait ce que les Italiens appellent, en termes de l'art, *da prima donna*, & la reine de Naples, *da seconda donna*.

A l'égard de la princesse Christine & de la princesse Emilie, qui sont les aînées; elles ne chantent que dans les chœurs, & ne sont que pour le remplissage.

Mais, ce n'est pas la premiere fois en politique, comme en musique, que les rôles ont été mal distribués. Combien de rois & de reines qui font *da primo uomo* & *da prima donna* dans cet opéra, & qui ne devroient chanter que dans les chœurs !

Malheureusement pour la France, cette jeune princesse fit abjuration de la musique françoise; il n'en fallut pas davantage, pour porter tout Paris à chanter à l'italienne, dans cette capitale.

La ſouveraine donne le ton dans les arts d'agrément. Si la reine de France étoit Muſulmanne, toute la nation chanteroit à l'ottomanne.

Quelques-uns prétendent que le dégoût de cette princeſſe, pour la muſique françoiſe, vint d'un grand mal de tête qu'elle gagna, à la premiere repréſentation de l'opéra; quoiqu'il en ſoit, elle voulut qu'on joua l'opéra d'*Orphée*.

Il y avoit une difficulté, c'eſt que le parterre n'entendoit pas le langage de cette divinité; mais on employa un *mezzo termino*; on conſerva la muſique italienne, mais on changea l'idiôme: de cette maniere, on envoya *Orphée* aux enfers y demander *Euridice* en françois; ce qui fit une révolution dans cette voûte infernale, car, les démons, à leur tour, n'entendoient pas cette langue, attendu que, depuis plus de cent ans, les diables muſiciens, ſont tous Romains, ou Napolitains.

Mais, comme rien n'eſt impoſſible à une grande princeſſe, toutes ces difficultés ſe ſont applanies; ainſi, aujourd'hui la reine, le diable, les démons, la France & les François ſe ſont italianiſés.

Je reviens au théâtre de Hay-market, outre les diſſipations des femmes pour les virtuoſes, il y a encore une autre prodigalité muſicale, c'eſt

le jour que l'acteur vend lui-même ſes ariettes, en détail, au public; & comme l'Anglois veut paroître généreux, au lieu d'une demi-guinée il lui en donne deux. C'eſt une ſeconde contribution, que les muſiciens levent ſur la nation, car, quoique celle-ci ſoit volontaire, elle eſt devenue une dette uſuraire, que les Bretons payent chaque année; ces bénéfices, qu'on peut appeller maléfices, ont fait une grande breche aux finances. J'ai fouillé dans les archives du monde prodigue, & je ne trouve aucun ſiecle où un profeſſeur, en faiſant valoir un art d'agrément, n'ait gagné dans deux heures mille marcs d'argent. C'eſt un luxe nouveau, dont on ne trouve aucun exemple: pas même dans l'hiſtoire des bleus & des verds; c'eſt-à-dire, lorſque Rome prodiguoit tous ſes tréſors de l'univers; il eſt vrai, que quelques empereurs donnerent beaucoup à certains acteurs, mais je dis que ces diſſipations furent perſonnelles.

La muſique italienne à Londres ne s'eſt pas bornée à l'opéra, elle eſt deſcendue du théâtre & s'eſt retirée dans les jardins & les concerts publics, où elle a été miſe à nouveau prix.

C'eſt ici où la muſique exerce ſa plus grande tyrannie; on voit une femme, un homme, ou un demi-homme exiger une ſomme conſidérable, pour lire harmoniquement un papier qu'il tient

à la main, en ſe dandinant; le ſpectateur ne paye plus pour l'opéra, il achete l'ariette ſeule, qui, ſéparée de l'action & des agrémens de la ſcene, eſt monotone, inſipide & froide.

Je ferai ici une réflexion qui ne ſignifie pas grand'choſe, car elle eſt trop uſée pour paroître neuve: l'entrepreneur du Panthéon donne cent livres le lundi au ſoir à un profeſſeur en muſique, pour expliquer quelques notes qui ſont dans un livre, tandis que le chapitre de Saint Paul ne donne à un profeſſeur en théologie que cinquante ſchellings le dimanche au matin, pour expliquer à ſon auditoire quelques paſſages de la bible; il eſt vrai, que celle-ci contient une vieille mélodie, que bien des gens voudroient oublier; au lieu que celui du Panthéon renferme une nouvelle harmonie, que beaucoup de gens voudroient ſavoir.

„ J'ai laiſſé un bras & une jambe en Amérique," diſoit dernierement un officier en ſortant du Panthéon, „ & ma journée ne m'a valu „ que cinq ſchellings, tandis que celle du muſicien, que je viens d'entendre, qui n'a laiſſé que deux ariettes autour du clavecin, lui „ vaut cinquante livres ſterlings."

Rien n'eſt plus propre à éteindre l'émulation générale, que de mettre une telle diſproportion

entre les talens d'agrémens & les vertus qui font le soutien de la république.

Du théâtre de l'opéra de Hay-market, je passe à l'histoire de la musique italienne, morceau de littérature qui manquoit aux annales harmoniques, dans un siecle où tout est musique.

Après la destruction des grandes républiques, on ne chanta plus; car les barbares qui conquirent l'empire Romain, n'étoient pas de grands musiciens. Ce peuple ne cherchoit qu'à détruire. Il ne pouvoit même subsister qu'en détruisant. Voilà la cause premiere de ces ténebres épaisses qui se répandirent sur la terre. Ce ne fut point le hasard qui changea le système de l'univers; il y a toujours une cause premiere qui dirige les événemens de ce monde.

On ne parle point ici de la musique hébraïque, grecque & romaine, dont on trouve l'histoire dans un livre fait par un moine Italien or, du chant des anciens au nôtre, il y a la même différence que de nous aux anciens. D'où est donc venue la musique moderne, surtout Italienne, qui fait aujourd'hui tant de bruit? Elle tire son origine du sacerdoce, qui tient toujours aux mœurs, aux manieres & aux usages de chaque peuple. Lorsqu'une religion s'établit, il faut en adorer la divinité, sans quoi son culte finiroit d'abord. Cette adoration fon-

même espece de chant, plus ou moins composé, selon le génie du peuple qui établit la croyance. La religion chrétienne s'étant élevée sur les ruines de la payenne, ses sectateurs chanterent, ou, pour mieux dire, psalmodierent les louanges du seigneur : car, c'est toujours la premiere musique d'un dogme nouveau; cette musique s'appella plein-chant.

On ne sait point si le clergé chrétien, au moment de son établissement, éleva la voix vers le ciel par des cantiques, ou s'il attendit jusqu'au troisieme siecle. Quoi qu'il en soit, s'il chanta, ce fut tout bas, crainte que les Empereurs ne l'entendissent. On sait les persécutions qu'éprouva cette église naissante. Les fideles se retirerent dans les souterrains, ou se cacherent dans des caves pour prier Dieu. Or, si elle eut une musique, elle resta ensévelie dans ces antres sombres & obscurs, où elle fut chantée. Les arts sont détruits tout d'un coup, & ne se rétablissent que par dégré. Cependant, le plein-chant vient de plus loin que la naissance du fils de Dieu. Les premiers chrétiens le tenoient des Grecs, comme nous le tenons des premiers chrétiens. C'est un reste précieux de la meilleure musique qui ait été chantée par des hommes, & qui, toute défigurée qu'elle est, a des

endroits très-touchans, pour ceux qui ont conservé quelque goût pour la belle nature.

Comme l'église grecque étoit différente de la romaine, cette différence en a mis dans le plein-chant moderne; car, on chante toujours, comme l'on prie Dieu. Il étoit impossible, que ce chant ne dégénérât, lorsqu'on l'employa à un idiome, qui n'étoit pas celui pour lequel on l'avoit créé. Regle générale, toutes les fois qu'on fera passer une musique dans une langue étrangere, on affoiblira la musique & la langue.

Le chant ayant été gâté, toute l'église romaine psalmodia, à peu près comme les capucins chantent vêpres & complies. Ce mauvais goût ne fut pas universel; les prêtres prirent soin que tout ce qui restoit de ce chant, ne périt pas entiérement. C'est à eux à qui nous devons ces fragmens précieux, qui nous restent de cette mélodie.

On croit qu'Ambroise, archevêque de Milan, en fut le premier restaurateur. Il est étonnant que l'histoire ecclésiastique, qui a ramassé tant de petites choses, ne nous ait pas conservé une des plus grandes. Il ne seroit pas indifférent pour les annales catholiques, de savoir, qui est celui qui le premier a appris à toutes les nations chrétiennes à prier Dieu à l'unisson. Le pape Grégoire a achevé, ce qu'Ambroise n'avoit

fait que commencer. Il n'éleva point l'édifice, il ne fit que mettre chaque pierre à ſa place. Ce chant d'égliſe prit ſon nom; c'eſt qu'il y a des reſtaurateurs plus utiles que les fondateurs. Lorſqu'un art reſte dans ſa premiere ſimplicité, on n'en parle point; dès qu'il ſe perfectionne, les diſputes commencent. Les François ne voulurent pas chanter comme les Italiens; car, ce n'eſt pas la premiere fois que les deux nations ſe querellerent, pour ſavoir celle qui chante le mieux. Les choſes étoient fort irritées, lorſque Charlemagne parut: ce prince décida la queſtion, & jugea un grand procès. L'acte qui contient la ſentence, ſe trouve dans une lettre latine, dont je vais donner quelques fragmens, en m'attachant plus au ſens qu'à la lettre.

Il eſt dit dans celle-ci, que le ſeigneur Charles étant venu à Rome, pour faire ſes pâques avec Monſeigneur apoſtolique, il s'étoit élevé une guerre entre les Italiens & les François, pour ſavoir qui chantoit le mieux: ceux-là prétendoient, comme ils le prétendent encore aujourd'hui, avoir la voix plus claire & le goſier plus délié que les François.

Ceux-ci ſoutenoient encore, que leur chant avoit plus de génie & de bon ſens. Les Italiens diſoient pour leur raiſon, qu'ils avoient

eu pour maître de musique St. Grégoire, qui étoit des plus propres à former la voix. Les François ne purent pas alléguer une source si pure de leur chant. Il y eut de grosses paroles de part & d'autre. Les François traitoient les Italiens de pédans, les accusant de chanter comme de vrais chantres; ceux-ci traitoient les François d'ignorans & de fots, de grosses bêtes. L'affaire fut portée par-devant le seigneur Charles, qui les ayant fait assembler, leur parla ainsi: „ dites-moi, quelle est l'eau „ la plus claire & la plus pure? Est-ce celle „ que l'on prend à la source d'une fontaine, „ ou celle des rigoles, qui n'en découle que de „ loin?" Ils déclarerent tous, que l'eau de source étoit plus pure que celle des rigoles, d'autant plus qu'elle venoit de plus loin: „ re- „ montez donc," dit le seigneur Charles, „ à „ la fontaine de St. Grégoire, dont vous avez „ altéré le chant." La sentence ayant été prononcée, les François furent déclarés en plein consistoire de grosses bêtes en musique. Le seigneur Charles voulant remédier à cette bêtise, demanda à Monseigneur le pape des maîtres de musique, pour corriger le chant françois & faire faire de bons éleves de musique en France.

Monseigneur le pape lui donna Théodore & Benoît, qui étoient, sans doute, les Farinelli

& Caffarelli de ces tems-là. Ils avoient appris à chanter d'après l'école de St. Grégoire, qui étoit le meilleur professeur d'Italie. Ces maîtres partirent nantis de toutes les pieces en musique ; ils firent une bonne pacotille, surtout d'antiphonaires, que St. Grégoire avoit pris la peine de noter lui-même : or, lorsqu'un saint compose de la musique, ce n'est pas pour rien.

Le seigneur Charles arrivé en France, envoya un de ces maîtres à Metz & l'autre à Soissons. Il n'est pas aisé de dire, pourquoi il n'en envoya pas un à Paris ; apparemment que ses habitans n'avoient pas un goût décidé pour la musique italienne, comme ils l'ont aujourd'hui. Sans doute que le seigneur Charles, en faisant des établissemens de chant, se régloit sur le génie de chaque ville.

Cependant, malgré de si bons maîtres, les François ne firent pas de grands progrès dans la musique italienne. Il falloit qu'alors les François eussent les mêmes défauts, que les étrangers leur reprochent encore aujourd'hui ; car, la lettre latine dit qu'ils chevrotoient en chantant ; ce qui est tout juste, le vice, dont les Anglois se plaignent lorsqu'ils assistent à leur opéra.

Outre le plein-chant, il est une autre musique d'église antérieure, qui fut celle des cantiques,

Le premier qu'on chanta & qu'on danſa tout enſemble, fut le cantique des cantiques. On dit que les paroles & la muſique ſont de Salomon; divertiſſement qu'il avoit compoſé pour le jour de ſes nôces, avec la fille du roi d'Egypte. Mais les théologiens, qui voient toujours plus loin que les hiſtoriens, prétendent que cette piece en muſique contient l'union de Jéſus-Chriſt avec l'égliſe. M. de Caſſac mettoit celle-ci au rang des meilleurs opéra de l'antiquité. Il y admiroit le récitatif, les ſcenes, les ariettes, les duo, & les chœurs; mais ſon autorité n'eſt d'aucun poids, car, lorſqu'il étoit perſuadé que le mariage de Salomon eſt un ſpectacle à muſique, ſemblable à celui du Palais-Royal, il commençoit déjà à ſentir les premieres atteintes de la maladie qui le rendit fou.

Cependant les peuples & les nations ne chantoient encore que des chanſons d'égliſe. Du tèmps du renouvellement des arts, on porte chez ſoi ce qu'on trouve établi dans les temples.

Le plein-chant fournit quelques idées pour la muſique mondaine, comme on l'appelloit alors; mais cette muſique ne fit pas de grands progrès, & reſta dans l'obſcurité. Il regnoit donc un profond ſilence dans la nature, lorſque l'Europe vit paroître tout d'un coup une ſociété entiere

de nouveaux muſiciens, dont on n'avoit jamais entendu parler : c'étoient les Provençaux, qui ſe trouverent à la fois poëtes & muſiciens. Il eſt d'abord étonnant qu'un peuple eſclave, qui avoit croupi pendant une longue ſuite de générations, ſous le deſpotiſme romain, montrât des talens qui ne naiſſent que chez les hommes libres; mais, ils tenoient ces qualités du phyſique. L'empire du climat eſt le premier empire. Les Provençaux parcoururent l'Europe avec leur muſique & leur poéſie, qu'ils chanterent partout. Leur rhitme & leur chant étoient ſi féconds, que le pere Martin de Bologne, qui a le plus grand magaſin de muſique ancienne, a ſix mille ariettes provençales. Il y a apparence que dans celles-ci, on ne trouve pas tant de roulades, que dans celles qu'a chanté depuis le célebre Farinelli; car, elles auroient écorché le goſier de tous les les Provençaux.

Ces nouveaux maîtres de muſique firent partout des éleves, & ces éleves devinrent plus ou moins profeſſeurs, dans la proportion de la douceur du ciel, ſous lequel ils chantoient. Les Siciliens ſurtout ſe diſtinguerent, ſoit qu'ils tiraſſent leur mélodie de ces nouveaux chanteurs, ou qu'ils en créaſſent une eux-mêmes. Les Anglois noterent les accens de cette premiere mu-

que, & établirent ce que nous avons appellé depuis le contre-point ; ainſi, nous devons à cette nation les principes du chant.

[*Le reſte de l'hiſtoire de la muſique Italienne, au Numéro prochain.*]

L'ESPION FRANÇOIS
A LONDRES.

No. IX. SAMEDI, 25 *Avril* 1778.

CONTINUATION de l'Hiſtoire de la Muſique Italienne.

ON ne croiroit pas que les Flamands, peuples froids, comme les Allemands, euſſent été les premiers maîtres des Italiens, quoique ceux-ci n'en conviennent point, car chaque peuple ne veut devoir qu'à lui-même la réuſſite de ſes arts. Dans le quinzieme & le ſeizieme ſiecle, on trouve cette muſique plus reculée que la plupart des autres de l'Europe. L'Italie ne paroiſſoit pas même diſpoſée à jouer un grand rôle en muſique. Le premier opéra qui ſe donna dans le monde chantant, après la décadence de l'empi-

père Romain, fut à Florence. J'ai pris la peine de faire chercher cette piece muſicale, dont l'original eſt très rare, & qu'on ne trouve guere que dans les archives de la Toſcane. Rien de plus abſurde que cette compoſition. Si les Tartares faiſoient de la muſique, ils en feroient de meilleure. Le contre-point, la partie inſtrumentale, la vocale, les récitatifs, tout y eſt mauvais. C'étoit, cependant, le regne de Médicis, c'eſt-à-dire, le ſiecle le plus éclairé, qui, dans les arts, ait jamais été. Il eſt étonnant que ces ſouverains, qui jettoient leurs regards ſur tous les arts, aient négligé celui-ci, au point qu'il portoit l'empreinte des âges barbares. L'eſprit philoſophique avoit pourtant éclairé le genre humain. Galilée enſeigna aux hommes le chemin du ciel; ſon génie s'éleva juſqu'au firmament, où il traça la marche des aſtres. Raphaël perfectionna le deſſin, où il déploya un art dans la peinture, qui laiſſoit derriere lui toute l'antiquité. Les autres ſciences avoient ſuivi cette émulation. La muſique ſeule ſe reſſentoit de la rouille des tems d'ignorance. C'eſt que les plus grands princes, qui font beaucoup de choſes, en laiſſent toujours plus à faire après eux. Peut-être que Louis XIV fut le ſeul, qui, en commençant un grand nombre d'établiſſemens, en finit davantage. C'eſt qu'il avoit le ſecours

de trois siecles éclairés, qui lui avoient laissé des monumens, dont il se saisit, & qu'il mit à leur place. Les ténebres, qui obscurcissoient le génie musical, ne se dissiperent pas encore. On continua à faire de la mauvaise musique théâtrale en Italie. Le génie de Lulli parut, & on commença à composer sur ses principes. Le contrepoint n'étoit que des points, on en fit des notes. Cette musique acquit assez de crédit, pour exciter l'émulation des étrangers.

Toute mauvaise qu'étoit la musique italienne, il falloit que celle des François le fût davantage. La reine Médicis appella cet artiste à Paris, qu'on regarda comme le Dieu de la musique. Dans le temps d'ignorance, les professeurs les moins mauvais passent pour les meilleurs; c'est qu'on n'a aucune idée accessoire, qui puisse faire acquérir d'autre perfection, que celle qu'on connoît. Lulli prit le parti, que les artistes devroient toujours prendre, lorsqu'ils sont appellés chez l'étranger. Celui-ci ne changea pas entiérement la musique françoise, il fondit quelques endroits foibles, qui étoient susceptibles de réforme, & il laissa les autres comme il les avoit trouvés. Par-là, il concilia le génie des nations françoise & italienne, & au lieu de ne faire qu'une musique, il chercha à en perfectionner deux; mais, ce grand ouvrage étoit bien

loin d'être consommé. Lulli laissa des vuides immenses à remplir.

Cependant l'on voit par les établissemens publics, qu'il faut que les gouvernemens d'Italie eussent découvert de loin, quelques lueurs de la révolution que cet art alloit causer. Naples éleva des hôpitaux qu'on appella conservatoires, où l'on apprit aux pauvres citoyens à chanter pour l'amour de Dieu. C'est de ces écoles de chant, que sont sortis ces fameux mendians, qui font aujourd'hui tant de bruit dans notre continent. Les fondations de ces hôpitaux étoient des œuvres pies établies, afin que ces musiciens chantassent la gloire du ciel; mais ils exalterent bientôt celle de la terre.

Venise fit le même établissement: on peut regarder ces hôpitaux, comme les piliers de la musique Italienne; cependant elle ne fit pas de grands progrès. Sa barbarie dura encore. Ce ne fut guere qu'au commencement de ce siécle, qu'elle sortit de ce cahos, où l'ignorance des âges précédens l'avoit laissée. On peut regarder Perez, Rinaldo, Jumelli, Pulli, Hasse, Teradellas, Galuppi, Durante, (le plus grand musicien de tous, & qui auroit fait seul une musique, s'il n'en avoit point trouvé de faite) Vinci, Porpora, Leonardo, Leo, ainsi que quelques autres maîtres qui les avoient précédés

Comme la compoſition n'avoit point corrompu les compoſiteurs, & que l'art n'avoit pas forcé la nature, ces profeſſeurs entrerent aiſément dans la carriere de la muſique, & la dirigerent ſur de vrais principes. C'eſt pour la premiere fois qu'on vit un art ſe perfectionner en quelque façon, au commencement de ſa naiſſance, & dégénérer enſuite à force d'étude & de combinaiſons.

Il y avoit près de cent ans qu'on avoit ouvert le théâtre d'opéra en Italie, mais on y chantoit ſans muſique, & on y repréſentoit ſans repréſentation. C'étoient de mauvaiſes pieces, exécutées par de mauvais acteurs.

Ces nouveaux fondateurs changerent tout le plan du théâtre lyrique. Ce fut un ſpectacle nouveau, de voir des profeſſeurs, ſans guide, entrer dans une carriere qu'ils créoient en même tems, qu'ils en jettoient les premiers fondemens; c'eſt peut-être parce qu'ils n'avoient pas de guide, qu'ils ne s'égarerent pas; car, dans les arts d'imagination, plus on imagine, & moins on approche de la perfection, parce que la nature eſt ſimple, & que ce qui eſt très compoſé s'éloigne de ſes principes.

Ces premiers bons maîtres s'attacherent aux récitatifs; c'étoit-là le fort de leur travail, parce que c'étoit-là la piece. Comme l'opéra n'eſt

qu'une tragédie notée, chaque partie du récitatif a une expreſſion analogue au ſujet; il varie ſelon les accidens. Chacun de ſes endroits étoit lent, vif, gai, pathétique, ſelon que les événemens de l'intrigue le portoient, de même qu'on le voit aujourd'hui dans la tragédie parlante. Quand il étoit queſtion d'une cataſtrophe, l'acteur ou l'actrice, par le ſecours d'une muſique ſimple & peu compoſée, agitoit les ſpectateurs, les touchoit, les émouvoit & leur faiſoit ſentir la même paſſion, dont il étoit lui-même agité. En un mot, le récitatif étoit l'opéra; de-là vient cette expreſſion, dont les gens de théâtre ſe ſervent encore aujourd'hui: *ho recitato à Milano, vado à recitare à Torino.* Ils ne ſe ſervent point du terme *chanter*, parce qu'on ne chantoit preſque point, & qu'on ne faiſoit que réciter. L'ariette ne vint qu'après. Je parle de la grande ariette, telle qu'on la chante aujourd'hui. L'acteur employoit tout ſon talent à dire bien le récitatif. Le ſilence qui regnoit alors au théâtre l'y invitoit. La muſique, qui ſuivoit le récitatif, étoit ſimple, dépouillée de notes; l'expreſſion directe ſe fait toujours mieux ſentir que la réfléchie. L'acteur n'étoit point diſtrait par des ſons étrangers. La partie inſtrumentale de l'ariette étoit compoſée d'une petite ritournelle, qui en annonçoit le motif, &

qui finissoit, au moment que le chanteur commençoit : L'accompagnement étoit avec le clavecin, la basse, un ou deux violons ; presque jamais avec le corps de l'orchestre, à moins que ce ne fût avec les sourdines. Il résultoit de ce silence, que l'acteur, qui sentoit qu'on l'écoutoit, s'écoutoit lui-même & s'observoit de près. Comme le compositeur ne sortoit point de la nature, & qu'il faisoit la musique pour des hommes, il les faisoit chanter en hommes & non en oiseaux ; il n'empruntoit point leur gazouillement, pour exprimer les passions humaines : les tons aigus étoient bannis de la scene. Il suivoit de cette mélodie simple & naturelle, que, l'acteur chantant commodément & sans effort, tiroit des sons très-harmonieux. Ces sons se répandoient par tout le théatre, chaque spectateur entendoit l'opera, l'acteur n'étoit pas obligé de courir après les notes, il en étoit plus le maître de son sujet, ce qui lui donnoit la facilité d'y mettre toute celle qu'il vouloit.

Les compositeurs qui n'avoient d'autre musique à faire, que celle du chant, travailloient les airs dans leurs sujets ; ils modifioient chacun par le caractere, qui lui étoit propre. La musique de celui ou de celle qu'on appella depuis : *il primo uomo*, *la prima donna*, n'étoit ni plus composée, ni plus difficile, que celle des

autres. Le maître ne faisoit point la musique pour des noms, mais pour la piece. Si dans les derniers rôles, il y avoit des endroits qui demandassent une grande expression, il l'y mettoit, car l'opéra étoit pour tous les représentans & non pas pour deux ou trois acteurs. Cette émulation de chacun faisoit que la tragédie mise en musique, étoit chantée par tous ceux qui la composoient. Bernarcchi fut encore donné à cet âge pour le rendre illustre. Celui-ci étoit de Bologne, ville autrefois le magasin de la musique, qui aujourd'hui est devenue son tripot. Il fit pleurer toute l'Italie par un chant qui étoit à lui; mais ce qui le rendoit plus célebre encore, fut l'école de musique qu'il ouvrit pour former des éleves. L'imagination est effrayée en considérant le nombre des moyens, qu'il mit en usage pour faire chanter; cette école fut un vrai modele de perfection. C'étoit de celle-ci que sortirent ces fameux musiciens, qui firent tant de bruit dans le monde chantant, mais, qui dégénérerent bientôt, pour avoir poussé cet art au-delà des bornes, que la nature lui a prescrites.

Comme, dans les professions, tout dépend d'un premier mouvement & qu'un seul homme suffit pour exciter l'émulation, on trouva alors au-delà de cent professeurs des deux sexes, qui

ſe diſtinguerent dans cet art; comme Farinelli, Egiptielli, Monticelli, Reggianelli, Caffarelli, Salimbelli, Appionini, Cariſtini, Eliſi, Amorevoli, Raff, Balini, Babi, &c. Chacun avoit une maniere de chanter qui lui étoit particuliere. Les femmes, qui donnent le ton partout, le donnerent à cette nouvelle muſique.

La Fauſtina fût peut-être, la premiere qui enfila huit notes d'un ſeul trait, & fit ce qu'on appella depuis *la volate*: cette volade fût comme l'avant-coureur de la décadence de la muſique.

La Cozzoni tira des ſons, qui ſurprirent, mais qui ne toucherent pas; cependant elle acquit une haute réputation, car elle enfiloit auſſi la volade.

La Teſi rendit la ſcene intéreſſante; elle donna de l'expreſſion à la muſique, en faiſant paſſer dans l'ame des ſpectateurs, ce qu'elle ſentoit elle-même; avec une voix ingrate, elle ſe rendit agréable; c'eſt la premiere actrice qui a récité bien, en chantant mal: quoique la nature l'eût privée de la beauté, elle forma de grandes paſſions. Ceux qui l'aimerent, furent attachés à elle invinciblement. Lorſqu'une femme laide ſe fait aimer, on l'aime longtemps, parce qu'elle a des qualités, indépendantes de celles de la beauté. Plus de cent autres chanteurs & chanteuſes, du même tems, qui ſe ſurpaſſerent

les

les uns, les autres, donnerent une grande réputation à la muſique italienne, par l'endroit même qui la défiguroit. Mais ces talens des deux ſexes gâterent les talens: tout le monde voulut chanter comme Farinelli, mais perſonne ne chanta comme lui: chaque femme voulut imiter la Fauſtina, & perſonne ne l'imita; il n'y a eu qu'un ſeul Egiptielli.

Un grand poëte, qui parut alors, fit peut-être plus pour cet art, ſans être muſicien, que les maîtres mêmes qui le perfectionnerent.

Ce poëte étoit Pierre Metaſtaſio: il eſt impoſſible de mettre plus de douceur, plus d'harmonie, qu'il en a mis dans ſes vers. Chacun peut juger de leur beauté, parce que chacun a une ame, & que cette ame eſt ſenſible. Cette poéſie a cet avantage, qu'elle eſt ſi harmonieuſe, qu'on pourroit la chanter ſans muſique; mais, elle eſt combinée de maniere que le modele italien ſeul lui convient. Voici le commencement de quelques-unes de ſes ariettes, priſes de ſes opéra.

„ Laſciami, o ciel pietoſo
„ Se non ti vuol placar
„ Laſciami reſpirar
„ Quaſche momento.
„ Rendati cor ripoſo
„ Al meno il mio penſier

„ Altro a soffrir
„ Nuovo tormento.

„ Pensa che figlia sei,
„ Pensa che padre io sono,
„ Guarda giorni infelici, che ti attendono,
„ Che tutto io sido
„ Della funesta impresa,
„ L'idea non ti spaventi;
„ E se pietà ti senti
„ Sai che la devi a me.

„ Tu m'invitasti un regno,
„ Hai d'un trionfo il vanto,
„ Ma tu mi cedi in tanto
„ L'impero di quel cuor.
„ Ci esamini il sembiante,
„ Dica ogni filo amante
„ Chi più d'invidia è degno,
„ Se il vinto o il vincitor.

„ O Dio! Non sdegnarti,
„ Lo vedi, lo senti,
„ Non trovo gli accenti,
„ Non posso parlar,
„ Il cauto rispetto,
„ Ma come spiegarmi,

„ Se l'alma nel petto
„ Mi sento gelar.

„ Ah! se in ciel benigne stelle,
„ La pietà non è sbandita,
„ O svegliatemi la vita,
„ O lasciatemi il mio ben.
„ Voi che ardete ognor sì belle,
„ Del mio ben nel dolce aspetto
„ Proteggete il puro affetto
„ Che inspirate à quello sen."

Qu'on mette de la musique sous ces paroles, on trouvera des ariettes italiennes; qu'on traduise ces mêmes paroles en françois, qu'on y mette des notes, & on y trouvera une musique, qui n'est ni l'une, ni l'autre, mais un mélange confus, qui ne rend ni l'expression françoise, ni l'italienne.

La musique d'église se perfectionna. Le *Stabat Mater* de Pergolèse frappa par son harmonie & la douceur de ses accords. Marcello, *Venite*, fit verser des larmes, par la mélodie qu'il mit dans les pseaumes de David. Tout tendoit à perfectionner la musique, parce qu'elle avoit pour guide la nature, lorsqu'un nouvel art la gâta. On voulut la rendre plus composée, plus sonore, plus gaie, plus brillante; à force de

vouloir élever l'édifice, on le renversa, on y ajouta des passages de roulades, de volades; on fit beaucoup de cromes, de semi-cromes; après qu'on eut bien coupé les notes, il fallut faire couper les hommes pour les faire exécuter. On eut recours à l'art pour faire chanter la nature. C'étoit la gâter dans son principe & vouloir arriver à la perfection par un défaut.

Les Italiens furent les seuls, qui imaginerent d'exercer la musique aux dépens de la postérité. Les autres nations chantantes aimerent mieux avoir moins de voix & plus d'hommes. Les François ne voulurent pas se séparer d'eux-mêmes. A l'égard des Espagnols & des Portugais, on leur auroit plutôt ôté la vie, que ce qu'ils regardoient comme le seul bien de la vie. La grande merie s'établit dans les états du pape, prince qui n'a jamais fait grand cas de la population. Sa monarchie étoit déja remplie d'eunuques, ces célibataires, qui faisoient vœu de n'être point hommes & le rompoient souvent. Les chirurgiens devinrent des bourreaux, d'autant plus cruels, qu'ils tuoient d'un seul coup des générations entieres. L'anatomie dévança la chirurgie, on disséqua les hommes avant qu'ils fussent cadavres.

Comme il falloit désigner, où étoient ces nouveaux théâtres d'anatomie, les professeurs

mirent des enseignes, & ces enseignes donnerent souvent lieu à des équivoques plaisans. Un François, qui venoit de St. Jaques de Galice, & qui alloit à St. Pierre de Rome, passant dans une petite ville de Romagne, avoit besoin de se faire raser. Tandis qu'il cherche des yeux un lieu propre à cela, il lit ces mots sur une boutique, qui avoit tout l'air de celle d'un barbier : *Qui si castra ad un prezzo ragionevole.*

Il entendoit assez l'Italien, pour savoir ce que vouloit dire, *prezzo ragionevole*; c'est une expression que tout le monde, qui n'a pas beaucoup d'argent, entend, & le pélerin étoit dans ce cas; mais, pour ce qui est de la parole, *si castra*, il ne la comprenoit pas : cependant il crut qu'elle signifioit arracher le poil, raser, ou, en un mot, faire la barbe. Il entre : & comme il y avoit une chaise-à-bras au milieu de la boutique, il s'y établit & s'adressant ensuite au maître, il lui dit : *Signore, castratemi.* Le maître, après l'avoir examiné quelque temps, lui répondit : *Signor pellegrino, io servo subito*; il passe dans une arriere-boutique & revient un moment après, avec un instrument, fait non pas pour raser, mais pour couper, & dit au pélerin : *Si volti se vuole ch' io gli faccia l'operazione.* — *Come! si volti!* répondit le François étonné, „ Est-ce que tu prends mon derriere

„ quoi un visage ?". *Ha, Signore, o se lei vuole dir io gli sono testicoli, bisogna che le metta in quella positione.* Au mot de *testicoli* & de *positione*, le pélerin s'élance sur son sac & son bourdon & ne fait qu'un saut de la chaise à la porte ; en apostrophant ainsi le chirurgien, étant dans la rue : *Come, barbiere, tu mi ai ruinati i testicoli ; non tenga altro che questi due, e tu voe portarmeli via ?* Ces hommes ainsi mutilés, tout exprès pour chanter, s'appellent les *Soprani*. Leur premiere apparition dans la société, y causa une révolution en Angleterre, en Hollande, & autres pays du nord, où ils se rendirent pour exercer leur art. On eut d'abord de la peine à se faire à la figure ; ils avoient, en général, la taille gigantesque, leur visage étoit bléme, sans poil au menton, avec des jambes longues, & les genoux gros.

La société Européenne n'étoit pas accoutumée de trouver, parmi elle, des individus amphibies, qui n'étoient ni hommes ni femmes ; on les regarda d'abord comme des êtres d'un autre monde, puisqu'ils n'avoient rien à laisser après eux dans celui-ci. Ils avoient la voix fort claire, ce qui fit que les femmes en approcherent les premieres. Comme ils tenoient aux deux genres, on ne fit d'abord si on devoit leur faire l'honneur, ou le leur faire

il fallut en venir aux expériences physiques. Les eunuques s'en tirerent le mieux qu'ils purent. Lorsqu'on fut à peu près ce qu'ils valoient, on s'arrangea en conséquence. Les femmes vertueuses s'accoutumerent avec des hommes à qui il ne manquoit qu'un jupon, pour passer pour femmes. Le beau sexe se fit à un amour invisible, qui ne laissât aucune trace. Les jeunes Demoiselles surtout, qui craignoient le voisinage des hommes, se laisserent approcher des eunuques; elles trouvoient cet avantage avec eux, qu'elles pouvoient s'oublier un moment, sans s'en repentir pendant longtems. Lorsqu'on eut fait cette découverte, les Soprani devinrent fort à la mode, & comme chacune en vouloit avoir un, il n'y en eut pas pour toutes. Dans leur premier établissement en Asie, on s'en étoit servi pour garder les femmes; dans ce second, en Europe, les femmes les garderent. On les habilloit quelquefois en filles, afin d'oublier qu'ils étoient des garçons, & on l'oublioit si bien, qu'on leur laissoit prendre certaines libertés, dont on ne se méfie pas entre personnes du même sexe.

La nation des eunuques, ainsi fêtée, ne manqua pas de se méconnoître: elle oublia sa bassesse, & prit dans son humiliation un air noble & fier. Elle s'appliqua à la musique.

Le premier coup, que la corruption porta, fut ſur le récitatif théâtral; celui-ci devint monotone, ſans goût, ſans génie; l'acteur ne chanta plus, il parla & parla mal. Cette premiere partie de la repréſentation de l'opéra devint neutre. Elle ne tint ni à la tragédie, par l'expreſſion, ni à la muſique par ſes accens; ce chant amphibie, ne tenant ni de l'un ni de l'autre. La muſique des ariettes fut encore plus vicieuſe. On quitta cette heureuſe ſimplicité, qui en faiſoit tout le mérite. On corrompit la nature à force d'art; il ne fut plus queſtion de chanter, mais de gazouiller; l'expreſſion théâtrale ſe perdit dans une mer de notes. Chaque ariette devint une ſonate de violon, que l'acteur exécuta ſur l'inſtrument de ſon goſier. La volade, à l'octave, prit le deſſus; elle dirigea l'empire de l'opéra, la partie inſtrumentale étouffa la vocale. Un opéra fut formé de ſeize ſonates & de deux grands concertos, exécutés par le premier homme & la premiere femme. Le tambour, les timbales, les trompettes, les cors-de-chaſſe, furent ſubſtitués au clavecin; chaque ariette annonça un bruit de guerre ſemblable au tonnerre qui ſe fait entendre le jour d'une bataille. Au milieu de ce tintamare militaire, l'acteur put détonner tant qu'il voulut. Il ne fut plus queſtion de mélodie,

mais de faire du bruit. Le compoſiteur qui ſçut agiter l'air avec plus de force, paſſa pour grand profeſſeur. La ſcene fut changée en un bosquet de roſſignols, où chacun fit ſon ramage. Les tons aigus prévalurent; celui qui ne ſut pas détonner, ne ſut pas chanter. L'acteur ne fut occupé que de courir après la note qui lui échappoit, & de la prendre, pour ainſi dire, à la volée. Il n'y eut plus d'expreſſion théâtrale: toute l'action fut réduite en roulades, &c, &c.

Cependant, le même brigandage s'introduiſit dans la muſique d'égliſe. Les quatre hôpitaux ou conſervatoires de Veniſe firent chorus à cette corruption. L'Emilie & la Polonia firent autant de bruit dans leurs cloîtres, que la Fauſtina en faiſoit ſur le théâtre d'Angleterre ou de Pologne. Le *Salve Regina*, le *Tantum ergò* furent ſur le ton des ariettes. La répétition de ces ſpectacles ſe faiſoit le ſamedi & le dimanche, qui étoit le grand jour de l'opéra. L'égliſe, changée en parterre, étoit remplie de ſpectateurs, la plupart étrangers. Le billet qu'on prenoit à la porte, ne coûtoit que *due ſoldetti*; ce qui faiſoit que la ſalle étoit toujours pleine. Le violon, la flûte, le haut-bois, le tympanon, l'orgue, le chalumeau étoient tous du genre féminin; on y prioit Dieu avec beaucoup de gaieté, car c'étoit toujours ſur le ton d'un ri-

qui finissoit, au moment que le chanteur commençoit : L'accompagnement étoit avec le clavecin, la basse, un ou deux violons ; presque jamais avec le corps de l'orchestre, à moins que ce ne fût avec les sourdines. Il résultoit de ce silence, que l'acteur, qui sentoit qu'on l'écoutoit, s'écoutoit lui-même & s'observoit de près. Comme le compositeur ne sortoit point de la nature, & qu'il faisoit la musique pour des hommes, il les faisoit chanter en hommes & non en oiseaux ; il n'empruntoit point leur gazouillement, pour exprimer les passions humaines : les tons aigus étoient bannis de la scene. Il suivoit de cette mélodie simple & naturelle, que, l'acteur chantant commodément & sans effort, étoit des tons très-harmonieux. Ces tons se répandoient par tout le théatre, chaque spectateur entendoit l'opéra, l'acteur n'étoit pas obligé de courir après les notes, il en étoit plus le maître de son sujet ; ce qui lui donnoit la facilité d'y mettre toute celle qu'il vouloit.

Les compositeurs qui n'avoient d'autre musique à faire, que celle du chant, travailloient les airs dans leurs sujets, ils modifioient chacun par le caractere, qui lui étoit propre. La musique de celui ou de celle qu'on appella depuis : *il primo uomo*, *la prima donna*, n'étoit ni plus composée, ni plus difficile, que celle des

autres. Le maître ne faisoit point la musique pour des noms, mais pour la pièce. Si dans les derniers rôles, il y avoit des endroits qui demandassent une grande expression, il l'y mettoit, car l'opéra étoit pour tous les représentans & non pas pour deux ou trois acteurs. Cette émulation de chacun faisoit que la tragédie mise en musique, étoit chantée par tous ceux qui la composoient. Bernarcchi fut encore donné à cet âge pour le rendre illustre. Celui-ci étoit de Bologne, ville autrefois le magasin de la musique, qui aujourd'hui est devenue son tripot. Il fit pleurer toute l'Italie par un chant qui étoit à lui; mais ce qui le rendoit plus célèbre encore, fut l'école de musique qu'il ouvrit pour former des élèves. L'imagination est effrayée en considérant le nombre des moyens qu'il mit en usage pour faire chanter; cette école fut un vrai modèle de perfection. C'étoit de celle-ci que sortirent ces fameux musiciens, qui firent tant de bruit dans le monde chantant, mais, qui dégénérèrent bientôt, pour avoir poussé cet art au-delà des bornes, que la nature lui a prescrites.

Comme, dans les professions, tout dépend d'un premier mouvement & qu'un seul homme suffit pour exciter l'émulation, on trouva alors au-delà de cent professeurs des deux sexes, qui

tes, qu'elle apprend par cœur, & lorſqu'elle les ſait, elle va les chanter ſur le théâtre d'un air auſſi ſuffiſant, que ſi elle les tenoit de ſon talent; car, Dieu garde tout mortel, qui oſeroit lui diſputer le titre de *virtuoſa*: elle arracheroit les yeux d'un homme, qui ſeroit aſſez oſé pour lui dire qu'elle ne ſait pas ſon métier.

Ces actrices ont une autre qualité diſtinctive, la plupart ne ſavent pas lire: il eſt vrai, que la lecture ne leur eſt pas abſolument néceſſaire; car, lorſqu'on apprend la muſique par cœur, on peut apprendre auſſi les paroles. Cette ignorance donne ſouvent occaſion à des *qui pro quo* aſſez plaiſans. Une chanteuſe qui donnoit un concert à Padoue, mit ſur le clavecin un air dont les paroles commençoient ainſi: *Miſero Pargoletto, il tuo deſtin non ſai*; elle chanta celles-ci: *Sono in mare, non vedo ſponde, mi confondo il mio periglio.* Cependant, comme il en coûteroit trop de peine, pour avoir à chaque opéra *il Signor Maeſtro*, la virtuoſe, pour s'affranchir de ce ſoin, apprend par cœur une douzaine d'ariettes, qui lui ſervent pour tous les opéra; moyennant quoi, la voilà muſicienne pour toute ſa vie; elle va de théâtre en théâtre étaler ſon talent. Ce magaſin poſtiche de muſique s'appelle, en terme de l'art, *il quareſimale*; nom qui a du rapport aux ſermons des

prédicateurs, qui vont prêcher dans une ville les mêmes sermons qu'ils ont prêchés dans une autre, & qui sont toujours nouveaux, parce que l'assemblée est toujours nouvelle. Les plus grandes virtuoses ont aussi leur *quaresimale*; Mademoiselle Dramici a chanté cette ariette dans toutes les villes de l'Europe:

Si finarisce in tanto affanno
Agitata in cor quest' alma,
Quando me destin tiranno
Pace calma il core avrà?

Ce sermon aujourd'hui, est un peu suranné, car, il y a vingt ans qu'elle le prêche. Mademoiselle Gabrielli n'est pas si sermonaire, elle se contente de répéter quelques textes de la musique, qu'elle chanta jadis; ce qu'elle a fait à Petersbourg avec beaucoup de succès; car, cette nation, qui est toute neuve en musique, n'entend pas les peres des ariettes. Pour s'accommoder à cette musique, les maîtres sont souvent obligés de donner des opéra à fragments, où chacun met ses airs; ce qui est fort commode pour le compositeur, qui n'a rien à faire; ainsi que pour la chanteuse, qui n'a rien à apprendre. Cela s'appelle aussi un pot pourri; mais il est quelquefois si pourri, que l'opéra sent mauvais.

Autrefois, celles qui ſe deſtinoient au théâtre, ſolfioient pendant trois ans pour ſe former la voix, ſe faire à la modulation & à la meſure; mais on a trouvé que cette voie étoit trop dure. On prend aujourd'hui le chemin le plus court, qui eſt de chanter ſans le ſavoir, & d'exercer la muſique ſans l'apprendre.

On ſent bien, que lorſqu'on ne ſait pas lire, on ſait encore moins parler; ou, ce qui eſt le même, on ne ſait pas bien parler, par conſéquent prononcer; auſſi tous les opéra d'Italie ſe repréſentent en langue morte. Pour remédier à cet inconvient, on achete à la porte, le maître de langue de l'opéra; c'eſt un petit livre qui dit ce que les acteurs chantent.

Dans tous les pays chantans, il faut une voix pour chanter; en Italie on n'en a pas beſoin; il ſuffit d'avoir le goſier flexible, & d'imiter le chant de quelque oiſeau, fût-ce celui du coucou, pour être admis au théâtre, & y jouer un rôle. Auſſi peut on dire des opéra, ce que l'oiſeau Napolitain dit le jour de la répétition générale des bêtes : *o mait' ora chiſto è la caſa dello diavolo!* Il eſt aiſé de juger de la famille de ces virtuoſes par leur éducation & leurs talens. En général, elles peuvent prouver ſes quatre quartiers de roture.

Les eunuques ſont plus grands muſiciens : ceux-ci condamnés, en naiſſant, à une profeſſion, d'où ils doivent tirer leur ſubſiſtance, ils s'y livrent tout entiers & y réuſſiſſent. Cependant, quoique la république des eunuques ſoit aujourd'hui très conſidérable, on n'y compte qu'un très petit nombre de bons chanteurs. Il y a encore moins de bonnes baſſes-tailles; leur nombre eſt moindre que celui des eunuques.

Cependant l'Italie eſt remplie de théâtres; chaque capitale, chaque ville, chaque village a le ſien: on entend aujourd'hui des ariettes, là, où jadis on n'entendoit que le chant des oiſeaux. L'Angleterre, qui eſt très grande, n'a qu'un opéra; la France, qui l'eſt beaucoup plus, n'en a pas davantage. Toutes les villes d'Italie ſont aujourd'hui à l'uniſſon. Alexandrie, Bergame, Bologne, Breſſe, Cremone, Ferrare, Florence, Genes, Livourne, Lodi, Mantoue, Milan, Modene, Naples, Novarre, Parme, Pavie, Plaiſance, Piſe, Rome, Sienne, Turin, Trieſte, Veniſe, Veronne, Rimini, Ancone, Peſaro, Reggio, &c. &c. ont leur théâtre.

On ſera peut être bien-aiſe de voir le code légiſlatif de toutes ces républiques à ariettes, d'autant plus que le célebre Monteſquieu, qui a parlé de tous les gouvernemens de l'univers, n'a rien dit de celui-ci. Lorſque l'Italie fut dé-

clarée nation chantante, il se forma au milieu d'elle un commerce inconnu aux Syriens, aux Arabes & aux Chaldéens. L'air fut mis en parties, & l'harmonie devint une industrie publique. On vit paroître des marchands d'ariettes; on appella ceux-ci entrepreneurs. Ils alloient de ville en ville, faire chanter les musiciens qu'ils avoient loués.

Comme dans tous les pays il s'établit quelque branche de commerce, il s'y forme des magasins d'entrepôt; Bologne fut celui des chanteurs & des chanteuses. On ne sauroit dire, pourquoi cette ville, qui appartient aux successeurs de St. Pierre, fut choisie par la bande joyeuse, préférablement à celles des autres états temporels, si ce n'est que le Pape, en qualité de pere miséricordieux, embrassant tout, cette ville devint par-là le réfuge des plus grands pécheurs.

Les chanteuses se vendirent assez bien dans le commencement de leur établissement; mais insensiblement le commerce diminua & les actions baisserent. Leurs véritables entrepreneurs, aujourd'hui, sont le public. Ceux de théâtre ne leur donnent guere que pour acheter des rubans, des mouches & des gants. Elles ne se vendent plus au théâtre pour chanter, mais pour y faire chanter les financiers, & elles sont d'assez bons

éle-

éleves dans ce genre de chant; les Anglois sur-tout sont leurs meilleurs écoliers.

Dans les grandes villes, où le luxe est toujours en proportion de la richesse publique, leurs honoraires leur sont payés en diamans, boëtes, montres d'or & bijoux à brillans; mais dans les petites & celles qui sont pauvres, comme dans la Romagne, ils leur sont comptés en chapons, canards, oyes ou dindons. Ces denrées suivent toujours le cours de la place. Lorsque les années sont abondantes, on leur donne une bête, par tête; mais, quand elles sont un peu stériles, on divise une bête en deux têtes. Cette division me fait souvenir d'une histoire, arrivée à Cesena, petite ville du pape, qui est fort pauvre, par la raison qu'elle appartient au pape. Un seigneur du lieu ayant assisté à l'opéra un jour de dimanche, (qui est le grand jour des spectacles dans le pays de la Catholicité) fut si enchanté du talent de la premiere & de la seconde actrice qu'il leur envoya, le lendemain un chapon pour les deux. Le domestique qui fut chargé de la distribution du présent, fit très bien sa commission, leur déclarant l'intention du donateur. Les deux chanteuses, qui logeoient ensemble, avoient la cuisine en commun; mais les ménages étoient séparés. Comme le présent étoit à moitié, les frais de la

cuiſſon devoient être de même: chacune mit ſon fagot au feu, & quand le chapon fut rôti, on ne s'accorda pas ſur la diviſion. Ce partage fit plus de bruit que celui de la Pologne, qui s'eſt fait ſans faire crier la poule. La premiere actrice prétendit qu'il lui revenoit les deux aîles, une cuiſſe & le croupion: la ſeconde actrice, qui étoit Napolitaine, voyant ces prétentions, s'écria, avec l'emportement de ceux de ſa nation: *Managgio l' anima del capone, e che coſa mangierò io? un C.....* La premiere actrice ne voulut pas démordre de ſes prétentions; la ſeconde prétendit ſon droit: des paroles on en vint aux injures, & des injures on en paſſa aux gourmandes. Elles eurent le temps de s'arracher quelques poignées de cheveux, avant que la maîtreſſe du logis vint les ſéparer. L'affaire fut portée devant l'auditeur fiſcal; car en Italie lorſqu'il s'agit de coups, cela regarde le fiſc. Comme le chapon formoit le corps du délit, on le porta chez le juge, tout rôti, pour conviction du débat. On le poſa, en entrant, ſur une table de l'anti-chambre, en attendant que le juge prononçât ſur le partage: l'affaire fut débattue juridiquement & dans toutes les regles du barreau; les parties furent entendues tour-à-tour ſéparément, enſuite récolées & confrontées légalement, le tout ſans avocat ni rapporteur,

pour éviter les frais des mangeurs. La premiere actrice, qui parla la premiere, prétendoit que les deux ailes lui appartenoient de droit, à cause d'une ariette de M. Bach qui avoit beaucoup plu; & qu'à l'égard de la cuiſſe & du croupion, ils lui revenoient de droit pour ſa quote-part. La ſeconde prétendoit que le partage devoit être égal, à cauſe d'un petit menuet de Haſſe, qui étoit dans ſon rôle, & qui valoit mieux que celle du maître Allemand.

Le cas étoit embarraſſant pour le juge. Un auditeur fiscal ne ſait guere la muſique. Le tour du goſier & les volades ne ſont pas ſon fait: il ſait voler, mais c'eſt dans un autre genre. Tandis que le fiscal étoit à prononcer en faveur de celle qui devoit manger le chapon, le chapon étoit déja mangé. Deux procureurs affamés, comme ils le ſont tous, étant venus ce matin à l'audience, appercevant la bête rôtie ſur une table, n'en firent pas deux, ils la dépécerent & la mangerent toute entiere, de maniere que, quand ces deux virtuoſes vinrent pour jouir du chapon, ſelon l'ordonnance du juge, elles ne trouverent plus que des os. Ceſena eſt pourtant la ville du pontife regnant; ce qui prouve que les plus grands princes chrétiens ne naiſſent pas toujours dans les villes les plus riches de la chrétienté.

Les théâtres ayant augmenté en Italie, les mœurs dégénérerent avec eux; le vice deſcendit de la ſcene, & ſe répandit dans la ſociété générale. Les paſſions ſuivirent le génie de la muſique: on peut dire, qu'elles furent toutes à l'uniſſon.

Lorſqu'on fait un établiſſement vicieux dans une ville, la corruption n'eſt qu'en proportion relative à cette ville; mais lorſqu'on fait le même établiſſement dans chaque ville, la corruption eſt en proportion relative de toutes les villes.

Le pays du pape ouvrit lui-même vingt-quatre théâtres; c'étoit ouvrir une porte bien large à la débauche. Nos docteurs de morale, qui ſe recrient tant ſur les ſpectacles, nous font aſſez ſentir le danger qu'il y a de les fréquenter.

Voici un autre inconvénient de la muſique italienne, c'eſt-à-dire, le peu de tems qu'on donne aux maîtres. L'entrepreneur leur envoie le ſujet, quinze jours avant l'ouverture du théâtre, pour compoſer la muſique, ce qui eſt tout juſte le temps qu'il faut pour l'eſtropier. Il eſt vrai, que les profeſſeurs ont imaginé un moyen très-court, pour compoſer l'opéra le plus long. Ils ont des maîtres croupiers ſous eux, à qui ils font faire toute la partie du récitatif; reſte quinze ou ſeize ariettes. Sur celles-ci on en choi-

fit trois, qui travaillent, c'eſt-à-dire, *l'aria cantabile*, *l'aria di bravora*, & *il duetto*; moyennant quoi l'opéra eſt compoſé; car les autres ſont de petits menuets, des rondeaux & autres bagatelles en muſique, qui ne ſignifient rien. Voilà la clef de cette énigme, que les maîtres françois n'entendent pas; car lorſqu'on dit, que Boranello a fait cinquante opéra, cela veut dire, qu'il a fait cent ariettes & autant de duos. Il y a une autre cauſe de cette ſéchereſſe de muſique. Les profeſſeurs n'ont pas le droit de faire valoir leurs talens. Il n'eſt permis dans un opéra, qu'au premier eunuque & à la premiere femme, de chanter; tout le reſte doit pſalmodier. C'eſt-là la loi établie; & un compoſiteur qui la violeroit, ſeroit regardé comme un profeſſeur, qui ignore les regles du théâtre. Il faut même, pour faire briller ces deux perſonnages, qu'il gâte le reſte de ſa muſique. C'eſt encore ici une loi fondamentale & les maîtres qui entendent leur métier n'y manquent pas. Si malheureuſement un ſecond eunuque s'aviſoit de chanter mieux que le premier, ou qu'une troiſieme actrice montrât plus de talent que la premiere, ce ſeroit une diſſonance en muſique, capable de ruiner l'opéra; car alors, les deux premiers acteurs, qui ne veulent jamais être comparés aux ſeconds, ſe croiroient déshonorés

par cette comparaiſon. En voici un exemple récent: la ſeconde actrice de l'opéra du théâtre du Concombre, à Florence, il y a trois ans, ayant mieux chanté que la premiere, cette licence cauſa une révolution dans le ſpectacle. Celle-ci ſe plaignit amérement à l'entrepreneur de la violation de ſes droits. Il y eut des factums imprimés à ce ſujet; car enfin, diſoit-on, s'il eſt permis à une ſeconde actrice de chanter auſſi bien que la premiere, qui voudra s'engager pour premiere chanteuſe? Si ces exemples n'arrivoient tous les jours ſur les théâtres Italiens, on auroit de la peine à croire que cet art fût arrivé à ce point de brigandage.

On croiroit, par cette facilité de compoſer les opéra, qu'on n'en donneroit que de nouveaux; mais c'eſt préciſément tout le contraire. Un étranger qui voyage en Italie, court riſque de faire deux cents lieues, & d'entendre tous les ſoirs le même opéra repréſenté par des compagnies différentes, ſurtout dans le genre comique, qui eſt le goût dominant. Ce défaut de variété me fait reſſouvenir d'une aventure aſſez plaiſante à ce ſujet, entre deux voyageurs qui alloient à Veniſe, & qui ſe rencontrerent, paſſé Turin. L'un étoit un Seigneur Italien, & l'autre un Milord Anglois. Ils s'étoient connus à Londres, où l'Anglois l'avoit ſouvent défray-

des ſpectacles. L'Italien voulut prendre ſa revanche, en le défrayant, à ſon tour, du théâtre. Ils alloient à petites journées. En arrivant à Milan, l'Italien mena l'Anglois au théâtre à muſique, où ils aſſiſterent à la repréſentation de la *Frascatana*; à Parme, ils y trouverent la *Frascatana*; à Bologne, on repréſentoit la *Frascatana*; à Ferrare, on jouoit la *Frascatana*; enfin, arrivés à Veniſe, qu'auroit-on donné, ſi ce n'eſt la *Frascatana* ? L'Anglois, voyant que cette piece le ſuivoit partout, alla s'imaginer que l'Italien, ſon compagnon de voyage, avoit à ſa ſuite une troupe de campagne à ſes gages, qui le ſuivoit: le ſoir, comme l'Italien l'invita au théâtre, le Breton lui dit: *Signore, ſempre Frascatana, ſempre Frascatana; datemi queſta ſera la Serva Padrona.*

Malgré la répétition de ces opéra, il n'y a pas de pays au monde plus fécond en opéra. Lorſque j'étois à Veniſe, il y avoit un fameux défi, entre un maître tailleur & un maître de muſique, qui travailloient à leurs pieces. L'émulation dans les arts étoit ſi grande, qu'à meſure que le tailleur coupoit un habit, le maître de muſique notoit un opéra. Ce dernier l'emportoit toujours ſur le premier, ce qui faiſoit dire qu'il avoit plus de génie dans ſon art que

le tailleur; &, s'il en faut juger par le nombre de ſes pieces, il juſtifioit ſa réputation.

[*FIN de l'Hiſtoire de la muſique Italienne.*]

Les deux lettres ſuivantes n'ont rien à démêler avec la muſique; il eſt queſtion d'un chat & d'un chien, dont l'un & l'autre ne ſont pas muſiciens.

„ MONSIEUR,

„ Si vous avez beſoin d'un eſpion domeſtique, j'ai un chat qui eſt très verſé dans cette partie, & dont vous ſerez plus ſurpris que de tous les eſpions de Paris.

„ Voici un trait, dont il fit uſage devant moi, l'autre jour, qui vous mettra au fait de ſon eſpionage.

„ Mon chat, pour attraper un rat, ayant fait mille tours d'adreſſe qui ne lui avoient pas réuſſi, s'aviſa d'un ſtratageme inouï; il contrefit le mort. Le rat, le voyant étendu, ſe crut en ſûreté; mais, pour avoir plus de probabilité, il s'approcha pour lui tâter le pouls; mais celui-ci, ſans lui donner le temps de faire le médecin, le prend à la gorge & l'étrangle ſoudain.

„ Pour

„ Pour ſurprendre les oiſeaux, il uſe d'un „ tour encore plus nouveau. Voici ce que ce „ frippon fait : il trempe ſa patte dans l'eau, „ enſuite dans un tas de grains, qui eſt au haut „ de la maiſon, monte ſur le toit, où ſe ca- „ chant derriere une planche de bois, ne mon- „ tre que la patte remplie de grains; de manie- „ re, que les oiſeaux trompés, ſe trouvent „ tout d'un coup croqués.

„ Son fils aîné, qui eſt Monſieur *Rominagro-* „ *bis*, eſt encore plus parfait dans l'eſpionage, „ que Monſieur ſon pere, dans le même bri- „ gandage. Si vous avez beſoin de l'un, ou „ de l'autre, je vous prie de me le faire ſavoir, „ afin que je puiſſe vous l'envoyer. Cepen- „ dant, vous me ferez paſſer cent guinées; „ c'eſt un prix fait aujourd'hui pour un eſpion, „ ſurtout, lorſqu'il eſt un peu frippon : qualités „ reſſemblantes, qui, lorſqu'elles ſont enſem- „ ble, ſont toujours éminentes.

„ Je ſuis, &c.

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ J'ai lu les lettres que l'on vous a écrites ſur „ les bêtes; ceux qui vous en parlent ſi ample-

„ ment, ne les connoiſſent qu'imparfaitement.
„ La ſagacité dont la nature les a enrichies,
„ ne ſeroit, de ſa part, qu'un ſimple don, ſi
„ elle ne contribuoit, qu'à leur propagation;
„ mais elles ſont utiles au genre humain, &
„ c'eſt par-là que leur être eſt un bien. J'ai,
„ dans celle-ci, à vous parler d'un chien qui,
„ s'étant attaché à moi, par bonheur, eſt un
„ excellent pourvoyeur: & bien m'en vaut,
„ car, ſans ſon induſtrie, dans un coin je ſe-
„ rois plus d'une fois mort de faim; mais il
„ faut, qu'en abrégé je vous faſſe mon hiſtoi-
„ re, ſans quoi vous n'entendriez point mon
„ affaire.

„ Je ſuis un petit Baronet, qui, au jeu,
„ me ſuis ruiné net. A *W—t coffee-houſe*, où
„ autrefois j'ai brillé, on ne m'a laiſſé que les
„ yeux pour pleurer. Je ſuis logé maintenant
„ au quartier de la cour, dans une petite cham-
„ bre garnie, où moi & mon chien logeons
„ en compagnie. Avant la guerre de l'Améri-
„ que, je dînois à Charing-croſs, où, pour
„ deux ſchellings, je dînois très bien; mais,
„ depuis que le Roi George a demandé tant
„ de ſubſides à la nation, & que le parlement
„ ne lui en a refuſé aucun, on a mis tant d'im-
„ pôts, qu'aujourd'hui, avec quatre ſchellings,
„ on donne fort peu de viande, & beaucoup

„ d'os; ainſi j'ai pris le parti de manger dans
„ ma chambre, où je dîne avec ce que je veux,
„ ou, pour mieux dire, avec ce que je peux.

„ Hier, mon chien voyant que j'avois un
„ fort mauvais dîner pour lui & pour moi, ſor-
„ tit ſoudain de ma chambre, ſans me faire
„ preſſentir un ſeul mot de ce qu'il alloit faire,
„ & quel étoit ſon complot; il s'en fut au pa-
„ lais de Saint-James, ſe gliſſa dans la cuiſine,
„ où, tandis que le cuiſinier avoit tourné le
„ dos, il lui vola un chapon auſſi gros qu'un
„ dindon; il l'apporta dans ma chambre, où
„ nous le mangeâmes enſemble. Admirez,
„ Monſieur l'Eſpion, la ſagacité de cet ani-
„ mal, qui épargne l'argent de ma bourſe, en
„ corrigeant le vice dans ſa ſource; car, enfin
„ c'eſt par les taxes que George a impoſées,
„ qu'à Londres on ne peut plus dîner; mon
„ chien n'a pû faire ce vol, qu'en conſéquence
„ de ce raiſonnement, en proverbe paſſé, que,
„ *qui fait le mal, doit le réparer:* & ce fut en
„ conſéquence auſſi, qu'il fut chez le roi,
„ voler un chapon à ſa majeſté.

„ Mon pourvoyeur va auſſi faire la ronde
„ chez les bouchers de Londres, mais il ne
„ trouve pas tant de facilité dans cette pico-
„ rée, que dans celle du palais de Saint James.
„ Ces diables de bouchers ont des yeux de tous

„ côtés. C'eſt pour lui une guerre des plus
„ vives ; pour attraper quelque morceau de
„ mouton, il revient ſouvent chargé de coups
„ de bâton. Il y a quelques jours, qu'en ſor-
„ tant d'une de ces batailles, il revint ſi boi-
„ teux, que je le crus d'une jambe perclus ;
„ mais, le lendemain, il fut de grand matin
„ dans la boutique du même boucher, qui la
„ veille l'avoit traité en huron, où il lui vo-
„ la un gros gigot de mouton.

„ Je ſuis, &c."

L'ESPION FRANÇOIS A LONDRES.

No. X. SAMEDI, 2 *Mai* 1778.

AUTREFOIS la ſcience du gouvernement appartenoit au cabinet; de-là vient que perſonne n'en parloit: maintenant, le moindre goujat eſt politique par état. Il ne ſe fait aucun traité, aucune guerre, qui ne ſoit connu de toute la terre; non ſeulement on parle, mais on écrit ſur ce que les rois ont fait, ou dit.

La lettre ſuivante prouve cette vérité; je vais ici la rapporter.

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ Le dix-ſeptieme du mois de Mars paſſé, la „ cour de France a fait notifier, par ſon am„ baſſadeur, à S. M. le roi George, le traité, „ qu'elle a fait avec l'Amérique.

„ Ce traité eſt mal ponctué ; il y manque le „ point de conviction, d'interrogation, d'ad- „ miration, ainſi que les autres points, poin- „ tilles & pointillons.

TRAITE.

„ *Les Etats Unis de l'Amérique Septentrionale,* „ *qui ſont en pleine poſſeſſion de l'Indépendance,* „ *prononcée par leur acte du quatre Juillet* (*), „ *ayant fait propoſer au Roi, de conſolider, par* „ *une convention formelle, les liaiſons, qui ſe ſont* „ *établies entre les deux nations, les Plénipoten-* „ *tiaires reſpectifs ont ſigné un Traité d'Amitié &* „ *de Commerce, deſtiné à ſervir de baſe à la bonne* „ *correſpondance mutuelle.*

„ *Sa Majeſté étant réſolue, de cultiver la bon-* „ *ne intelligence entre la France & la Grande* „ *Bretagne, par tous les moyens compatibles, avec* „ *ſa dignité & avec le bien de ſes ſujets, croit de-* „ *voir faire part de cette démarche à la cour de* „ *Londres & lui déclarer en même temps, que les* „ *parties contractantes ont eu l'attention, de ne* „ *ſtipuler aucun avantage excluſif, en faveur de* „ *la nation Françoiſe, & que les Etats Unis ont* „ *conſervé la liberté de traiter avec toutes les* „ *nations.*

(*) Le 4 Juillet 1776.

„ *En faiſant cette communication à la cour de*
„ *Londres, le Roi eſt dans la ferme perſuaſion,*
„ *qu'elle y trouvera de nouvelles preuves, con-*
„ *ſtantes & ſincères de Sa Majeſté, pour la paix.*
„ *Et que Sa Majeſté Britannique, animée des*
„ *mêmes ſentimens, évitera également tout ce qui*
„ *pourroit altérer la bonne harmonie, & qu'elle*
„ *prendra également des meſures efficaces, pour*
„ *empêcher que le commerce des ſujets de Sa Maje-*
„ *ſté, avec les Etats Unis de l'Amérique Septen-*
„ *trionale, ne ſoit troublé.*
„ *Et pour faire obſerver à cet égard, les uſages*
„ *reçus entre les nations commerçantes, & les*
„ *règles qui peuvent être cenſées ſubſiſtantes, en-*
„ *tre les Couronnes de France & de la Grande*
„ *Bretagne.*
„ *Dans cette juſte confiance, l'Ambaſſadeur*
„ *ſouſſigné pourroit croire ſuperflu, de prévenir le*
„ *miniſtere Britannique, que le Roi ſon maître*
„ *étant déterminé à protéger efficacement la liberté*
„ *légitime du commerce de ſes ſujets & de ſoutenir*
„ *l'honneur de ſon pavillon, Sa Majeſté, en con-*
„ *ſéquence, a pris des meſures éventuelles, de con-*
„ *cert avec les Etats Unis de l'Amérique Septen-*
„ *trionale....*

„ Voilà le Traité, comme il eſt ponctué.

„ *Les Etats Unis de l'Amérique Septentrionale,*

„ *qui sont en pleine possession de l'indépendance, pro-*
„ *noncée par leur acte du quatre Juillet* (*). Ici,
„ il faut un point d'interrogation, s'il vous
„ plaît. Qui est-ce qui vous a rendu tels?
„ L'étiez-vous, il y a quatre ans? D'où vient,
„ l'êtes-vous maintenant? Est-ce, pour vous
„ être alliés avec la France, que vous avez ac-
„ quis l'indépendance? Si vous ne l'étiez pas
„ avant le traité, comment pouvez-vous l'être
„ après?

„ *Ces Etats ayant fait proposer au Roi de con-*
„ *solider, par une convention formelle, les liai-*
„ *sons, qui se sont établies entre les deux nations.*
„ Encore ici, un point d'interrogation? Qui est-
„ ce qui vous a permis de former cette liaison?
„ Par aucune loi, par aucune constitution,
„ lorsque l'on est soumis à un gouvernement,
„ on ne peut point s'allier avec un autre, sans
„ son consentement. *Les Plénipotentiaires res-*
„ *pectifs ont signé un Traité d'Amitié.* Ici il faut
„ un point d'admiration, qui soit sans aucune
„ comparaison; l'amitié entre des François & des
„ Anglois, ne peut se trouver dans aucuns trai-
„ tés. Six cents ans de guerres & de divisions,
„ ne sauroient former une bonne union entre

(*) Le 4 Juillet 1776.

„ deux nations : ce ſeroit allier le feu à l'eau ;
„ ſi ces deux élemens formoient un traité, il ne
„ pourroit ſubſiſter. *Traités d'Amitié & de*
„ *Commerce, deſtinés à ſervir de baſe à la bonne*
„ *correſpondance mutuelle.* Cette ponctuation-ci
„ n'eſt ni bonne, ni belle. Si cette baſe n'a
„ jamais exiſté, comment pourra-t-elle, à l'a-
„ venir, ſubſiſter. C'eſt comme, ſi une na-
„ tion, pour augmenter ſes richeſſes & ſon
„ bien, l'appuyoit ſur rien!

„ *Sa Majeſté étant réſolue de cultiver la bonne*
„ *intelligence entre la France & la Grande Bre-*
„ *tagne*..... O! pour ici, il faut un point,
„ comme une montagne. Comment peut-on,
„ dans un traité, faire ſubſiſter ce qui n'a ja-
„ mais exiſté. Entre ces deux couronnes, la
„ meilleure intelligence eſt de n'en avoir au-
„ cune. Rome & Carthage ſe fortifierent
„ en ſe battant; voilà les ſeuls bons traités,
„ que peut faire le François avec l'Anglois.
„ *Par tous les moyens compatibles, avec ſa*
„ *dignité & avec le bien de ſes ſujets.* Ici, il
„ faut plus qu'un point interrogatoire; mais,
„ un de ces points, qui, dans un traité, doit
„ faire retourner le lecteur en arriere; car,
„ il faut examiner ce que ſignifie le mot de
„ dignité. La premiere dignité eſt celle de
„ l'équité; mais, ſur celle-ci, il y a u-

„ roit trop à parler. Achevons de ponctuer le „ traité.

„ *Elle a cru devoir faire part de cette démarche* „ *à la cour de Londres & lui déclarer en même* „ *tems, que les parties contractantes ont eu l'at-* „ *tention de ne ſtipuler aucun avantage excluſif,* „ *en faveur de la nation Françoiſe.*

„ La choſe eſt très-courtoiſe. Il faut ici „ imaginer un point qui, entre les deux cours, „ n'a pas été mis ſur le papier; car, faire un „ traité, pour n'avoir aucun avantage avec une „ nation, c'eſt, en politique, être trop bon.

„ *Et que les Etats Unis ont conſervé la liber-* „ *té, de traiter avec toutes les nations.* Mettez „ encore ici un point d'admiration!

„ *En faiſant cette communication à la cour de* „ *Londres, le Roi eſt dans la ferme perſuaſion,* „ *qu'elle y trouvera de nouvelles preuves, conſtan-* „ *tes & ſinceres, de Sa Majeſté pour la paix.* „ Mettez ici un de ces points douteux, qui „ peut faire ſoupçonner de la vérité.

„ *Et que Sa Majeſté Britannique animée des* „ *mêmes ſentimens, évitera également tout ce qui* „ *pourroit altérer la bonne harmonie, & qu'elle* „ *prendra également des meſures efficaces, pour* „ *empêcher que le commerce des ſujets de Sa Ma-* „ *jeſté, avec les Etats Unis de l'Amérique Septen-* „ *trionale, ne ſoit troublé.* En vérité, ce traité

„ a bien de la bonté ; on ne ſait ici, quel point „ placer.

„ *Et pour faire obſerver à cet égard les uſages* „ *reçus, entre les nations commerçantes, & les* „ *regles qui peuvent être cenſées ſubſiſtantes, en-* „ *tre les couronnes de France & de la Grande* „ *Bretagne,* Mettez encore ici un point dou- „ teux, car, celui-ci paroît un peu litigieux.

„ *Dans cette heureuſe confiance, l'Ambaſſadeur* „ *ſouſſigné pourroit croire ſuperflu, de prévenir le* „ *miniſtere Britannique, que le Roi ſon maître* „ *étant déterminé à protéger efficacement la liberté* „ *légitime du commerce de ſes ſujets & de ſoutenir* „ *l'honneur de ſon pavillon, Sa Majeſté, en con-* „ *ſéquence, a pris des meſures éventuelles, de con-* „ *cert avec les Etats Unis de l'Amérique Septen-* „ *trionale....* Il ne faut point de point à cette „ finale. On pourroit, cependant, douter „ de la ſincerité du traité ; puiſque l'Am- „ baſſadeur s'eſt retiré.

„ Que les Politiques critiquent tant qu'ils vou- „ dront, & écrivent ſur le même ſujet tant „ qu'ils pourront, je ne ſaurois parler de la „ guerre entre la France & l'Angleterre, ſans „ avoir recours au héros de Voltaire, qui dit, „ en termes heureux, que tout eſt pour le „ mieux.

„ Panglos enſeignoit la Métaphyſico-Théo-

„ logo-Cosmolo-Nigologie. Il prouvoit admira-
„ blement bien, qu'il n'y a point d'effet sans
„ cause. Il est démontré, disoit-il, que les
„ choses ne peuvent être autrement: car, tout
„ étant fait pour une fin, doit être nécessaire-
„ ment pour une meilleure fin. Remarquez
„ bien, que les nez ont été faits pour porter
„ des lunettes; aussi avons-nous des lunettes.
„ Les jambes sont visiblement instituées pour
„ être chaussées, aussi avons-nous des chausses,
„ &c| &c. &c."

„ Voilà la premiere leçon politique, que Pan-
„ glos donne à Candide, pour en faire un
„ grand héros militaire, & le dresser tout d'un
„ coup à la guerre.

„ Ce fut dans ce tems-là que le roi des Bul-
„ gares livra bataille au roi des Abares. Rien
„ n'étoit si beau, si leste, si brillant, si bien
„ ordonné que les deux armées. Les trompet-
„ tes, les fifres, les hautbois, les tambours,
„ les canons formoient une harmonie telle qu'il
„ n'y en eût jamais en enfer. Les canons ren-
„ verserent d'abord à peu près six mille hom-
„ mes de chaque côté; ensuite la mousqueterie
„ ôta du meilleur des mondes, environ neuf à
„ dix mille coquins, qui en infectoient la sur-
„ face. La bayonnette fut aussi la raison suffi-
„ sante de la mort de quelques milliers d'hom-

„ mes. Le tout pouvoit bien se monter à une „ trentaine de mille ames. Ainsi dans la divi„ sion entre la France & l'Angleterre, c'est „ pour le mieux d'égorger quarante ou cinquan„ te mille malheureux, qui n'ayant ni arts, ni „ métiers, n'ont rien de mieux à faire, que „ de se faire tuer à la guerre.

„ Je suis, &c."

J'imagine que les deux lettres suivantes sont une critique sur les invasions, dont les princes sont en possession.

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ Je suis le fils de Théodore, premier roi de „ Corse; Sa Majesté, mon pere, avant qu'il mou„ rût & qu'on le portât en terre, me donna un „ village dans l'état de Baviere : m'assurant, „ que je pouvois l'envahir subitement, si l'élec„ teur venoit à mourir sans enfans.

„ Vous savez, que mon pere étoit Alle„ mand; il n'avoit que moi pour toute altes„ se, lorsqu'on le mit dans la caisse. Vous me „ demanderez, pour raison, d'où lui venoit „ cette concession sur la maison de Baviere? „ La voici; il tiroit son droit d'un de ses pre„ miers parens, qui étoit cousin de l'oncle du

„ neveu du grand-pere du biſayeul de ma mere.
„ Vous voyez par cette généalogie, que je
„ ſuis de la famille de l'Empereur Ferdinand II,
„ mort depuis pluſieurs générations.

„ J'ai à mes ordres cinquante volontaires,
„ qui, à main armée, entreront dans la Bavie-
„ re; enſuite, je donnerai mon manifeſte pour
„ prouver, qu'il faut que ce village me reſte;
„ mais je vous prie de me dire, ſi l'on peut
„ manifeſter après avoir uſurpé? Ne faut-il
„ pas, Monſieur l'Eſpion, faire valoir ſon bon
„ droit & ſa raiſon, avant d'en venir à l'in-
„ vaſion?

„ Comme je voudrois faire paſſer ma trou-
„ pe en Baviere, je vous prie de m'envoyer
„ quelques guinées pour former ma caiſſe mi-
„ litaire.

„ Je ſuis, &c."

LE PRINCE FREDERIC.

Et plus bas.

JEAN HENRI.

APOSTILLE.

„ Je ne vous envoie pas cette dépêche par
„ mon cachet royal, car je le vendis l'année
„ que ſa majeſté mon pere mourut à l'hôpital.

„ MONSIEUR,

„ J'AVOIS ouï-dire autrefois, à mon grand-
„ pere, qu'un château que poſſede un gentil-
„ homme, qui eſt proche ma terre, pouvoit
„ peut-être appartenir à ma grand'mere : ſur
„ cette aſſertion, aſſez équivoque, j'armai qua-
„ rante de mes payſans pour aller à ce château
„ lui donner l'aſſaut; c'eſt ce que je fis, & je
„ le pris.

„ Avant de partir, j'étois certain de mon
„ fait; car le gentilhomme, que je dépouil-
„ lois, n'avoit pour toute armée que deux la-
„ quais & une ſervante ſurannée.

„ Je jouiſſois paiſiblement de mon invaſion,
„ lorſqu'à pâques je voulus faire ma commu-
„ nion; mais voici un cas plaiſant: le confeſ-
„ ſeur ne voulut point me donner l'abſolution,
„ que je n'euſſe rendu à mon voiſin le château
„ & la terre qui lui appartient. Il me dit que
„ la premiere loi de l'évangile eſt de reſtituer
„ ce que l'on a volé, ou uſurpé. Mais, mon
„ pere, eſt-ce que les trois puiſſances qui ont
„ partagé la Pologne, ſans employer ni canon
„ ni armée, l'ont reſtituée? — Laiſſons-là,
„ me dit-il, Meſſieurs les potentats; on ſait
„ que pour chaque péché, ils ont un cas réſer-
„ vé. Si le confeſſeur ſe dirigeoit ſur les opé-

„ rations de chaque roi, il feroit de la jolie „ beſogne, ma foi; il iroit au diable, ſouvent „ en compagnie de ſon pénitent.

„ Les Souverains ont un péché d'habitude, „ dont ils ne peuvent pas ſe corriger; & ce „ péché eſt de ne jamais reſtituer. Je ne crois „ pas que Frédéric rende ſon dîner, tant il ai- „ me à garder: il ne lui faut pas moins qu'un „ cliſtere, compoſé avec de l'émétique, pour „ le faire aller à la garderobe politique.

„ Marie Thérese, qui a lu ſouvent l'évan- „ gile, reſtitueroit quelquefois, ſi ſon miniſ- „ tre ne lui diſoit: Madame, gardez: on eſt „ toujours à tems de rendre, mais non pas à „ prendre.

„ Catherine ſuivroit cet exemple, ſi elle ne „ craignoit elle-même de donner à l'Europe un „ mauvais exemple; car, enfin ſi elle rendoit, „ &, qu'après elle, d'autres rendiſſent, il fau- „ droit rendre tant, que la plupart des états „ perdroient leur gouvernement; ce qui cauſe- „ roit un mouvement général dans la politique. „ Ainſi, il eſt convenu, dans le cabinet des „ rois, de laiſſer les choſes comme elles ſont, „ pour éviter les révolutions, qui pourroient „ cauſer ces reſtitutions; en attendant, le roi „ de Pologne n'a que la moitié de ſa couronne;

& bien-

„ & bientôt, chez les Palatins l'héritage de la
„ Baviere ſera réduit à une chaumiere.

„ Mais venons à notre affaire. Je ne puis
„ pas vous abſoudre, ſi vous ne rendez le
„ bien d'autrui, que vous poſſédez. Moyen-
„ nant quoi, il me ferma le confeſſional au
„ nez & s'en alla.

Je ſuis, &c.

REPONSE.

„ Si vous préférez l'enfer au paradis, gar-
„ dez; mais ſi vous aimez mieux Dieu que le
„ Diable, rendez.

Je ſuis, &c.

„ MONSIEUR,

„ Je ſuis un noble Génois. Il n'y a pas quinze
„ ans que chacun de nous étoit roi *in partibus*,
„ & maintenant, nous nous trouvons ſimples
„ gentilshommes *in naturalibus*: car nous avions
„ une couronne en notre poſſeſſion, mais elle
„ nous a échappée, par une invaſion; *ma per*
„ *parlè in bon Geneiſe, ſemo ſtati minchionati dai*
„ *Franceiſe.*

„ Croyez-vous que ſi nous nous adreſſions au
„ confeſſeur de Louis XVI, prince pieux, juſ-

„ te, équitable, bon, qu'il nous rendroit la „ Corse, en notre nom?

„ Je ſuis, &c."

REPONSE.

„ Non."

„ Je ſuis, &c."

Je fais part ici au Lecteur d'un dialogue très-intéreſſant, entre l'empereur & un payſan, qu'un de mes correſpondans m'a envoyé pour le publier.

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ JE vous envoie un dialogue entre l'empereur „ & un payſan Allemand; car vous ſavez, que „ ce grand monarque parle familiérement à tout „ homme qui a du bon ſens, & que ſouvent „ il préfere l'entretien d'un artiſan à celui d'un „ courtiſan. Il permet même, qu'on lui parle „ librement.

DIALOGUE.

LE PAYSAN.

„ Quoi, Monſeigneur, ſi matin, botté, épé-„ ronné! Où allez-vous, s'il vous plaît, avec „ tant de myſtere?

L'EMPEREUR.

„ Je vais faire la guerre.

LE PAYSAN.

„ La guerre! Et la maman, qu'en dit-elle?

L'EMPEREUR.

„ J'ai eu bien de la peine à lui faire entendre raison; car, à la dernière paix, elle „ avoit promis au bon Dieu & à ses Saints, „ qu'à l'avenir ses armées ne tueroient plus de „ chrétiens.

„ Peut-être auprès d'elle aurois-je perdu ma „ cause, ou ce qui est de même, je ne l'aurois jamais gagnée, si Frédéric en personne „ ne l'avoit plaidée. Mais, après ses premières hostilités, je lui dis, en bon françois, „ que faut-il que j'attende, Madame, pour tirer „ l'épée; que ce prince vienne aux portes de „ Vienne, qu'il renverse votre trône, & qu'à „ l'exemple de la reine de Pologne, sans honte, ni confusion, il vous fasse prisonnière „ dans votre maison.

„ A ce discours, que, pour rendre plus „ énergique, je prononçai d'un ton pathétique, elle dit, rassemblez votre armée, partez, je vous donne la permission, d'aller renfermer ce lion.

LE PAYSAN.

„ Renfermer ce lion! La commiſſion eſt rem-
„ plie de gloire; mais, Monſeigneur, avez-
„ vous la clef de la taniere?

L'EMPEREUR.

„ Oui, je l'ai.

LE PAYSAN.

„ Prenez-y garde. Le lion, dont je parle
„ ici, menace d'avoir juſqu'au dernier moment
„ de ſa vie queue & griffes.

L'EMPEREUR.

„ Je les lui rognerai.

LE PAYSAN.

„ Le bon Dieu veuille vous écouter & me-
„ me vous exaucer; car ce prince, dans le
„ nord, a fait à chaque pays un grand tort.
„ Cependant, Monſeigneur, avant d'entrer
„ en matiere, laiſſons la politique un inſtant
„ pour parler chrétiennement; car vous paſſez
„ pour le prince de l'Europe qui a le plus de
„ morale; on dit même, que vous pouvez dans
„ un ſeul entretien, terraſſer le plus grand théo-
„ logien; mais, il faut encore ici que vous
„ m'accordiez un autre point: que vous me per-

„ mettiez, s'il vous plaît, que je vous parle
„ franc & net; car, vous autres potentats,
„ dans pareils cas, vous prenez souvent la mou-
„ che; alors on risque sans autre façon, d'aller
„ mourir dans une prison.

L'EMPEREUR.

„ Parle librement, oublie ma grandeur; tu
„ n'es pas avec l'empereur.

LE PAYSAN.

„ Puisque donc, Monseigneur, vous me
„ permettez de parler librement, je vous dirai
„ franchement, qu'il est honteux à vous & à
„ vos pareils de faire mourir tant de mortels.
„ Qu'avons-nous à faire, nous autres petits su-
„ jets, de vos grands démêlés? Que vous per-
„ diez, ou que vous gagniez, nous n'en som-
„ mes pas plus avancés; cependant, il faut que,
„ pour vos intérêts, nous nous égorgions,
„ parce que vous le voulez, & vous ne le
„ voulez que parce que votre ambition vous dit
„ que vous le pouvez.

„ Je dis donc, Monseigneur, que, si au
„ lieu de faire couler notre sang, vous l'épar-
„ gniez, &, qu'en ceci vous fissiez consister
„ votre gloire, votre nom seroit à jamais gra-
„ vé au temple de mémoire. On vit avec ad-

„ miration des empereurs, qui regardèrent la
„ tranquillité du genre humain comme le souve-
„ rain bien ; & on regarda avec indignité, ceux
„ qui traitèrent les hommes avec cruauté. J'ai
„ dit, Monseigneur ; c'est à vous à parler.

L'EMPEREUR.

„ En réponse je te dirai que tu as raison de
„ parler ainsi, comme particulier ; mais, si tu
„ portois la couronne un moment, tu détruirois
„ toi-même ce raisonnement. La théologie du
„ trône n'est point celle de l'école. Un souve-
„ rain se perdroit, lui & ses sujets, s'il pensoit
„ comme tu fais. Tous les rois sont dans un
„ état forcé ; aucun n'est le maître de sa volon-
„ té. Il faut qu'un prince fasse la guerre,
„ lorsque son ennemi le force à la faire. Un
„ monarque, un empereur, un roi, est comp-
„ table de sa gloire à la postérité. Je dois
„ aujourd'hui laver la mienne, comme un bien
„ qui m'appartient, dans le sang du Prussien.
„ J'étois dans l'enfance, lorsque Frédéric affoi-
„ blit ma puissance ; il choisit le moment où
„ la maison d'Autriche n'ayant ni soldats, ni
„ généraux, n'étoit protégée par aucun roi hé-
„ ros. Il lui enleva la plus belle province. Il
„ la prit hardiment, sans de grands débats :
„ c'est que je n'y étois pas ; maintenant que

„ j'y suis, voyons qui de nous deux en méri-
„ rite le prix. Voilà le sujet de cette guerre,
„ & non l'héritage de la Baviere.

LE PAYSAN.

„ Monseigneur, puisque, dans cette affaire,
„ la morale n'est pas votre fait, voyons si la
„ politique vous le permet. En faisant cette
„ guerre, & avançant toujours devant vous,
„ vous laisserez de grandes puissances derriere
„ vous & contre vous.

L'EMPEREUR.

„ Je ne crains rien, la plus redoutable & la
„ plus redoutée, est mon alliée; il y a entre
„ nous un traité d'amitié.

LE PAYSAN.

„ Ah, Monseigneur! en politique, il n'y a
„ ni amitié, ni amour, ni amourette; tout ce
„ qu'on débite là-dessus sont des sornettes; ce
„ sont des noms qu'on employe pour remplir
„ un papier. Dans ce traité d'amitié, il est
„ toujours sous-entendu, que l'une des puissan-
„ ces ne peut s'agrandir, ni s'élever au-dessus
„ de l'état où elle étoit, lors du traité. Lors-
„ qu'il en arrive autrement, il est convenu,
„ que celui-ci est rompu. Si vous reprenez la

„ Silésie, vous alliez dans toutes les cours exci-
„ ter la jalousie.

L'EMPEREUR.

„ Il n'y a pas quarante ans que cette provin-
„ ce étoit dans mon lot; c'étoit mon bien,
„ c'étoit mon droit.

LE PAYSAN.

„ Oui, mais alors le partage de la Pologne
„ n'étoit pas fait. Si, à cette nouvelle puis-
„ sance, vous joignez celle de la Silésie, vous
„ ferez le plus grand empereur, qui, chez les
„ peuples divers, ait régné dans l'univers.
„ Prenez donc garde, Monseigneur, à ce
„ que vous allez faire: je ne suis qu'un paysan,
„ mais, tout paysan que je suis, je vous assu-
„ re, vous proteste & vous dis, que si vous
„ battez le roi de Prusse, & que vous preniez
„ cette province, tous les conseils de l'Europe
„ seront contre vous.

L'EMPEREUR.

„ Que m'importent tous les conseils de l'Eu-
„ rope, & leurs raisons? J'ai deux cents mille
„ hommes & Laudon, qui est pour moi la
„ grande raison.

Mon-

MONSIEUR L'ESPION,

„ VOTRE correſpondant, en parlant de l'ex-
„ patriation des Bretons, dit, pour me ſervir
„ de ſon expreſſion, qu'ils quittent l'Angleter-
„ re pour aller nicher dans toute autre terre;
„ mais, il a oublié la plus grande nichée, qui
„ eſt celle de Spa, où ils vont nicher trois
„ mois de l'année. A peine le printemps eſt-il
„ venu, qu'ils décampent de Londres & vont
„ ſe loger à grands frais dans ce pays-Liégeois.
„ Les hôtels, à l'enſeigne du Roi de France,
„ de Danemarck, d'Eſpagne, de Condé, de
„ Conti, de Luxembourg, de Bourbon, de
„ Pruſſe & d'Hambourg, ſont pour eux à de-
„ meure. Spa, qui jadis étoit un village où
„ l'on comptoit cinquante maiſons, depuis le
„ ſéjour des Bretons eſt plein de belles habi-
„ tations.

„ A Londres le luxe de la table eſt modique,
„ à Spa il eſt magnifique; là, on mange du
„ poudin & du ros-beef; ici, on s'y traite en
„ entremets, en cailles & petits pieds. Cha-
„ cun y tient table ouverte; on s'invite réci-
„ proquement, & l'on y mange enſemble très-
„ ſouvent; le matin on monte à cheval, on
„ s'habille l'après-midi magnifiquement, & le

„ soir l'on y joue beaucoup d'argent: le tout
„ aux dépens du numéraire de la nation, dont
„ les Anglois y laissent tous les ans une grande
„ portion. Il y a pour cela plusieurs banquiers
„ Anglois, qui passent la mer exprès, pour fournir
„ du comptant à chaque Breton, qui a besoin
„ d'argent; pour éviter même les frais de remi-
„ ses, il en est qui traînent après eux de lour-
„ des cassettes remplies de guinées, & qui ne
„ retournent en Angleterre, que, lorsque les
„ cassettes sont vuidées. En arrivant à Spa,
„ chaque cavalier est une espece de prisonnier;
„ il faut qu'il paroisse désarmé & change son
„ épée contre un bâton, qui est, des buveurs
„ d'eau, la marque de distinction: cependant,
„ tous n'ont pas le même sort; on y remarque
„ un homme, qui a une épée passée au travers
„ du corps; cet homme s'appelle Monsieur le
„ commandant, qui n'a qu'un fort petit com-
„ mandement. On n'est pas obligé de le visi-
„ ter; ce qui est fort commode pour l'étranger,
„ soit avanturiers, ou pareils gens, qui n'ai-
„ ment point à avoir rien à démêler avec les
„ commandans.

„ Jadis, Spa étoit destiné pour ceux qui
„ avoient perdu leur santé, & qui n'alloient
„ dans ce lieu que pour la recouvrer; mainte-
„ nant, l'on n'y va que pour s'amuser: voyons

„ donc les agrémens que l'on y goûte régulie-
„ rement. Au rendez-vous, où l'on vient de
„ tous côtés, pour jouir de la société, on s'y
„ divertit tant, & puis tant, & encore tant,
„ qu'on s'y ennuye méthodiquement.

„ Comme, en arrivant, on imprime votre
„ nom sur un papier; le lendemain beaucoup
„ de gens viennent vous visiter, & Dieu sait
„ quels gens; l'un vient de Rome, l'autre
„ d'Ispahan; ce sont des Hollandois, des An-
„ glois, des François, des Piémontois, des
„ Irlandois, des Dantzicois, des Polonois,
„ des Hongrois, des Ecossois, des Flamands,
„ des Allemands, des Prussiens, des Rus-
„ siens, des Autrichiens, des Romains, des
„ Italiens, des Lévantins, des Américains,
„ & autres peuples de l'univers, nés dans des
„ climats divers. Tous ces étrangers sont d'or-
„ dinaire des gens titrés; ce sont des ducs, des
„ comtes, des marquis, des barons, dont tou-
„ te la généalogie est dans leurs noms. Là,
„ les autres ordres à croix y sont à si bon mar-
„ ché, que de dix il y en a huit de chevaliers.

„ A l'égard des crachats, c'est le pays. Pres-
„ que tous les membres des chapitres d'Allema-
„ gne en sont décorés; car, ces Messieurs les
„ chanoines, habillés en abbés, croient que
„ ce morceau de broderie, relevé sur l'habit,

„ leur donne un grand crédit. Quoi qu'il en „ soit, à Spa il y a tant de crachats, qu'on „ n'y sauroit cracher, sans cracher sur vingt „ crachats.

„ Outre les étrangers, il y a à ces eaux une „ compagnie de fermiers généraux. C'est une „ société de joueurs en réunion, pour gagner „ de l'argent au pharaon. Les maltôtiers de „ Paris dépouillent les sujets; les traitans de „ Spa vuident les goussets. Ces premiers ont „ de grands livres pour se rendre compte en- „ tr'eux; ces derniers n'ont d'autre livre que „ celui de cinquante deux.

„ Ce n'est pas, qu'à Spa les jeux soient per- „ mis; ils sont, au contraire, très prohibés: si „ les étrangers sont entr'eux à jouer des jeux „ de hazard, ils sont punis sans aucun égard; „ on leur enleve leur comptant, & sont mena- „ cés d'empriſonnement. Pour jouer légitimé- „ ment, il faut, à la banque des fermiers, „ perdre son argent mort. C'est un privilege „ que la cour de Liege propice, leur accorde „ en maniere d'épice.

„ On dit pour raison, que ce réglement a „ été institué en faveur de l'étranger, afin qu'il „ ne fût pas volé; car à Spa, dit on, il y a bien „ des frippons, & en cela on a raison. Un „ tel procédé mérite d'être loué; c'est, en ef-

„ ser, en vérité, avoir bien de la bonté; mais,
„ puisque la police de Liege a tant d'équité,
„ ne vaudroit-il pas mieux qu'elle défendît
„ de jouer? Ce seroit-là la vraie charité: car,
„ qu'on me dupe, ou qu'on ne me dupe pas,
„ lorsque certainement je dois perdre mon ar-
„ gent, le nom de vol me devient indifférent;
„ d'autant plus qu'il est démontré géométrique-
„ ment que, lorsqu'on ponte au pharaon, on
„ doit perdre incontestablement. Or, que l'on
„ emploie la fourberie, ou l'adresse; je dis,
„ que c'est duper, surtout lorsque l'on propose
„ un jeu, où l'on est sûr de gagner.

„ Quand la saison est commencée, & que la
„ compagnie est arrivée, on ouvre la salle
„ d'assemblée; celle-ci est un abrégé de l'arche
„ de Noé: chaque pays, chaque nation y en-
„ voye sa bête, qui vient se mêler avec les au-
„ tres, tête-à-tête. En se promenant dans la
„ salle, en long ou en quarré, on se regarde
„ surpris & étonné.

„ La premiere loi de la société, surtout lors-
„ qu'elle se passe dans un certain endroit, il
„ faut savoir pour qui & pourquoi l'on se voit;
„ autrement; celle-ci dégénere en une espece
„ de marché.

„ Ce seroit à Spa un spectacle pour un Turc
„ & un Persan, venus de Constantinople ou

„ d'Iſpahan, de voir huit à neuf cents étran-
„ gers, arrivés du bout de la terre, pour ſe
„ réunir dans une chambre éclairée, & qui,
„ ne ſe connoiſſant pas, ſe demandent, qui eſt
„ celui-ci, qui eſt celle-là? Les connoiſſez-vous?
„ Non, je ne les connois pas. Voilà la grande ſociété que l'on va chercher à Spa: cependant, malgré ce point de réunion, que
„ l'on trouve ſi agréable, il n'eſt point d'aſſemblée moins ſociable. Les nations, les ſexes,
„ les religions y ſont diviſées par pelotons: les
„ femmes, ſurtout, ſont ſéparées. Les Angloiſes ſont cantonnées, les Françoiſes retranchées, les Allemandes oubliées, les Hollandoiſes détachées, les Flamandes diviſées,
„ & les Italiennes mépriſées. Le jour du bal,
„ chaque fille & femme reſte dans ſon quartier,
„ juſqu'à ce qu'un étranger vienne lui demander, Mademoiſelle, ou Madame, voulez-
„ vous danſer? Si elle dit oui, elle ſe leve &
„ gambade au ſon du violon; car, pour l'ordinaire, on y ſautille le cotillon.

„ A l'égard de l'ordre des divertiſſemens, ils
„ ſe ſuccedent périodiquement: on y danſe le
„ dimanche, on y joue le lundi, on dine en-
„ ſemble le mardi (*), on cabriole de nouveau

(*) *Cubs* endroit où l'on s'aſſemble en ſociété particuliere.

„ le mercredi, on soupe le soir du jeudi, on
„ joue encore le vendredi, on va au théâtre le
„ samedi; &, dans la même catégorie, on re-
„ commence, la semaine, d'après le même train
„ de vie. Imaginez-vous une communauté de
„ moines, qui ont, chaque jour, des devoirs
„ & des recréations marqués.

„ Au milieu de ces méthodiques divertisse-
„ mens, on y bâille considérablement. A la
„ fin, ne pouvant plus y tenir, on monte en
„ caroſſe & l'on s'enfuit. Cependant, l'on y
„ revient l'année d'après; car, le ſéjour de Spa
„ eſt une maladie, dont on eſt attaqué tous les
„ neuf mois & où l'on va s'ennuyer une autre
„ fois.

„ Cependant réſumons: c'eſt pour la forme
„ générale que l'on ouvre chaque année l'une
„ & l'autre ſalle. Quand la ſaiſon eſt mauvai-
„ ſe, la ferme rend quatre cents mille francs
„ ſeulement; lorſqu'elle eſt bonne, elle en pro-
„ duit deux fois autant. Il n'y a rien à rabat-
„ tre, le profit eſt réglé; c'eſt un prix fait
„ en été.

„ Je ſuis, &c."

Voici un ſecond journal ſur Spa, qu'un nouveau correſpondant vient de m'envoyer pour

publier, sans savoir qu'un autre l'a précédé; il est dans un genre différent.

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ COMME vous avez employé un discours „ entier, en parlant de l'expatriation d'un grand „ nombre de Bretons, je vous envoie ici la „ marche réglée qu'on tient à Spa chaque „ année.

„ Les buveurs d'eau, dès le matin, vont se „ promener, un petit bâton à la main; ce bâ„ ton, à bec à corbin, a un très joli ruban, „ ce qui le rend très galant: ils se promenent „ comme des valétudinaires autour des différen„ tes fontaines. Après avoir bien marché, ou, „ pour mieux dire, fatigué, on se rend au „ Vaux-hall, où, en réunion, on déjeûne au „ son du violon. Un chacun est maître de „ danser, si la promenade ne l'a pas assez fa„ tigué.

„ Après que la compagnie a mangé une tar„ tine de beurre frais, & qu'elle a bu ou „ pris le caffé, Monsieur Sauvage se prépare „ à donner à la compagnie, un nouveau dé„ jeûner. Il l'invite autour d'un tapis verd, où „ il n'est plus question de boire ni de manger, „ mais bien de financer, c'est-à-dire, de dé„ bourser. Il présente aux Messieurs & aux Da-

„ mes un petit livre, où un chacun calcule en
„ pratique, ou en penſée, de ſa bourſe la de-
„ ſtinée. Ce n'eſt pas un Américain, mais un
„ ſauvage Européen: au reſte, c'eſt un jeune
„ homme de ſoixante & dix ans, qui taille au
„ pharaon depuis quarante ans. Il eſt ſi accou-
„ tumé à faire ce métier, que les naturaliſtes
„ prétendent qu'après ſa mort il reviendra à
„ Spa, en eſprit, dépouillé de ſon corps, &
„ qu'alors ne pouvant jouer, il fera ſigne aux
„ joueurs de ponter.

„ Comme il faut qu'un grand général ait ſes
„ aides-de-camp, celui-ci en a trois, que (par-
„ lant par reſpect) on nomme croupiers. Ce
„ ſont des argus, qui ont pluſieurs yeux. Lors-
„ que le ſacrificateur & les victimes ſont aſſem-
„ blés, on déploye l'or de la banque, ſembla-
„ ble à ces appâts que l'on employe à la chaſſe,
„ pour attraper les oiſeaux.

„ Le pharaon étant commencé, alors les
„ croupiers ſe mettent à parler; ils commen-
„ cent à converſer: *Monſieur, avancez votre*
„ *carte, ne la cachez pas, car on ne la voit pas;*
„ & *vous, Monſieur*, s'adreſſant à un autre,
„ *démaſquez-la mieux; ne mettez pas votre argent*
„ *deſſus:* & à un troiſieme, *retirez votre man-*
„ *che, Monſieur, dans ce coin, elle m'empêche*
„ *de voir le point. Madame, tournez la vôtre,*

„ *car, comme elle eſt, elle ne ſauroit venir en*
„ *gain, ni en perte; car nous ne tenons pas la*
„ *carte couverte, y eût-il un million; il eſt pour*
„ *vous, comme pour nous, en pure perte.* Lorſ-
„ que la carte générale eſt faite, *doucement,*
„ *Meſſieurs, ne jettez point à la fois vos louis,*
„ *car je ne ſais qui prends, ou qui eſt pris.*

„ Ce n'eſt là que la moitié de la converſa-
„ tion; celle des ponces eſt auſſi éloquente,
„ même un peu plus brillante.

„ *Va à la figure*; bon! *la voilà; Monſieur le*
„ *banquier, payez-moi la. Je mets la Dame*; je
„ le gagne, *pareli à la même*; *la paix pour le*
„ *coup*; *maintenant le pareli va.* Ah, morbleu!
„ *je le perds ſonica.* Un moment, Monſieur le
„ banquier; *j'ai mis le fix pour trente louis*; me
„ voilà encore pris! *Ma revanche ſur la ſept*;
„ je le gagne. *Donnez-m'en quinze, & pareli*
„ *des autres ſur le roi.* Roi & roi; *je perds la*
„ *moitié: je mets l'autre moitié ſur le valet*: valet
„ & valet; *encore un doublet? Voilà ce que je ne*
„ *puis ſouffrir: j'aimerois mieux que le banquier*
„ *gagnât la carte en entier, que de la perdre en*
„ *moitié.*

„ Voilà la converſation de cette ſociété, aſ-
„ ſemblée pendant quatre heures de la matinée.

„ Dans une autre chambre, il y a la grande
„ banque, où, avec plus d'effort, le fripon

„ les grands coups du sort. C'est à celle-ci que „ les étrangers, en un moment, peuvent se „ ruiner pour vingt ans, & même pour toute „ la vie, pour peu qu'à celle-ci on s'oublie.

„ A la suite de ces deux entretiens, il en „ survient un autre soudain. Je veux dire, un „ jeu Anglois, que l'on appelle *Creps*. Le „ pharaon est plus calculé; il faut cinquante-„ deux cartes pour le jouer; à celui-ci, il suf-„ fit de deux dez pour être écrasé.

„ Il y a une seconde table au passe-dix, où, „ ordinairement, les dez sont plombés, pour „ passer toujours, ou pour ne passer jamais. „ Il est, chaque jour, deux heures après mi-„ di, lorsque les trois séances ont fini.

„ A la suite du jeu, les professeurs vont „ dîner au grand hôtel, ou quelqu'autre pa-„ reil. Dans ceux-ci, l'on mange ordinaire-„ ment trente, jusqu'à quarante convives de „ toutes professions, de tous âges, dont on „ ne connoît, ni les noms, ni les visages. J'eus „ l'honneur de dîner, la saison passée, avec „ ces Messieurs; je vous rapporterai ici les dis-„ cours qui se sont passés entr'eux.

„ Comme tous ces hommes sont possédés du „ démon du jeu, & que, dans la matinée, les „ uns avoient gagné, & les autres perdu, ce „ fut quelque chose de remarquable que les

„ grimaces qui ſe firent à cette table. Si un „ peintre ſe fût trouvé-là, pour tirer les traits „ de chaque figure, c'eût été le tableau le plus „ curieux de la nature. L'un faiſoit des con„ torſions; l'autre des extorſions; l'un levoit „ les yeux, l'autre les baiſſoit, & chacun ſous „ cape juroit. Il y avoit une heure que l'on „ mangeoit, & que les différens profeſſeurs, „ ſans mot dire, ſe dépêchoient, lorſque, tout„ à-coup, un rompant le ſilence, s'écria avec „ rage, *malheureux Sauvage!* ſi le diable l'eût „ étouffé, au moment qu'il fut né, je ne ſe„ rois pas aujourd'hui écraſé. Non, interrom„ pit un autre; on ne vit jamais un coup pa„ reil. J'ai perdu quatorze dames ce matin.

„ Meſſieurs, interrompit un troiſieme avec „ tranſport, je vous dirai quelque choſe de „ plus fort: il y a un mois que je perdis ſoi„ xante-trois rois. Savez-vous pourquoi? C'eſt „ que je ſuis un prédeſtiné, un diable incarné, „ qui dois un jour aller en enfer, griller avec „ Lucifer.

„ Permettez-moi, de vous dire, ajouta un „ quatrieme profeſſeur, avec un air ſombre & „ grondeur, que vous êtes admirables, avec „ vos quatorze dames & ſoixante-trois rois! „ car, enfin, il vous arrive de gagner quel„ quefois; mais, pour moi, jamais, au grand

„ jamais. Le ſoleil a beau éclairer la terre, il „ n'entre jamais un rayon de lumiere dans ma „ bourſe ſombre & délabrée.

„ Meſſieurs, interrompit un cinquieme in- „ fortuné; chaque coup, dont vous parlez, „ eſt uſité; mais le mien n'eſt pas encore arri- „ vé: vous en allez juger. Il me ſuffit de „ vous le rapporter. Deux heures avant notre „ dîner, je me plaçai autour de la grande table „ du pharaon, où je ne fus pas plutôt aſſis, „ que le banquier me dit, avec un ſourire, „ Monſieur, voulez-vous un livret? Oui, lui „ dis-je, s'il vous plaît. Me voilà donc nanti „ de ce livre fatal, qui conduit tant de gens à „ l'hôpital. Je prends l'as pour ſeize louis, &, „ à la premiere carte, l'as eſt pris; & je mets „ vingt louis au roi, avec bruit & fracas, & „ auſſitôt le banquier annonce roi & as. Voyez, „ Meſſieurs, la différence; ſi je continue l'as „ au lieu du roi, j'aurois gagné quatre louis, „ au lieu que des deux coups j'en perds trente-ſix.

„ Mais ce n'eſt encor rien: vous allez voir „ ce qu'il y a de plus fatal dans le deſtin. L'as „ & le roi ne valent rien, je prends le valet, „ & ſuis fait ſoudain; je quitte celui ci, & „ prends la dame, & à l'inſtant j'entends le ban- „ quier, avec un ton de fauſſet, prononcer

„ donne & valet. Remarquez, Meſſieurs, cette
„ fatalité, & avouez, de bonne foi, qu'il faut
„ que l'enfer ſoit déchaîné contre moi; car,
„ enfin le hazard m'ayant donné de bonnes car-
„ tes, pourquoi les changer? Je le fais, Mes-
„ ſieurs; c'eſt que je ſuis un enragé. Enfin
„ piqué, déſeſperé, je mets cent Louis ſur le
„ ſix & auſſitôt *crac*, je ſuis pris. En furieux,
„ je mets tous les Louis que j'avois ſur une
„ carte, qu'au hazard je prends à terre, &
„ auſſitôt elle vient la premiere, & ſans perdre
„ de temps, le banquier, avec une main ſi-
„ neſte, *de ma bourſe expirante ramaſſe le reſte.*

„ Qu'eſt-ce, que vous nous comptez, Mes-
„ ſieurs, dit un autre profeſſeur, avec votre
„ prétendu malheur? Vous avez perdu, com-
„ me on perd ſon argent, c'eſt-à-dire, tout
„ uniment; car, ſi la carte étoit venue à gau-
„ che, comme à droite, vous euſſiez fait
„ de la caiſſe des banquiers maiſon nette; mais,
„ il n'en eſt pas ainſi de mon paquet; j'ai été
„ fait vingt-huit fois par doublet: or, vous
„ conviendrez, Meſſieurs, qu'il n'y a que le
„ diable en tonſure, qui puiſſe faire une telle
„ doublure.

„ *Signori*, dit un étranger, en interrom-
„ pant l'entretien, moitié françois, moitié ita-
„ lien: *voi dite che ſiete malcureux, ma io non*

„ *Sono pas piu heureux, e perdeto vinto milla*
„ *franchi tutti in facinni trabucante, senza podere*
„ *mai incontrare una sola carta. Maledito o gia*
„ *deto al banquier cosa avete in quella deta de la*
„ *calamita? Come mai guadegnare e sempre perdere*
„ *e questo e troppo monsea lo banchieri.*

„ Voilà l'hiſtoire de Spa de la matinée, paſ-
„ ſons à celle de la ſoirée.

„ A peine, les profeſſeurs ont-ils dîné, qu'ils
„ courent au caffé, pour ſe battre de nouveau
„ en retraite, où ils trouvent l'éternel Sauva-
„ ge avec la caſſette. Celui-ci ne les voit pas
„ plutôt, qu'il étale à leurs yeux ſes ſequins, à
„ qui il manque chacun dix grains; les pontes
„ jouent de nouveau, quoiqu'aux abois, & ſont
„ dépouillés pour la ſeconde fois. Ce dernier
„ dépouillement conduit juſqu'au tems de la co-
„ médie, où chaque profeſſeur va ſe camper
„ dans les loges, ou au parterre, pour racon-
„ ter au premier venu ſa déplorable hiſtoire.

„ Après le ſpectacle, on ſe rend à l'aſſem-
„ blée, où les banquiers étalent de nouveau
„ leur or; ce qui fait qu'un chacun veut tenter
„ le ſort. On cherche à reprendre ſa revanche
„ du matin & de l'après-dîner, ce qui fait le
„ dernier dépouillement de la journée.

„ Je finis ici l'hiſtoire de Spa; car, voilà
„ tout ce qui ſe paſſe-là. Les annales des au-

„ tres-pays ſont variées, à cauſe que les évé-
„ nemens ſont multipliés; mais, à ces eaux
„ qui voit un jour de la ſemaine, voit les
„ trois mois de l'année. Jeux, aſſemblées,
„ bals, danſes, théâtres, comédies; comé-
„ dies, théâtres, danſes, bals, aſſemblées &
„ jeux, moyenant quoi, vous avez tout vû.

„ Je ſuis, &c."

L'ESPION FRANÇOIS
A LONDRES.

No. XL. SAMEDI, 9 *Mai* 1778.

De tous les ouvrages d'eſprit, la feuille périodique eſt la plus expoſée à la critique; chacun veut trouver dans celle-ci, de quoi s'inſtruire, s'amuſer, ou ſe divertir.

M. Muratori, dans ſa philoſophie morale, dit, que notre entendement tient à la nature de notre ſang; il prétend que celui qui l'a ſec & enflammé, eſt colere & emporté; & que, par la même raiſon, celui qui l'a doux & pacifique, tire ſes qualités de ſon état phyſique.

Quelques auteurs ont pouſſé cette obſervation encore plus loin: ils ont dit, que le goût & le génie dans les individus de chaque rang, & de chaque âge eſt en eux auſſi différent que l'air de leur viſage. De-là vient, ſans doute, qu'un

livre n'eſt pas de tous approuvé, quelque méthode que l'auteur ait obſervé ; car, comme chaque lecteur a ſon viſage & que le viſage de l'un n'eſt pas le viſage de l'autre, un ouvrage d'eſprit qui plaît à l'un, déplaît à l'autre. Ainſi, phyſiquement parlant, mon eſpionage n'a pas plu à toutes ſortes de gens.

Les nouvelliſtes voudroient que ma feuille contînt des articles, ſur les différends ſurvenus entre la France & l'Angleterre.

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ QU'AVONS NOUS affaire, nous autres politiques, de vos longues diſſertations ſur des ſujets „ que nous ignorons? Donnez-nous une bonne „ gazette, qui ſoit préciſe & bien faite. C'eſt „ dans le moment préſent, qu'un gazetier „ peut faire valoir ſon métier. Voilà l'empereur, le roi de Pruſſe, le Palatin, le Ruſſe, „ le Turc, qui ſont prêts à s'égorger, ſans que „ l'on ſache ni pour qui, ni pourquoi: mais, „ ce qui nous importe le plus, à nous autres „ nouvelliſtes Bretons, eſt de ſavoir qui, de „ la France ou de l'Angleterre, déclarera la „ guerre; & laquelle de ces puiſſances prendra, „ la premiere, la réſolution de tirer le canon.

„ Je ſuis, &c."

REPONSE.

„ Le canon ne fait rien à l'affaire, on ſe „ battra ſans déclarer la guerre.

„ Je ſuis, &c."

Un Politique, qui eſt de mon opinion, me prie de publier ſon aſſertion. „ Voici, dit-il „ ce qui va ſe paſſer dans chaque combat naval, „ particulier ou général."

„ LORSQU'UN vaiſſeau anglois, dit-il, en „ rencontrera un françois, ſur l'une ou l'autre „ mer, le capitaine lui dira : où allez-vous, „ Monſieur le François? Faites-vous voile pour „ quelque partie du globe Aſiatique? Et vous, „ Monſieur le Breton, paſſez-vous aux Indes, „ ou au Japon? Ce n'eſt pas à vous, dira ce- „ lui-ci, à vous en informer: ni à vous, ré- „ pondra l'autre, de ſavoir où je vais. Le „ premier dira, je veux vous viſiter, pour ſa- „ voir quels effets vous portez. Me viſiter! „ répondra le ſecond : nous allons viſiter à „ grands coups de canons, & auſſitôt les batte- „ ries joueront.

„ A une autre rencontre, le François en fe- „ ra autant, pour l'exemple ſeulement ; moyen-

„ nant quoi, de part & d'autre, on s'aſſaſſine-
„ ra toutes les fois que l'on ſe rencontrera.
„ La politique a inventé un nom, pour ces
„ ſortes de batailles; on appelle cela, faire la
„ guerre en répréſailles.
„ Le mal eſt, que ceux qui ſont enſevelis
„ dans le fond de la mer, & qui ont péri dans
„ ces combats divers, ſont perdus pour chaque
„ état de l'univers; ainſi de répréſailles en ré-
„ préſailles, on ſe battra l'un & l'autre avec
„ fureur, pour éviter un plus grand malheur;
„ mais, en connoît-on un plus grand, que de
„ s'arracher la vie réciproquement? Enſuite on
„ fera la paix, qui ſera d'autant plus aiſée à
„ faire, qu'on n'aura pas déclaré la guerre."

Un autre correſpondant me reproche, en ſtyle ironique, d'avoir négligé la ſcene comique. Il prétend, que j'aurois dû dans le premier ou le ſecond entretien, parler des théâtres de Covent-Garden & de Drury-Lane; ſurtout avoir dans notre derniere annale donné au public l'*Ecole de ſcandale*.

„ MONSIEUR,

„ IL eſt étonnant, que, dans vos diſſerta-
„ tions, vous ne nous ayez parlé juſqu'ici, en
„ général, que de la piece du *Rehearſal*. Vos

„ lecteurs ſont ſurpris, que dans vos préliminaires, où vous avez ébauché tant de matieres, vous ſoyez reſté muet, ſur les plus „ importans ſujets.

„ Notre théâtre peut vous fournir abondamment, de quoi critiquer facilement; il vous „ ſera aiſé de tourner en ironie chaque nouvelle comédie. Vous pourrez ſurtout, ſans employer le diſcours des halles, faire l'analyſe „ de l'*Ecole de ſcandale*; piece, que Drury „ Lane a joué ſcandaleuſement, ſoixante-douze „ fois ſeulement, & qui, à la honte de l'induſtrie générale, a rendu vingt mille livres „ ſterlings à cette ſalle. En un mot, je vous „ dirai, ſans autre entretien, que la piéce ne „ vaut rien; c'eſt une farce mal conçue, remplie de caracteres uſés, dont chacun connoît „ les portraits; ainſi, on peut dire ſans ironie, qu'elle n'eſt bonne qu'à faire rire la „ galerie.

„ Il eſt vrai, qu'elle s'eſt ſoutenue; mais „ c'eſt par le talent de Monſieur King & des autres acteurs, qui l'ont jouée avec autant de „ force, que d'ardeur; ce qui fait qu'on a loué „ ſon auteur. Si, indépendamment de l'action „ de la ſcene, dans une aſſemblée, on la liſoit, un chacun bâilleroit. Or, une piece, „ qui ne peut pas être lue, eſt toujours mal

„ conçue. Le public en décidera, lorsque l'é-
„ diteur la publiera; car, il faut qu'une comé-
„ die ſoit imprimée, pour qu'elle puiſſe être
„ jugée.

„ Je ſuis, &c."

Les entrepreneurs des jardins publics, en muſique, & ceux des autres divertiſſemens, voudroient que je miſſe dans mes feuilles des avertiſſemens. Ceux de Ranelagh ſe plaignent, que cette année, le jour de l'ouverture de cette maiſon, preſque perſonne n'y eſt venu, quoiqu'on eût averti dans les papiers, que l'on auroit bon feu.

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ J'AI acheté pluſieurs actions de Ranelagh; „ cette belle maiſon, qui, pendant longtemps, „ divertit la nation, & qui procura beaucoup „ de guinées à ceux qui, comme moi, ſont ac- „ tionnaires; mais, depuis que l'on a élevé ce „ malheureux Panthéon, nos affaires ſont en „ diviſion; cependant, notre beurre vaut mieux „ que le ſien, ainſi que le caffé & le pain; „ d'ailleurs la collation ſe fait au ſon de la flûte „ & du clairon; ce n'eſt pas comme dans cette

„ premiere maiſon, où il faut, pour prendre
„ le thé, deſcendre dans un caveau, qui eſt
„ en forme de tombeau. D'un autre côté,
„ notre concert eſt meilleur ſans comparaiſon,
„ à l'exception du premier violon. Au lieu de
„ Manzotetto, qui chante au Panthéon, nous
„ avons une voix de baſſe ou de baſſon, qui
„ fait plus de bruit elle ſeule que vingt moi-
„ nes, qui chanteroient, en communauté, les
„ *Libera nos Domine.*

„ Voyez, Monſieur l'Eſpion, l'inconſtance
„ du Breton; il y a dix ans qu'on ne parloit que
„ de Ranelagh, maintenant le corps de la na-
„ tion ne jure que par le Panthéon; vous
„ avouerez qu'il eſt déſagréable, qu'un miſé-
„ rable édifice, fait en forme d'égliſe, plus
„ propre à prier, qu'à chanter, nous enleve
„ tous nos chalands & nous prive de leur ar-
„ gent; ſi, par votre papier, vous pouvez
„ nous réhabiliter, vous pourrez, chaque ſoir,
„ venir régulierement à notre aſſemblée, prendre
„ le thé, ſans rien payer.

„ Je ſuis, &c."

APOSTILLE.

„ Notre ſtock a baiſſé de dix pour cent; ſi
„ vous pouvez le relever, vous en ſerez très-
„ bien récompenſé."

Les savans de profession se plaignent, en langue sombre & obscure, que je ne parle pas littérature. Ils me reprochent, que, quelqu'ouvrage d'esprit qu'on ait publié, je ne l'ai pas annoncé.

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ PERMETTEZ-MOI de vous dire, que vous „ choisissez mal vos sujets. Chacun de vos „ discours est peu intéressant; il ne traite que „ des matieres du temps; ce qui, en style de „ nous autres savans, s'appelle parler de la „ pluie & du beau tems.

„ Pour qu'un livre soit utile présentement, „ il faut qu'il soit analysé méthodiquement.

„ Laissez là votre espionage épistolaire: don„ nez-nous un bon journal littéraire. La ré„ publique des lettres d'Angleterre en a besoin, „ c'est un livre que nous n'avons point. Un „ de vos compatriotes Français l'avoit com„ mencé; mais, il a échoué; c'est qu'il étoit „ mal digéré: ce qui nous a étonné, car, ce „ journaliste écrivoit assez bien à Paris, lors„ qu'il étoit gêné; il n'a dégénéré que, „ lorsqu'il s'est trouvé dans le pays de la liber„ té. Il vient de s'enfuir en Suisse, où il écri„ ra passablement pour des Allemands. Il a

„ lais-

„ laissé après lui, à Londres, un journaliste „ François; mais, il est encore plus mauvais. „ Ce dernier ne fait que lire; il ignore l'art „ d'écrire. Il est vrai que, pour compiler, il „ suffit d'avoir des mains pour rassembler. Ce„ pendant, il faut avoir le goût de discerne„ ment, pour rassembler littérairement.

„ A l'égard de nos journaux, la plupart ne„ valent rien. Ils sont sans esprit, sans gé„ nie & sans goût; c'est de la littérature mo„ derne, un mauvais égoût. Il seroit tems, „ d'éloigner l'Anglois d'une lecture qui, par„ elle-même, est froide & dure, & qui ne„ laisse aucun tableau dans l'esprit, parce que„ le livre est mal écrit.

„ Je suis, &c."

Un négociant de la cité se plaint, que, dans mes discours, je ne traite que de matieres diverses, sans que, jusqu'ici, j'aye rien dit du commerce; il voudroit que, dans quelques-unes de mes feuilles, je parlasse d'un abus établi dans celui-ci, qui est plus grand en Angleterre, qu'en aucun pays de la terre.

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ DEPUIS qu'il n'y a plus de république, & „ que l'amour de la patrie s'eſt éteint dans „ chaque état, l'argent en eſt devenu le ſou„ tien. Le commerce ſeul peut le donner; il „ ne reſte plus d'autre voye pour le gagner.

„ C'eſt lui qui fait valoir les terres: c'eſt lui „ qui donne une valeur aux denrées: c'eſt lui „ qui nourrit l'artiſte, l'ouvrier, le fabriquant; „ en un mot, c'eſt lui qui forme la puiſſance „ du prince, le rend grand, & fait briller le „ courtiſan; mais, cette profeſſion qui, jadis, „ ſoutint la grandeur de Tyr & de Carthage, „ eſt devenue, chez nous, un peu brigandage.

„ Un Breton, qui a quelques cents livres „ ſterlings, ouvre boutique, ou magaſin; n'im„ porte que ce ne ſoit pas ſa vocation, il l'a „ choiſie par prédilection; de là il arrive ſou„ vent, que celui, qui forme des balots, au„ roit mieux fait de faire des fagots; cepen„ dant, le voilà devenu négociant, en dépit de „ la raiſon & du bon ſens.

„ A peine a t il endoſſé ce nom, il s'agite à „ la bourſe, comme un démon; il paſſe, un „ cornet à la main, du quartier des Anglois, „ à celui des Hollandois, & de là ſe coule à „ celui des François, & puis galope à l'endroit

„ des Hambourgeois: on diroit, en le voyant,
„ que c'eſt le Juif errant. La fureur de trafi-
„ quer le gagne ſouverainement; il fait des af-
„ faires ſans ſavoir pourquoi, ni comment.

„ A peine a-t-il commencé, que le voilà dé-
„ jà noyé; cependant, il n'eſt encore que dé-
„ rangé. S'il arrêtoit d'abord payement, le mal
„ ne ſeroit pas grand, mais il veut continuer
„ ſur le même pied. Que fait-il alors? Il ache-
„ te, à crédit, cherement, pour vendre, à bon
„ marché, comptant; il appelle cela, faire hon-
„ neur à ſes engagemens. C'eſt ce qu'on nom-
„ me en François, faire de la terre le foſſé.
„ En un mot, ſe trouvant à la fin en déroute,
„ il achete un acte de banqueroute, & reparoit
„ après deux ou trois mois, pour faire banque-
„ route une ſeconde fois. L'inconvénient n'eſt
„ pas qu'un marchand particulier ſe dérange; le
„ mal eſt, qu'en ſe dérangeant, il en dérange
„ un grand nombre d'autres, dans le même tems.

„ Comme il n'y a plus de ſûreté pour les né-
„ gocians Anglois, & que la bourſe de Lon-
„ dres eſt devenue un bois, je vous prie, Mon-
„ ſieur, vous qui ſpéculez, de me dire, ce
„ que le gouvernement doit faire, pour éviter
„ tant de banqueroutes à la fois.

„ Je ſuis, &c."

REPONSE.

„ Faire pendre cinq ou six banqueroutiers „ tous les mois.

„ Je suis, &c.

Ceux qui assistent ordinairement, dans la rue de Pall mall, à l'assemblage des tableaux, que l'on y voit en forme de collection, se plaignent de ce que je n'ai pas dit un mot, de ce qu'on appelle en Anglois, *the exhibition* : d'où dépend, en peinture, le goût & le génie d'une nation.

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ Je suis un connoisseur curieux en peinture, „ grand admirateur du Poussin, de Michel Ange & de Raphaël. Je fus, ces jours passés, „ *at the exhibition in Pall-mall*, pour voir une „ collection de tableaux, que les ignorans mettent au rang des très beaux.

„ A peine fus-je entré dans cette salle de „ peinture, que j'ai remarqué un grand nombre de figures. Je me trouvai au milieu de „ trois à quatre cents visages, de tous sexes & „ de tout âge. Il y avoit des généraux, des capitaines, des officiers, de petits & de gros „ chiens, confondus avec des ministres, avec

„ des prêtres, des capucins; ainſi que, des
„ femmes de toutes claſſes & de tout rang, en-
„ tourées de petits enfans. Je me crus d'abord
„ dans une galerie, qui repréſentoit une nom-
„ breuſe famille; mais, on me dit, que c'é-
„ toit une ſociété de peintres académiciens,
„ dont chacun d'eux avoit un chef-d'œuvre,
„ qu'il expoſoit à la vue des petits & grands,
„ pour montrer au public ſon talent.

„ Tandis que le ſpectateur, un livre à la
„ main, d'un air étonné & épris, admiroit le
„ coloris de ces portraits; hélas! dis-je en
„ moi-même, voilà bien des coups de pinceau
„ ſuperflus: dans cinquante ans, lorſque leurs
„ originaux ne ſubſiſteront plus, tous ces
„ chefs-d'œuvres de l'art ſeront perdus.

„ L'hiſtoire eſt la partie ſublime de la pein-
„ ture; c'eſt qu'indépendamment de la perfec-
„ tion & de la beauté du deſſin, qui lui donne
„ un caractere divin, elle repréſente une épo-
„ que, un événement, dont elle fixe l'âge & le tems; au lieu, que le portrait n'a qu'un
„ point, qui s'échappe & s'éteint. Ce genre
„ de deſſein a pour le peintre cet inconvé-
„ nient, qu'à chaque heure du jour, il efface
„ & fait oublier ſon talent.

„ Si l'on compare ces deux arts l'un à
„ l'autre, on trouve que le ſecond ne poſſede

„ que le méchanique de ſa profeſſion, qui paſ-
„ ſe ſa vie à broyer des couleurs, & à fixer
„ ſes regards ſur la phyſionomie, dont la reſ-
„ ſemblance forme ſa premiere partie. Il eſt
„ vrai, que le portrait eſt un art, mais je dis
„ que ce n'eſt pas le ſublime de cet art.

„ Le peintre hiſtorique a beſoin d'un plus
„ grand talent. Son plan eſt plus vaſte, plus
„ ingénieux, plus étendu, que l'artiſte qui ne
„ forme que des nez, des oreilles & des yeux.
„ Il faut qu'il donne à chacune de ſes figures,
„ les caracteres, dont il forme ſon tableau; a-
„ fin, que l'enſemble ait la couche du grand &
„ du beau; de-là vient que les nations, qui
„ manquent du vrai génie, pour le ſublime de
„ la peinture, s'adonnent à la figure.

„ Les Ruſſes, les Allemands, & tous les
„ peuples du Nord peuvent faire des portraits,
„ en grand & en beau, parce qu'il ne faut pour
„ cela, que des couleurs & un pinceau; mais,
„ dans la paſie de l'hiſtoire, il leur manque
„ l'imagination, ſans laquelle, quelque talent
„ que d'ailleurs l'on ait, on ne ſauroit faire un
„ tableau parfait; qu'on ne diſe pas que les ſu-
„ jets anciens ſont épuiſés, la nature féconde
„ ne s'épuiſa jamais.

„ Mais, dira-t-on, cette partie de l'art, que
„ l'on nomme portrait, n'a-t-elle pas ſon en-

„ droit parfait? Oui, elle l'a. Un artiſte peut
„ ſe rendre célebre, dans tous les âges, quoi-
„ qu'il n'ait jamais fait que des viſages, mais,
„ il faut alors, que ces portraits marquent quel-
„ que choſe de plus que des traits; comme
„ ſont ceux d'Alexandre, de Céſar, de Pom-
„ pée, de Marius & de tant d'autres noms con-
„ nus: c'eſt que tous ces grands perſonnages
„ forment époque, dans l'hiſtoire des premiers
„ âges.

„ A Bologne, en Italie, on voit le plus
„ beau tableau, qu'il y ait ſur la terre, quoi-
„ qu'il ne repréſente que le portrait de St. Paul
„ & de St. Pierre. Ce n'eſt pas par la reſſem-
„ blance, que ce tableau a mérité la préféren-
„ ce; les phyſionomies de ces deux ſaints, ne
„ ſont pas parvenues juſqu'à nous: nous igno-
„ rons s'ils avoient le teint blanc, brun ou
„ noir; mais, le peintre les a ſi bien caractéri-
„ ſés, par ces traits, qui donnent l'idée des
„ apôtres, que c'eſt par-là, qu'ils ſont deve-
„ nus, ſans autre fard, le chef-d'œuvre de
„ cet art.

„ Je ſuis, &c.*

Les Dames, à leur tour, ſe plaignent, que je les ai négligées, & que, depuis ma préface, je n'ai plus parlé d'elles.

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ Nous sommes plusieurs Dames de qualité, „ qui lisons régulierement votre papier: dans „ celui-ci, nous avons remarqué, que vous „ êtes comme la plupart des écrivains, qui „ promettent plus de beurre que de pain; mais, „ qui, dans le cours de leur littérature, ne „ donnent ni pain, ni beurre: d'abord vous „ nous avez exaltées & ensuite délaissées; dans „ vos premieres pages, vous parlez avec une „ sorte d'exclamation, des qualités, que vous „ dites que nous avons; les voici en général, „ telles que vous les avez annoncées dans vo- „ tre Journal:

„ *J'ai lu*, dites-vous d'un ton emphatique, „ *tous les éloges magnifiques, que les auteurs ont* „ *faits des femmes, dans les différens siecles. . .* „ *Il n'en est point*, ajoutez-vous, *qui aient mis* „ *la gradation, & pour ainsi dire, des nuances* „ *à nos vertus, pour les comparer à celles des hé-* „ *ros . . . . .* Permettez-nous de dire, que c'est „ nous louer hors de propos; on a beau, „ avec nous, employer l'adulation, nous sa- „ vons ce que nous valons.

„ La nature, aux deux sexes propice, a don- „ né à chacun ses vertus & ses vices. C'est une „ grande question de savoir, lequel des deux

„ soit le plus dangereux; le mal est que cette
„ discussion, tant de fois agitée, ne peut pas
„ être décidée; pour la résoudre, il faudroit
„ renverser l'ordre établi dans la société, c'est-
„ à-dire, comparer vice à vice, & qualité à
„ qualité; & peut-être qu'après avoir bien dis-
„ puté, le premier état de la question n'en
„ seroit pas plus avancé.

„ Il en est des vertus, que la nature a don-
„ nées aux deux sexes, pour les caractériser,
„ comme certains phénomenes, que l'on ne
„ peut pas expliquer.

„ Mais, il n'en est pas de même des préju-
„ gés, qui, à l'égard des deux sexes, se sont
„ formés; je vous prie donc en mon particu-
„ lier, d'employer un de vos discours en en-
„ tier, pour expliquer un affreux phénomene,
„ qui déshonore la nature humaine: Je veux
„ dire, pourquoi un infâme, un perfide, en
„ séduisant une femme, la déshonore pour tou-
„ jours, sans qu'il soit déshonoré à son tour;
„ & qui, ayant employé les crimes les plus
„ énormes pour la tromper, se fait gloire d'en
„ triompher.

„ Il est vrai, que cette prévention, dont
„ on parle sur la terre & sur l'onde, est aussi
„ ancienne que le monde; mais, un préjugé,
„ en est-il moins préjugé, parce qu'il a sept mil-

„ la ans d'ancienneté ? Lorſque vous ſerez diſ-
„ poſé à traiter cette matiere, je vous enver-
„ rai ma lamentable hiſtoire, qui contient mon
„ malheur, cauſé par un infâme ſéducteur ?

„ Je ſuis, &c.

REPONSE.

„ MADAME,

„ Je traitai, dans un de mes diſcours exprès
„ cette matiere, qui eſt ſi vieille & ſi uſée,
„ qu'en morale on la regarde comme déſeſ-
„ pérée ; mais, comme vous le dites fort bien,
„ un préjugé n'en eſt pas moins préjugé, pour
„ être ancien.

„ Je ſuis, &c.

Un honnête eccléſiaſtique ſe plaint, de ce que je n'ai pas encore dit un mot d'un combat particulier, toléré en Angleterre, qui rend ſon peuple le plus barbare de la terre ; voici comme il s'explique à ce ſujet.

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ Vous aurez lu dans nos papiers, que deux
„ citoyens ſe ſont défiés ; ils emploient dix guis-
„ nées, qui, à poings ſerrés, ſeraient l'au-

„ tue, le premier. Je vous prie d'observer, „ que de toutes les armes, celles-ci sont les „ plus dangereuses; les pistolets ratent quelque„ fois, mais les coups de poings ne ratent ja„ mais. Ils se battirent pendant une heure, „ avec tant d'efforts, que l'un des deux reste „ mort, & bientôt l'autre aura le même sort. „ Voilà donc deux citoyens, de moins, dans le „ même temps, sans que le procès ait été jugé à „ *Old Balley*. Et vous remarquerez, que le len„ demain un assassin fut exécuté pour avoir tué.

„ Je vous prie de me dire, si vous le savez, „ quelle différence vous mettez entre un meur„ trier, qui gagne dix guinées, pour tuer un „ citoyen, ou un autre, qui, en préméditant, „ tue un pour avoir son argent, après sa mort; „ le cas est égal.

„ J'ai ouï-dire, pour raison, que ces com„ bats excitent le courage de la nation; on se „ trompe, ces batailles, de proche en proche, „ ne servent qu'à rendre l'ame féroce. Cette „ cruauté qui met l'homme dans un état de ra„ ge, ne donne, ni bravoure, ni courage. „ Ces deux qualités naissent d'un sentiment de „ raison, & non d'un moment de convulsion. „ Les amateurs de ces combats ajoutent, que „ les anciens avoient des amphithéâtres, où les „ citoyens acquéroient de la valeur; mais au-

„ cun de ces combats n'étoit banal, on ne s'y
„ bleſſoit point pour de l'argent. Tout homme
„ qui ſe bat pour du comptant, verſe ſon ſang
„ ignominieuſement : ce ſang précieux, qui
„ tient au conſeil politique, ne doit être verſé
„ que pour la république.

„ Je ſuis, &c."

Un royaliſte me reproche, de n'avoir pas relevé dans mon papier, le fait audacieux de ce corſaire Américain, qui, ayant fait une deſcente en Ecoſſe, a enlevé les couteaux & les fourchettes d'un ſeigneur Ecoſſois, qui, à l'avenir, ſera obligé de manger avec ſes doigts. Il ſe plaint ſurtout amerement, d'une lettre qu'il écrit à Londres, à ſon correſpondant, dont il m'a envoyé la copie, pour la publier, afin que le public en puiſſe juger.

„ MONSIEUR,

„ On eſt étonné, à Londres, que j'aye enlevé l'argenterie d'un Ecoſſois. Eſt-ce qu'on nous prend, nous autres corſaires, pour des automates ? Nous voulons, comme vous, manger ſur la vaiſſelle plate. Si nous faiſons une deſcente en Angleterre, nous ne laiſſerons pas aux Bretons, une ſeule cueillere.

„ Faites ſavoir au parlement, que nous ce-
„ pérons dans quelques mois, faire manger ſes
„ membres, dans des écuelles de bois. Je vous
„ ſouhaite, en attendant l'honneur de vous
„ voir, le bon jour, ou le bon ſoir.

„ Je ſuis, &c."

Un lecteur de gazettes ſe fâche contre moi, de ce que je n'ai pas relevé un fait éminent qui s'eſt paſſé ſur l'océan. Il le rapporte dans ſa lettre, qu'il m'écrit de ſa main, en forme de bulletin.

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ VOICI un combat naval, entre un vaiſ-
„ ſeau du roi & un corſaire, combat qui ternit
„ notre gloire, & imprime une tache à la cou-
„ ronne d'Angleterre: voici le fait tel qu'il eſt
„ arrivé, ou du moins, comme on l'a publié.

„ Dans le lac de Belfaſt, un miſérable arma-
„ teur Américain oſa braver pour la ſeconde,
„ ou la troiſieme fois, le pavillon de George
„ trois: il ſe montra comme pour l'inſulter: le
„ capitaine, qui montoit le *Drake*, vaiſſeau de
„ ce ſouverain, voulut punir ſon audace ſou-
„ dain: il alla auſſitôt pour le prendre; mais je
„ ne ſais comment cela ſe fit; au lieu de pren-

„ dre, fi fut pris. On peut juger, fi le com-
„ bat fut funeſte, par le nombre des chapeaux,
„ qui furent de reſte; le capitaine, & le lieu-
„ tenant, ainſi que vingt-deux hommes de ſon
„ bord, furent tués. Le *Drake* n'ayant alors
„ pour équipage, que des morts & des mou-
„ rans, amena & l'armateur le remorqua.

„ Je vous prie, Monſieur l'Eſpion, de faire
„ attention, à l'affront fait à la couronne d'An-
„ gleterre, la voyant ainſi, par un petit cor-
„ ſaire Américain, remorquée.

„ Je ſuis, &c."

Un autre m'envoye la piece ſuivante, pour la publier dans mon premier papier.

Journal hiſtorique du voyage de Portſmouth, *de Sa Majeſté Britannique, Roi d'Angleterre, & non de l'Amérique.*

„ Le 22. de Mai, le roi George, à ſix heu-
„ res du matin, après avoir déjeûné, prit la
„ route de Portsmouth, pour donner ſa bé-
„ nédiction à ſon armée navale; car ce prince
„ chrétien ne fait aucune fonction, qui ne ſoit
„ accompagnée d'un acte de religion.

„ Sa majeſté, ſans être habillée magnifique-
„ ment, avoit un habit fort galant. Son pour-

„ point étoit d'un drap bleu, orné d'un petit
„ galon, à feston.

„ La reine étoit du voyage; car il eſt con-
„ venu, entre ce couple heureux, de partager
„ les exploits glorieux.

„ Ses dames d'atour avoient épuiſé dans ce
„ jour, ce que l'art de la toilette a de plus ſé-
„ duiſant, pour former un habit galant. Rien
„ n'avoit été négligé, pour que ſa parure s'ac-
„ cordât avec ſa majeſtueuſe figure.

„ Cette princeſſe étoit en habit de cheval,
„ ayant ſur ſa tête un chapeau, avec un petit
„ plumet très bien arrangé; ce qui relevoit l'é-
„ clat de ſa beauté.

„ A l'égard du train, il étoit compoſé d'une
„ chaiſe de poſte, de quatre chevaux, quatre
„ valets, & de quelques gardes à cheval, pour
„ empêcher que l'une & l'autre Majeſté ne fut
„ volée; ce qui forme un grand train, ſurtout,
„ lorſqu'on fait attention, que ce grand prince
„ n'a point de maiſon: n'ayant d'autres gardes
„ de corps, que ceux qu'il paye en parlement,
„ pour conſerver les droits de ſa couronne déſ-
„ potiquement.

„ Tous les royaliſtes accoururent à Ports-
„ mouth. On y vint de toutes les provinces
„ d'Angleterre, pour y voir le ſpectacle le plus

„ ſuperbe de la terre. Jamais l'univers n'étala
„ rien de ſi beau, que ce faſte nouveau.
„ Je dis nouveau, car cette flotte, dont cha-
„ que vaiſſeau, qui, en ce grand jour déploya
„ ſon étendard, devoit être à Gibraltar.
„ Tous les pavillons des différentes nations,
„ furent étalés, ſur chaque bord, rouge bleu,
„ jaune, verd, ſouci, amarante, gris de lin,
„ &c. excepté le blanc, qu'on cacha ſoigneu-
„ ſement, crainte que les yeux de leurs Ma-
„ jeſtés n'en fuſſent offuſqués; car, les natu-
„ raliſtes ont obſervé, que cette couleur porte
„ avec elle, un certain picotement, qui, chez
„ les Anglois, irrite les ſens.
„ Le monarque étonné de cette magnificen-
„ ce, admira la grandeur de ſa puiſſance; mais,
„ tandis qu'il admiroit, la flotte du comte d'Es-
„ taing paſſoit, ou pour mieux dire, étoit paſ-
„ ſée, lorſque Sa Majeſté étoit enchantée.
„ Le reſte de la fête ſe paſſa, en illumina-
„ tions, & en ſalutations, faites au bruit des
„ canons, dont la poudre Angloiſe fut jettée
„ au vent, tandis que les François profitoient
„ de celui, que leur donnoit le beau tems,
„ pour ſe rendre à l'Amérique diligemment.
„ Le lendemain le Roi & la Reine dînerent,
„ en grand gala, avec les principaux officiers de
„ l'armée navale, où ils furent obſervés de ſi
„ près,

„ près, que les gazetiers ont écrit, que le Roi
„ George mangea du roaſt-beef: époque remar-
„ quable dans les annales d'Angleterre, qui ſera
„ gravée à jamais au temple de mémoire.

Un quatrieme nouvelliſte me parle d'un projet qu'il a formé, pour que le parlement ſoit enfin éclairé, & que ſur la marine Angloiſe, il ne ſoit plus dans l'obſcurité.

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ COMME la flotte du comte d'Eſtaing eſt
„ entrée dans l'océan, ſans que le parlement
„ ait découvert le moindre bâtiment, j'ai formé
„ le deſſein de fournir à chacun de ſes mem-
„ bres une lunette d'approche, pour découvrir
„ les vaiſſeaux françois de proche en proche.
„ Car, ſi les navires de cette nation ſe rendent
„ inviſibles, comment les verrons-nous? Et ſi
„ nous ne les voyons pas, comment les bat-
„ trons-nous?

„ J'ai découvert dans la cité de Londres, un
„ profeſſeur en optique, qui a inventé la com-
„ poſition d'un verre, qui porte ſi loin, qu'on
„ peut découvrir un vaiſſeau, en mer, à trente lieues au moins.

„ Alors la chambre baſſe enverra des com-

„ miſſaires ſur la plus haute montagne d'Angle-
„ terre, qui découvriront incontinent les pavil-
„ lons, qui navigent ſur océan, & par-là, ce
„ corps politique verra la flotte, qui fait voile
„ pour l'Amérique ; il eſt vrai, que ce ſera
„ trop tard ; mais, comme dit le proverbe
„ François : *il vaut mieux tard, que jamais.*

„ Il ne ſeroit pas beſoin de verre, ſi notre
„ miniſtere avoit la vue claire ; mais, Milord
„ North a la cataracte ; il ne voit, que ce qu'il
„ veut voir, & ce qu'il voit n'eſt pas toujours
„ ce qu'il doit voir.

Un faiſeur d'annales me reproche d'avoir, dans notre âge, négligé la principale partie de l'eſpionage, qui eſt celle des grands événemens, qui ſe ſont paſſés dans notre tems.

„ MONSIEUR,

„ Vous avez, dans deux de vos diſcours,
„ donné l'hiſtoire de la muſique ; vos lecteurs
„ auroient mieux aimé, que vous euſſiez fait
„ celle de la politique ; l'une recrée l'eſprit,
„ mais l'autre l'inſtruit.

„ Je parle des annales de la terre, qui en état
„ politique, ſont la premiere partie littéraire,
„ d'autant qu'il nous manque un livre ſuivi, ſur
„ cette matiere.

Boſſuet ne donne qu'un point de l'hiſtoire; il laiſſe le lecteur à moitié chemin des faſtes du monde.

Puffendorf eſt peſant; on ſent la plume de l'Allemand. Ses annales n'expliquent point le chiffre de la politique; l'énigme reſte toujours.

Le Préſident Hainault, met un ordre admirable à la chronologie; mais ſon livre n'eſt que la méchanique de l'hiſtoire politique.

Voltaire, dans ſon *Eſſai*, a plus cherché à amuſer, qu'à penſer. Son ſtyle enchanteur ſaiſit le lecteur; il n'eſt occupé que de ſa douceur; il badine ſi joliment ſur les grands événemens, qu'on oublie, que, ſur la plupart de ceux-ci, il ment.

Il reſte, les annales de l'univers, à une de nos ſociétés littéraires, qu'elle a enfermées dans un grand nombre de volumes, ouvrage que l'on peut regarder, comme une bibliotheque hiſtorique, de chaque ſiecle politique. J'ai lu ce vaſte océan de faits, unis & raſſemblés, qu'on peut regarder comme le répertoire univerſel, de toutes les annales de la terre.

J'ai trouvé, qu'ils compoſent tous enſemble, les cahos de notre monde hiſtorique, & non l'hiſtoire politique.

Il eſt bien moins queſtion de connoître les événemens, que de diſtinguer le tems.

De tous les livres, le plus intéreſſant, ſeroit celui, qui découvriroit la cauſe des principaux événemens.

Je répondrai plus amplement à ce dernier correſpondant, que je ne l'ai fait au précédent. J'employerai cette ſemaine, & une partie de la prochaine, à joindre & unir enſemble les morceaux, qui peuvent tirer notre ſiecle du cahos.

J'eſpere, qu'après en avoir vu les tableaux en abrégé, on aura une plus juſte idée de notre hiſtoire, qu'on ne l'a eue par une foule de livres, qui l'ont publiée.

Abrégé hiſtorique de nos Annales politiques.

De tous les ſiecles, qui ont étonné l'univers, celui, où nous vivons, eſt le plus étonnant. On ne découvre aucun âge, dans le monde, où les révolutions ſe ſuccèdent avec tant de rapidité. Les périodes les plus tumultueux ont eu leur temps de repos. Rome agitée de mille paſſions, Rome, qui s'éleva au travers des troubles & de la confuſion, vit des momens de pacification, pendant leſquels le genre humain reſpira. Céſar, en renverſant la république, détermine le ſort des mortels. Auguſte, qui lui ſuccede à l'empire, donne la paix à la terre. L'ouvrage de l'univers eſt conſommé. Le deſtin des Ro-

mains eſt fixé. Pour nous, il ſemble que la fortune ait perdu de ce caractere d'inſtabilité, qui lui a fait donner ſon nom : les changemens ſe ſuccedent, avec une eſpece d'ordre méthodique : les viciſſitudes marchent d'un pas égal ; les événemens conduiſent aux événemens : les guerres amenent les guerres, & les révolutions font naître des révolutions.

La poſtérité ſera étonnée de trouver derriere elle un ſiecle, qui s'eſt donné en ſpectacle, par un génie, qui lui eſt particulier ; un ſiecle, où tout s'agite ſur la terre, & dans l'air ; un ſiecle, qui fait de l'Europe entiere un champ de bataille, où toutes les nations meſurent leurs forces ; un ſiecle, dont les guerres continuelles le rendent le caractere des viciſſitudes humaines ; un ſiecle, qui, malgré ſa grandeur & ſon éclat, n'a qu'une puiſſance d'emprunt, qu'il faut toujours remonter ; un ſiecle, accoutumé à tous les coups du ſort & qui met les plus grands événemens au rang des choſes ordinaires ; en un mot, un ſiecle auſſi étonnant par ſes proſpérités, que ſurprenant par ſes calamités.

Si l'on examine les grands changemens ſurvenus en Europe, on trouve, que chaque état eſſuie une révolution particuliere ; ce qui mene la république de l'Europe à une révolution générale.

Le ſiecle s'ouvre par une grande ſcene militaire. Tout ſe reſſent des fureurs des batailles; la moitié de l'Europe arme contre l'autre. La république générale devient une place d'armes. Le ſang des mortels coule de toutes parts: plusieurs millions d'hommes diſparoiſſent de deſſus la terre, avec toute leur poſtérité.

Nous jetterons d'abord quelques regards ſur les périodes du monde, qui ont précédé le nôtre. On ne peut prononcer ſur un ſiecle, ſans connoître ceux qui l'ont dévancé. Plus on perce au travers des âges reculés, & plus on découvre le caractere de celui, dans lequel on vit. Il n'y a rien d'iſolé ſur la terre. Le monde eſt enchaîné, par les longs eſpaces qui ſe ſuccedent. Quoique tout ſoit emporté par cette rapidité de points, qu'on nomme le tems; il y a une progreſſion ſucceſſive, qui fait renaître les ſiecles par l'endroit même qui les détruit. L'Europe moderne (ſi l'on peut s'exprimer ainſi),) n'eſt que le développement de la premiere matiere politique, qui fut créée, lors des gouvernemens des anciens. Pour découvrir l'origine de ces grands changemens, qui arrivent parmi nous, il faut percer au travers de ces âges obſcurs & ténébreux, qui ont ſervi de fondement à la plus grande révolution, qui ſoit jamais ſurvenue ſur la terre. Si l'on ne tient le fil de ce labyrinthe,

les annales du monde moderne deviennent un chaos, où l'esprit se confond. On voit de grands événemens, sans en connoître la cause, ce qui fait perdre le fruit de l'histoire: il faut donc examiner succintement les pieces, qui ont servi à former l'Europe depuis la grande révolution; car, l'édifice ne sauroit être plus régulier, que l'échaffaud.

Déjà la république Romaine n'est plus. Son gouvernement périt par cette corruption inévitable, dans tout ce qui passe par la main des hommes. Le regne des empereurs commence. La plupart sont des monstres abominables. La révolution est inévitable. C'est une suite du changement des mœurs, qui s'est fait chez les Romains. Des esclaves devenus souverains, ne peuvent être que de mauvais maîtres. L'univers se sépare. Il perd son caractere d'immensité. La domination suprême a deux trônes. Leurs sceptres se croisent. L'empire d'orient affoiblit celui d'occident. Une plus grande révolution est arrivée sur la terre. Le christianisme s'est établi. Il a renversé l'autel des faux dieux. Une religion fondée sur la charité, l'abandon des passions & le renoncement de soi-même, ne peut manquer d'offenser des princes fiers & orgueilleux. Comme ils aspirent à l'apothéose, ils s'indignent, qu'il y ait d'autres Dieux qu'eux, sur la

terre. Les ſectateurs du Chriſt ſont empriſonnés; ils reçoivent la mort. Des flots de ſang inondent la terre. Le dogme du Seigneur prévaut. Les papes commencent à être grands & les empereurs petits. Cette dégradation du premier trône du monde allume partout le feu de la guerre. On ſe bat pour ſavoir, ſi le vicaire de Dieu doit diriger l'empire du monde, ou celui de Céſar. Pendant cette fameuſe diſpute, qui fixe l'attention de l'univers, d'épaiſſes ténebres ſe répandent ſur la terre; les connoiſſances & le ſavoir rentrent dans le néant, d'où les Grecs & les Romains les ont retirés. Les hommes ne ſavent plus ni lire, ni écrire.

De grandes émigrations ſe font. Toutes les nations ſont déplacées. Aucun peuple n'eſt originaire du pays qu'il habite; ce qui rend les mœurs étrangeres au climat: révolution plus étrange que celles des batailles. Les portes de l'univers ſe ferment. Il n'y a plus de communication entre les nations. Les peuples ne ſe réuniſſent que pour ſe tuer. Les loix ſont éteintes. Des coutumes nouvelles ſont ſubſtituées aux anciennes. On méconnoît juſques à la forme du gouvernement civil. Les nations qui ont rompu les fers des Romains, ſont plus malheureuſes, que lorſqu'elles les portoient; ce qui mene à cette réflexion bien triſte, qu'il faut peut-

peut-être un grand pouvoir général, qui domine ſur toutes les ſociétés particulieres; c'eſt à dire, que le deſpotiſme, tout funeſte qu'il eſt, cauſe moins de maux à la terre, que l'anarchie. Ceux qui liſent l'hiſtoire univerſelle avec quelqu'attention, peuvent remarquer qu'il y a comme un inſtinct, qui prévient la ruine de l'empire du monde; & que, plus la ſociété générale eſt malade, plus le remede eſt près d'elle. Ainſi Lycurgue naît à propos pour tirer la Grece de cet état de foibleſſe & de langueur, où elle ſe trouve; ainſi Romulus paroît dans le tems, marqué pour rétablir l'Italie; de même Charlemagne ſe montre à la terre, pour réformer l'Europe, qui menace ruine de toutes parts. Ce Prince prodigieux radoube le monde. Les barrieres de l'univers s'ouvrent une autre fois. Les nations ſe rapprochent. Les peuples ſe civiliſent. Il rachete le ſavoir, que la barbarie a livré à l'ignorance. Les hommes ſortent de cet état de groſſiéreté & d'anéantiſſement, où le peu de ſavoir les tient comme enſévelis. Il prévient les invaſions, & arrête, par ſa fermeté, ces eſſains de barbares, qui portent partout le déſordre & la confuſion. Les guerres faites au loin, ſoutenues avec autant de conſtance, que de fermeté, lui donnent cette réputation de gloire, qui eſt la puiſſance même; il rétablit les arts, dom-

ne de l'étendue au commerce & anime l'induſtrie; trois branches d'adminiſtration économique, qui ſont déjà les premiers reſſorts de la grandeur des états.

Mais cette clarté même n'eſt qu'un faux jour, qui ſe couvre bientôt d'une nouvelle nuit. Les vertus de Charlemagne s'enſévéliſſent avec lui dans le même tombeau. Tout dégénere. Ses enfans ſe diſputent l'empire; c'eſt-à-dire, l'affoibliſſent. Louis le débonnaire, prince cruel par foibleſſe, comme le ſont toutes les ames, à qui l'audace du courage manque, laiſſe tomber la couronne à terre, & apprend à l'univers, que le trône n'eſt que l'image d'une puiſſance qui s'enfonce d'elle-même, lorſqu'elle n'eſt pas ſoutenue par la fermeté. Ses fils le dépouillent de l'autorité royale. Ils la lui rendent enſuite; mais une autorité rétablie n'eſt jamais bien affermie. Après ſa mort, quatre monarques, freres ou parens, ſe battent pour avoir un héritage, que leur diviſion détruit. L'Europe s'épuiſe: ſa population dégénere. Les citoyens manquent aux états, & les villes ſont privées d'habitans. C'eſt ainſi, que dans tous les âges, la grande ſociété civile ſouffre des maux effroyables, pour ſatisfaire à l'ambition de quelques hommes, qu'on nomme rois. La diſcorde & la diviſion mettent les armes à la main de pluſieurs nations. Les

Normands paroiſſent, & mettent tout le monde d'accord. Ils envahiſſent. C'eſt la foibleſſe des premiers corps politiques, qui attire ces barbares.

Preſque toutes les guerres ſont défenſives, ce qui apporte quelque calme au milieu des troubles & des agitations (*); on ſe déferoit de ces brigands, s'ils n'avoient à leur tête des princes civiliſés, qui favoriſent ce brigandage, pour acquérir des états. L'hiſtoire moderne parle avec dédain de leurs établiſſemens. C'eſt parce qu'elle les connoît. Elle auroit peut être autant de mépris pour les nations, qui tiennent aujourd'hui le premier rang en Europe, ſi leur établiſſement n'étoit caché derriere des ſiecles reculés, qui couvrent leur uſurpation.

La juriſprudence, d'où dépend le ſort du monde, parce qu'elle décide de la liberté des nations, eſt auſſi barbare que les hommes. L'argent dicte des arrêts aux tribunaux. Les violences faites de ſang froid à la nature humaine ont leur prix. Chaque délit eſt taxé. Tous les crimes ſont remboursés en eſpeces. Un homme peut en tuer autant qu'il veut, pourvu qu'il ait de quoi

(*) Les guerres ſont moins cruelles, lorſque les nations ſe réuniſſent, pour ſe défendre d'un ennemi commun, que, lorſqu'elles arment contre elles mêmes.

les payer. L'outrage, fait à l'honneur du ſexe, eſt encore taxé; on peut enlever une femme, & ravir une fille, pour quelques ſols. On a bien fait de réformer une telle loi. Si cette compoſition ſubſiſtoit parmi nous, la moitié du monde violeroit l'autre. Il faut cependant que cette juriſprudence, toute injuſte qu'elle nous paroit, ſoit le ſoutien de la juſtice de ces temps-là, & que par conſéquent elle tienne à des principes fondamentaux, qu'on ne ſauroit détruire ſans renverſer l'empire. On ne peut ſe refuſer à cette idée, lorſque l'on fait réflexion, que Charlemagne, qui réforme tant d'abus, ne touche aux homicides, que pour en augmenter le prix.

Pendant que des anciens états s'anéantiſſent, de nouveaux gouvernemens ſe forment. Une république s'éleve en Italie. Elle donne à l'univers un ſpectacle nouveau. Tandis que tout eſt corrompu ſur la terre, qu'il n'y a plus de citoyens dans le monde, que l'amour de la patrie n'eſt qu'un nom, dont l'ambition ſe ſert pour remplir ſes vœux & ſes deſſeins; tandis qu'un eſclavage univerſel enchaîne toutes les nations, & que l'empire Romain touche au moment de ſa perte, faute de vertus, Veniſe s'éleve à la grandeur, par celles qui ont formé la république Romaine. Elle joint aux qualités militaires, la

frugalité, l'industrie, l'amour du travail, la constance, la fermeté, ainsi, que cette belle gloire, qui lui fait tout sacrifier au bien de la patrie. Elle subsiste dans sa grandeur longtems, après l'âge qui l'a vu naître. Il est certain qu'il n'est point de peuple sur la terre qui ait dégénéré plus tard, & dont la corruption inséparable des meilleurs gouvernemens, ait attendu autant de siecles, avant de s'introduire.

L'ESPION FRANÇOIS
A LONDRES.

No. XII. SAMEDI, 16 *Mai* 1778.

(*CONTINUATION de l'Abrégé hiſtorique de nos Annales politiques.*)

COMME c'eſt le ſort des établiſſemens humains, que les uns ſe diſtinguent en naiſſant, tandis que les autres ne s'élevent à la grandeur, qu'après de longues générations; une petite iſle deſtinée à jouer un grand rôle ſur le théâtre du monde, eſt ſi foible en ſe formant, qu'elle paſſe ſous le joug des premiers brigands qui ſe préſentent. La politique moderne eſt étonnée, de voir la nation Angloiſe, maintenant ſi belliqueuſe, devenir alors la proie de tous les pirates, qui veulent l'aſſervir; c'eſt qu'on ne fait pas attention, que le génie militaire eſt local; qu'un peuple ſéparé des autres, & qui

habite un pays fertile & abondant, eſt rarement ſoldat; (*) ſi le contraire arrive quelquefois ſur la terre, c'eſt que les cauſes ſecondes forcent les premieres.

Bientôt après, l'Europe voit naître un petit état, qui devient le gardien du paſſage, par où Annibal avoit donné cette bataille aux Romains, qui devoit décider du ſort des plus grands empires du monde, & peut-être joindre à jamais l'Afrique à l'Europe, ſi ce grand capitaine, qui ſut vaincre, eut ſu profiter de la victoire. Cette ſouveraineté, qui ſe forme, & qui devient une puiſſance, n'employe d'autre politique, pendant pluſieurs ſiecles, que celle d'ouvrir, & de fermer, à propos, les portes d'Italie, dont elle a les clefs. C'eſt la ſeule, dans le monde chrétien, où la ſcience du gouvernement ſe ſoit maintenue dans la même famille, pendant une longue ſuite de générations, & dont les fils, en ſuivant les grands exemples des peres, en aient laiſſé toujours de plus grands à ſuivre, à leurs enfans.

Rome, faite pour agiter l'univers, & qui depuis ſa naiſſance a eu la premiere part aux

(*) Sparte, la Macédoine, Rome dans ſa naiſſance, les peuples du Nord, aujourd'hui les Suiſſes, qui ſe battent pour toutes les nations, occupent un pays ſtérile.

affaires du monde, devenue chrétienne, cherche à conſerver l'influence. Cette ſouveraineté, qui a déja un état temporel, joint aux clefs du ciel cette autorité qui forme une puiſſance ſur la terre. Ici un nouvel ordre d'idées ſe déploie à l'imagination. C'eſt que la politique change. Elle ſe dirige ſur un autre plan. Elle n'emploie aucun des moyens ordinaires, qui ſervent à élever des empires à la grandeur. La naiſſance de ce gouvernement, ſa fondation, ſa forme, ſa durée, ſon élévation, tout eſt hors de la route ordinaire. Les premiers Romains, peuples guerriers par inſtitution, forment, élevent & maintiennent leur pouvoir par leurs armes: il leur ſuffit des vertus militaires. La force ſeule leur ſoumet toutes les nations, il ne leur faut pour cela que des ſoldats. Rome moderne a beſoin d'un plus grand nombre de reſſorts. A peine commence-t-elle à ſe former, qu'elle voit de puiſſans ennemis. Elle n'a point d'armée: cependant, il faut qu'elle ſe ſoutienne. Elle jette les premiers fondemens de ſa grandeur dans le ſilence; mais comme l'obſcurité ne donne point l'empire, elle paroît ſur la ſcene du monde politique: en ſe montrant, elle rencontre l'empire d'occident, qui s'oppoſe à ſon établiſſement. Ces deux puiſſances ſe choquent, ſe heurtent & s'ébranlent. C'eſt un ſpectacle nouveau

dans le monde, de voir ce colosse de grandeur, qui a terrassé l'univers entier, maintenant mesurer ses forces avec un petit état, dont la foiblesse devient elle-même un ressort de plus, pour acquérir la supériorité; & qui, sans avoir aucun des moyens, qui donnent la puissance, se met à couvert des plus grands coups du sort; un état, qui en passant au travers des révolutions, qui anéantissent les autres états, s'élevé sur les vicissitudes mêmes, qui devroient le détruire.

L'Europe se ressent toujours de la révolution, qui a renversé la plus puissante république du monde. Les sociétés politiques ne forment plus un corps, qui assure son existence. Chaque état, concentré en lui-même, ne s'occupe que de ses forces particulieres, ce qui affoiblit la puissance générale. Le Musulman profite de cette disposition pour envahir. Ici la république générale est en danger. Si les Maures d'Espagne, au lieu de discuter sur de petits intérêts, se fussent occupés d'un plus grand objet (celui de pousser au loin leurs conquêtes), toutes les nations civilisées seroient aujourd'hui au rang des peuples barbares. La politique moderne, cherche avec une curiosité triste, la cause de cette révolution. Elle est dans le mauvais gouvernement de l'empire d'orient, & de celui

d'occident. Le Paganiſme s'éteint. Il n'y a plus de faux Dieux. Tout l'empire devient chrétien. Les guerres ſe font au nom du Seigneur. Avant de ſe battre, on fait le ſigne de la croix. L'hiſtoire remarque, que les femmes achevent la converſion du monde; on ne ſoupçonnoit pas, que de tels apôtres fiſſent l'ouvrage des vrais apôtres. Si cela eſt, on doit à ce ſexe, qui paſſe pour foible, ce qu'il y a de plus fort, en matiere de croyance.

L'Europe, enſévélie ſous les débris de l'induſtrie, qui l'a rendue célebre du tems des Romains, voit rétablir ſes arts, par ces mêmes barbares, qui les ont détruit.

Les Maures d'Eſpagne étalent une magnificence ſuperbe. Leurs tournois apprennent aux monarques à donner des fêtes à leurs peuples; cependant, la moleſſe, fille du luxe, gagne les ſujets & les rois, ce qui retarde la chûte de l'empire de ces barbares.

Le gouvernement féodal s'établit. C'eſt un grand arbre, dont on voit les branches, ſans en connoître le tronc. Cette nouvelle forme d'adminiſtration cauſe une des plus grandes révolutions, qui ſoit jamais arrivée dans la politique; les hommes paſſent tout d'un coup, de la ſervitude à la ſouveraineté: ils étoient eſclaves, ils deviennent maîtres. Des milliers de

petits-ſouverains paroiſſent ſur la ſcene du monde, ſans qu'on puiſſe marquer l'époque de leur origine. Plus on donne de l'autorité aux citoyens, qui ſont dans les états, & moins ils ſont tranquilles. Il eſt permis aux ſeigneurs, avec leurs hommes-liges, de prendre les armes contre les rois; dès-lors il n'y a plus de guerres civiles; les rebelles donnent des batailles ſans rebellion. Il eſt impoſſible d'imaginer une voie plus courte, pour arriver à la ſédition: auſſi il n'eſt pas aiſé de ſuivre à la trace, les malheurs du monde. Les villes ſe battent contre les villes, les bourgs contre les bourgs. Chaque village, chaque hameau a ſon général, & chaque général a ſon armée. Il n'eſt point de château, de donjon, qui n'ait un corps de troupe. L'état économique s'affoiblit. On ne cultive plus, ou l'on cultive mal: partout la terre eſt arroſée du ſang des mortels; elle devient ſtérile.

Les rois voulant ménager une dépendance, qui les met au deſſus de leurs ſujets, ils cherchent à remonter les reſſorts de la ſouveraineté, en donnant des privileges aux villes, à condition, que chaque paroiſſe marchera à la guerre, ſous la baniere de ſon ſaint. Le projet eſt bien conçu, il eſt bien exécuté; le gouvernement municipal rétablit un peu l'ordre. Ce

nouveau plan d'administration, qui ne contient que quelques réglemens simples, fait ce que la politique n'a pas pu faire, depuis l'établissement des sociétés, mais il porte un vice avec lui. Des paroissiens, qui prennent pour drapeaux la devise d'un saint, sont de mauvais soldats: les guerres en sont plus funestes. Moins l'art militaire est approfondi, & plus les batailles sont meurtrieres.

A peine l'évangile a-t-il dissipé les erreurs du paganisme, que de nouvelles ténebres se répandent sur la terre. On dispute sur ce que l'on n'entend point, & c'est parce qu'on ne s'entend pas, qu'on dispute. L'autorité s'en mêle, ce qui accrédite les disputeurs: on fait mourir des hommes, qui croient mal; ce qui ne dispose pas les autres à croire mieux. On oublie toujours, que pour mettre fin à ces querelles, qu'il n'y a qu'un moyen, qui est d'imposer silence aux querelleurs. Lorsque les subtilités théologiques deviennent une affaire d'état, les états sont troublés, parce qu'on donne par-là de l'autorité à des gens, qui, par la nature des choses, n'en doivent point avoir.

Les empereurs, tout foibles qu'ils sont, continuent à troubler l'Italie. Les papes devenus puissans, s'opposent au rétablissement de leur grandeur; ce qui fait naître des événemens,

auxquels toutes les nations prennent part. L'Angleterre, qui n'a eu que des tyrans, ſi l'on en excepte Alfred & Guillaume, deux uſurpateurs, dont les loix & les réglemens font oublier qu'ils l'aient été, commence à avoir un roi; Henri I qui, par une chartre, remplie de privileges, jette les fondemens de cette liberté, qui doit l'élever au rang des plus hautes puiſſances: époque remarquable, dans l'hiſtoire du monde. Un parchemin fait ce que la politique de dix ſiecles n'a pu faire. Son fils Jean ſe voit condamné (*), par un tribunal étranger, à perdre la vie avec ſes fiefs. Il eſt des tems, où, avec une armée de cent mille hommes, on n'oſe point accuſer un prince: il en eſt d'autres, où quelques mortels, ſans autorité, le mettent au rang des criminels. Mais Jean commet une faute plus grande, que de ſe laiſſer juger; il donne ſon diademe à un prince étranger. La cérémonie de la ceſſion ſe fait, avec toutes les formalités, que l'acquéreur croit néceſſaires; comme ſi les rois pouvoient diſpoſer de leurs couronnes, & les faire paſſer en d'autres mains.

Il ſe fait une révolution dans l'art militaire, qui change la face du monde. La guerre, qui,

(*) Les pairs de France accuſent ce prince du meurtre d'Artur, & le condamnent à mort.

depuis l'établiſſement des ſociétés, a mis chaque trône à ſa place, ne décide plus du ſort des états. La fortune eſt indépendante des victoires. Les armées ſe battent derriere un mur d'airain, où tous les coups s'émouſſent. La cavalerie eſt ſurtout invulnérable. L'homme d'armes enferme ſon corps dans une caiſſe de fer, & ſa tête dans un globe du même métal. Le ſoldat ne craint point la mort, parce que ſon armement lui garantit la vie. Il ſe préſente, ſans danger, au plus grand péril. Dans les batailles les plus meurtrieres, il périt deux ou trois hommes; on n'a plus que faire de la bravoure & du courage. L'ardeur pour la belle gloire s'éteint. On peut être capitaine indépendamment de la force, & devenir héros ſans valeur.

Les croiſades commencent. Les plus nombreuſes armées vont porter la guerre dans un pays étranger, où elles périſſent par la faim, la ſoif & les autres maux inévitables, attachés aux expéditions de loin. Pluſieurs armées ſont détruites, avant d'arriver au lieu, où elles doivent périr. Il s'ouvre un large tombeau en orient, où pluſieurs millions de chrétiens ſont enſévelis; viciſſitude qui prouve d'autant le contraſte, qui ſe trouve preſque toujours, dans les affaires de ce monde, que l'Europe dépeuplée par des batailles continuelles depuis les Romains, a

besoin de nouvelles générations pour se rétablir. Ces guerres deviennent la premiere affaire de l'état; ce qui ruine plusieurs états. Quand la fougue des peuples naît d'elle-même, on peut lui mettre un frein; mais, lorsque les Princes, qui devroient la modérer, l'autorisent, elle n'a plus de bornes, parce que leur exemple en justifie tous les excès. Les auteurs modernes s'épuisent en conjectures, sur la cause de cette étrange révolution. Il est plus naturel, de donner ces entreprises hardies, à cet amour pour l'extraordinaire, dont les hommes sont toujours frappés, qui leur fait entreprendre des choses hardies, pour les exécuter de même.

Les empereurs, quelquefois aggrandis, mais toujours dépouillés de cette grande puissance, qui leur a donné l'empire du monde, troublent toujours l'Europe. C'est parce qu'ils sont foibles, que leurs regnes sont turbulens. Un pouvoir affermi n'a pas besoin de tant s'agiter. Sa force le maintient en équilibre. Le siege ordinaire des révolutions est en Italie, qu'elles remplissent de guerres civiles, d'où elles s'étendent dans le reste de l'Europe; car, il est presque toujours question des successeurs de Pierre, & des descendant des Césars, deux intérêts primitifs, qui lient tous les autres à la politique générale; mais, comme tout finit sur la terre, &

que la grandeur elle-même s'enfonce dans le néant, d'où l'ambition l'a tirée, il ne reste à ces derniers, que l'image d'un pouvoir, qui ne subsiste plus.

L'Allemagne est sans chef : ce grand corps n'a point de tête. Il se forme dans la Germanie une vaste république; mais, lorsque dans une domination composée de grand nombre d'états, il manque une puissance coercitive qui les réunisse, ils se déchirent entr'eux, & l'anarchie est tout auprès.

Au milieu de toutes ces vicissitudes, plusieurs états d'Italie fleurissent, par cette nouvelle puissance numéraire, qui s'est établie par les finances. Gênes & Venise, accoutumées à l'épargne & à l'économie, s'enrichissent. Les arts s'établissent. L'industrie augmente chez les hommes. Les guerres, qui causent tant de maux, font aussi quelque bien, ainsi qu'un torrent, qui ravageant d'un côté, arrose de l'autre quelque pays arides & stériles. Au commencement du quatorzieme siecle, l'Europe éprouve une crise générale. L'orient, qui a toujours pesé sur l'occident, l'accable à la fin. L'Afrique, qui s'est étendue sur le monde chrétien, touche au moment d'éprouver une invasion générale. Le Turc menace le nord. Le midi est déchiré par des divisions intestines. Le premier corps politique,

livré

livre à la frénéſie d'un de ſes rois devenu furieux, eſt à la veille de ſa ruine.

Rome, toujours agitée par cette ombre de puiſſance, qui ne ſubſiſte plus, veut ſoutenir ſa grandeur, au milieu même de ſes ruines; ce qui forme des intérêts & cauſe des diviſions, qui s'étendent partout.

Les prêtres, les abbés, les moines, les évêques, qui ſont déja ſouverains, cherchent à augmenter l'influence & à agiter ce monde, qu'ils ont quitté. Il faut remonter bien avant dans l'hiſtoire des préjugés, pour découvrir l'origine de cette puiſſance, qui met le ſceptre dans la main, à des hommes, qui en ſe conſacrant par une vocation particuliere, au ſervice du ciel, renoncent aux couronnes de la terre.

Des univerſités ſe forment. Elles ſont la ſource de nouvelles diviſions. Les docteurs ne s'accordent pas ſur la doctrine de Jéſus-Chriſt. Il faut avoir recours aux conciles; remede qui ne guérit pas toujours le mal. Il ſemble, que l'égliſe primitive ait voulu aller au-devant de tous les ſchiſmes, en défendant aux mortels ignorans & préſomptueux d'ouvrir le texte ſacré; quoi qu'il en ſoit, c'eſt peut-être un des plus grands malheurs, qui ſoit arrivé au monde chrétien, que certains hommes ayent lu l'évangile.

L'Angleterre donne trois grandes batailles à

la France, dans leſquelles elle eſt victorieuſe. C'eſt encor une choſe remarquable dans les annales, qui ont précédé les nôtres, de voir un petit état, à peine ſorti du ſein de l'anéantiſſement, attaquer une vaſte monarchie, dont les rois, à la vérité, ſont foibles; mais dont l'état politique eſt puiſſant.

La chevalerie s'eſt établie. C'eſt un délire de l'honneur, où toutes les vertus vont ſe perdre. Cette nouvelle maladie de l'ame, cherche moins à rendre les mortels grands, qu'extraordinaires. Il faut ceſſer d'être homme, pour devenir chevalier. On ſe bat pour l'empire du monde le plus fragile, la beauté des dames & celui de leur honneur, qui, lorſqu'il eſt bien établi, n'a pas beſoin de champion. La chevalerie devient un ordre ſéparé, comme s'il devoit y avoir une profeſſion particuliere, des gens d'honneur. Il faut eſſuyer un cérémonial grave & ſérieux, pour y être admis: car preſque toujours les hommes font les choſes les plus folles, d'une maniere très ſage, &c. &c.

Un ſyſtême inconnu aux autres ſiecles ſe forme; la balance du pouvoir s'établit (*), elle met en équilibre les malheurs du monde.

(*) Quoique le ſyſtême de la balance fut déja établi, il n'influoit pas tant.

La scene varie. Sa premiere décoration s'enfonce. Les plus grands coups se frappent sur l'océan. Une petite isle se place à côté des plus grands empires. Elle a la clef des deux mers: ce qui lui ouvre la porte de la terre.

Une fureur militaire saisit les souverains. Elle étouffe en eux la voix de la nature (*). Le sang perd ses droits. Le pere déclare la guerre au fils; le fils tire l'épée contre son pere. Un roi fait arrêter celui à qui il doit le trône & la vie. Il meurt dans une prison (†).

La premiere couronne (§), prête à tomber à terre, est relevée par la générosité de quelques marchands. Le ciel est d'airain (‡); la terre ne produit plus. La nature se refuse; tous les germes sont détruits dans leurs principes. Encore deux ou trois dégrés de froid de plus, l'Europe est ensévelie sous des monts de glaces.

(*) Dans toutes les guerres de ce siecle, presque tous les princes unis par le sang, se battent les uns contre les autres.

(†) Tous les mémoires de ces temps-là justifient le fils. Ils disent, qu'il y fut forcé par des raisons d'état. En tout cas, il est triste qu'il y ait eu un siecle dans le monde, où la politique ait étouffé les loix de la nature.

(§) La couronne de France, au commencement du siecle, étant sans argent, des marchands de S^t. Malo lui prêterent quinze millions; ce qui la mit en état de faire face à ses ennemis.

(‡) L'hiver de mil sept cent neuf.

Une maladie (*) plus funeſte encore attaque les mortels; elle ouvre un large tombeau, où des millions de citoyens deſcendent à la fois. La diſette ſe fait ſentir dans toutes les ſociétés (†); il n'y a plus d'alimens: la ſubſiſtance manque aux individus. La nature humaine meurt de faim.

Trente mille hommes ſont tués, dans une bataille, où la victoire eſt donnée à ceux qui la perdent (§).

Un prince, ſans ſouveraineté, veut renverſer du trône un roi, qui porte une couronne (‖). La conjuration eſt découverte: elle reſte impunie.

Une victoire aſſure le trône chancelant d'une monarchie. Un homme fait ce que dix armées n'ont pu faire. Un particulier ſans armée, ni puiſſance, fait la guerre, en perſonne, aux nouveaux mondes. Il ſe rend maître d'un continent plus grand que la France, & plus riche que l'Europe (¶).

(*) La contagion des provinces du midi de l'Europe.

(†) La famine, qui ſe fit ſentir à l'Europe.

(§) A la bataille de Malplaquet, où les vainqueurs perdirent deux fois plus de monde que les vaincus.

(‖) Le duc d'Orléans conjure contre Philippe V: la trame, qui eſt découverte, reſte impunie; ce qui augmente le nombre des complots contre les couronnes, & multiplie les révolutions du ſiecle.

(¶) Duguai-Trouin, ſimple armateur, fils d'un marchand, fait la conquête du Bréſil.

Les trônes se multiplient. De nouveaux sceptres se forment. Un marquis & un duc deviennent rois (*). Deux soldats, après avoir agité le monde par de grandes batailles, quittent l'épée, pour donner la paix à l'Europe (†).

La plus riche monarchie (§) est ruinée, par un système inouï. Un étranger, en mettant sa fortune avec celle de l'état, le dépouille de ses trésors. Ses finances sont renversées. Tous les grands canaux de communication sont coupés. Le gouvernement établit un jeu de hazard, où les sujets sont contraints à jouer: il leur est défendu de posséder leurs richesses. Il paroît d'abord une ordonnance, qui annonce que le papier vaut de l'argent, & bientôt une autre, qui déclare que le papier ne vaut rien.

Un peuple libre défere la couronne à un soldat de fortune (‡). Son élection lui est conte-

(*) La dénomination de roi, à la place de celle de duc & de marquis, ajoute un nouveau poids à l'Europe, qui cause des révolutions plus grandes, que celles des siècles précédens. Un marquis de Brandebourg n'eut jamais fait, ce que le roi de Prusse a fait.

(†) Villars & Eugene: monument d'autant plus remarquable, que les capitaines n'ont guere d'autres talens, que celui de faire la guerre.

(§) La France, du temps du Système, qui dépouille l'état de son numéraire.

(‡) Le Maréchal de Saxe, simple officier en France, élu souverain de Courlande.

ftée. Ses armées ſont dans ſon courage & ſes vertus militaires. Il ſoutient un ſiege dans ſon palais, contre les deux plus grandes puiſſances du nord.

Au milieu des fureurs de la guerre, un miniſtre (*) forme le plan de rendre la tranquillité aux couronnes; il n'a pour oppoſer à tant de troubles & d'agitations, qu'un eſprit d'ordre, de modération & d'économie; qualités foibles & languiſſantes, qui remuent rarement les grands reſſorts de la politique. Il donne la paix à l'Europe. Un ſeul homme fait par un traité, ce que deux ſiecles de batailles & de négociations n'ont pu faire. Deux nations incompatibles s'uniſſent d'intérêt, par un traité plus incompatible encore: celui d'ouvrir les portes d'Italie à un prince étranger (†).

Un ſouverain, qui porte trois couronnes, eſſaie d'en mettre une quatrieme ſur ſa tête. Le ſucceſſeur de Céſar lui diſpute cette gloire, qui eſt dérobée à l'un & à l'autre (§).

(*) Le cardinal de Fleury, qui n'aimoit point la guerre.

(†) Les François & les Anglois établiſſent, par le traité de Séville, de favoriſer le paſſage des troupes Eſpagnoles en Italie, pour y établir Dom Carlos.

(§) L'empereur avec le pape, qui voient paſſer Parme & Plaiſance aux Eſpagnols.

Le chef de l'empire demande à l'Europe de lui garantir ſa puiſſance. Il veut faire à la politique, ce qui n'eſt pas de ſon reſſort, fixer la fortune des empires dans une maiſon.

Un royaume (*) échappe à une république. Un peuple, qui n'a ni munitions, ni armes, fait la guerre pendant quarante ans à une puiſſance réglée.

On voit une ſouveraineté (†), paſſer ſous une domination étrangere. Le prince regnant non ſeulement perd ſes états après ſa mort; mais il eſt encore mis au rang des eſclaves pendant ſa vie. On lui ôte la faculté de diſpoſer de ſon trône. Ceux qui l'en dépouillent, font ſon teſtament, auquel il eſt obligé de ſouſcrire.

Le midi de l'Europe eſt agité par une reine (§), qui prodigue des tréſors immenſes, pour acheter des états, qui ne valent pas la moitié de la ſomme, qu'elle emploie pour les acquérir (*).

Une monarchie paſſe ſous une nouvelle domination. Toutes ſes fortereſſes tombent à l'ap-

(*) La Corſe.
(†) Le grand duché de Toſcane.
(§) La Reine d'Eſpagne.
(*) Les royaumes de Naples.

proche du roi, qui s'avance pour s'en emparer. Ce même monarque, qui a acquis le royaume par ſes armes, s'intrigue beaucoup pour en obtenir l'inveſtiture, auprès d'un prince, qui n'a aucune armée à lui oppoſer.

La politique n'a plus de part aux batailles. Des milliers de mortels périſſent, parce qu'un homme (*) veut ſe venger.

Auguſte II meurt. Une puiſſance étrangere donne un roi à cette république mixte. Dix mille eſclaves ſortis des glaces du nord, contiennent une armée de cent mille nobles. Les premieres puiſſances de l'Europe s'oppoſent à cette élection. Le monarque légitime (†) eſt contraint d'abandonner ſa couronne & de s'enfuir déguiſé, pour échapper au danger, dont il eſt menacé, pour avoir voulu monter ſur un trône, qu'une nation libre lui a déféré. La monarchie, qui ſoutient ce prince, envoie quinze cents hommes à Dantzick, pour en battre trente mille. Pour que la victoire fût au niveau, il auroit fallu qu'un ſoldat en eut valu vingt-cinq.

(*) L'empereur, animé par les pertes qu'il fait en Italie.

(†) Le roi Stanislas ſoutenu par la France, mais contraint de céder à ſon compétiteur.

cinq. Si ces événemens n'étoient pas de notre ſiecle, on les croiroit d'un autre monde. La Lorraine eſt jointe à la France. Toutes les guerres, depuis deux ſiecles, n'avoient été faites que pour éviter cette union. Un roi, deux fois élu & deux fois détrôné, la donne à cette monarchie.

Un peuple ſe choiſit un roi, dans la claſſe des hommes ordinaires. Ce monarque (*) deſcend du trône, pour aller mourir de faim dans une priſon. Etrange contradiction du caractere des mortels, qui, dans un tems, donnent une couronne à un homme, & dans l'autre lui refuſent du pain.

Une puiſſance, qui a paſſé pluſieurs ſiecles dans l'obſcurité, paroît tout-à-coup avec éclat ſur le théâtre militaire, ce qui change la grande ſcene de la guerre.

Des combats ſanglans ſe donnent à l'extrémité de la terre. L'eſpece diminue, pour augmenter le nombre des épiceries.

Charles VI meurt. Les princes, qui ont garanti ſa pragmatique ſanction, tirent l'épée pour la rompre, de la même main qu'ils l'ont ſignée. La guerre générale eſt déclarée. Six cents mille mortels ſuivent ce prince dans le tombeau.

(*) Théodore, mort à Londres faute d'alimens.

La France fait un empereur (*) par une commission particuliere, comme le pape accorde des bulles, pour posséder un bénéfice.

De nouvelles batailles se donnent; les combats recommencent. Les Maures dirigent le monde politique; la volupté monte sur le trône. Les femmes gouvernent les empires: elles mettent dans les grandes affaires toute la foiblesse de leur sexe.

Charles VII meurt, accablé du poids de sa force & de sa foiblesse (†). La moitié de l'Europe ferme le trône de l'empire à un prince étranger, qui veut y monter, tandis que l'autre moitié le lui ouvre. Ce prince perce au travers des divisions, qu'excite son élection & va se placer sur le trône des Césars.

Un état riche & florissant (§) est dévasté. La fureur de la guerre détruit les arts. Une famille royale est faite prisonniere, au milieu de la paix.

Une petite république (‖) secoue le joug d'u-

(*) L'électeur de Baviere.

(†) Jamais prince ne souffrit tant des caprices du sort & des faveurs de la fortune. L'électeur, son fils, qui auroit pu lui succéder, ne veut point d'une gloire empruntée; il renonce au premier diadême du monde.

(§) La Saxe.

(‖) La république de Gênes.

ne grande puiſſance. Elle rompt ſes fers en préſence de ceux qui les lui font porter: exemple mémorable, qui fait voir que tout cede à l'audace, armée de la force du deſeſpoir.

Deux nations (*) ſe font la guerre en pleine paix: elles n'informent le monde qu'elles ſe battent, qu'après qu'elles ſe ſont battues.

Des ſubtilités théologiques ſe mêlent aux affaires de la politique. La prédeſtination occupe les cabinets. On négocie de la grace efficace.

Le ſyſtême des ſubſides s'établit: les états, qui n'ont pas les moyens de troubler l'Europe, ſont ſoudoyés par ceux qui les ont. C'eſt un reſſort de plus, que la politique ajoute aux malheurs du monde. Une république libre (†), ſe donne à un maître.

La plus grande bataille du ſiecle, pour ſon importance, ſe donne; elle doit décider du ſort de quatre nations. La victoire ne peut ſe faire jour, qu'au travers d'un bataillon quarré, qu'il faut forcer. Deux premiers efforts ne peuvent l'ébranler. L'Europe chancelle; encore deux ſecouſſes inutiles, & elle n'a plus d'équilibre. La fortune ſe décide. Maurice eſt vain-

(*) La France & l'Angleterre, dans la guerre de mer.
(†) La Hollande.

queur : un homme ſeul décide le ſort de la république univerſelle.

Les rois deſcendent du trône, pour ſe faire la guerre en perſonne (*). Le commerce décide de la puiſſance politique. Il monte ſur le trône, & préſide au conſeil des rois. Les états marchands ont l'avantage ſur les conquérans. Les arts ſuivent la même révolution. Les états, qui ont le plus d'artiſtes, deviennent les plus grands. Les métaux dégénerent (†). Tout eſt cher, excepté l'or & l'argent, qui perdent leur prix. La meſure commune des richeſſes, n'eſt plus celle de l'abondance publique.

Une nouvelle maniere de faire la guerre ſe développe. Un prince (§) réfléchi & profond en fait un nouvel art. On ſe détruit plus ſûrement & plus promptement. L'Europe accepte ſa nouvelle maniere de s'arracher la vie.

Les agens des couronnes s'emparent de l'auto-

(*) On a vu dans ce ſiecle, François, grand duc de Toſcane, depuis Empereur, George II, Fréderic, Emanuel de Savoye, Dom Carlos, Dom Philippe, le duc de Modene, Louis XV, commander les armées, ou s'y trouver en perſonne.

(†) La révolution, qui s'eſt faite dans les finances, eſt un des grands phénomenes de ce ſiecle. Avec un numéraire immenſe, les peuples ſouffrent tous les maux, attachés à l'indigence.

(§) Le Roi de Pruſſe.

rité ſuprême. Il n'y a plus de rois: chaque état eſt gouverné par un miniſtre.

Des unions incompatibles ſe forment. Les nations les plus rivales, & dont les intérêts ſont incompatibles, s'uniſſent par des traités. La terre s'ouvre. Elle engloutit une capitale avec ſes habitans: ce qui échappe aux rigueurs du ciel, eſt livré aux fureurs de la terre. Ce reſte infortuné n'a ni nourriture, ni vêtemens. La nature lui refuſe un aſyle; cette ſecouſſe ébranle pluſieurs états de l'Europe (*). Une fureur aveugle arme les bras des citoyens. On conjure contre les couronnes. Pluſieurs rois (†) ſont aſſaſſinés, à côté de leur trône.

Une ſociété religieuſe eſt bannie de quelques états. Deux partis ſe forment. L'un la regarde utile aux choſes du ciel, l'autre nuiſible aux affaires de la terre. La politique générale s'en mêle. L'expulſion de quelques moines occupe plus l'Europe, que s'il s'agiſſoit de ſon exiſtence.

(*) Le tremblement de Lisbonne cauſe une révolution, en ce qu'elle ſuſpend les arts & les manufactures des peuples induſtrieux: opération lente, mais qui, en diminuant la main d'œuvre, peſe ſur la politique générale.

(†) Le roi de France une fois, & le roi de Pologne deux.

Deux monarchies limitrophes ſe font la guerre; elles ſont trop occupées de leurs richeſſes, pour ſe livrer de longues batailles. A la premiere campagne elles font la paix. Le trône le plus puiſſant du nord eſt renverſé. Une femme (*) prend la couronne & la met ſur la tête. Quelques ſoldats la déclarent impératrice. L'empereur eſt mort, ſon corps eſt montré au peuple.

Une monarchie, qui n'a point d'argent, fait la guerre avec du papier. Ces effets à la paix perdent les deux tiers de leur valeur (†), faute d'une bonne adminiſtration; perte qui pouvoit renverſer l'état, ſi les hommes n'oublioient le paſſé, pour ne s'occuper que de l'avenir. Le génie du ſiecle ſe communique partout (§). L'eſprit force l'imagination : elle enfante des projets auſſi vaſtes que ruineux; ce qui allume partout le feu de la guerre.

Tous les peuples de l'Europe gémiſſent, ſous le poids des impôts (*): ils ſont accablés par la grandeur des finances.

(*) L'élection de Catherine eſt enſuite confirmée par tous les corps politiques.

(†) Effets du Canada.

(§) Jamais ſiecle ne fut plus fécond en projets.

(*) Voyez l'état des taxes.

Une riche colonne (*), qui auroit dû faire d'abord la guerre, ou ne la faire jamais, se déclare. Elle n'a pas plutôt les armes à la main, qu'elle est contrainte à signer la paix, aux dépens d'un riche continent & d'un grand trésor. Il lui en coûte plus, pour avoir fait une campagne, que si elle avoit perdu dix batailles.

Un monarque (†) est accusé devant le conseil, qui représente l'état, pour lui avoir donné la paix. Un citoyen obscur (§) s'en prend à sa puissance, il attaque sa personne. La révolution qu'il forme, est en sa faveur. On le regarde comme le libérateur de la patrie. Une nation se dément, parce qu'il dit au roi, qu'il a menti.

On tire un homme du fonds de la Sibérie, pour l'élever au trône. L'esclave d'un empire étranger devient souverain (‖).

Les puissances intermédiaires (‡) d'un grand état s'en prennent au trône; elles disputent aux

(*) L'Espagne, dans la dernière guerre contre l'Angleterre.

(†) Mécontentement des Anglois contre George III, pour avoir fait la paix avec la France.

(§) Wilkes, dans le *Nord-Briton*.

(‖) Biren.

(‡) Entreprises du parlement de Paris, sur la couronne, qui oblige Louis XV de le casser & d'en établir un autre à sa place.

rois leur autorité, & veulent regner à ſa place.

La génération des rois s'éteint. Les ſucceſſions aux trônes ſont interrompues (*). On ne trouve preſqu'aucun ſceptre, dans les mains de celui qui doit le porter.

La premiere couronne eſt enſévélie ſous les débris des dettes publiques (†): le roi veut les liquider. Les opérations commencent. Ceux des miniſtres, qui s'en chargent, ne s'appercoivent pas, qu'il n'y a pas aſſez de finances dans l'état pour liquider l'état. Ils ont recours à des demi-remedes, toujours plus dangereux que le mal.

Un monarque (§) veut rendre à ſa couronne, l'éclat qu'elle a perdu; mais il l'obſcurcit davantage en multipliant des richeſſes, qui

(*) Dans l'état actuel de l'Europe, on trouve une princeſſe d'Holſtein ſur le trône de Ruſſie: un Biren ſur celui de Courlande; un étranger à l'empire, qui porte la couronne impériale; la Lorraine occupée par Louis XV; le deſcendant d'un Hanovrien, qui porte la couronne d'Angleterre; une branche clandeſtine, qui a en main le ſceptre de Portugal: un Bourbon regne en Eſpagne; Naples, Parme & Plaiſance ſont gouvernées par des branches étrangeres; les états de Modene ſont paſſés à un dernier deſcendant de la branche d'Autriche.

(†) La France.

(§) Derniers réglemens du roi d'Eſpagne, pour rétablir les finances.

doivent augmenter ſa pauvreté. Il y a des états, qu'il faudroit priver du numéraire, parce que plus ils ont de l'argent & moins ils ont de moyens.

Un petit royaume (*) eſt uni à une grande monarchie. C'eſt un reſſort de plus, ajouté à ſa puiſſance.

Deux dominations échappent au ſouverain, qui a la primatie dans l'empire du monde chrétien. La révolution ſe fait ſans coup férir; deux officiers s'emparent de la premiere, & quelques ſoldats ſe rendent maîtres de la ſeconde.

Un monarque eſt pris dans ſa capitale (†) & preſque dans le ſein de ſa cour. On le traîne dans un lieu écarté. Sa perſonne eſt inſultée. Jamais tête couronnée n'eſſuya tant de mépris. Sa mort eſt réſolue. Le répentir lui donne la vie.

La puiſſance du nord, qui agite l'Europe, demande la permiſſion aux états-maritimes, d'armer une flotte pour aller attaquer le Turc. On lui ouvre les portes de la Méditerranée, dans l'eſpérance bien fondée, qu'elle périra par les accidens inévitables attachés à une longue navigation. Le contraire arrive. L'Ottoman, peu

(*) La Corſe.
(†) Le roi de Pologne.

TAYLOR INST. OXFORD

expérimenté ſur cet élément ; ſe met dans la poſition, où l'ennemi eût voulu placer lui-même ſon armée navale pour la brûler ; elle périt dans une nuit.

Une reine (*) eſt arrêtée dans ſon palais. On la fait priſonnière au milieu de ſa cour, en préſence de ſes gardes, dans la ville, qui la reconnoît pour ſa ſouveraine. De tous les titres, qui l'ont accompagnée ſur le trône, il ne lui reſte qu'un nom.

Une monarchie du nord (†) change tout à coup de conſtitution. La révolution ſe fait en moins de tems qu'il n'en faut pour la former. Son roi s'élance ſur le trône, & s'enfonce la couronne ſur la tête, qu'il n'a portée juſques-là qu'à demi. On le voit paſſer dans un jour, d'un pouvoir ſubordonné à une autorité abſolue.

Un monarque (§), ſans deſcendre du trône, perd les deux tiers de ſon royaume. Il ſe couche dans l'élévation & ſe leve dans une ſorte d'anéantiſſement ; de toute ſa grandeur paſſée il ne lui reſte qu'un ſceptre.

Notre ſiecle prend encore un caractere uni-

(*) La reine de Danemarck.
(†) Derniere révolution de Suede.
(§) Auguſte de Pologne.

que. Nous avons profité des connoiſſances de tous les âges du monde. Nous aſſemblerons, dans cet abrégé, ce que le genre humain a fait pour nous, & ce que nous avons fait pour le genre humain; on y trouvera, à peu près, toutes les pieces qui ont contribué à l'édifice du monde littéraire, depuis la fondation, dont nous allons donner ici une petite eſquiſſe.

Les premiers hommes naiſſent & meurent ſans connoiſſances. Ils ne font que paſſer ſur la terre. L'eſprit humain reſte trois mille ans dans le berceau. Pendant cette longue ſuite de générations, à peine trouve-t-on cinq ou ſix hommes qui aient penſé. Tout le reſte renfermé dans l'enclos de ſon exiſtence, ſe borne à vivre & à mourir. La philoſophie perce au travers de cette nuit obſcure, où l'univers eſt plongé; mais elle eſt auſſi barbare, que le ſiecle qui la voit naître. L'eſprit humain a beſoin de nouvelles routes. La politique, qui dirige les ſociétés, ignore l'utilité des connoiſſances, parce qu'elle n'apperçoit pas encore le bien du ſavoir.

Le ſiecle tumultueux d'Alexandre, en agitant les nations, donne une ſecouſſe à l'eſprit, qui les fait ſortir de cet état d'anéantiſſement. Les premiers rayons de lumiere, qui éclairent les hommes, ſe déploient en Aſie. L'Europe reſte

encore dans l'obſcurité des ténebres de l'ignorance. Il faut attendre que les Romains aient fait la conquête du monde, pour que le génie des hommes ſe déploie. Les beaux arts font des progrès : mais la vraie philoſophie n'en fait point; c'eſt que la raiſon humaine n'eſt pas encore aſſez forte, pour recevoir ces vives impreſſions, qui la raſſurent en l'ébranlant. Les âges barbares, qui ſuivent les regnes funeſtes des empereurs, répandent une nouvelle nuit ſur la terre. Cependant la nature ſe développe inſenſiblement. Plus elle eſt lente & tardive, plus ſes progrès ſont grands & rapides. Tout eſt déja préparé pour une révolution. Les périodes ſont accomplis. Les ſiecles modernes ſont marqués, pour être l'époque d'un nouveau monde intellectuel.

Déja l'Europe eſt trop étroite, pour contenir tant de ſavoir. Il faut reculer les barrieres du monde. On découvre les Indes, l'Amérique & une partie de l'Afrique. Le globe ſe réunit. La navigation ouvre les portes du monde, que le défaut de connoiſſance a tenu fermées depuis la création. Elle étend les connoiſſances. La ſcience, la plus néceſſaire à l'homme, par ſon importance, ſe développe. Elle conduit à la connoiſſance de l'Etre Suprême. La métaphyſique monte dans le ciel. Elle fait voir Dieu face

à face. On compte tous les rayons de ſa gloire. L'aſtrologie, premiere ſource des égaremens de l'eſprit humain, qui a ſoumis l'univers aux erreurs groſſieres de la ſuperſtition, devient une ſcience ſolide, dont les principes ouvrent les portes à la vérité. La terre, que l'ignorance & le préjugé ont laiſſé pendant tant de ſiecles immobile, reprend ſon mouvement. La théorie des planetes eſt perfectionnée. On ſait le lieu où les étoiles fixes ſont attachées au firmament, & l'eſpace que les cometes occupent dans la région des airs. Le génie inventif ſe fait de nouveaux yeux (*), pour voir juſques dans les derniers eſpaces de l'univers. La marche du ciel eſt connue. Les ſatellites de Jupiter ſont découverts.

Déja Bacon a annoncé la néceſſité de refaire de nouvelles idées. Deſcartes ramene les hommes à la vérité, par les erreurs. L'analyſe prête des ſecours à la géométrie; elle perfectionne l'algebre. Les ſciences ſéparées ſont réunies. Tout s'avance; l'eſprit devenu fécond trouve en lui des reſſources, qu'il n'a pas découvertes depuis ſa premiere exiſtence. L'eſprit devient créateur. *Qu'on me donne de la matiere & du mouvement*,

(*) Les téleſcopes.

dit un mortel (*) & je vais former un monde. Les espaces immenses sont mesurés. Le soleil est le centre de la planete, dans lequel nous vivons. On a calculé les espaces de la circonférence; ce n'est cependant là, qu'une roue du monde physique. Tous les espaces se tiennent en équilibre par leur balancement. Ils se servent de contre-poids l'un à l'autre. Chaque région est un monde séparé, dont la réunion forme le globe de l'univers. Les phénomenes sont généralisés, & les effets comparés les uns avec les autres. Le temps que la lumiere met pour arriver du soleil jusqu'à nous, est calculé. Elle traverse ces longs espaces dans sept à huit minutes. L'atmosphere inconnu aux premiers savans, ce cahos élastique qui contient les débris de l'univers, où la nature se détruit & se réforme tour à tour, n'échappe point aux yeux de la philosophie. On pese l'air. Son étendue est mesurée. On découvre la nature des vents. Ils naissent de l'impression du soleil, qui raréfie les vapeurs de l'atmosphere. On les suit dans leur marche rapide. Ils changent de direction, au trentieme dégré de l'équateur, en passant de l'orient à l'occident.

(*) Descartes.

Tous les phénomenes de la moyenne région ſont découverts. On décompoſe le tonnerre; on analyſe la pluie, la neige, la grêle & les tempêtes. L'arc-en-ciel n'étonne plus la terre; on ſait comment il ſe deſſine dans les airs.

Le voile de la nature eſt déchiré. Elle n'a plus rien de caché pour l'eſprit humain, qui aſſiſte, en perſonne, à toutes ſes créations. Sa fermentation, qui donne la vie à tant d'êtres, de plantes & de végétaux, ceſſe d'être un myſtere.

La vue, cette fenêtre de l'eſprit humain, faite pour ſaiſir tous les eſpaces & rapprocher tous les corps, eſt expliquée. L'univers qui, juſques-là, n'a vu que matériellement, eſt étonné de découvrir tant de prodiges, dans la plus petite opération viſuelle. Cependant cet organe eſt borné; il y a de petits corps dans le globe qui lui échappent. L'art donne encore ici de nouveaux yeux à la nature. Elle apperçoit [redacted] qui, auparavant, étoit impénétrable.

La théorie des ſons fait avancer la philoſophie de pluſieurs pas. Ce n'eſt pas aſſez, que de voir plus aiſément, il faut encore entendre diſtinctement. La vibration de l'air excite les paſſions de l'ame; ce qui fait naître autant de ſenſations, que ſes modulations ſont différentes. On perfectionne la méchanique du mouvement.

Toutes les machines, propres à multiplier les arts, ſont rapprochées de leurs principes; la nature acquiert de nouveaux bras, ſans augmenter le nombre des hommes.

Une ſcience bien plus intéreſſante, que celle qui apprend à meſurer les eſpaces du ciel, & à calculer l'étendue de la terre, ſe développe. Il eſt queſtion de connoître l'homme, qui, dans un petit eſpace, ramene à lui l'univers entier. Ici la philoſophie apporte une attention ſublime. L'anatomie de tous les ſiecles n'a encore rien fait pour le genre humain. Ses obſervations n'ont porté que ſur des cadavres. Il n'eſt plus queſtion de mort; il s'agit de connoître cette machine qui contient la vie. L'homme phyſique eſt encore à développer. La philoſophie entreprend ce grand ouvrage. Elle examine piece à piece la méchanique du cœur humain, avant d'y placer ſon ame; c'eſt d'après l'organiſation de la matiere & faite pour y recevoir l'eſprit, qu'il développe ſes opérations.

Un philoſophe hardi imagine de réunir les connoiſſances, & de ne faire qu'une ſeule ſcience de toutes celles qui compoſent le ſavoir univerſel; projet le plus vaſte & le plus étendu qui ſoit jamais entré dans la tête d'un mortel. Un autre conçoit le projet d'une langue univerſelle,

qui

qui établiſſe des ſignes généraux pour toutes les penſées.

Malgré le ſavoir, qui a diſſipé les ténebres de l'ignorance, les hommes ſont encore dans l'obſcurité. Un philoſophe éclaire le monde. Il apprend à l'univers, qu'un rayon de lumiere eſt compoſé de ſept rayons primitifs, d'où dépend l'ordre des couleurs. Il crée une optique; nouvelle révolution, qui influe ſur toutes les connoiſſances. Pluſieurs beaux génies paroiſſent à la fois.

Hoadley, grand aſtronome. Son génie lui fait marquer l'ouvrage de la création. Il trace dans toute l'étendue du globe un point, où commence la déclinaiſon de la ligne.

Leibnitz, homme d'une littérature immenſe, qui joint les plus grandes connoiſſances au plus profond ſavoir.

Huighens, très ſavant dans la carriere du ciel. Le monde lui doit la découverte de l'anneau de Saturne, & celle du troiſieme ſatellite (*).

Ruyſch, fameux naturaliſte & médecin, qui,

(*) Quoique quelques-uns de ces premiers grands hommes ſoient nés dans l'autre ſiecle, on peut les regarder comme de celui-ci, parce qu'ils ſont morts après qu'il a été révolu.

après la mort, conſervoit les corps par des injections, qui ſembloient les rendre au monde. Il a un cabinet rempli de cadavres en chair, & fleuris comme s'ils exiſtoient, & à qui il ne manque que la reſpiration. C'eſt beaucoup pour cet art. On accuſe les médecins d'abréger la vie; celui-ci cherche à la perpétuer.

Malebranche, philoſophe utile au genre humain; il s'applique à la recherche de la vérité.

Locke, il perfectionne l'entendement humain; la plus grande entrepriſe, qu'un philoſophe ait jamais formée.

Bayle, il publie dans un ordre alphabétique l'hiſtoire des erreurs des hommes.

Moreri, qui a commencé une grande compilation, que le ſiecle n'a pas encore fini.

De la Martiniere: ſon dictionnaire univerſel de la géographie ſeroit un ouvrage très utile, s'il eut été vrai.

Fontenelle, l'auteur de deux ſiècles & le génie de tous les âges; il n'eſt pas donné à l'eſprit humain, de raſſembler tant de connoiſſances & de ſavoir.

[*FIN de l'abrégé hiſtorique de nos annales politiques.*]

L'ESPION FRANÇOIS A LONDRES.

No. XIII. SAMEDI, 23 *Mai* 1778.

AVANT de faire des réflexions ſur la lettre ſuivante, je ſupplie le lecteur d'y faire attention ; la matiere qu'elle contient eſt intéreſſante.

„ MONSIEUR,

„ JE dis, qu'un auteur, qui fait de ſon eſprit „ un commerce mercénaire, & qui vend ſa plu„ me pour critiquer un gouvernement ſans me„ ſure, ou le louer ſans pudeur, eſt un im„ poſteur, que les loix devroient obliger de „ faire amende honorable à la ſociété, à la„ quelle il en a impoſé. Ce n'eſt pas aſſez ; il „ devroit y avoir une peine afflictive, pour „ punir un ſemblable attentat.

„ De tous les crimes, qui troublent l'ordre „ de la société politique & civile, celui-ci eſt „ le plus grand. Il eſt indifférent, en ſoi, „ qu'un citoyen ſoit bien ou mal-affecté ſur un „ ſujet particulier; mais, il ne l'eſt pas, qu'un „ peuple entier ſe forme de fauſſes idées, ſur le „ caractere de ceux qui le gouvernent. C'eſt „ de cette opinion que paît ſa ſûreté: or, *lors*- „ qu'elle eſt erronnée, elle eſt dangereuſe.

„ ~~Peut-être vaudroit-il mieux~~ que cette maſ- „ ſe d'hommes, qu'on nomme le peuple, ne „ fût point inſtruite des affaires du gouverne- „ ment, & qu'on jettât un voile ſur les rois & „ les miniſtres, comme les anciens cachoient „ autrefois les ſtatues des dieux; mais comme „ de nos jours, ce voile eſt déchiré, & que „ dans les états libres, ou qu'on appelle de „ ce nom, chaque citoyen cherche à percer „ dans ce ſanctuaire, il faut, du moins, qu'il „ y entre par la porte de la vérité."

Voici ce qu'on lit dans une feuille périodique, papier qui a pour titre le *Morning Poſt*, du 11 Mai 1778, ſur les miniſtres & l'adminiſtration préſente de l'Angleterre.

„ Les grands & les miniſtres d'un état ont „ beau ſignaler leur adminiſtration par leur pro-

„ bité, ils doivent s'attendre d'être en bute à
„ la troupe envénimée des envieux calomnia-
„ teurs, qui épuiſent toutes les reſſources de
„ l'invention, pour les ſupplanter, à la faveur
„ de la cabale & de l'intrigue. Cette eſpèce
„ d'envie de la cour, s'eſt accrue depuis peu ſi
„ prodigieuſement, que les diverſes factions de
„ la minorité en ſont venues juſqu'à lever hau-
„ tement le maſque, & à proclamer ſans hon-
„ te, que leurs oppoſitions ne viſent qu'à en-
„ vahir les places d'état. Il ſeroit ſuperflu de
„ faire ici à l'univers l'énumération des haran-
„ gues inſidieuſes du parti de Rockingham, de
„ l'éloquence ronflante de Charles Fox, des
„ rapſodies interminables de l'inintelligible
„ Tommy Townſend, ou des diſcours plus
„ flegmatiques du vétéran colonel Barré, ſi
„ ſouvent trompé dans ſes ambitieuſes eſpé-
„ rances. Notre gracieux ſouverain, au mi-
„ lieu de ces éclats empoiſonnés d'une oppoſi-
„ tion non méritée, ſe conduit avec cette ſa-
„ geſſe, qui montre tout à la fois, & la bonté
„ de ſon cœur, & la prudence profonde & po-
„ litique de ſon eſprit. Les fureurs des pa-
„ triotes, fruſtrés dans leur attente, ne font
„ aucune impreſſion ſur lui, il perſiſte à ap-
„ peller dans ſes conſeils, ces hommes dont la
„ droiture & l'habileté ont été hautement juſti-

„ fiées par des preuves si éclatantes; si la ma-
„ jesté déployoit moins de justice, en faveur
„ de si respectables ministres, son service ne
„ seroit plus qu'un esclavage! Quel homme de
„ talens & d'honneur, qui voulût se hasarder
„ à servir l'état, s'il n'étoit pas assuré d'être
„ soutenu? C'est la fermeté du prince, qui
„ donne de la vigueur & de la vie à toutes
„ les parties de son gouvernement; je me flat-
„ te, Monsieur l'éditeur, qu'il sera marqué,
„ dans les annales du règne de sa majesté, qu'il
„ n'abandonna jamais ses dignes ministres, pour
„ gratifier les désirs de l'envie; mais qu'il appel-
„ la toujours, à son conseil, les plus habiles, les
„ plus méritans, en leur accordant toute la pro-
„ tection, qui étoit dûe à leur mérite; & c'est
„ en conséquence de cette conduite sage, que
„ dans la crise des plus dangereuses affaires, il
„ a été servi avec une vigueur, une fidélité &
„ un succès surprenans. C'est dans ces circon-
„ stances que la présente administration peut dé-
„ fier hautement, les foibles efforts de ses enne-
„ mis, & que plus ils manifestent de l'humeur,
„ plus ils montrent de malice & de foiblesse."

" Lorsqu'on loue un corps politique, par l'endroit même qu'il mérite d'être blâmé, la louange devient une injure, ou, au moins, une ironie.

Il n'eſt que trop vrai que les grands miniſtres ſont expoſés à l'envie & à la cabale, & que par une fatalité qui ſe trouve dans la nature humaine, la probité la plus épurée n'eſt pas toujours à l'abri des traits de cette funeſte paſſion: pour porter envie à un grand miniſtre, il faut qu'il ſoit réellement grand; mais, lorſqu'il n'a ni génie, ni capacité, ce qu'on appelle ainſi, perd ſon nom & doit être regardé comme un reproche. C'eſt toujours celui qu'on fait au miniſtre qui n'a point de talens, ou, qui n'a mérité ſa place & ne s'y ſoutient que par la faveur du prince.

Le public peut prendre le change ſur l'eſprit & la capacité d'un particulier; mais il ſe trompe rarement ſur le génie & le caractere de l'homme en place; c'eſt qu'il le juge par ſes faits, & que dans ceux-ci il n'y a pas à s'y méprendre.

Je ne releverai point toutes les fatuités de cette adulation, qu'on vient de lire, & que l'auteur finit par ce trait marqué: *le roi a été ſervi avec une vigueur & un ſuccès ſurprenant*: en effet, rien de plus ſurprenant que ces ſuccès; cette monarchie s'en ſouviendra longtemps.

Il eſt certain que les agens de cette couronne, pour me ſervir de cette expreſſion, ont bronché à chaque pas; ils ont fait plus de fautes dans un luſtre, que tous les miniſtres de

la Grande Bretagne n'en avoient fait dans trois siecles.

Voici le résultat de leurs succès surprenans. Ils ont entrepris une guerre civile, sans en connoître la nature ni les conséquences; ils ont fait verser le sang de la nation, donné des batailles, dont les victoires même ne pouvoient procurer d'autre avantage, que la gloire funeste de les avoir remportées. Ils ont deshonoré la majesté du trône, en envoyant des généraux & des armées, qui se sont laissés prendre & ont été forcés de capituler avec une troupe, à qui on avoit donné le nom de *rebelle:* tache, qui ternira à jamais la couronne d'Angleterre. Ils ont dévasté l'Amérique, ruiné la plus florissante des colonies; ils ont épuisé les finances de l'état, pour une querelle qui ne pouvoit être terminée que par la voye de la médiation; ils ont donné le tems à la France de faire un traité avec l'Amérique; ils ont envoyé des commissaires au congrès pour composer avec lui, & ont joint par-là la honte à l'ignominie. Ils ont laissé entrer la flotte de Toulon dans l'océan sans coup férir, &c. &c. En un mot, ils ont donné la Grande Bretagne en spectacle à l'Europe, par une conduite, dont on ne trouve aucun exemple dans l'histoire, depuis l'établissement des sociétés politiques. Il n'est pas extraordi-

naire qu'une adminiſtration ſe trompe dans quelques points; mais il l'eſt, qu'elle ſe trompe ſur tous les points. Lorſque cela arrive, il faut l'attribuer à ſon incapacité, & non à la fortune, qui n'a point ces ſortes de conſtance, &c.

Je reviens à la feuille, dont j'ai fait mention au commencement de ce diſcours; je veux parler de ces papiers ſcandaleux, qui ſacrifient la vérité publique à des intérêts particuliers.

On ne ſauroit traiter cette matiere ſans remonter à des principes, c'eſt-à-dire, découvrir l'origine de cette nouvelle littérature, répandue en Europe, ſous le titre de gazettes.

Il faut, pour cela, diſtinguer les âges: du temps des grandes conſtitutions, lorſque la république appartenoit aux citoyens, il étoit de l'intérêt commun qu'un chacun fût informé de ce qui ſe paſſoit dans le gouvernement; mais, lorſque l'empire fut uſurpé & que chaque état devint la propriété perſonnelle d'un homme, qu'on nomme roi, tout fut myſtere & ſecret. Du temps des Céſars il n'y eut plus d'hiſtoire romaine; toutes les dépêches étoient portées dans le cabinet des empereurs; on ne publioit que des annales, qui flattoient leur vanité, ou qui pallioient leurs crimes; de-là vient que les caracteres de ces premiers princes ſont parvenus à nous extrêmement défigurés. Un ſeul exem-

ple peut ſervir pour tous: les annales mettent Juſtinien au rang des grands empereurs, tandis que ſon hiſtoire ſecrete en fait un ſcélérat, qui vendoit les loix & les jugemens.

Les barbares qui détruiſirent l'empire Romain, éteignirent le reſte de la littérature qui reſtoit au monde. Il n'y a plus d'hiſtoire, ni publique, ni ſecrete. Les grands événemens du monde devinrent un cahos, que l'on a fait ſortir depuis du néant des choſes humaines.

Nous avons annoncé les progrès de l'eſprit humain, au renouvellement des arts. Tous les genres de ſavoir furent perfectionnés autant qu'ils pouvoient l'être, chez des mortels bornés par leur nature.

Les académies, occupées aux grandes découvertes, négligerent cette partie de l'hiſtoire, qui a paru depuis dans des feuilles volantes; ce ne fut qu'après que la littérature ſe fut relâchée, que l'on vit naître celle des gazettes; on ne ſauroit croire le mal qui en réſulta.

Des citoyens, qui juſqu'alors ne s'étoient embarraſſés que de leur domeſtique, ſe mêlerent des affaires d'état.

Les eſprits lourds & peſans, qui pour l'ordinaire ſe jettent dans la politique après ces lectures, lâcherent des bordées de réflexions & de raiſonnemens ſur les intérêts des princes.

On peut bien juger, que les auteurs de ces feuilles, écrivoient ſur ce qu'ils n'entendoient pas, diſoient ſouvent ce qu'ils ne comprenoient pas.

Les Hollandois, qui trafiquent de tout & ſur tout, furent les premiers qui vendirent à l'Europe ces menſonges politiques, ou du moins qui leur donnerent plus de vogue, & afin que ce commerce étendît ſes branches au loin, il fut revêtu de l'autorité ſouveraine. La république accorda à ces auteurs le privilege de mentir impunément, avec clauſe néanmoins, que lorſqu'un article contiendroit une fauſſeté avérée, l'on s'en dédît dans la feuille ſuivante: pacte, qui a été ſi religieuſement obſervé, qu'il n'y a pas de gazetier, un peu honnête homme, qui n'avoue cinq à ſix cents fois l'année qu'il eſt impoſteur.

Ce commerce littéraire étoit trop lucratif & trop facile pour ne pas faire des progrès; car il ne faut pas abſolument un grand génie, pour entaſſer quelques fauſſetés, les unes ſur les autres, arranger des dates, publier des morts & des naiſſances.

Tous les états voulurent avoir leurs gazetiers, & afin que cette nouvelle littérature ne dérogeât pas, & qu'elle reſſemblât, en tous points, à celles des Hollandois, on leur accorda les mê-

mes priviléges. C'eſt depuis ce tems-là que les états de l'Europe ſont à l'uniſſon. Liſez la gazette de Paris, le poſtillon de Vienne, le courier d'Avignon, vous y trouverez les mêmes menſonges, répétés preſque mot pour mot; on n'y lit d'autres faits vrais, que ceux que le cabinet veut qu'ils ne ſoient pas ignorés: l'uniformité n'eſt que pour les traités de paix, les déclarations de guerre, les batailles, les combats; mais on ignore totalement les cauſes qui les produiſent; ainſi on eſt moins inſtruit aujourd'hui ſur la politique, qu'on ne l'étoit avant l'établiſſement des papiers politiques, car il vaut mieux ne ſavoir rien ſur les intérêts des princes, que de les ſavoir mal. Dans le premier cas, l'ignorance eſt excuſable; dans le ſecond, elle eſt mépriſable.

Après la création de ceux-ci, on vit naître la claſſe des nouvelliſtes: claſſe la plus ridicule de toutes, qui remplit la ſociété de ſots raiſonnemens: voilà les biens que les gazettes ne firent point. Voici les maux qu'elles ont faits.

Elles ont rempli le monde de *géniaux*. Il faudroit bien des diſtinctions pour expliquer ce que c'eſt que cet animal, que l'on nomme, communément, un *génial*; c'eſt un nouvelliſte, qui a adopté les intérêts d'une cour, préférablement à ceux d'une autre: par exemple, après

l'impreſſion des gazettes, on vit des gens épouſer l'intérêt de la maiſon de Bourbon; d'autres ſe déclarer pour la maiſon d'Autriche, & ainſi des autres cours de l'Europe. Cette manie fut ſi grande, qu'elle alla juſqu'à la fureur. On vit ſouvent des *géniaux* ſe battre comme des dogues Anglois, juſqu'à la mort, pour défendre leur opinion.

J'ai dit, que chaque royaume, chaque province, ou chaque capitale, eut ſon gazetier particulier, qui avoit le privilege excluſif de tromper le public; mais, ſoit qu'à Londres il y eut plus de menſonges à imprimer, que dans aucune ville de l'Europe, & qu'un menteur ſeul n'eût pas ſuffi pour en impoſer à cette populace immenſe, il s'en établit d'abord deux, enſuite trois, & inſenſiblement le nombre eſt parvenu juſqu'à celui de dix ſept.

SAVOIR.

Le Gazettier, le General Advertiſer, le Public Ledger, le Public Advertiſer, le Morning Chronicle, le Morning Poſt, le Daily Advertiſer, le Lloyd's Evening Poſt, le London Packet, le London Evening, le General Evening, le St. James's Chronicle, le Whitehall Evening, le Middleſex Journal, le London Gazette, le Craftſman, & Baldwin's Weekly Journal.

Tous ces gazetiers ont à peu près le même titre; mais il faut que pour l'ordre de la politique littéraire, ils different dans celui-ci, d'une lettre ou de deux; car, la police Angloise ne permet pas que deux gazetiers en imposent aux lecteurs sous la même dénomination; ce seroit un crime capital, pour un papier nouvelliste, de s'appeller précisément comme un autre. Le public ne pourroit pas savoir alors, si ce sont deux gazetiers, qui en imposent à la fois, ou un seul: chose que, pour l'ordre littéraire, il est très important de distinguer; mais, il en coûte si peu au nouveau gazetier, qui paroît à la suite d'un autre, de prendre un titre différent, que ce n'est pas la peine de s'en passer.

Par exemple, à Paris, après qu'un nouvelliste auroit donné une gazette sous le titre d'*avertissement général*; un autre, qui voudroit faire une seconde gazette, seroit très embarrassé, parce que le mot de général contient universellement toute la classe des lecteurs nouvellistes; mais, à Londres, on a plus d'imagination, pour donner à la même chose des noms différens, il suffit qu'un second gazetier mette à la tête de sa gazette *Avertissement public*, pour qu'il ne soit pas dans le cas, de ce qu'on appelle, en terme d'imprimerie, *contrefaction*. Le corps de la gazette, peut contenir exactement

la même chose; il faut que le titre soit différent: aussi les honnêtes auteurs se prêtent, les uns les autres, comme des voleurs de grands chemins. Cependant, comme il faut une regle partout, & que les brigands mêmes, qui dépouillent les passans, ont une espece d'ordre dans le butin, il y a une police dans cette littérature. Par exemple, il y a des gazetiers, qui mentent le matin, & d'autres qui publient des fausſetés l'après-midi. Il en est même, qui percent dans la nuit, afin que le lecteur, avant de se coucher, sache comment va le monde, & puisse faire des songes heureux, sur les événemens de l'Europe.

Il ne faut pas croire que ces gazettes, toutes extravagantes qu'elles puissent être, soient jamais réformées; elles sont devenues une affaire d'état. Le roi George est à moitié de ces mensonges, qu'elles publient. Plus les feuilles sont remplies de fatuités, plus le nombre des lecteurs se multiplie, & les revenus de sa majesté augmentent; & afin que ces absurdités aient plus d'authenticité, elles sont contresignées d'un timbre royal; car un gazetier, qui mentiroit sans la permission du monarque, seroit mis à l'amende. La vente de ces fatuités, insérées dans les gazettes, est de trois sols: savoir, un sols & demi, pour celui qui les publie, & un

sols & demi pour le prince, qui permet de les publier : revenu qui renforce celui de la couronne, de deux millions tournois.

Les traitans François, qui, depuis cent ans se donnent au diable, pour augmenter les finances royales par toutes sortes d'impôts onéreux, n'ont pas encore imaginé celui-ci. Cette taxe despotique, qui n'avoit jamais été imposée par les princes les plus tyrans de l'univers, étoit réservée au gouvernement le plus libre de l'Europe. Il est vrai qu'un état qui taxe l'air (*), peut bien aussi taxer les paroles.

Outre le plan général de ces gazettes, qui est d'attraper l'argent du public, & de faire autant de dupes que de lecteurs, leurs auteurs ont un autre objet principal, qui est de se vendre à la cour, ou de se dévouer au public : ce qui forme deux systêmes politiques tout-à-fait différens. Celui qui est payé par la cour, est obligé de dire beaucoup de bien du roi & de ses ministres. Sa plume devient un pinceau, avec lequel il colore toutes les fautes d'état.

Ceux qui sont à la tête des affaires, sont-ils stupides, sans génie, sans capacité ? ont-ils déshonoré le trône, avili la majesté royale,

(*) Taxe sur les fenêtres.

dissipé les finances, volé l'état, ruiné la nation, écrasé les peuples par des impôts affreux? c'est au gazetier pensionné de raccommoder tout cela: c'est son affaire. Il est payé, pour en imposer au public.

Celui, qui n'a point de salaire de la part du souverain, s'en fait un par sa méchanceté; il se déchaîne, par des traits noirs & scandaleux, & contre le roi & contre ses agens; ce qui lui vaut beaucoup d'argent comptant.

Parmi le nombre de ces gazetiers, il en est, qui n'ont ni assez de génie pour parler mal du roi, ni assez d'esprit pour déchirer la nation; ce qui les force à une espece de neutralité froide & insipide; car, pour qu'une gazette Angloise réussisse à Londres, il faut qu'elle soit méchante, qu'elle soutienne la cour, ou la ville. Il est convenu, que l'esprit de modération ne doit point former le caractere de ces papiers; on ne les lit, que pour se fortifier dans l'esprit de parti.

Passons maintenant aux avantages, que la Grande Bretagne retire de ces dix-sept professeurs en politique & en morale: professeurs, qui tiennent école publique de littérature, & qui, tous les matins, donnent leçon au public, à raison de trois sols, pour chaque Breton, y compris les honoraires du roi, qui reçoit trente-

de six deniers tournois, pour sa quote-part de cette lecture.

Il n'y a point d'hommes, un peu versés dans l'histoire des grands établissemens en Europe, depuis le renouvellement des arts, qui ne sachent, que l'imprimerie ne fût inventée, que pour fixer les idées & faire passer, à la postérité, les connoissances & le savoir.

Je donnerai donc ici l'extrait des principaux morceaux de l'histoire politique & littéraire de la Grande Bretagne, du mois présent, tirés de trente volumes in-folio, imprimés dans cette capitale pour l'instruction publique.

Je mets ceux ci en colonnes, afin que le lecteur ne confonde pas les matieres.

Annales de la Grande Bretagne, pour le mois de Mai, *de l'an de grace* 1778.

LITTERATURE.

Sciences abstraites, pour parvenir aux connoissances profondes, annoncées dans ces papiers sous les titres suivans.

Traité de la cuisine, avec un système complet des sauces & ragoûts; avec un supplément, sur l'art de faire, avec élégance, toute sorte de poudings: savoir, *bread-pudding*, *rice-pudding*, *sweet-pudding*, *orange-pudding*, *lemon-pudding*,

peas-pudding, *millet-pudding*, *demerel's-pudding*, *apple-pudding*, *pear-pudding*, *goosberry-pudding*, *tamerinth-pudding*, *rasberry-pudding*, *cherry-pudding*, *apricot-pudding*, *yorkshire-pudding*, *scotch-pudding*, *irish-pudding* & *black-pudding*, qui eſt le pere de tous les poudings. *Chez Longlegg, rue Catherine.*

Traité ſur les huitres, avec la maniere de les préparer. *Chez Pugh.*

Diſſertation ſur les prunes ſucrées. *Chez M. Rondell.*

Diſcours ſur les pommes. *Chez Robertſon.*

Traité ſur les ananas. *Chez Speechly.*

La candeur des Anglois, & leur bon naturel, prouvé par leur charitable façon de caracteriſer les autres nations. *Chez Bew.*

Eſſai ſur la méchanceté humaine, par un auteur qui n'eſt pas bon, imprimé par un auteur qui ne vaut rien.

Traité ſur les ſouliers & ſur les bottes, avec l'art de les faire élégans, par Thomas Bat, cordonnier royal, revu & corrigé par Milord Bute. Imprimé *chez Blackwell, in mercer court, rue la plus puante de Londres.*

Traité des veſſies, pour apprendre à nager, par M. Ward, faiſeur de veſſies pour l'amirauté de la Grande Bretagne. *Chez Clement, dans le Strand.*

L'art de la petite ménagerie, ou la maniere d'élever les oiſeaux, comme les faiſans, perroquets, canaris, roſſignols, oyes, canards, pigeons, dindons, &c. &c. &c. *Chez Clayton, rue de la croix-d'or.*

Traité ſur les vaches, bœufs, moutons, brebis, lapins, chiens, chats; par le même auteur.

Traité utile ſur la maniere de tuer les punaiſes, par Root, tueur ordinaire des punaiſes de Sa Majeſté Britannique, le roi *George* III. *Se vend chez l'auteur, Holborn.*

Savante diſſertation ſur les bateaux de plaiſir de la Tamiſe, pour favoriſer les entrevues des amoureux, avec la maniere de les faire avec toutes commodités; ouvrage très utile, en particulier aux filles de joie. *Se vend chez Robert, batelier du Lord Maire.*

Projet pour l'établiſſement d'un bureau de mariage, où ceux qui voudront s'accoupler à une femme, pourront ſe faire inſcrire par l'auteur du mauvais deſtin.

Traité ſavant & profond de la glue, pour prendre les oiſeaux: par un oiſeleur. *Chez Coleman, à la Bourſe.*

Nouvelle hiſtoire d'Angleterre, pour être miſe en muſique, y compris la guerre de l'Amérique.

Hiſtoire des mariages, diſſous en parlement depuis ſix ans, avec les galanteries des dames, qui ont donné occaſion à cette diſſolution: ouvrage utile aux jeunes perſonnes du ſexe, qui veulent ſe marier & démarier, compoſé par D. Drake; & ſe trouve chez le *Duc de Grafton*, *Lord Bolingbroke*, *Lord Tyrconel*, *Lord Ligonier*, *Chevalier Bambury*, &c. &c.

Diſcours ſur les libelles, ou l'art de dire des injures, par M. Horne; par lequel il prouve, qu'on peut attaquer les rois & s'en prendre aux têtes couronnées, & les inſulter impunément: ouvrage, lu & approuvé par la nation Angloiſe. *Chez M. Hardi.*

Le Matelot, gardien du canal de la Tamiſe, avec une deſcription des rochers, bancs de ſable, qui ſe trouvent dans les dunes, pour apprendre aux François les écueils qu'ils doivent éviter, lorſqu'ils feront une deſcente en Angleterre; de la compoſition de *Stuart Amos Arnold*. *Chez Carman, près de St. Paul.*

Les patriotes modernes, ou l'ambition de poſſéder les premieres charges de l'état, écrit par Musbrook, dicté par ſix membres de la minorité; dont chacun aſpire à la premiere dignité. *Chez Almon.*

Le guide ſur les lacs, avec le ſecret de faire des pêches abondantes dans les lacs de Cum-

berland & Lancashire, pour avoir abondamment du poiſſon, & le manger à un prix raiſonnable. *Chez Richardſon, à la bourſe.*

Diſſertation militaire ſur l'art de ſe faire battre en Amérique: ouvrage *ex profeſſo* de Milord Germaine, tiré de ſes campagnes d'Allemagne, où il fut toujours battu; dédié au Général Hove. *Chez Muret.*

Hiſtoire des banqueroutes des négocians de la ville de Londres, qui dans deux mois ont enrichi les auteurs; avec un moyen court & aſſuré de payer ſes dettes ſans argent, & paroître avec plus d'éclat à la bourſe qu'auparavant. Par M. Gibon. *Chez Jackſon.*

Réflexions ſur l'état préſent de la Grande Bretagne, ſur les affaires de l'Amérique; ouvrage qui auroit pu être contenu dans cette ſyllabe: MAL. Imprimé dans *Pall-mall.*

Cas parlémentaires, ou, arrêts du parlement, pour fermer les prairies communes, & les aſſigner aux ſeigneurs de lieu; arrêts contenant un monopole, qui a enrichi les trois quarts des membres du parlement: par Joſias Brown. *Chez Bickſtaff.*

Code des loix ſur la chaſſe d'Angleterre, contenant les ſtatuts, maintenant en force relativement aux différentes ſortes de chaſſe; avec un recueil d'arrêts pour maintenir la conſerva-

tion, préservation & la liberté des poissons des mers & rivieres: composé par Jean Paul. *De l'imprimerie de Brown.*

Nouvelle maniere de fabriquer les tournebroches, pour leur faire tourner le roastbeef, horisontalement, ou verticalement, sans chien, ni huile pour graisser; ce qui forme une grande économie; car si un tournebroche a besoin d'un chien pour le faire aller, il faut le nourrir; s'il faut de l'huile, on doit la payer, ce qui est un grand inconvénient pour un citoyen, qui veut manger son rôti à bon marché. Accompagnée d'une savante dissertation sur les tournebroches en général, où la viande se cuit régulièrement par réflexion. Par Joseph Strutt, près de Newgate.

Régistre royal, contenant les caracteres des principaux personnages d'Angleterre, soit dans l'église, soit à la cour, soit à la ville, soit au parlement, mâle & femmelle, avec toute la candeur, la modestie, & l'innocence d'un auteur très-méchant. *Chez Bew, Paternoster Row.*

Le Journal des Dames, ou l'agréable compagnon pour le beau sexe, adapté à leur amusement & à leur usage par un petit-maître François. *Chez Robinson, Paternoster Row.*

Histoire générale de la musique, depuis les âges les plus anciens jusques à nous, par un

auteur qui ne ſait ni noter, ni chanter. *Chez Becket.*

Deſcription des glacieres de Savoye & de Suiſſe: par un auteur très froid. *Chez Shropshire.*

Les légions dévouées à la mort, poëme, par l'auteur de la déſolation de l'Amérique, avec une diſſertation pour prouver la néceſſité de donner des batailles mal-combinées, pour tuer beaucoup d'Anglois. *Chez Kearſley.*

Le pauvre Vulcain, ou, le cocu expoſé, petite piece en deux actes, repréſentée devant trois ou quatre cents Vulcains. *Chez Kearſley.*

L'hiſtoire des flagellans, ou les avantages de la diſcipline, par un docteur du bagneau de *Covent Garden. Chez Fielding.*

Le contre-traité de famille, contraſtant avec le traité de famille, hiſtoire réelle, compoſée par un menteur. *Chez Jones, rue de Groſvenor.*

Liſte des filles de joie, des Demoiſelles de Covent-Garden, ou le calendrier de l'homme de plaiſir: contenant leur portrait, leur hiſtoire; &c. ouvrage très-inſtructif pour la jeuneſſe, qui veut ſe former à la ſageſſe. *Chez Harris, Covent Garden.*

Un certain diſcours ſur le préſervatif de Paphos; remede infaillible pour prévenir une certaine maladie. Se vend chez *Williams.*

Les conquérans, contenant les glorieuſes campagnes

pagnes des Anglois en Amérique, des années 1775, 76 & 77, poëme héroïque ſans héros. *Se vend dans Covent Garden.*

Eſſai ſur la vérole, y compris la gonorrhée, par M. André, chirurgien vérolique de Sa Majeſté Britannique. *Chez Blyth.*

Sermon, prêché devant les vénérables membres des communes, pour les convertir à la foi d'une bonne politique. *Chez Thomas Payne.*

Mémoires du ſens commun, ſur la préſente criſe entre d'Angleterre & l'Amérique, par M. Horne, détenu en priſon pour avoir parlé modeſtement ſur l'armée royale. *Chez Almon.*

Conjectures ſur la mortalité de l'ame, par un chanoine anglois, qui prétend n'avoir point d'ame. *Chez Wilkie, près de St. Paul.*

Sept ſermons ſur la caſtration ſpirituelle, prêchés par un eunuque. *Chez Cadell.*

L'humanité Angloiſe, pour prouver que la nation n'eſt pas tout-à-fait ſauvage, par un anti-Américain. *Chez T. Lowndes.*

Ouverture matrimoniale d'une Dame amoureuſe, faite le jour de ſes nôces. *Chez Bew.*

Après les ſavans viennent les charlatans.

On diroit que ces gazettes forment un cours réglé de médecine, on y trouve des remedes pour toutes les maladies.

Le Docteur Robert vend les véritables gouttes pour guérir l'obſtruction de la raté ou des poumons. Il débite auſſi le ſpécifique purgatif, qui purifie le ſang, lui ôte toute ſorte d'impureté, & guérit radicalement toute maladie vénérienne.

Le docteur James débite ſes pilules anaſeptiques; remede infaillible pour guérir le rhumatiſme : fuſſiez-vous perclus de tous vos membres, & depuis dix ans allité, ces gouttes dans quatre jours vous remettent ſur pied.

M. Latier fait ſavoir au public, *qu'après* vingt ans d'études & de réflexions, & d'une pratique réglée & méthodique, il a enfin trouvé la vertu des célebres bougies, que M. Daran avoit découvertes, il y a ſoixante ans, & que, par ce ſecret nouveau, il guérit radicalement toutes les maladies de la veſſie.

M. Greenough arrête la toux, nettoie la poitrine, guérit toute ſorte de rhume, & prévient la phthiſie, par la vertu de ſes gouttes pectorales.

Le docteur Smith a découvert un élixir, qui guérit les maux d'eſtomac, ceux des boyaux, prévient la jauniſſe, l'hydropiſie, la goutte & les ruptures, & généralement toutes les maladies mâles & femelles.

M. Bath a découvert une compoſition, qui

guérit radicalement tous les maux du foye & de la rate.

Le docteur Lorend, par l'extrait des framboiſes, préparées au ſucre, guérit de l'aſthme & de l'inflammation des glandes.

M. Fainard compoſe une poudre, qui arrête les hémorragies, & eût-on verſé un torrent de ſang, elle guérit radicalement, &c. &c.

A la ſuite de la ſanté vient l'article de la beauté. Ces gazettes politiques ſont remplies de ſpécifiques, pour embellir la nature.

Le célebre Mocenaux fait ſavoir au public & en particulier aux dames, qu'il débite un élixir, qui donne de la douceur à la peau la plus groſſiere, & à l'âge le plus avancé toute la fleur de la beauté. Il vend auſſi un coſmétique, qui rend frais & embellit le viſage.

Il a auſſi un rouge, qui rend la face d'une Angloiſe auſſi enluminée que celle d'une Françoiſe. Sa pommade eſt très-embelliſſante: une dame, qui s'eſt pommadée pendant deux ans, a le teint frais comme celui d'un petit enfant. Sa poudre orientale eſt également admirable. Elle eſt d'autant plus ſurprenante, qu'on n'en avoit jamais entendu parler, & qu'aucun charlatan juſques ici n'a pu l'imaginer.

Ses ſpécifiques ſont connus de toutes les toilettes de l'univers: les Hollandoiſes, les Ruſſes,

les Polonoiſes, les Suiſſes & les Françoiſes s'en ſervent depuis longtems.

Le prix eſt très modique: il s'agit de cinq ſchellings, pour qu'une femme vieille & laide devienne jeune & belle.

Mènſonges Politiques, pour ſervir à l'hiſtoire véridique de la Grande Bretagne.

La deſcente, par les François, eſt décidée; déja les batteaux plats ſont ordonnés, & les corps de troupes commandés. Voici comment cette grande expédition ſe fera, & comment on l'exécutera.

Après l'embarquement, les régimens de Picardie, de Piémont, de Navarre & celui de Senneterre, ſeront les premiers qui mettront pied à terre: ces vieux corps partiront pour Londres incontinent, pour y préparer les logemens; le lendemain, l'armée Françoiſe arrivera, & le général Maillebois, auſſitôt chez le Lord-Maire ſe rendra: voici comme il lui parlera.

„ MILORD MARCHAND,

„ Nous voilà enfin à Londres. Vous avez „ cru que la choſe étoit impraticable? N'eſt ce „ pas? Apprenez une bonne fois, que tout eſt „ poſſible aux François; ils eſcaladeroient le „ ciel, s'ils avoient guerre avec l'Eternel.

„ Vous direz, ſans doute, entre vos dents, „ que nous ſommes des impertinens; mais mor- „ bleu ! Milord marchand, que n'êtes-vous „ d'honnêtes gens. Il y a deux cents ans, que „ vous nous tracaſſez: eſt-ce à vous autres em- „ brions, de faire avec nous les fanfarons? „ Ne ſavez-vous pas que la France eſt une gran- „ de & puiſſante nation?

„ Nous vous avions cédé l'empire de l'océan. „ Mais, non contens de cette gloire, vous „ avez prétendu dominer ſur toute la terre; „ maintenant avec nous, vous avez voulu jouer „ de votre reſte, *mais tant va la cruche à l'eau, „ qu'à la fin elle y reſte:* nous ſommes venus „ ici pour une petite affaire, qui ſera bientôt „ terminée.

„ 1o. Placez le Prétendant ſur le trône, à „ condition qu'il ſoit en état de regner, car „ l'année paſſée il étoit incapable de gouver- „ ner; en ce cas-là, nous vous donnerons le „ comte d'Artois, qui formera la premiere ti- „ ge du meilleur de vos rois: il eſt vrai, que „ les Demoiſelles de Paris le regretteront, mais „ il vaut mieux trois couronnes, que vingt co- „ tillons.

„ 2o. Nous ſommes venus pour brûler cent „ de vos vaiſſeaux de guerre, afin d'établir le „ niveau dans chaque marine militaire.

„ 3°. Nous vous demandons deux cents mil-
„ lions comptant, car nous avons beſoin d'ar-
„ gent: voilà notre capitulation, ſi vous ne la
„ rempliſſez, nous vous brûlons."

Etat préſent de l'Angleterre, par le parti de la minorité.

Si nous conſidérons les circonſtances de notre ſituation préſente, nous les trouverons contemptibles & déſeſpérées; battus, réduits à la baſſeſſe, irréſolus, factieux & corrompus; ſans conſeil, ſans conduite, ſans courage, ſans honneur, ſans vues: aſſervis & inſultés, par un miniſtere ſans vertus, ſans talens, ſans crédit: accablés ſous le poids de dettes énormes, dont nous pouvons à peine ſupporter les intérêts: embarqués dans une guerre déſaſtreuſe, que nous ne ſaurions ſoutenir, & où il n'y a qu'à perdre: opprimés par des taxes inſupportables, ſans eſpérance de les voir diminuer: réduits à une marine bonne pour la vue, au fond très peu propre à conquérir & à nous défendre; car la plupart de nos vaiſſeaux ſont pourris: nos matelots ſont découragés, nos troupes ſont débandées & diſperſées: nos repréſentans diviſés par la diſcorde. Dans quel abîme de miſeres a été précipitée cette nation, autrefois ſi illuſtre! Nous avons dégénéré de cet eſprit de force,

qui caractériſoit nos ancêtres, & nous ſommes tombés dans un état mépriſable d'indolence, de pareſſe & de poltronerie. Nous devrions punir les traîtres, ou du moins les chaſſer de leurs emplois; mais, au lieu de cela, nous ſommes devenus de mépriſables eſclaves, prêts à baiſer les fers ſous leſquels on nous opprime; la ſeule liberté de nous plaindre nous reſte, c'eſt la conſolation des miſérables.

Etat préſent de l'Angleterre, par le parti de la majorité.

Si nous examinons mûrement l'état de notre ſituation préſente, nous la trouverons très brillante, brave, victorieuſe, aguerrie, courageuſe; nos affaires vont au mieux. Nos miniſtres ſont d'honnêtes gens, remplis d'honneur & de talens. Il eſt vrai que nous devons, mais à la fin nous payerons. La guerre que nous faiſons, n'eſt pas ſi déſaſtreuſe, quoiqu'elle ſoit très coûteuſe. Les taxes que nous payons, finiront avec cette guerre, qui ſera bientôt terminée; alors nous ferons la loi à nos ennemis, qui en ſeront tous ſurpris. Notre marine eſt plus forte que celle de la France, quoiqu'en diſe le parti de l'arrogance; nous connoiſſons mieux les mers que les François, & ſi leur flotte ſe préſente devant la nôtre, elle ſera

exterminée à jamais. Nos terres produiſent plus, qu'elles ne produiſoient du tems de nos ancêtres. Notre commerce eſt plus riche & plus opulent, qu'il ne l'étoit de leur tems; ainſi, nous ſommes plus riches, en denrées & en comptant.

Evénement remarquable, très intéreſſant pour la nation Angloiſe.

Lorſque le roi de Pruſſe partit pour aller à Spandau, ſe mettre à la tête de ſon armée de Siléſie, & y ouvrir ſa campagne militaire, il montoit un cheval blanc, avec toutes les graces d'un jeune homme & la majeſté d'un héros. Tous les peuples accoururent en foule, à ce rare ſpectacle, & témoignerent leur admiration, tant pour ce grand monarque, que pour voir le beau cheval qu'il montoit, car, outre qu'il étoit d'un beau blanc de lait, il avoit les quatre pieds noirs, & une belle queue de la même couleur. Ce prince, qui a le caractere doux & l'ame tendre, voyant ſes ſujets pleurer, ne put s'empêcher de verſer quelques larmes; pour les conſoler, il leur dit: „ mes amis, eſſuyez vos „ pleurs; je ſerai bientôt de retour. Je vais „ à la guerre, pour donner des leçons à un apprentif militaire, qui n'a jamais fait la guer-

„ re,

„ re, & qui a la vanité de se battre avec moi.“ Il dit, & il partit.

Autre grand événement remarquable.

L'empereur partit de Vienne, pour aller visiter ses places & faire tous les préparatifs de la campagne prochaine. Ses adieux avec la reine, sa mere, furent des plus touchans; on ne peut les lire sans une espece d'attendrissement; cette Princesse lui dit, en l'embrassant: „ mon fils, „ volez à la gloire, rendez-vous dans votre „ camp; prenez garde surtout que Frédéric, en „ furie, ne nous enleve l'autre moitié de la „ Silésie. C'est un vieux renard militaire, qui „ sait toutes les finesses de l'art de la guerre. — „ Ne craignez rien, Madame, je me charge „ de l'événement; envoyez-moi seulement de „ l'argent.“ Il dit, &, ainsi que le roi de Prusse, il partit; mais on croit que dans quelques mois, cet héroïsme, de part & d'autre, finira par signer la paix.

Troisieme événement remarquable.

L'électeur Palatin a désavoué le partage de la Baviere, qu'il voudroit garder toute entiere. Il a fait présenter à la diette de l'empire un rescript, qui prouve ses droits sur l'héritage, qui lui a été laissé; mais, en politique, le papier

n'est que papier. Le prince n'a pour lui que la raison, & l'empereur a du canon; & c'est aujourd'hui, à la guerre, la premiere logique militaire. Cependant, il a donné aussi son papier; car, avant de dégorger mutuellement, les monarques veulent se justifier légalement; mais pour appuyer ses raisons, il a envoyé plusieurs bataillons, qui se sont emparés de la Baviere, pour article préliminaire. Ce papier est un testament, en faveur du partage de la Baviere, si vieux & si caché, que l'Europe n'en avoit jamais entendu parler; quelques-uns prétendent qu'il avoit honte de se montrer.

Quatrieme événement.

Le prince des Deux-ponts a paru aussi sur les rangs, avec son papier à la main; il est très bien orthographié, mais il lui manque cent mille hommes pour l'appuyer. Il y a apparence qu'à la fin la Baviere sera partagée, sans que Son Alteſſe en soit informée.

Cinquieme événement.

La princeſſe douairiere de Saxe a demandé le mobilier de son frere aîné. Cet article a été accordé. L'empereur, prince galant, lui a cédé les bijoux & les diamans; ainſi cette princeſſe aura une toilette belle, riche & complette.

Sixieme événement.

La Ruſſie, au moment qu'on alloit ſe battre, a paru ſur les rangs; elle a écrit à tous ſes miniſtres de notifier aux cours de Vienne & de Berlin, que, ſi on ne finiſſoit cette diſpute amicalement, elle enverroit au roi de Pruſſe trente-ſix mille combattans, pour terminer leur différend; ce qui les terminera ſi bien, qu'il y a apparence que cette offre militaire terminera cette guerre.

Septieme grand événement.

La France a fait publier l'arriere-ban, en vertu duquel, ſur dix hommes un ſera enrôlé; ce qui eſt un menſonge inventé; il eſt vrai que c'eſt pour lever une armée de deux cents mille hommes pour entrer en Weſtphalie; armée prodigieuſe, dont l'avantage ſur l'ennemi ſera aiſé à remporter, car, il n'y aura aucun combat à donner.

Contradictions Politiques, tirés des dix-ſept gazettes véridiques, qui s'impriment à Londres.

On a remarqué, que M. Gerard, ambaſſadeur de France chez les Américains, étoit parti, ſuivant les gazettes, nombre de fois dans un mois. Que la flotte du comte d'Eſtaing avoit

passé le 23 Avril dernier le détroit de Gibraltar, qu'elle étoit encore le 25 aux îles de Ste. Marguerite, avoit été vue le 28 sur les côtes d'Alger, le 29 à Cadix, & le 30 à trois cents lieues du Cap-Finisterre.

Que le marquis de la Fayette avoit été blessé devant Philadelphie le 22 de Mars, & étoit en Canada, à la tête d'une expédition contre cette colonie, le 24 du même mois.

Que la Porte avoit déclaré quatre fois la guerre à la Russie, avec laquelle elle est encore en paix.

Que le vaisseau le *Ranger*, qui avoit fait l'expédition de Liverpool, avoit été pris six fois, par six différens vaisseaux de guerre Anglois, quoiqu'il soit à présent dans les ports de France; que l'armateur *la Vengeance*, commandé par Cunningham, qui a pris 22 navires Anglois depuis noël, avoit été lui-même pris 22 fois, quoiqu'il soit à présent entré à Cadix. Que la flotte du roi à Portsmouth étoit composée à la derniere revue de 32 vaisseaux, puis de 28 seulement, & enfin de 48 & 54 vaisseaux de ligne; que le général Howe étoit en pour-parler avec Washington pour une réconciliation, le 22 Avril, dans le moment même où une autre gazette dit, qu'il se battoit avec lui; que, suivant les papiers, les Anglois ont pris aux Amé-

ricains 54e vaiſſeaux, tandis que les Américains en ont à peine 300; que le général Howe étoit en route pour l'Angleterre depuis quatre mois, quoiqu'il ſoit encore à Philadelphie; que le congrès s'étoit diſputé, battu & ſéparé, quoiqu'il n'ait jamais été plus vrai; que la plus grande partie des Américains n'a jamais été choquée du traité conclu avec la France.

Que le Lord Germaine avoit été fait pair quatre fois, & il ne l'eſt pas encore; le ſolliciteur général dix fois, & il ne l'eſt pas encore; l'orateur de la chambre des communes ſix fois, & il ne l'eſt pas encore; que milord North a été fait marquis ſix fois, ſans l'être une ſeule; que le préſent miniſtere avoit changé depuis le commencement de la guerre de l'Amérique, quarante deux fois; que les Américains avoient perdu dans cette guerre 114 mille hommes, qu'ils n'ont jamais armé à moitié; que le général Washington avoit été tué quatre fois, & pris priſonnier trois; le vieux général Putnam tué dix fois; le général Arnold vingt-ſix fois; que le docteur Franklin étoit parti de Paris pour Berlin, Vienne, Madrid, quoiqu'il ne ſoit peut-être jamais ſorti du fauxbourg St. Germain; qu'il avoit été aſſaſſiné une fois dans ſa maiſon, à Paris, où tout le monde n'alloit cependant que pour le careſſer.

Que la reine de France, dans l'espace de six ans, a été grosse nombre de fois; que le roi de Prusse est mort trois fois; l'impératrice de Russie a été détrônée trois fois; que l'empereur s'étoit marié cinq fois, & que le jour d'une de ses nôces il avoit marché vers la Lorraine avec une armée de cent mille hommes; que le roi de Pologne a été trois fois assassiné. Que le prétendant a été tout à la fois à Rome, à Florence, à Madrid, à Versailles & à Berlin. Dans l'espace d'un an on feroit un volume in-folio des contradictions diverses, annoncées par les papiers publics.

L'ESPION FRANÇOIS
A LONDRES.

No. XIV. SAMEDI, 30 Mai 1778.

Suite des Annales littéraires, politiques & critiques de l'Angleterre, pour le mois de Mai, de l'an de grace 1778: tirés des papiers publics; contenant des instructions très-savantes & fort intéressantes sur le gouvernement intérieur & extérieur de la Grande Bretagne, &c. &c.

Dettes considérables, qui intéressent la république (*).

IL s'est perdu dernierement à Londres, un petit chien de Boulogne, qui a le museau noir, le nez retroussé, une tache sur le dos, avec

(*) Tiré d'une gazette, qui a pour titre *Daily Advertiser*.

les quatre pieds blancs; celui qui l'a trouvé, n'aura qu'à le préſenter au *caffé d'Orange*, où il recevra une récompenſe de dix ſchellings.

Un canari blanc s'échappa, il y a quelques jours, de ſa cage, d'une maiſon dans Northumberland-court; il vola juſqu'à Charing Croſs, d'où il alla chier ſur la tête de Charles I (*); de-là il continua ſa route à Whitehall, où il reſta un quart-d'heure ſur la fenêtre d'une maiſon. Sa troiſieme ſtation fut dans la rue du parlement; il y badina quelque tems avec une femelle de ſon eſpece, qui étoit renfermée dans une cage, d'un premier étage.

Le lendemain, quatrieme jour de ſa déſertion, il fut à ſept heures du matin, ſur un arbre du parc, où il chanta un petit air, qui divertit les paſſans.

On croit qu'il y reſtât la nuit & une partie de la matinée du lendemain. Ce même jour il fut vu au commencement de la rue St. James, d'où il continua ſon voyage juſqu'à celle de Piccadilly; mais comme cette rue eſt trop paſſante, il s'échappa dans celle de l'Air, d'où on n'a plus entendu parler de lui.

Si quelqu'un peut le prendre, il n'a qu'à le

(*) Place où il y a la ſtatue équeſtre de ce prince.

faire ſavoir à Mademoiſelle l'Oiſeau, logée à Haymarket, qui récompenſera celui ou celle qui le retiendra; on aura ſoin de lui couper les ailes, afin qu'il ne puiſſe plus s'échapper.

. . . . . .

Depuis huit jours il manque un ſinge à une guenon, dans la rue du parc, Grosvenor Square. La guenon a eu beau faire des recherches, elle n'a pu avoir aucune nouvelle de ſon ſinge: ſi quelqu'un peut le découvrir, il ſera bien récompenſé. Il y avoit dix ans que ces bêtes vivoient enſemble.

Nota bene. Que le ſinge eſt un Portugais & la guenon une Eſpagnole.

. . . . . .

Le public eſt informé, qu'il s'eſt perdu un perroquet à plumage gris de cendre, ayant le bec & les pattes noires, la queue courte & retrouſſée, la langue bien affilée: il a une voix de baſſe, auſſi forte que celle de l'acteur de Drury-Lane, qui joue le rôle du *Quaker*. Au reſte, l'oiſeau a eu une mauvaiſe éducation. Ayant été élevé en France, par un cabaretier, qui lui a appris à inſulter les paſſans, le premier compliment qu'il fait le matin à ceux qui l'interrogent, c'eſt de leur dire: allez-vous en au diable: ſi c'eſt un homme, il lui dit, vous êtes un Jean . . . . . : ſi c'eſt une femme,

vous êtes une F.....; mais comme d'ailleurs il a d'excellentes qualités, & qu'il eſt honnête dans le reſte de ſes procédés, on promet une récompenſe de deux guinées à ceux qui voudront le rendre.

Une jeune Demoiſelle de quinze ans a perdu ſon écureuil; comme elle eſt inconſolable de cette perte, à cauſe de ſa belle queue longue, & retroufſée, elle offre trois ſchellings ſix ſols à ceux qui voudront le lui rendre. Il a un petit grelot au col, avec un collier, où il y a, brodé en ſoie, le nom de *Jacob*.

Un mari a perdu ſa femme: on croit que c'eſt un officier aux gardes qui l'a trouvée; ſi le militaire la lui rend, il le fera arrêter comme un voleur; s'il la garde, il le récompenſera comme un homme d'honneur.

Un Gaſcon arrivé, il n'y a pas longtems, de France, perdit ſa bourſe dernièrement en ſortant de la comédie de Covent-Garden; il prie le voleur, qui la lui a priſe, de la lui rendre, attendu qu'il n'y a pour tout tréſor, qu'une lettre de ſa maîtreſſe, qu'il préfère à l'or; il pourra la dépoſer à la barre de Bedford-houſe; aucune interrogation ne lui ſera faite. Il

peut se reposer sur sa probité. On sait qu'un Gascon a plus d'honneur que d'argent.

Un officier de l'armée royale, a perdu un bras à la guerre de l'Amérique; si quelque chirurgien expert en a trouvé un, qui puisse lui servir, il le récompensera bien.

Un général, qui a perdu son honneur à Philadelphie, voudroit le retrouver; si le parlement est accoutumé à réhabiliter, & qu'il voulût le lui rendre, il lui auroit une grande obligation.

Un chanteur avoit perdu en Italie ce qui fait qu'on est homme; mais il a trouvé dans l'entrepreneur de Haymarket, ce qu'il avoit perdu en Italie.

Un jeune lord a perdu sa montre, qui vaut cent guinées; elle marque exactement l'heure; mais il a peur, depuis qu'il l'a perdue, qu'elle ne marque l'heure de ne pas la rendre.

Bagatelles amusantes, pour égayer les politiques, en attendant les grands événemens.

Une blanchisseuse très jolie, étant devenue la femme d'un seigneur, se trouva deux ans après son mariage dans une grande assemblée, où il y avoit un gentilhomme, dont elle avoit autrefois blanchi le linge, elle lui dit, en riant: „ Monsieur, vous souvenez-vous que vous me

„ devez dix ſchellings pour avoir lavé vos che-
„ miſes?"

„ Oui, Madame, dit-il, je m'en ſouviens,
„ mais je croyois que vous l'aviez oublié."

Un Chevalier demandoit un jour dans une aſſemblée, ſi Lady Hamden étoit de la minorité (*)? „ Oui," répondit un des amis de cette Dame, „ elle eſt de la minorité, car elle
„ eſt ſage & vertueuſe."

Dans un des principaux bagnos de Londres, une dame de condition dans le monde s'y étoit rendue, à la requiſition d'un riche baronet: ils n'étoient point convenus du prix; comme ils marchandoient, le baronet jetta ſur la table un billet de banque de cent guinées; la Dame ſe crut offenſée de la modicité de la ſomme, & commença à faire du bruit; le baronet ajoute, au premier billet de banque, un autre de cinq cents livres ſterlings; la dame ne ſe crut point encore évaluée à ſon juſte prix; le baronet, dont l'amour croiſſoit avec le prix, jette un nouveau billet de mille livres: le valet du bagno entre alors, pour apporter quelques rafraî-

(*) C'eſt ainſi qu'on appelle en Angleterre le parti oppoſé à celui de la cour, parce qu'il n'eſt pas le plus grand nombre.

chiffemens: les amans acheteur & acheté, n'étoient pas encor accordés; le valet prit les billets de banque, décampa, & jamais on n'a depuis, entendu parler de lui. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que, quoique le baronet eût épuiſé ſa bourſe, on dit pourtant, qu'il parvint, par perſuaſion, à avoir la marchandiſe qu'il déſiroit.

Bowman rapporte dans ſes voyages, une jolie diſſertation ſur l'iſle Miro-volante; il dit, que dès qu'une femme y fait infidélité à ſon mari, il croît ſur ſes épaules deux ailes, qui augmentent, ou diminuent, en grandeur, à proportion de la répétition de la faute! Ailes, dont il fait le parallele avec les cornes qui croiſſent ſur le front des maris, dont les femmes ſont infideles.

Le gazetier obſerve très ſavamment, que, ſi cela étoit de même à Londres, les ailes des femmes iroient juſques au ſecond ciel, & les cornes des maris juſques au troiſieme.

Expériences phyſiques, en l'honneur & à la gloire de la république d'Angleterre.

Un Breton a gagé une guinée avec un autre, qu'il boiroit ſix pots d'eau-de-vie tout de ſuite,

ſans mettre d'autre eſpace de tems au pari, que celui qu'il falloit pour vuider les bouteilles; mais ce grand citoyen, au moment qu'il alloit être comblé de gloire, tomba mort à la cinquieme bouteille.

Un autre, voulant connoître la force du plomb, lorſqu'il eſt pouſſé par l'air, s'appuya à la tête un piſtolet, & ſe brûla la cervelle net.

Un troiſieme, voulant ſavoir, par expérience, combien de minutes peut reſpirer un corps ſuſpendu en l'air, ſe pendit aux poteaux de ſon lit. Expérience perdue pour la poſtérité, car, lorſqu'on eſt mort, on ne peut plus parler.

Un quatrieme, voulant ſavoir ſi un homme pouvoit vivre dans l'eau, comme un poiſſon, ſe jetta dans la Tamiſe, où il ſe noya, ſans qu'on put ſavoir combien de minutes il reſpira.

Un autre, voulant connoître, à fond, la vertu de l'opium, en prit une ſi forte doſe, qu'il dormit incontinent, & dormira ſi long-tems, qu'il ne s'éveillera que le jour du jugement.

Nouvelles intéressantes de la cour de St. James.

Dans le courant du mois de Mai, il y a eu vingt-cinq levers, parce que le Roi s'étoit couché vingt-cinq fois. On y traita des affaires de la dernière importance. Un lord a parlé gravement de la guerre & du beau tems. On a mis en délibération, si la pluie ne valoit pas mieux pour la santé, qu'un vent sec & gelé.

De la politique, on est passé au gouvernement économique ; sa majesté a montré une douzaine de boutons, qu'elle avoit faits la veille, qui sont si bien faits, qu'il faut être du métier, pour les avoir ainsi travaillés.

Nouvelles étrangeres.

On écrit de Paris, que la France craint une descente des Anglois, & que, pour éviter les grandes hostilités, la cour avoit ordonné aux fermiers, d'enfermer leurs troupeaux, afin que les Bretons ne puissent trouver, ni bœufs, ni moutons: on espere, par-là, qu'ils se rembarqueront.

Avis aux domestiques de louage, qui sont hors de place.

PLACES A REMPLIR.

Il manque un valet à un Irlandois (*), qui

(*) Tiré du *Public Advertiser*.

l'étoit lui-même autrefois, & qui le feroit encore peut-être ſans *creps* (*).

Un Seigneur ruiné a beſoin d'un intendant; il n'eſt pas néceſſaire qu'il ſache chiffrer, car il y a longtems que Milord n'a plus rien à compter.

Un Capitaine ſans quartier, a beſoin d'un valet de pied, pour le mener à Boſton; il faut qu'il ſache manier un fuſil, afin que dans un beſoin il puiſſe tuer un Américain.

Un peintre voudroit un apprentif, pour lui enſeigner les regles de ſon art. Il faut que celui-ci mange peu, car, pour apprendre le grand art du deſſin, il ne faut pas avoir l'eſtomac plein.

Une jeune Dame de qualité, voudroit deux laquais, jeunes, grands & bien faits, pour lui porter la queue, en été, comme en hiver; l'un le matin, l'autre le ſoir.

Une veuve, de cinquante ans, ſouhaiteroit un domeſtique, qui n'eût que vingt ans, afin qu'il puiſſe faire ſon ſervice, tous les jours régulièrement.

PRO-

(*) Jeu de hazard aux deux dez.

» tes les ordures, & de la rétablir dans ſon ancienne pureté. Car il faut l'avouer, M. l'orateur, ce fumier des contrats, paſſés avec le gouvernement pour les fournitures, a empeſté la plus grande partie de nos ſénateurs qui » les ont conclus. Il a donné un très mauvais air à tous les procédés de cette partie du ſénat » Britannique; cet air empoiſonné, s'eſt répandu au dehors. Il offenſe tous les jours les narines du public. Nos conſtituans commencent à ſentir le rat par l'odeur, & en venant » dans nos galeries, ils nous connoiſſent par le » nez. Ils ne font pas difficulté, de nous appeller non pas des ſénateurs, mais (quoique » peut-être contre les loix de la fine & délicate politeſſe) des tailleurs, des cordonniers, des » marchands de charbon de terre & de ſel, des » monopoleurs de pommes de terre, des fabricateurs de choux-croutes & des engraiſſeurs » de truies & de cochons.

» Voilà le fumier infect, qui dégrade aujourd'hui le corps des communes. Son autorité, & ſa dignité, ſont avilies ſous les monceaux de fromage, ſous les barrils de bierre, ſous les amas de ſouliers, de choux-croutes, de jambons, de ſauciſſons, de tabac, » & autres marchandiſes à odeur auſſi ſuave, » dont une partie de nos ſénateurs ſe chargent

„ par contrat, de fournir le gouvernement. A
„ quel dégoûtant banquet, les Lords de la
„ tréſorerie, de retour de leurs maiſons de
„ campagne & de leurs magnifiques jardins, ont-
„ ils invité leurs amis, en les appellant dans
„ cette chambre? Quelle différence de cette
„ odeur, qui a délecté leurs narines dans ce
„ mois de Mai, d'avec celle qu'ils reſpirent
„ ici, environnés de ces hommes à contrats,
„ qui entraînent après eux les corpuſcules em-
„ poiſonneurs de ces matieres fécales, qu'ils
„ entaſſent de leurs propres mains, dans leurs
„ boutiques & leurs magaſins.

„ Un honorable membre (*) vendu aux in-
„ térêts du gouvernement, un des plus anciens
„ contractans, qui ſiegent dans l'enceinte reſpec-
„ table de ces murailles, & que l'on m'a aſſu-
„ ré tenir un des premiers rangs dans la liſte
„ des marchands de Londres; ce trafiquant a
„ oſé avancer, que les contrats qui engrais-
„ ſent tant de membres, forment le véritable
„ eſprit du commerce. Je le penſe ainſi, mais
„ je ſerois tenté de croire auſſi, que ces séna-
„ teurs contractans, aujourd'hui, ſi dévoués
„ par reconnoiſſance & par cupidité aux inté-

(*) Antoine Bacon, écuyer.

„ rêts du noble Lord au ruban bleu (*), &
„ qui, dans les jours de ſa proſpérité, s'em-
„ preſſent de porter à ſes pieds leurs ſuffra-
„ ges, achetés au prix de leurs marchandiſes,
„ ſe feront un devoir, lorſque le jour de la
„ vengeance publique viendra à éclore, de ſui-
„ vre le même génie mercantile, & de ven-
„ dre, à la nation irritée, le bois & le tapis
„ noir, néceſſaires pour dreſſer & orner l'é-
„ chaffaud deſtiné à être arroſé du ſang im-
„ monde de ce premier miniſtre, ou plutôt de
„ ce contractant en chef.

„ Cette écurie, le 20 de Mai, ſe changea,
„ en corps de garde. Deux membres ſe querel-
„ lerent; l'un dit à l'autre (†), vous êtes dif-
„ famé, avili, dégradé, ſans eſprit, ſans hon-
„ neur, ſans probité.

„ A ces mots, celui-ci répondit, vous êtes
„ un ſot; & vous, dit l'autre, vous êtes un
„ magot. Alors le corps de garde entier ſe le-
„ va pour mettre le hola. Le plus vieux ca-
„ poral, qui étoit en grande perruque, s'é-
„ cria: Meſſieurs, pour qui prenez vous cette
„ maiſon, croyez-vous qu'elle ſoit un bouchon?
„ Et s'adreſſant aux tapageurs, il leur dit, je

(*) Milord North.
(†) M. Luttrel & Milord George Germaine.

„ vous ferai mettre en prison, si vous ne bri-
„ sez ce carillon. A ces mots, les deux cham-
„ pions se demandèrent réciproquement pardon."

Eloge (*) *de la sagesse du peuple d'Angleterre, au commencement de l'année* 1778, *publié pour l'avantage de la postérité.*

Certains animaux étrangers, se sont emparés d'une place, nommés, par quelques uns, la bourse; par d'autres, la place aux frippons; tandis qu'ils y dévorent les sujets, ils osent défier l'autorité publique.

Taxe sur taxe, & la bierre, qui ne vaut pas en réalité un sols & demi, à trois sols & demi le pot (†). Les marchands de bierre, se plaignent maintenant, de la dureté de leur situation, & n'en courent pas moins en carosse à six chevaux, à leurs superbes maisons de campagne, pour y noyer leur chagrin dans le Champagne, & le Bourgogne. Douze guinées pour chaque recrue; tandis que des milliers d'étourdis & fainéans petits-maîtres, nargnent au milieu des rues, nos officiers petits-maîtres, qui, n'ayant pas le sou, vivent de friponneries, ou des revenus d'une foule de filles de joie, qu'ils sucent & mettent à sec.

(*) Tiré du *Morning Intelligencer*, n° 1861.
(†) Sept sols de France.

Des courtisannes, qui, pour avoir fait leur ronde, par-ci par-là dans les rues, sont conduites dans des maisons de correction, pêle-mêle, avec tous les coquins de la ville, afin d'apprendre dans une si vertueuse compagnie, la réformation des mœurs.

De vieilles maisons tombent de vétusté, écrasant des familles entieres, tandis que les amis de ces malheureux écrasés, ont pour se consoler de leurs malheurs, la compassion de quelques gens en place, qui s'écrient humainement: ah! la triste avanture!

Les soies étrangeres, & les marchandises de notre nation introduites dans le royaume, & les gardiens de l'état endormis au timon, ne pensant à rien. L'industrie, encouragée par le poids énorme des taxes, & le luxe en carosse se promenant en triomphe dans les palais de la volupté, sous les auspices du gouvernement & des loix.

La nacelle de l'état sans port, où elle faisse voile au milieu de la tempête, tandis qu'aucun pilote ne s'offre d'en prendre le timon & la conduire.

Les alliances d'Allemagne, aujourd'hui d'un avantage infini, & demain bonnes à rien; tant il est vrai, que les opinions changent comme le vent.

La ſageſſe du parlement concluant à pouſſer vigoureuſement la guerre d'Amérique, à la fin de Février; & au commencement de Mars (admirez le contraſte) offrant les conditions les plus favorables de réconciliation; à ces mêmes ſujets, qu'on ſe propoſoit d'abord d'aſſervir.

Je finirai cette hiſtoire politique par un grand opéra comique, qu'on doit repréſenter: voici comme il eſt annoncé dans chaque papier.

Parodie de la fête d'Alexandre le Grand, appliquée à la grande revue de Portſmouth.

Les Anglois ont fait la piece ſuivante, (dont on ne donne ici que l'extrait) pour être jouée en *oratorio* au carême prochain, en commémoration de cette illuſtre revue (*).

RECITATIF.

QUEL brillant & royal ſpectacle, notre formidable flotte n'a-t elle pas étalé à nos yeux! Notre Monarque accompagné de ſon digne ami (†), avec une pompe & une majeſté vraiement riſible, nonchalamment aſſis, y repaiſſoit ſes yeux de ſa puiſſance, & ſa joie décéloit ſa vanité

(*) Tiré du *General Advertiſer.*
(†) Milord Bute.

vanité ! Autour de lui l'on voyoit ſes bâtons d'or (*) & ſes pairs, qui déployoient leur preſtance impoſante, avec leurs cheveux noués élégamment, avec de ſuperbes rubans en argent ! C'eſt ainſi, belles Dames, qu'en fait d'armes, nos héros doivent être couronnés. Charlotte, (†) de ſon côté, ſourioit, mais non du fond de ſon cœur, car on voyoit que, de la folie de George & de la vanité de *Twitcher* (§), elle gémiſſoit.

AIR.

Couple heureux, vous ne vous réjouiſſez pas en vain, car le temps eſt devenu beau & ſerein.

RECITATIF.

Sandwich, alors placé ſur une éminence & entouré d'une muſique admirable, battoit le tambour d'une main redoutable; d'effroyables ſons s'élevoient juſqu'aux cieux; néanmoins leur fracas n'étoit que pour la mer, puiſqu'il ne s'entendoit pas ſur terre.

O grand Frédéric ! tu es la ſource de cette fête; lorſque tu ſauvas les domaines d'Allemagne,

(*) Les Barons.
(†) La Reine.
(§) Milord Sandwich, miniſtre de la marine.

à l'Angleterre (*), Augustine (†) alors représentant la reine, voulut que S. A. R. le Prince de Galles eut des enfans, pour immortaliser son illustre race, (ambition de tous les Princes) & c'est pour-lors, ô Frédéric! que tu lui fis joindre son sang, à celui de Saxe-Gotha, & que le prince son mari, dans un conjugal tête-à-tête, imprima à la princesse une image de lui-même, un prince sans tête.

CHOEUR *de matelots.*

Les matelots extasiés du pompeux tintamare, saisis d'admiration, s'écrièrent, un prince sans tête! & poussant des cris de joie au nom d'un prince sans tête, font retentir l'air de ce nom répété, pour célébrer la fête.

AIR.

Du monarque peu accoutumé à entendre une vérité aussi dure, d'abord le sourcil fronça & même il en roula; mais, il conçut enfin qu'il falloit laisser aux matelots le droit de plaisanter, puisqu'il n'en pouvoit arriver qu'une bonne fin.

RECITATIF.

Heureux Pinchey! toujours inventif dans

(*) L'électeur d'Hanovre.
(†) La mere du roi.

l'art de la musique, tu secondes Sandwich, battant la caisse, de pourpre habillé, & de joie vermillonné, montant sa face, il s'écrie: le roi vient! place, place.

AIR *accompagné par une horloge musicale.*

O Pinchey, en talens fertile, devenu par des patentes, autheur des mouchettes, des babioles par toi faites, jusqu'à des jouets d'enfans, font les délices d'un monarque puissant: Pinchey est un trésor, qui nous produit beaucoup d'or.

Le CHOEUR *répete.*

Les babioles de Pinchey sont des trésors.

RECITATIF.

Le monarque s'épanouit, enchanté de cette mélodie & en idée bat trois fois le fier d'Estaing (*). Sandwich s'apperçoit que l'enthousiasme s'empare du prince, ses joues perdent leur vermillon & ses yeux leur vivacité & tandis que le roi défie l'Espagne & la France, le ministre alors change de contenance & veut réprimer sa vanité.

[Il prend ici la parole & chante un récit, dont l'air mélancolique est propre à inspirer la pitié.]

(*) M. le comte d'Estaing.

La Grande Bretagne, par un noble, mais fatal d'Eſtaing, de ſon état de grandeur eſt tombée, ſans défenſe ſur les flots, & par des meurdians écoſſois dans la ruine précipitée, comme une proie aiſée eſt expoſée par la France, à être dévorée.

CHOEUR.

Admirez, admirez la Grande Bretagne, ſans défenſe ſur les eaux, à la merci des flots expoſée, & comme une proie aiſée, par la France à être devorée.

RECITATIF.

Le monarque, dans une contenance abattue, ruminant en ſon ame émue, les revers de la fortune d'ici-bas, ſoupire par des hélas! les larmes en ſecret ſoulageant ſon tourment, n'en produiſent pas moins un torrent.

RECITATIF.

Sandwich, quoiqu'étonné de voir des yeux royaux fondre en eaux, dit, cela n'eſt rien; n'importe, plus il pleurera, moins il piſſera. (*)

(*) Traduit littéralement de l'anglois, qui dit, *the more he cries, the leſs he will piſs.*

AIR.

La guerre n'enfante que troubles & malheurs; c'eſt un jouet d'enfans que l'honneur! ô combats! ô combats deſtructeurs, quoiqu'une couronne en vaille les riſques; il faut ſe faire une raiſon & il vaut mieux encore faire des boutons (*).

CHOEUR.

Tous les imbécilles firent retentir les airs de ſots applaudiſſemens; c'eſt ainſi que Bute a été couronné, & que la cauſe de l'Angleterre a triomphé.

AIR.

Le prince incapable de contenir ſa joie, fit un ſoupir vers ſon favori, auteur de ſes peines; il ſoupira, il regarda, ſoupira & regarda encore; à la fin, fatigué de voguer ſur l'eau & de chanter, en ſommeillant, il prit la route de ſon lit.

ACTE SECOND.

RECITATIF *accompagné.*

QU'ON batte encor la caiſſe; que de plus

(*) Le roi George fait parfaitement des boutons.

grands cris, qu'un grand bruit interrompent le sommeil de la troupe royale; qu'on éveille George même; que le canon aussi fort que le tonnerre, ébranle jusqu'à la terre.

CHOEUR.

Interrompez le sommeil de la troupe royale, &c.

RECITATIF.

Ecoutez! écoutez, le bruit martial s'est fait enfin entendre! Merveille, merveille.... il reprend du cœur & dans son lit, après s'être secoué & y avoir ch.... (*) il recommence de nouveau à faire sa ronde, de lui-même tout étonné.

AIR.

Vengeance! vengeance! s'écrie l'intrépide Sandwich; voyez les furies qui s'arment: entendez leurs serpens qui sifflent.... comme ils s'agitent autour de leurs cheveux! quelles étincelles sortent de leurs yeux.

AIR.

Voyez cette troupe en deuil; elle est ins-

(*) L'Anglois dit *after shitting in bed.*

armes. Ce sont les troupes d'Angleterre, qui ont mordu la poussiere, & par une fin tragique, sont captives au-delà de l'Atlantique.

RECITATIF *accompagné.*

Procurez la vengeance, dûe aux malheureux soldats de Burgoyne; voyez comme ils entassent leurs armes en monceaux, pour en former des faisceaux; voyez comme ils les mettent bas devant Gates & son armée; & qu'enfin dans un sombre désespoir, ils dînent sur les débris d'assiettes cassées.

AIR.

Les Milords applaudissent avec d'affreuses grimaces, & le roi, le casse-tête en main, semblait vouloir aller renverser l'ennemi avec grace.

AIR.

Campbell lui montrera le chemin & le conduira comme une proie au précipice, & comme un second Dunmore, il lui apprendra à brûler une ville.

CHOEUR *répété.*

Les Milords applaudissent, &c.

RECITATIF *accompagné.*

Lorsque les hommes d'état s'apperçurent que

les vents du nord devoient souffler, du temps que les écossois étoient réduits au silence, le grand Pitt, sans être gêné par Bute, animé d'un beau feu, fit de si belles actions, qu'il força l'univers à l'admirer.

GRAND CHŒUR.

C'est pour ternir notre gloire que cet Ecossois, de nom si détesté, parut. C'est lui qui vint empoisonner l'esprit de son infortuné roi, & qui, par une trahison méditée, porta son souverain à demander la paix à la France, alors renversée.

RECITATIF.

Enflez vos voix, redoublez vos sons, jusqu'à ce que l'écho ait poussé jusqu'au ciel le nom du détestable & détesté favori. Joignons y celui de North. Les malheurs, qu'ils nous ont appris à connoître, parlent assez haut, pour les regarder comme des traîtres.

Grand Chœur de toute la minorité & des bons sujets d'Angleterre.

Que Bute & North, partagent l'échaffaud; que tous les deux dansent à Tyburn (*) dans les chantiers de Portsmouth, alors nous chanterons tous d'un commun accord, *Vive le Roi!*

(*) La place des exécutions.

SUPPLÉMENT
A L'ESPION FRANÇOIS
A LONDRES.

No. XV. SAMEDI, 6 *Juin* 1778.

IL ſeroit à ſouhaiter pour les annales du monde, qu'on ſe formât des idées juſtes ſur ceux qui ont dirigé l'empire. La différence des opinions à leur égard fait, que nous n'avons point d'hiſtoire miniſtérielle.

La mort, qui met le dernier ſceau à l'homme d'état, ne le garantit pas toujours, de l'incertitude où l'on eſt, ſur ſon caractere & ſur ſon génie.

Quoiqu'il en ſoit, rien ne prouve mieux cet eſprit de diſcorde & de diviſion, qui regne parmi les Bretons, que les dépêches politiques, qui

ont été lâchées dans le public, lors de la mort de Lord Chatham.

A peine eut il fermé les yeux, que les nouvellistes dresserent leurs batteries. Les uns tirerent sur sa réputation à boulet rouge, & les autres se contenterent de la petite artillerie de la satyre.

L'attaque a été très-vive; son cadavre a été pendant plus de quinze jours entre les deux feux des gazetiers. Ces honnêtes écrivains se sont jetés sur lui, comme les corbeaux, se précipitent sur les corps morts, pour les dévorer.

On a fait, pour m'exprimer ainsi, l'anatomie de ses défauts; chaque critique s'est fait d'un endroit foible de son administration, qu'il a anatomisé à sa fantaisie.

Qui en trouve le tableau dans les lettres suivantes.

„ Monsieur l'Espion,

„ La politique n'a d'autre regle pour juger „ de l'homme d'état, que d'examiner la situa„ tion présente de la république, au moment de „ sa mort. Si le peuple, qu'il a gouverné, „ est heureux; s'il vit dans l'abondance; si sa „ puissance est respectée au dehors; s'il est „ craint de ses ennemis, n'en cherchez pas

» davantage; c'eſt un grand homme; il faut
» lui élever une ſtatue; ſi le contraire arrive,
» mépriſez ſon miniſtere.

» Voyez l'état de l'Angleterre, au moment
» qu'on fait paſſer le nom de Chatham à la po-
» ſtérité, par des honneurs & des récompen-
» ſes, dont on ne trouve aucun exemple dans
» nos annales.

» L'Angleterre eſt aujourd'hui dans l'état le
» plus malheureux: déshonorée par une guerre
» civile, où les Bretons ſe ſont égorgés, com-
» me des ſauvages; humiliée par des défaites,
» qui déshonorent ſon gouvernement politique;
» mépriſée par ſes voiſins, à qui elle conduite a
» ſervi de ſpectacle.

» Son état civil eſt affoibli, par une longue
» ſuite de viciſſitudes; la nation eſt accablée
» ſous le poids des dettes publiques; ſon com-
» merce eſt paſſé dans des mains étrangeres;
» ſon induſtrie, & ſes arts preſque anéan-
» tis, &c. &c.

» Eſt-ce donc là le moment, de chanter les
» louanges, de celui qui a été témoin de cette
» longue ſuite de maux, ſans les prévenir, ou
» les arrêter?

» Ceux qui cherchent à l'excuſer, ont dit,
» que la cabale le força à abandonner le timon
» des affaires; mais ſi elle lui ôta le titre de

„ miniſtre, elle ne le priva pas de celui de ci-
„ toyen.

„ Au milieu des révolutions qui changerent
„ l'adminiſtration, il lui reſtoit ſa voix & ſa place
„ dans la chambre des communes, d'où il pou-
„ voit, ſi ce n'eſt pas en qualité de miniſtre,
„ du moins en celle de principal membre du
„ parlement, rendre de grands ſervices à l'état;
„ c'eſt par l'une & l'autre, qu'il s'étoit fait con-
„ noître & s'étoit élevé à la premiere charge de
„ la république. Il pouvoit, comme auparа-
„ vant, employer cette éloquence mâle & vi-
„ goureuſe, qui porta l'Angleterre ſous ſon mi-
„ niſtere, à faire de grandes choſes.

„ Mais, il abandonna la chambre baſſe, com-
„ me un lâche. Il ſe vendit à la couronne,
„ pour une dignité; honneur, réputation,
„ probité, tout fut ſacrifié à ce titre. Ame
„ vaine & ambitieuſe, qui préféra un nom à la
„ gloire de ſa patrie. Il quitta le ſeul rétran-
„ chement, qui lui reſtoit, pour ſauver l'état.
„ S'il eut été citoyen, il n'eut jamais abandon-
„ né la république. C'étoit dans la chambre
„ baſſe, qu'il devoit ſe faire un rempart contre
„ l'autorité abſolue. C'eſt de-là qu'il devoit
„ crier de toutes ſes forces à la nation aſſem-
„ blée, par ſes députés: ô mes compatriotes!
„ ô Anglois! ne perdez point de vue votre li-

„ beté. Mettez-vous en garde, contre le
„ deſpotiſme de la couronne. Ce monſtre
„ royal ne vous préſente aujourd'hui une main
„ généreuſe, que pour vous accabler enſuite
„ avec un grand nombre de bras.

„ Il devoit tenir toujours ce langage, &
„ mourir pour m'exprimer ainſi, dans les bras
„ de cette maxime: au lieu de cela, il a livré
„ lui-même la république au pouvoir des traî-
„ tres & des ſcélérats, qui l'ont plongée dans
„ les malheurs, que nous éprouvons. C'eſt
„ un déſerteur qui, au lieu de louanges, méri-
„ te nos reproches.

„ Plus un citoyen a des talens, qui peuvent
„ être utiles à ſa patrie, plus il eſt coupable
„ d'abandonner la place, où il peut les faire
„ valoir.

„ MONSIEUR,

„ DANS l'éloge que les partiſans du Lord
„ Chatham ont fait de lui, ils l'ont comparé à
„ Marlborough: quelle comparaiſon! L'un tira
„ l'épée, à la tête des armées; l'autre tira la
„ langue en parlement. L'un agita l'air par le
„ canon; l'autre l'agita de ſimples ſons. Le
„ premier exécuta, le ſecond parla. L'un, en
„ mourant laiſſa la république d'Angleterre dans

„ un état brillant; l'autre dans un désordre affligeant. Marlborough commença & finit „ par être Marlborough. Pitt commença par „ être Pitt, & finit par être Lord Chatham; „ c'est-à-dire, membre inutile au Parlement. «

„ MONSIEUR,

„ LES orateurs, qui ont fait l'oraison funèbre du Lord Chatham, ont mis au rang de „ ses grandes qualités, une administration équitable, sa droiture dans les finances; ils ont „ dit, qu'il avoit remis au trésor royal, une „ somme de cinq cents mille livres, épargnée „ par une bonne économie, & qu'il pouvoit „ garder impunément: en un mot, qu'il n'a„ voit point volé l'état: aussi n'a-t-il pas été „ pendu; on ne l'a pas vu traîné à Tyburn „ dans un char tendu de noir; joindre ses la„ mentations à celles des brigands: il est mort „ dans son lit.

„ On dit pour raison, que les Lords, qui „ lui ont succédé dans le ministere, ne sont pas „ si honnêtes & qu'ils volent l'état. Eh bien! „ ils méritent ce que l'autre eut mérité s'il eut „ volé, & s'ils ne sont pas pendus, c'est qu'ils „ ont fermé toutes les portes à la justice, & „ corrompu ceux qui devroient les dénoncer.

„ On ne doit pas faire un mérite à un minis-
„ tre, du mal qu'il ne fait pas, mais du bien
„ qu'il fait.

„ Si l'on faisoit l'éloge de tous les ministres
„ qui ne malversent pas, ce seroit avouer,
„ que c'est en eux une vertu, que de n'avoir
„ point de vices.

„ Tout l'éloge que mérite un tel ministre à
„ sa mort; c'est qu'on dise de lui: *c'étoit un*
„ *honnête homme.*

„ MONSIEUR,

„ Je n'entre point ici, dans les disputes, qui
„ se sont élevées à la mort du Lord Chatham
„ au sujet de son caractere. Je ne ferai que
„ cette seule réflexion. Si cet Anglois avoit
„ été citoyen, on eut trouvé après lui, ce
„ testament sur sa table.

Testament de Guillaume Pitt, Lord Chatham.

„ DIEU m'ayant retiré de ce monde, dans
„ un tems, où ma patrie est plongée dans un
„ abîme de malheurs, je supplie le roi, le par-
„ lement & mes amis, de faire enterrer mon
„ corps sans pompe & sans éclat.

„ Je ne mérite ni honneurs, ni distinctions.
„ Je n'ai rien fait pour ma patrie, puisqu'au-

„ moment que je rends l'ame, elle eſt ruinée.

„ Etant né d'une famille pauvre, mes enfans ne ſont pas d'une meilleure condition que moi.

„ C'eſt à eux à acquérir par leurs talens & leur mérite, des biens que leurs ancêtres leur ont refuſés.

„ La république ne leur doit rien, ils n'ont rien fait pour elle.

„ Les récompenſes doivent être pour ceux qui ont ſervi l'état, & non pour les enfans de ceux qui l'ont ſervi.

„ Je leur ordonne par l'autorité paternelle, & plus encore par celle du grand Dieu, devant qui je vais paroître, de refuſer toute penſion, que la bonté du roi pourroit leur accorder.

„ A l'égard de mes dettes, je demande pardon à Dieu de les avoir contractées, confeſſant authentiquement que ç'a été l'effet d'une vanité mal entendue de ma part, puiſqu'il n'y a point d'état ni de condition dans la vie, qui oblige un citoyen d'emprunter au delà de ſes facultés & des moyens, que la fortune lui a donnés, de les payer. J'ordonne, que mes effets, tant meubles qu'immeubles, habits & juſques à mon linge, ſoient vendus publiquement, & que le montant quelconque

„ ſoit

„ ſoit diſtribué à mes créanciers. A l'égard du
„ reſte, je prie mes enfans de s'engager ſolidai-
„ rement de les acquitter, lorſque leurs talens,
„ ou la fortune leur en fourniront les moyens.

„ *Dieu ſauve ma Patrie!*

„ *Guillaume Pitt, Lord Chatham.*

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ LES corps politiques ſont portés aux ac-
„ tions d'éclat, dans leſquelles il entre du fa-
„ ſte & de l'oſtentation. Le parlement d'An-
„ gleterre eſt comme les grands, qui aiment
„ mieux donner que payer; c'eſt que, celui-ci
„ eſt un devoir, & l'autre un acte de vanité:
„ or, tous les hommes agiſſent par un ſentiment
„ d'amour-propre.

„ Veut-on ſavoir, ſi ce vice eſt celui de
„ notre ſénat? Suppoſons pour un moment,
„ que deux mille citoyens Anglois fuſſent ré-
„ duits dans la derniere indigence, & qu'ils
„ lui adreſſaſſent un mémoire, pour leur fournir
„ les moyens de ſubſiſter; il n'eût pas manqué
„ dans la chambre des communes un orateur,
„ qui eût dépeint avec les plus vives couleurs
„ les malheurs des tems; c'eſt à-dire, que la
„ république eſt accablée ſous le poids de ſes
„ viciſſitudes; que ſes dettes ſont immenſes;

„ que les dépenſes extraordinaires d'une guerre „ diſpendieuſe la forcent à faire de nouvelles „ dettes, c'eſt-à dire, à établir de nouvelles „ taxes, &c. &c. Et il finiroit par aſſurer, „ qu'on ne ſauroit faire l'aumône à deux mille „ citoyens, ſans en réduire dix mille à la men- „ dicité : au lieu qu'à la mort de Lord Chat- „ ham, il ne s'eſt trouvé aucun harangueur, „ qui ait plaidé la cauſe de l'état, tous les mem- „ bres y ont concouru *nemine contradicente.*

„ Le fond de la gratification qu'on a accor- „ dée aux deſcendans du Lord Chatham, eſt de „ cent quarante mille livres ſterling (*). Il ne „ faut pas être orateur pour prouver, que „ la Grande Bretagne n'eſt point en état de „ faire tant de généroſité à un cadavre. On „ a dit, que les deux chambres & le roi y ont „ concouru; mais ni le roi ni le parlement ne „ peuvent pas donner ce qui ne leur appar- „ tient pas.

„ Les François ont un proverbe pour expri- „ mer ces gratifications mal entendues : *Du bien „ d'autrui, large courroie.*

„ Le mal ſeroit moins grand, ſi cette ſomme

(*) Savoir vingt mille livres pour payer ſes dettes, autant pour ſon enterrement & ſon monument, & le fond de la ſomme pour la penſion de 4000 livres ſterling.

„ ſe trouvoit dans le tréſor royal. Une fois
„ payée, on n'y penſeroit plus. Mais il faut
„ la lever ſur le peuple; c'eſt-à-dire, créer un
„ nouvel impôt.

„ Voilà l'injuſtice de fait; voici celle de
„ droit. Le ſénat du ſiecle préſent d'Angle-
„ terre n'a point le droit, de taxer les ſiecles à
„ venir. La génération préſente n'a rien à dé-
„ mêler avec celle qui doit naître; c'eſt porter
„ la tyrannie juſques ſur des êtres qui n'exi-
„ ſtent pas encore, & qui n'ayant aucune part
„ aux événemens de nos tems, ne doivent
„ point y participer.

Je ne ferai aucune réflexion ſur ces lettres. Il en eſt de celles-ci, comme de toutes les choſes de ce monde, qui ont deux faces; lorſqu'on les examine d'un côté, elles offrent une perſpective; quand on les regarde de l'autre, elles en préſentent une nouvelle.

La critique ou la louange, qui fixe la réputation, dépend des circonſtances, & ſurtout du moment qui finit l'exiſtence.

Les hommes ne deſcendent preſque jamais dans le tombeau, au temps, que leur gloire les rend les objets de l'admiration publique.

Il ne manqua à *Charles* XII, que de mourir à la ſuite de la bataille de Nerva, pour acquérir

la plus haute réputation; c'eût été l'Alexandre de nos jours: après ſa retraite chez les Turcs, il paſſa pour le plus célebre fol militaire de ſon ſiecle.

On a dit que Louis XIV auroit dû mourir dix ans plutôt, & que Louis XV étoit mort vingt ans trop tard. Si le premier avoit fini ſa vie avant la bataille d'Hochſtedt, & le ſecond après la bataille de Fontenoy, ils auroient laiſſé l'un & l'autre une réputation égale à celle des plus grands Rois.

Il en eſt de même des miniſtres, qui, pour m'exprimer ainſi, ne meurent jamais à point nommé.

Si la mort du Lord Chatham eut ſuivi de près celle de George II, on eut pu comparer ſon miniſtere, à celui de Ximenès, du grand Richelieu, & à tout ce que l'univers a produit de plus grand dans le monde politique. Depuis ce temps-là ſa vie ne fut plus qu'un enchaînement de fautes d'état. A cet événement le miniſtre diſparut, & l'homme reſta.

Avant que de parler des défauts, qui jetterent une ombre ſur la réputation de ce grand homme, nous parlerons de ſes qualités ſublimes, qui le firent jouir de la plus haute réputation, pendant tout le tems que dura ſon miniſtere.

Mais, comme cet homme d'état a laiſſé en

mourant, ſa patrie dans un état déplorable, nous ſommes obligés de faire un pas en arriere, & de remonter à la ſource de ces viciſſitudes.

On ſe tromperoit beaucoup, ſi l'on croyoit qu'un peuple dégénere à cauſe d'un certain gouvernement, ou d'une certaine adminiſtration particuliere. Il y a toujours des cauſes premieres, qui ont préparé de loin ſa décadence; de maniere que, lorſque les événemens arrivent, ils ne font que ſe mettre à leur place.

La reine Eliſabeth étant morte ſans poſtérité, la couronne paſſa à une branche étrangere de rois. La funeſte race des Stuarts monta ſur le trône d'Angleterre. Charles I périt ſur un échafaud. Son fils vendit le ſang des Anglois pour acheter ſes plaiſirs. Le regne de Jaques II, qui lui ſuccéda, ne fut pas plus heureux: La ſucceſſion fut encore interrompue. Un étranger prit les rênes de l'empire. Il avoit des vertus; mais il ne connoiſſoit pas le génie de la nation, ſur laquelle il regnoit, ce qui eſt le plus grand malheur qui puiſſe arriver à un peuple.

La reine Anne, qui mourut auſſi ſans poſtérité, changea de nouveau le ſort de l'Angleterre. C'étoit la ſixieme révolution depuis deux ſiecles. Les Anglois ſe choiſirent un monarque, dans une cour médiocre d'Allemagne. C'eſt toujours une faute pour une grande république, de ſe

donner un petit ſouverain. Celui-ci n'eſt pas plutôt ſur le trône, qu'il trouble l'état par des projets d'ambition. Un électeur à qui on donne une puiſſante couronne, reſſemble à ces nouveaux parvenus qui ſe reſſentent de leur premiere origine. On a beau l'agrandir, il reſte toujours petit. Sa maiſon, ſa table, ſa dépenſe, ſon cabinet, ſes miniſtres, ſes idées, tout ſe reſſent de ſon caractere étroit & borné. Quelqu'un a dit; *que la maiſon d'Hanovre eſt ſi roturiere, que le trône lui-même n'a pu l'annoblir.*

George I, jetta un coup d'œil ſur l'Angleterre. Il entrevit de loin les fers du deſpotiſme. George II fit un pas de plus; il chercha à les faire porter à la nation.

Ce fut au plus fort de ce projet, que Guillaume Pitt parut en parlement.

Jamais orateur ne porta plus loin l'art de parler. Demoſthene lui même ne fut pas plus convainquant. Son éloquence étoit mâle, ferme & vigoureuſe. C'étoit un tonnerre, qui grondoit dans la tribune, où il haranguoit; il terraſſoit ſon auditoire, & ne le laiſſoit relever, qu'il ne fut pleinement convaincu.

A peine fut-il dans la chambre baſſe, qu'il ſe fit un parti conſidérable.

Le parlement étoit diviſé. La corruption avoit déja gagné la plupart de ſes membres. Le

roi avoit miné une grande partie de la république. Pitt réunit les esprits, autant qu'ils peuvent l'être, dans un sénat, où les membres cherchent moins les avantages de l'état, que les leurs. George II le craignit d'abord. Tel est le malheur du gouvernement Anglois, que le souverain redoute l'instrument, qui éleve l'état à la grandeur. Pour devenir le premier ministre du royaume, il faut être le dernier de la république; malheureux système, qui commence par corrompre celui, qui doit empêcher que l'état ne soit corrompu!

Pitt, en habile politique se prêtant d'abord aux vues du monarque, affecta de donner des fers à sa patrie, afin de travailler plus sûrement à sa liberté; ainsi qu'un habile pilote cede à l'orage, pour arriver au port. Il fit entrevoir adroitement à George, que sa grandeur dépendoit entierement de l'abaissement de la France; que c'étoit là l'hydre de la république, dont il falloit abattre la tête; qu'un roi d'Angleterre ne peut être puissant, que par la foiblesse de cette monarchie; que les affaires domestiques cedent toujours à celles de la politique; que son parlement lui seroit entierement dévoué, lorsque ses victoires donneroient un nouvel éclat à sa couronne; que le trône est le miroir de la monarchie, où tous ses membres se regardent; que

le seul moyen, de gagner l'affection du sénat, étoit de lui faire voir, que l'Angleterre avoit l'empire.

George goûta un plan, qui le menoit à la grandeur, par le chemin de la gloire. Il lui confia d'administration.

Ce fut alors qu'il déploya ses talens supérieurs, & qu'il forma le dessein le plus vaste, qui soit jamais entré dans la tête d'un ministre Breton, celui d'élever la grandeur de l'Angleterre sur les ruines de la France. Le projet avoit souvent été formé, mais toujours manqué. Cette monarchie est un grand corps fort & vigoureux, qui, depuis dix siecles, a soutenu les assauts de toutes les puissances de l'Europe, qui ont été échouer tour-à tour, (s'il est permis de s'exprimer ainsi) contre les rochers de sa politique.

L'ennemi le plus dangereux pour lui, étoit le parlement. L'ambition de ce corps porte avec elle une corruption plus funeste au gouvernement, que le canon de l'ennemi.

A peine un ministre s'est-il élevé par son génie, qu'il se forme un parti pour le détruire; de-là, naissent ces vicissitudes continuelles, qui sont une suite nécessaire de l'incertitude des premiers desseins.

Le nouveau ministre démontra géométriquement,

ment, que le ſort de la Grande Bretagne dépendoit entierement d'un ſyſtême méthodique & ſuivi; que les plans commencés ne ſont que des ébauches informes, qui ſe perdent dans le néant des choſes humaines; que ce fut à des maximes inviolables que Rome dut ſon agrandiſſement.

Après avoir donné un état fixe à ſes idées & convaincu le ſénat d'un axiôme, qui dans tous les âges a contribué à la fortune publique, il commença ſon ouvrage. La France profitant des viciſſitudes de l'Europe, avoit augmenté ſon influence. La cardinal de Fleury, ſans être doué de ce vaſte génie, qui caractériſe le grand miniſtre, avoit par un eſprit d'ordre & d'économie, augmenté les finances, & ajouté une nouvelle ſouveraineté à l'ancien domaine. Son commerce étoit floriſſant, & ſon induſtrie, qui mettoit à contribution toutes les nations de l'univers, lui donnoit la ſupériorité, dans cette premiere branche de l'économie politique.

Il falloit abattre ce coloſſe de grandeur, qui jettoit une ombre ſur l'Angleterre. Lui porter un ſeul coup, c'étoit lui donner de nouvelles forces, pour ſe relever enſuite avec plus de vigueur.

Le projet étoit vaſte, il ne falloit pas moins d'un grand génie, pour l'exécuter dans toutes

ſes parties. Pitt dirige ſes premieres vues de dévaſtation ſur l'Amérique.

Rien de plus facile à un miniſtre, que de faire la guerre; l'habileté ſuprême conſiſte de ſavoir, par où il faut la commencer.

Depuis la grande révolution de l'Europe, cauſée par les arts, les nouveaux mondes avoient donné à la France un grand pouvoir, parce qu'ils lui donnent beaucoup de genres, dont la manutention augmentoit conſidérablement ſes finances. La dépouiller de cette richeſſe, pour augmenter celle de la Grande Bretagne, étoit un grand coup de politique.

Le projet étoit bien conçu; il fut bien exécuté. Toutes, ou preſque toutes les poſſeſſions de la France en Amérique, paſſerent ſous la domination d'Angleterre. Par cette dévaſtation, les trois plus grandes parties du globe ſuivirent ſes loix.

Cette couronne gagna plus de victoires ſur cette monarchie, que la France n'en avoit remporté ſur elle depuis deux ſiecles.

Huit cents vaiſſeaux marchands & ſoixante-mille matelots furent les gages de ſes premieres opérations.

L'Europe ſpectatrice d'un événement ſi imprévu, fut ſurpriſe de voir un petit état, triompher de la premiere puiſſance de l'univers. Et

afin que sa honte fût complette, Pitt avec cette audace, que donne la force & la supériorité du génie, attaque la France dans la France même. L'armée Angloise infeste ses côtes, fait des descentes, exige des contributions, brûle ses vaisseaux, bloque ses ports & la retient prisonniere, dans son propre continent.

Une témérité militaire s'empare de l'esprit du Breton: des victoires réitérées lui donnent partout la supériorité. Il se regarde comme le roi de la mer, & le souverain de la terre. L'univers voit pour la premiere fois, l'ascendant que le génie, aidé de la prudence & du conseil, a sur la fortune.

Le célebre ministre d'Espagne (*), dont on vante tant l'administration dans l'histoire, eut des momens de crise. Sully éprouva des vicissitudes. Richelieu ne fut pas toujours heureux. Pitt ne cessa pas un moment d'avoir l'empire sur cette divinité, que les politiques mal-adroits appellent aveugle, mais qui ne le fut pas pour lui.

On lui doit cette justice, qu'il n'imagina aucun plan, qu'il ne forma aucune entreprise, qui ne fût heureuse, c'est-à-dire, conduite avec toute l'habileté d'un grand homme.

(*) Ximenès.

Il eut encore un autre talent ſupérieur, que l'hiſtoire ne doit pas lui dérober; celui de choiſir les amiraux & les capitaines, qui devoient exécuter ſes ordres. On vit pleinement dans cette occaſion, combien il eſt néceſſaire qu'un miniſtre ait cet eſprit de diſcernement, pour nommer ceux qui doivent être les inſtrumens de la gloire de leur patrie.

Le grand ouvrage de la ſupériorité de l'Angleterre ſur la France, alloit être conſommé, lorſqu'il arriva un événement, qui changea le ſort de cette monarchie.

George II mourut: un homme (*) avare, ambitieux, avide des rangs & des honneurs, voulut dominer. Il s'étoit emparé de l'eſprit du jeune roi, avant qu'il montât ſur le trône, & en lui gâtant l'eſprit & le cœur, l'avoit préparé d'avance à ce funeſte gouvernement, qui ternira à jamais la mémoire de ce prince.

Cet homme ne pouvoit acquérir l'autorité ſuprême, qu'en changeant tout le plan des opérations militaires, & du même coup renverſer le miniſtre, qui les avoit formées, & arrêter le cours de ſes victoires. Malheureux! qui ſacrifioit la gloire de la patrie, au faſte perſonnel de poſſéder une charge diſtinguée.

(*) Le Lord Bute.

La paix fut conclue. On rendit à la France des conquêtes, qui avoient été faites au prix du sang de la nation ; & dont la restitution changeoit les victoires en défaites. Pitt eut pitié de son ambition. Il lui céda sans résistance un ministere, qui alloit le couvrir de honte.

Cet homicide de la fortune publique triompha ; & bientôt l'Angleterre dégénéra.

Pitt, en se dépouillant de l'autorité ministériale, descendit au rang de sénateur particulier. L'Angleterre eut été heureuse, si dans cette seconde administration il eut conservé ce caractere de citoyen, qu'il avoit montré dans la premiere.

Dès ce moment son génie s'affoiblit, son ame devint commune. Il y a des hommes, qui sont faits pour occuper les premieres places ; lorsqu'ils en descendent, ils dégénerent.

A peine a-t-il quitté l'administration, que la confusion se met dans les affaires. La France, qui, quelques mois auparavant, étoit accablée sous le poids de ses défaites, commence à respirer. Le traité lui rend toutes ses forces ; elle conçoit des espérances. Elle va plus loin. Son administration forme le dessein d'abaisser cette même puissance, de qui elle tient sa nouvelle existence.

Le premier faux pas que fit Pitt, fut de faire rappeller l'acte du contrôle de l'Amérique. Il

ne s'oppose point à son établissement. Il déserte la chambre. Son éloquence est muette au moment de sa création. Il ne délie la langue que lorsqu'il eut dû garder le silence.

C'étoit une grande faute, de mettre un impôt sur le papier des Américains; mais c'en étoit une plus grande de les en décharger. Rien ne rend un gouvernement plus méprisable, que ces sortes de rétractations. Un sénat doit délibérer mûrement, lorsqu'il établit une taxe; mais lorsqu'elle est établie, il doit la soutenir.

Cette condescendance causa plusieurs mauvais effets. Elle découvrit, que le parlement ne connoissoit ni l'Amérique, ni les Américains; elle redoubla l'audace d'un peuple qui, depuis longtems, menaçoit de secouer le joug de l'Angleterre, & leur apprit qu'ils avoient dans le parlement un grand protecteur.

Le nouveau ministre le craignant encore malgré sa démission, lui tendit un piege, auquel il n'eut pas donné s'il avoit été citoyen. Il lui proposa la pairie pour l'arracher de la chambre, où son influence pouvoit balancer quelques branches de son pouvoir.

Ici le masque tombe à l'homme d'état. Le grand patriote disparoît, il ne reste que l'homme ambitieux. O peuples, serez-vous toujours les dupes des vices déguisés en vertus! ne se-

nez-vous jamais gouvernés, que par des ames venales?

En abandonnant la république, il dit pour excuse, que sa santé ne lui permettoit pas de veiller aux affaires d'état. Il falloit se retirer comme Sully, qui, en abandonnant le ministere, ne regarda jamais derriere lui. Lorsqu'on est malade, on n'a pas besoin d'un titre pour se porter mieux. S'il n'avoit pas assez de forces pour parler dans la chambre basse, il devoit en manquer pour haranguer dans la chambre haute. Il est vrai qu'il ne s'y montra pas de longtems. Il y parut à la fin; mais, ce ne fut que pour jetter l'état dans une nouvelle confusion. En affectant de lui prêter une main secourable, il le jetta dans un abîme de malheurs.

Le discours éloquent qu'il fit pour obtenir la cassation du bill sur la taxe du thé, fut le premier coup de tocsin de la guerre, qui a déshonoré depuis l'Angleterre. C'est lui qui, en rendant fiers & hautains les Américains, leur mit les armes à la main. Avec un si grand protecteur, ils se crurent en droit d'oser tout & ils gagnerent tout, &c. &c. Je finirai ce portrait par cette triste réflexion. L'esprit humain est humilié, en voyant un grand ministre finir par la foiblesse des hommes ordinaires.

Cependant sa patrie lui est redevable des plus

grands coups d'état, qui aient jamais été frappés en Angleterre. Les citoyens doivent verſer des larmes ſur ſon tombeau. La Grande Bretagne doit avoir ſa mémoire en vénération. Ce miniſtre découvrit un grand ſecret à ſa nation. Il lui apprit, qu'elle a dans ſon ſein tout ce qu'il lui faut, pour ſe placer d'elle-même au rang des premieres puiſſances de l'Europe. On vit clairement pendant ſon adminiſtration que, lorſque les miniſtres de la Grande Bretagne ſeront d'honnêtes gens, qu'ils ne pilleront pas le gouvernement, qu'ils ne voleront pas la république, qu'ils ne ſeront pas les bachas de la monarchie, en un mot, qu'ils préféreront la gloire de l'état à leur fortune particuliere, l'Angleterre aura l'avantage ſur tous les états de l'univers.

Après qu'on eut prononcé dans le monde gazetier ſur la réputation de ce miniſtre, il fut queſtion de juger un grand procès au parlement. La lettre ſuivante mettra le lecteur au fait.

„ MONSIEUR,

De Londres, le 6 Juin 1778.

„ L'affaire du général Burgoyne fut miſe dernierement dans la chambre des communes „ ſur le tapis; mais toutes les machines étoient

„ dreſſées d'avance, pour qu'elle tombât ſous
„ le tapis.

„ Ce général déclara, *qu'il étoit prêt à répon-*
„ *dre à toutes les queſtions, qui pourroient jetter*
„ *quelques rayons de lumiere ſur tout ce qui s'étoit*
„ *paſſé en Amérique. Je commence*, reprit il,
„ *par dire que je regarde mes ordres comme étant*
„ *poſitifs*. Il n'y avoit qu'un mot à dire, pour
„ terminer cette grande queſtion : *montrez-les*
„ *ces ordres*; cependant on ne le dit pas ce mot.
„ Il eſt certain, que c'étoit-là le nœud gordien
„ de cette célebre diſcuſſion; mais il y a une
„ loi fondamentale dans le parlement, à laquel-
„ le il ne déroge point; c'eſt-à-dire, en com-
„ mençant une affaire, de ne pas la finir dans
„ une ſeule ſéance; car, ſi cet auguſte corps
„ prononçoit ainſi définitivement, ſes mem-
„ bres ne pourroient pas faire valoir l'heureux
„ talent qu'ils ont reçu du ciel, de parler qua-
„ tre heures ſur rien. Il faut pour l'honneur de
„ ce vénérable corps, que ſes orateurs étalent
„ de grands mots, qu'ils s'expriment en beaux
„ termes, & qu'ils apprennent par cœur, de
„ magnifiques diſcours, qu'ils débitent avec
„ autant de faſte que d'orgueil.

„ Après bien des demandes & des réponſes,
„ qui n'étoient point l'affaire, mais les incidens
„ de l'affaire, l'auditeur général déclara, que

„ cet officier ne pouvoit pas être jugé ; *primo* :
„ parce qu'il étoit prisonnier. *Secundo* : qu'il
„ étoit sur sa parole en Angleterre. *Tertio* ;
„ qu'il n'étoit plus sujet de la Grande Bretagne,
„ mais du peuple Américain. Trois propositions aussi scandaleuses pour l'Angleterre, que
„ peu justificatives pour cet officier.

„ Déclarer que ce général étoit prisonnier
„ des Américains, c'étoit reconnoître l'indépendance de l'Amérique ; c'étoit avouer en
„ termes formels, que la puissance de cette
„ colonie de cultivateurs étoit au niveau de celle de la Grande Bretagne, &c &c.

„ Selon la constitution fondamentale de l'Europe, il ne peut y avoir de prisonniers, que
„ dans les batailles qui se donnent entre les souverains, indépendans les uns des autres. C'est
„ le droit des couronnes ; s'il en étoit autrement, toutes les guerres seroient légitimes :
„ il n'y auroit point de rebellions. Chaque peuple mécontent pourroit prendre les armes &
„ se battre contre l'autorité suprême.

„ Il faut distinguer la puissance de *fait*, d'avec la puissance de *droit* ; la puissance de *fait*
„ est celle de la loi du plus fort, qui peut se
„ trouver dans une troupe de brigands, comme
„ dans une troupe réglée ; celle de *droit* est cet

„ te autorité législative, qui émane de la con-
„ ſtitution fondamentale.

„ Voici une étrange contradiction de notre
„ parlement. Au commencement de la révolu-
„ tion, en donnant aux Américains le nom de
„ rebelles, ou il s'eſt trompé dans la cauſe, ou
„ il a pris le change dans l'effet.

„ Cet officier a déclaré lui-même, qu'il n'é-
„ toit point priſonnier. Que ſa détention &
„ ſon retour en Europe étoit une affaire de
„ convention avec le congrès.

„ Il eſt clair, que cet officier n'eſt qu'en ôta-
„ ge; or, un ôtage accuſé peut défendre ſa
„ cauſe.

„ Déclarer, qu'il étoit ſujet des Américains;
„ c'étoit déclarer indirectement, que les Amé-
„ ricains ne l'étoient point de la Grande Bretta-
„ gne; qu'ils formoient une puiſſance à part.

„ Voici une autre contradiction manifeſte;
„ on a dit, que le général Burgoyne n'étoit
„ plus Anglois, qu'il appartenoit à une autre
„ nation. S'il étoit étranger à l'état, pourquoi
„ l'a-t-on reçu en parlement, en qualité de
„ membre?

„ Un parlémentaire, qui doit être jugé, ne
„ peut paroître qu'à la barre; s'il conſervoit
„ ſa place, & pouvoit jouir de ſes droits, il
„ ſeroit juge & partie, ce qui eſt contradictoire.

„ On permet d'abord à ce général de s'énon-
„ cer, & un moment après on lui coupe la
„ parole; c'eſt comme ſi l'on diſoit à un hom-
„ me, à qui on accorde le droit de ſe juſtifier:
„ *vous parlerez, & vous ne parlerez pas. Nous*
„ *vous écouterons, & nous ne vous écouterons pas.*

„ Il faut toujours partir de ce principe: ou
„ les Américains forment une puiſſance de droit,
„ ou ils n'en forment pas. S'ils n'en forment
„ point, la parole d'honneur eſt nulle. Cette
„ parole n'eſt relative, qu'à celui qui l'a don-
„ née pour ſa ſûreté momentanée, & non au
„ corps législatif, qui non-ſeulement ne doit
„ pas en faire mention, mais même la recon-
„ noître.

„ En traitant ainſi les Américains, c'étoit
„ leur dire vous êtes nos égaux; il n'y a au-
„ cune différence de vous à nous.

„ Il eſt bon d'obſerver ici, en paſſant, que
„ ce corps a autoriſé, par toutes ſortes de
„ moyens, cette indépendance, qu'il ne veut
„ pas reconnoître: il a prorogé l'acte du con-
„ trôle, reconnoiſſant qu'il ne pouvoit pas le
„ ſoutenir. Il a aboli la taxe ſur le thé par la
„ même raiſon. Il déclare les officiers, qui ont
„ été pris par les Américains, priſonniers de
„ guerre. Il reconnoît la parole. Qu'auroit-il

„ fait de plus dans une guerre contre la France,
„ ou contre la maiſon d'Autriche?

„ Le général Burgoyne s'étoit plaint en ar-
„ rivant, qu'on lui avoit fermé la porte de la
„ cour.

„ Un roi ne peut point, ſans paſſer pour in-
„ juſte, refuſer de voir un général, parcequ'il
„ a eſſuyé une viciſſitude à la guerre. Si à la
„ ſuite d'une malheureuſe expédition, un com-
„ mandant étoit privé de la préſence de ſon
„ ſouverain, quel ſouverain trouveroit des
„ commandans?

„ Un capitaine, qui eſt banni de la préſence
„ de ſon roi, eſſuie d'abord une punition, qui
„ eſt celle d'un être banni. Il a été jugé pro-
„ viſionnellement ſans être entendu. Or, par
„ toutes les loix politiques & civiles, on ne
„ peut point punir un militaire, ſans avoir exa-
„ miné auparavant s'il mérite de l'être.

„ Après la funeſte bataille d'Hochſtedt, la
„ plus déshonorante pour la France, on ne
„ diſgracia pas à la cour M. de Tallard, qui
„ l'avoit perdue.

„ Lorſque le maréchal de Villeroi eut ruiné
„ l'armée qu'on lui avoit confiée, ayant paru
„ devant Louis XIV, ce monarque lui dit, *Mon-*
„ *ſieur le Maréchal, à notre âge on n'eſt pas*

„ *heureux :* reproche honnête, qui lui faiſoit
„ ſentir ſa faute, ſans ternir ſa gloire.

„ Il y a des malheurs à la guerre, dont on
„ ne ſauroit rendre raiſon, parce qu'ils tien-
„ nent à des cauſes phyſiques ou morales, qui
„ ſont au deſſus de la prudence humaine.

„ Annibal n'ayant pu porter Scipion à la paix,
„ donna une bataille, où la prudence ſembla
„ prendre plaiſir à confondre ſon habileté, ſon
„ expérience & ſon bon ſens.

„ Tous les grands capitaines ont éprouvé des
„ revers. Les plus heureux n'ont pas toujours
„ été les plus habiles.

„ Mais il y avoit une grande raiſon, pour
„ que l'avenue du cabinet du roi fût fermée à
„ ce général; ſi on lui eut permis de parler, il
„ eut démaſqué les traîtres, qui ont ſacrifié
„ l'honneur & la gloire de la nation à leur am-
„ bition: en donnant un état exact de l'Améri-
„ que, ce monarque eut vu clairement, qu'il
„ avoit été trompé; que le miniſtere n'avoit
„ voulu cette guerre, que pour dominer plus
„ deſpotiquement, diſpoſer des charges & des
„ emplois les plus lucratifs, en un mot, s'enri-
„ chir aux dépens de la république.

„ Pour réſumer. L'affaire du général Bur-
„ goyne ſe réduit aux ordres, qu'il a reçus
„ dans la malheureuſe expédition de Saratoga;

„ ſa condamnation eſt dans ſa poche. Il ne lui „ manque que d'être ſignée par le conſeil de „ guerre.

„ Ce conſeil de guerre auroit dû être aſſem- „ blé d'abord ; c'étoit dans le moment, l'affai- „ re la plus intéreſſante du parlement. Renvoyer „ ce général à l'Amérique ſans être jugé, laiſſer „ ſon état indécis, c'eſt s'expoſer à une funeſ- „ te alternative.

La lettre ſuivante, qui annonce la mort de Voltaire, eſt ſans doute, de quelque auteur.

„ MONSIEUR,

De Paris, le 2 Juin 1778.

„ LE vieux pécheur eſt mort : il a fini ſes „ jours le 30 de Mai, jour remarquable pour la „ chrétienté, qui s'eſt délivrée d'un Athée, „ qui ne croyoit ni à Dieu, ni au Diable, ni „ aux Saints.

„ Il n'exiſtoit plus, avant de finir d'exiſter. „ Son cadavre étoit ſi ſec & ſi décharné, que „ les vers n'ont rien trouvé à ronger, & ſon „ ame ſi foible & ſi petite, qu'elle s'eſt évapo- „ rée avant d'arriver aux enfers. Ses ouvrages „ d'eſprit ont eu le même ſort. Son pinceau „ littéraire n'a laiſſé que des couleurs après ſa „ mort.

Lettre de l'Amérique, des principaux officiers de l'armée royale.

„ MONSIEUR L'ESPION,

„ Nous sommes partis d'Europe avec nos régimens, tout exprès pour nous couper la gorge avec les Américains : maintenant que nous sommes ici, & que nous avons fait deux mille lieues pour cela, ne voilà-t-il pas de misérables commissaires, qui viennent nous empêcher de tuer nos freres. Et de la part de qui viennent ces commissaires? Du parlement, qui n'entend rien à la guerre, & qui n'a jamais su comment il s'y faut prendre, pour la faire. C'est un tas de plaideurs, qui s'assemblent pour se disputer, & après s'être bien querellés, vont dîner ensemble à la taverne, où ils boivent à la santé du roi, qui les paye pour se dire des sottises.

„ Croit-on, que nous aurons essuyé tant de fatigues, pour n'acquérir d'autre gloire, que celle d'une longue navigation? Est-ce qu'on nous prend pour des troupes du pape, qui ne font jamais la guerre, ou des cuirassiers de la république de Venise, qui sont invulnérables?

„ Où a-t-on vu, qu'on puisse entrer en négociation

„ gociation, & traiter de la paix, ſans conſul-
„ ter ceux qu'on a envoyés pour faire la guer-
„ re? On nous prend donc pour des automa-
„ tes militaires, qu'on envoie & qu'on retire
„ comme on veut.

„ Nous avons été envoyés ici, par Milord
„ Germaine, qui entend parfaitement l'art de
„ la guerre, & qui eſt un des braves officiers,
„ que l'Angleterre ait jamais eu, & dont les
„ glorieuſes campagnes d'Allemagne l'euſſent
„ fait paſſer pour un héros, s'il n'avoit été ren-
„ voyé de l'armée, comme un zéro.

„ Il ſeroit beau voir de braves gens comme
„ nous, retourner en Europe, avec nos bras
„ & nos jambes.

„ Le gouvernement a beau chercher des tem-
„ péramens avec le congrès, pour faire la paix;
„ pour nous, nous voulons faire la guerre,
„ nous ſommes venus pour cela & nous n'en
„ démordrons pas.

„ A la premiere nouvelle de cette médiation,
„ nous avons arraché nos cocardes & déchiré
„ nos habits; car, à quoi ſervent les rubans
„ & les uniformes, lorſqu'on ne peut pas ſe
„ cannoner.

„ Les Américains, nos très hoſpitables con-
„ freres, qui ſont auſſi fâchés de ne pas nous
„ aſſaſſiner, que nous le ſommes de ne pas les

„ égorger, ne veulent pas entendre parler de „ paix.

„ Lorsqu'on on est au bal, il faut danser; „ quand on est à la guerre, il faut s'égorger; „ ce sont deux loix tirées de la société.

„ Je vais vous dire ici une chose à l'o- „ reille, afin que personne ne l'entende. Si „ nous ne nous battons pas contre l'Amérique, „ nous nous battrons pour l'Amérique. En qua- „ lité de bons militaires, nous savons faire „ l'exercice. Nous ferons demi-tour à droit, & „ par cette évolution militaire, nous tourne- „ rons le dos à l'Angleterre, & le visage du „ côté de Washington. C'est un bon général, „ qui n'a pas beaucoup d'argent; mais il paye „ ses troupes en denrées: il leur fournit abon- „ damment du tabac & de l'indigo.

„ Au lieu de brandevin, nous prendrons du „ tafia le matin.

„ Je suis, &c."

Fin du second volume.

840999

Interlibrum
31.10.1984
[VOLT.]